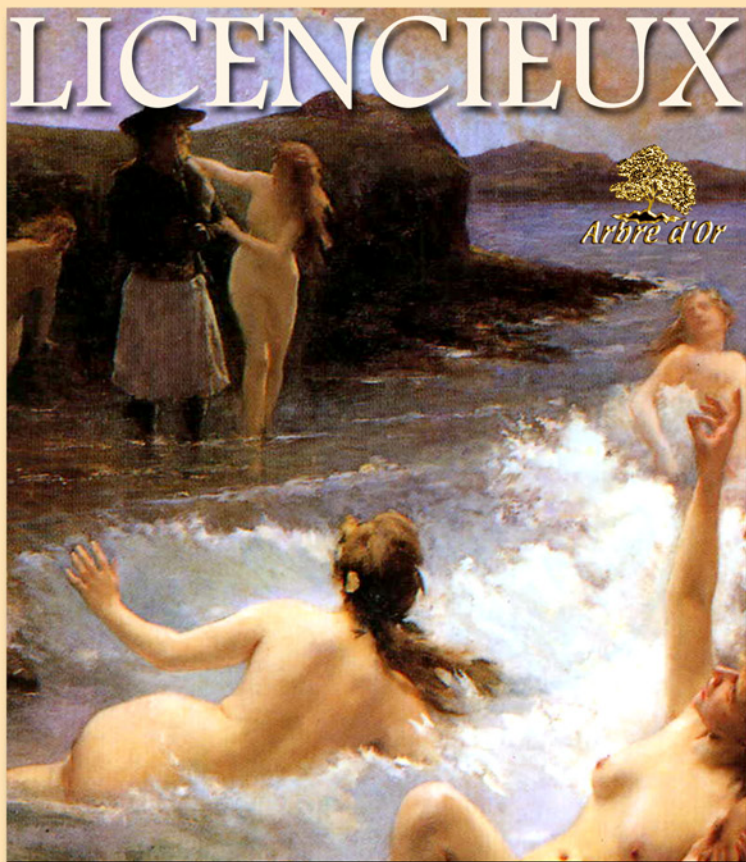


CONTES LICENCIEUX



DES PROVINCES
DE FRANCE

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Contes licencieux des provinces de France

Assemblés par Olivier Eudes



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

Introduction

« Pource que rire est le propre de l'homme » et parce que « le rire est un besoin en France », de patients érudits ont collecté ces contes et les ont publiés sous le manteau, dans les années 1870 et 1880.

Il était temps.

Le courant fantaisiste, profondément et réellement gaulois, issu du génie celtique, ressuscité par Rabelais, entretenu par Molière, Lesage et Beaumarchais allait s'éteindre pour un genre de littérature fantastique, noire et frénétique s'il en fut.

On avait reçu l'influence d'Hoffman.

Le puritanisme révolutionnaire et républicain avait fait son œuvre.

L'ancêtre de la « pensée unique » contemporaine, que Balzac flétrissait sous le sobriquet de « constitutionnalité », régnait déjà sur la presse et l'université. C'était un mélange de nationalisme, de kantisme et de méthodisme doctrinaire qui voulait qu'on ne pétât point.

« Si vous mettez un grain de sel dans le discours, ils disent que la gabelle est supprimée, qu'on ne doit plus rire de certaines choses et que vous êtes immoral¹... »

Le gai, le léger, le joyeux, le bien portant, le licencieux, l'odorant furent proscrits ; on opta pour le pes-

¹ Honoré de Balzac, *Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent*, La Mode, 20 février 1830.

simisme germanique et désespéré. La littérature et la pensée « succube » avaient raison du « conte gaulois ». Adieu Rabelais, Verville, La Fontaine, Voltaire, Lesage ! Et les contes de nos campagnes, qui avaient inspiré les « grands auteurs » étaient doctement ignorés.

En ces facéties bien grasses, et en beaucoup d'autres que le lecteur trouvera énoncées *par dessous*, consistait le *gay sçavoir* de nos ancêtres.

Balzac avait plaidé pour une restauration de « l'école du rire », pour le réchauffement de « la gaieté française », pour l'encouragement de la « vivacité gauloise ». Les folkloristes anonymes qui ont recueilli ces textes, à la fin du XIX^e siècle, l'avaient-ils entendu ? Certainement. Ils ont sauvé les contes, proverbes, historiettes, devinettes et formulettes des vieux gaulois dans une édition limitée à 236 exemplaires².

Elles sont ici rendues accessibles au grand public ; c'est à dire restituées aux descendants de ceux qui les élaboraient pour en rire.

« Pource que rire est le propre de l'homme... »

O.E.

² *Kryptadia, recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires*, Henninger frères éditeurs, Heilbronn, 1884-1911.

CONTES

Jean Quatorze-Coups

Tout près d'ici, vivait il y a déjà longtemps une veuve dont le fils était chasse-marée, autrement dit, domestique dans un moulin. Jean — c'était le nom du jeune homme — avait vingt-quatre ans et jamais, n'avait songé à se marier. On disait dans le village que c'était une sorte d'innocent, de garçon sans esprit et je crois que l'on n'avait point tort.

Sa mère lui dit un jour :

— Voyons, Jean, as-tu donc juré de rester *fils* (célibataire) ? Chacun se moque de toi dans le village ; on dit que tu n'es pas comme un autre, et bientôt aucune fille ne voudra de toi pour se marier. Il faut songer sérieusement à cela.

— Je vais vous dire, maman, c'est que je ne sais pas ce que c'est que se marier, ni pourquoi on le fait.

— Pourquoi ? grand innocent ! Mais pour coucher avec une femme ; si tu savais comme c'est bon !

— Vraiment ? Alors je me décide ; je veux me marier, mais tout de suite, dans huit jours au plus tard.

— Il te faut une prétendue. Tu es garçon meunier ;

je vais au moulin trouver ton maître. Il a une jolie fille, je la demanderai pour toi.

—Oui, ma mère.

La mère courut au moulin et expliqua au meunier et à sa fille l'objet de sa visite. Le prétendu fut agréé et le mariage célébré quelques jours après. La première nuit des noces Jean s'endormit pour ne se réveiller que le lendemain matin et se lever aussitôt.

Sa femme à peine habillée, courut trouver sa mère et se mit à fondre en larmes.

—Eh bien ! ma fille, qu'est-il arrivé ?

—Il est arrivé que vous m'avez mariée à un homme qui n'est pas comme un autre. Cette nuit il ne m'a pas seulement touchée. À peine dans le lit, il s'endort comme une souche absolument comme s'il couchait avec un homme.

—Attends, ma fille, je m'en vais le sermonner !

La vieille meunière alla au moulin et fit la leçon à son gendre.

—Vous comprenez bien, Jean, que si je vous ai donné ma fille, c'est pour que vous l'amusiez la nuit.

—L'amuser, mais comment ?

—Voyons, tout à l'heure, vous assoirez votre femme sur le bord du lit, vous la déshabillerez et vous en ferez autant. Puis vous l'embrasserez, monterez et sauterez sur elle le plus de fois possible. Vous verrez comme vous serez heureux tous les deux.

À peine rentré, Jean fit ainsi qu'on venait de le lui dire, à la grande joie de sa femme qu'il coucha sur le lit. Puis courant à l'autre bout de la chambre et reve-

nant il sauta sur sa femme, se recula, sauta, embrassa, se livrant pendant deux heures à une gymnastique effrénée.

— Voyons, Jean, es-tu fou ? ne cessait de lui répéter sa femme. De grâce cesse de te fatiguer et de m'éreinter.

— Non, non ! je ne cesserai pas encore. Je sais ce qu'il faut faire maintenant. Qu'importe, le mariage n'est pas ce qu'on m'avait dit !

Enfin, épuisé et n'en pouvant plus, il se coucha. Le lendemain, la belle-mère revint pour savoir comment la nuit s'était passée. La fille raconta les fatigues inutiles de la veille et se plaignit encore plus fort.

— Cette fois, c'est de ta faute, dit la mère. Quand il sautait sur toi, si tu l'avais retenu et serré dans tes bras les choses ne se seraient pas passées ainsi. Tu seras plus avisée ce soir quand Jean recommencera.

Le soir arrivé, Jean s'apprêta à recommencer les exercices de la veille. Mais sa femme l'arrêta, le retint dans ses bras et le serra contre elle. Le membre de Jean se leva, la femme le prit et le mit à l'endroit voulu. L'homme comprit aussitôt, et de suite, sans s'arrêter, il tira quatorze coups. Point n'est besoin de dire si sa femme était satisfaite !

Le jour venu, elle se leva et s'en fut dire à sa mère le nombre merveilleux de foutages que son mari lui avait administrés. La bonne pièce de femme, bavarde comme toutes ses pareilles, n'eut rien de plus pressé que d'aller chez ses voisines porter l'étonnante nouvelle.

De proche en proche, de village en village, tout le

canton eut connaissance du fait, et Jean ne fut plus appelé que Jean Quatorze-Coups.

Le juge de paix du bourg voisin était déjà vieux et sa femme était toute jeune. Elle entendit parler des exploits de Jean et ne put s'empêcher de faire une comparaison, fâcheuse pour le juge entre les quatorze coups du meunier et l'unique par semaine du vieux juge de paix. Aussi se promit-elle de faire connaissance de Jean Quatorze-Coups et de l'amener à coucher avec elle.

Comme, à cette époque, riches et pauvres cuisaient leur pain, les meuniers ou chasse-marées allaient de maison en maison chercher le blé à moudre. Jean Quatorze-Coups, quelques mois après son mariage, entra chez le juge.

—Y a-t-il du blé ? cria-t-il.

—Oui, entrez, répondit la femme qui était seule à la maison.

Jean Quatorze-Coups attacha ses mulets et entra.

—Asseyez-vous, Jean, et buvez ce verre de vin.

Jean but plusieurs verres, causa de pluie, de beau temps, de récoltes.

Puis la maligne femme du juge lui demanda pourquoi il s'appelait Jean Quatorze-Coups.

—Je veux bien vous le dire, Madame. Quand je me suis marié, je ne connaissais rien aux choses du mariage, et, pendant les premières nuits, je n'ai rien fait à ma femme. Ma belle-mère m'a renseigné et j'ai fait la chose quatorze fois sans m'arrêter. Les femmes,

sauf votre respect, sont bavardes, et la chose s'est sue. Voilà d'où me vient mon nom.

— Alors, ce n'est point une plaisanterie ?

— Pour cela, non, et vous pourrez le demander à ma femme.

— Mais... pourriez-vous recommencer... avec moi, par exemple ?

— Certainement ! répondit le meunier qui voyait où la femme voulait en venir. Je vous parie six cents francs, que je ferai les quatorze coups sans m'arrêter.

— Entendu. Mon mari est absent ; couchons-nous.

Jean Quatorze-Coups et la femme du juge de paix se couchèrent et le jeune marié se mit à la besogne.

— Un ! compta la femme... Deux !... Trois !... Quatre !... Cinq !... Six !... Douze !... Treize !..., plus qu'un seul !... Le dernier était en train quand la porte de la rue s'ouvrit et la clochette sonna.

— Dieu ! le juge ! s'écria la femme en sautant en bas du lit.

— Le meunier s'habilla à la hâte, sa compagne en fit autant ; le lit fut remis en place et le vieux juge entra sans s'apercevoir de rien.

Le meunier prit un sac de blé et l'emporta au moulin. Le lendemain il revint chez la femme.

— Et mes six cents francs ?

— Vous n'avez rien gagné, puisque le quatorzième n'a pas été achevé.

— Nous plaiderons s'il en est ainsi.

Jean Quatorze-Coups fit citer la femme devant le juge de paix.

— Qu'avez-vous, plaignant ? demanda l'homme de loi.

— Voici, monsieur le juge : j'ai parié avec votre femme d'abattre quatorze noix à votre noyer d'un seul coup de gaule. J'ai abattu les quatorze noix mais parmi elles, il s'en trouvait une qui n'était pas bonne et votre femme refuse de me payer les six cents francs de la gageure. Comme je n'avais pas garanti les noix pour la qualité mais pour la quantité, je pense avoir gagné.

— Est-ce vrai, cela ? demanda le juge à sa femme.

— Oui, c'est vrai.

— Alors, je te condamne à payer six cents francs au plaignant ; les frais et charges de l'affaire étant en plus à tes dépens !

Le curé faiseur d'oreilles

Un curé alla un jour rendre visite à une de ses paroissiennes mariée depuis quelque mois, choisissant avec intention une heure où le mari était absent.

Tout en causant elle lui fit connaître qu'elle était enceinte. Il lui dit :

— Je m'en suis bien aperçu en entrant et même j'ai remarqué une chose qui m'a fait beaucoup de peine.

— Quoi donc, Monsieur le curé ?

— Oh ! Si je n'étais pas entré ici en passant, tout était perdu, oui, perdu sans rémission.

— Vous me faites peur, parlez, je vous en supplie.

— Voici ce qu'il y a. Votre mari vous a fait un enfant sans oreilles qui sera l'objet de la risée générale.

— Un enfant sans oreilles ?

— Oui, oui. Mais, heureusement, j'ai là d'une certaine graisse qui peut lui en faire pousser aussitôt.

— De grâce, mon bon monsieur, hâtez-vous de faire ce qu'il faut pour que mon enfant ne soit pas ridicule.

— C'est que c'est difficile. Enfin, je ferai cela pour vous. Couchez-vous sur le ventre dans votre lit, fer-

mez bien les yeux sans essayer de voir et laissez-moi faire.

La femme s'empressa de se mettre dans la position indiquée, et vite le curé lui releva les vêtements, et lui fourra son membre à l'endroit voulu.

Au bout d'un instant :

— Tout va à souhait, mon enfant ; ma graisse fait son effet, voici une oreille de faite. Ne bougez pas, je vais faire l'autre.

Et le curé recommença l'application de sa graisse.

— Maintenant c'est fait, mon enfant, vous pouvez vous relever. Grâce à Dieu, votre enfant sera comme tout le monde. Adieu !

Quand le mari revint le soir, sa femme l'accabla d'injures.

— Misérable ! monstre ! tu ne m'aimes pas, tu veux faire de moi la plus malheureuse des femmes !

— Voyons, voyons, qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! que suis malheureuse ! Comment oses-tu te présenter ici ? Faire un enfant sans oreilles, grand Dieu ! Sans monsieur le curé, qu'aurait-on pensé de moi dans le village ?

Enfin, le mari se fit raconter en détail l'histoire des oreilles.

Sans dire un mot, il courut au presbytère, pénétra dans l'étable du curé et coupa les oreilles de tous les cochons qui s'y trouvaient.

On juge de la fureur du curé quand le lendemain il s'aperçut de cette mutilation.

Le dimanche suivant, dans son sermon, il se plai-

gnit amèrement du tour qu'un de ses paroissiens lui avait joué.

— Ah ! mes frères ; je croyais n'avoir ici que des amis, mais je me suis trompé. Quelqu'un m'en veut et l'on est venu couper la nuit les oreilles de mes cochons !

En cet instant, le mari trompé cria tout haut :

— Ne vous désolez pas, Monsieur le curé. Celui qui sait faire des oreilles aux enfants qui n'en ont pas, saura bien en rendre à ses cochons !

La bague merveilleuse

Un paysan avait trois fils qu'il avait élevés de son mieux.

Les mauvaises récoltes étant venues, le pauvre homme fut réduit à la plus grande misère. Un matin donc, il alla trouver ses trois fils qui travaillaient dans un champ et leur dit dans quelle mauvaise position il se trouvait :

— Il faudrait que l'un de vous se décidât à quitter la maison et à courir le monde pour essayer de rencontrer la fortune.

— Ce sera moi ! s'écrièrent à la fois les trois frères.

— Trois, ce serait trop ; car qui resterait pour m'accompagner à ma dernière demeure, si je mourais bientôt ? Que Jean l'aîné, prenne son bâton et une galette de blé, et qu'il s'en aille faire son tour de France. Si, à pareille heure, il n'est pas revenu dans un an et un jour, Pierre, son cadet, ira à sa recherche.

— C'est cela ! dit l'aîné.

— C'est cela ! ajoutèrent les deux autres frères.

Jean prit sa galette qu'il plaça soigneusement dans

son bissac et partit avec la bénédiction de son vieux père

Il ne savait trop de quel côté se diriger, mais voyant deux hirondelles le précéder, il se dirigea du côté où elles le conduisaient.

Jean marcha bien pendant huit jours, s'arrêtant aux fermes pour y demander un morceau de pain pendant le jour et une botte de paille pour la nuit, et au bout de ce temps, il eut à traverser une grande forêt.

À la sortie de la forêt, il aperçut une charmante fontaine vers laquelle il se dirigea pour se rafraîchir.

Une vieille femme et un jeune homme habillés de noir, étaient assis près de la fontaine. Sans leur parler, Jean se mit à boire et puis après, à manger un morceau de sa galette. Le jeune homme le regardait manger.

Tout à coup la vieille femme :

— Vous vous nommez Jean ?

— Tiens, où avez-vous appris mon nom ?

— Que vous importe ? Donnez donc à mon fils un morceau de cette bonne galette que vous mangez maintenant.

— Ah ! Ah ! la vieille sorcière ! Pensez-vous donc que je sois venu ici pour nourrir votre fainéant de fils ? Pourquoi ne travaille-t-il pas ? Il pourrait s'acheter de ces bonnes galettes qui lui font tant envie !

— C'est bien, c'est bien ! j'ai voulu vous éprouver. Vous aurez bientôt à vous repentir de votre mauvais cœur.

Et la vieille femme en noir s'éloigna avec son fils.

Sans songer davantage à cette rencontre, Jean acheva son modeste repas et reprit sa route.

À une lieue de là, il se trouva en face d'un château si beau, si beau, que jamais le jeune paysan n'avait vu chose si merveilleuse.

Sur la porte d'entrée du palais, était écrite en grandes lettres d'or cette inscription : « Je suis jeune ; je suis riche et je suis belle. Celui qui parviendra à me contenter sera mon mari. »

« Depuis huit jours que je cherche fortune, » se dit le jeune homme, « je n'ai rien trouvé. Mais aujourd'hui, je suis récompensé. Voilà ce qu'il me faut. Je suis un solide gaillard et je me fais fort de satisfaire la princesse de ce château. Entrons. »

Il fut reçu par une jeune femme de la plus grande beauté qui l'introduisit dans un salon splendide. Le paysan ne savait trop que faire de sa personne au milieu des merveilles qui l'entouraient, mais quand vint la fin du dîner que la princesse avait fait servir, il était tout familiarisé avec la jeune fille.

— Voici la nuit, lui dit la princesse. Allons nous coucher et nous verrons si tu sauras me contenter. Si tu réussis, tu m'épouseras ; dans le cas contraire, mes gardes te couperont la tête.

— Entendu ! Entendu !

Et la princesse conduisit le jeune homme dans une chambre à coucher plus belle encore que les autres appartements.

Il se déshabilla ; la princesse en fit autant et tous deux se couchèrent.

Jean se mit aussitôt à la tâche. La princesse le secondait fort bien. À la première fois succéda une deuxième, puis une troisième, puis une quatrième, puis tant et tant que ni Jean ni la jeune fille ne dormirent de la nuit et qu'à l'aurore ils se tenaient enlacés comme la veille.

—Voici le matin, dit le jeune homme. Il me semble que je me suis fort bien conduit de toute la nuit et que vous avez lieu d'être satisfaite.

—Satisfaite ! Satisfaite ! Mais vous radotez, je crois. Il m'en aurait bien fallu quatre comme vous pour me contenter !... Gardes ! cria-t-elle. Coupez la tête de ce paysan³ !

Des gardes entrèrent et coupèrent la tête du pauvre Jean.

Le frère aîné était parti depuis un an et un jour et aucunes nouvelles de lui n'étaient arrivées à la cabane du vieux paysan.

À regret, le vieillard donna sa bénédiction à son deuxième fils et l'engagea à partir à la recherche de Jean.

—Voici une galette d'orge ; je ne puis te donner davantage. Va et retrouve ton frère.

Pierre, sortant du village, vit deux hirondelles, suivit leur vol et prit le chemin que son frère aîné avait pris un an auparavant.

Après huit jours de marche, il arriva à la fontaine et y trouva la femme en noir et son fils.

³ Le thème de l'insatisfaction féminine paraît ignoré des contes licencieux des autres provinces françaises.

— Vous vous nommez Pierre ? lui dit-elle.

— Où diable, sorcière, avez-vous su mon nom ?

— Que t'importe ? Donne donc un morceau de ta galette à mon fils !

— Croyez-vous que je sois ici pour nourrir votre faïnéant de fils ? Faites-le travailler et laissez-moi manger en paix ma galette !

— C'est bon, c'est bon ; vous vous en repentirez, jeune homme.

La vieille s'éloigna ; Pierre continua son chemin et arriva au même château que son frère.

« Une bonne fortune ! » se dit-il en lisant l'inscription. Et il entra au château où il fut fort bien reçu.

La nuit venue, il se coucha avec la jeune fille, et toute la nuit il la passa dans des ardeurs qui ne cessèrent qu'à l'aurore.

— Eh bien ! ai-je réussi à vous contenter, princesse ?

— Vous vous moquez ! mais pas du tout. Il m'aurait fallu trois hommes comme vous pour le moins pour me satisfaire. Gardes, coupez la tête de ce paysan !

Les gardes vinrent et lui tranchèrent la tête.

Un an et un jour s'étaient encore écoulés. Jean et Pierre n'étaient pas revenus. Le cadet des trois frères voulut partir à son tour. Son père essaya de le retenir, mais en vain.

Le vieillard le bénit comme il l'avait fait pour les aînés et lui remit une galette d'orge et de cendres. La misère était si grande à la maison !

Deux hirondelles encore indiquèrent à Thomas la

route à suivre et il arriva après huit jours à la forêt et puis à la fontaine où il s'arrêta pour se rafraîchir et manger un morceau de sa mauvaise galette d'orge et de cendres.

La vieille femme en noir et son fils étaient toujours là assis auprès de la fontaine.

— Bonjour Thomas, dit-elle.

— Bonjour la femme. Vous me connaissez donc ?

— Quelque peu. Voudrais-tu bien donner un morceau de ta galette à mon fils qui en meurt d'envie ?

— Très volontiers ! Je regrette seulement qu'elle ne soit pas meilleure. Je la donne comme je l'ai.

Et il donna à l'enfant le plus gros morceau de la galette. Le fils de la vieille femme mangea la galette avec appétit⁴.

— Thomas, tu es un bon garçon. Je sais que tu cours après la fortune. Voici une bague qui te servira fort pour l'attraper. À chaque fois que tu diras : *Dominus vobiscum*, certaine partie de ton corps s'allongera et à chaque fois que tu diras *Sursum corda*, cette même partie se raccourcira. Adieu, Thomas !

La femme et l'enfant partis, Thomas voulut voir l'effet de la bague et s'aperçut que la vieille n'avait pas menti.

Il reprit son chemin et arriva au château où il lut :

⁴ La tradition qui veut que le cadet soit mieux élevé, plus généreux et plus débrouillard que ses aînés est une constante des contes populaires français. Cf. « Le gardeur de lièvres » dans le présent ouvrage.

« Je suis jeune ; je suis riche et je suis belle. Celui qui parviendra à me contenter sera mon mari. »

— Bon, Bon ! se dit Thomas ; voici ce qu'il me faut.

Et il entra au château où il fut fort bien reçu comme l'avaient été ses deux frères.

On passa dans la chambre à coucher et à peine dans le lit, Thomas se mit en devoir de satisfaire la princesse.

Toute la nuit, celle-ci n'eut pas un moment de trêve. On ne cessait la lutte que pour recommencer aussitôt.

L'aurore arrivée :

— Eh bien, princesse, êtes-vous enfin satisfaite ?

— Satisfaite ? mais c'est pour rire ce que vous dites ? Deux comme vous n'auraient pas été de trop.

— Alors, je puis continuer ?

— Oh, oui ! tant qu'il vous plaira.

— C'est bien !

Et, à part lui, Thomas dit : *Dominus vobiscum* et il sentit l'effet de la bague se produire. Il recommença ; la princesse soupira plus fort, mais ne se prétendit pas vaincue.

À la deuxième reprise, grâce à la bague et à la formule, on aurait entendu la jeune fille se pâmer à l'autre bout du palais. Elle répéta qu'elle n'était pas satisfaite.

Cette fois, Thomas dit plusieurs *Dominus vobiscum* de suite, et y alla avec tant de vigueur que le membre sortit par la bouche de la princesse.

— Cette fois êtes-vous satisfaite ?

Elle essaya un non, et n'en pouvant plus, elle s'avoua vaincue. Thomas aussi en avait assez. Les jeunes gens se levèrent et peu après on célébrait leur mariage.

À quelque temps de là, Thomas se baignait dans la rivière voisine du château. Ses vêtements étaient déposés sur la berge.

Un curé vint à passer au bord de la rivière.

N'apercevant pas le baigneur, il eut l'idée de fouiller dans les poches des habits et il trouva la bague magique qu'il emporta. La bague était fort belle et le curé se la passa au doigt le lendemain pour dire sa messe. C'était un dimanche et l'église était pleine de monde. Tout alla bien jusqu'au premier *Dominus vobiscum*. Mais là, le curé se demanda ce qui se passait d'extraordinaire sous sa soutane.

Au deuxième *Dominus vobiscum* ce fut pis ; puis encore pis au troisième. On vit bientôt une sorte de boyau étrange qui descendait le long de l'autel, puis, suivant la grande allée, sortait par la grande porte de l'église et s'allongeait, s'allongeait indéfiniment.

Le pauvre curé était devenu rouge, puis violet, puis bleu. Les femmes s'enfuyaient ; les enfants, puis les hommes suivirent. Le saint homme quitta l'église et, aidé de sa servante, rentra au presbytère avec la queue d'un nouveau genre qui venait de lui pousser. On appela médecin sur médecins pour guérir le curé. Aucun ne réussit.

Si, par aventure, Thomas n'avait appris l'affaire, la queue serait restée au prêtre. Thomas se fit rendre la

bague et à force de dire *Sursum corda* guérit le curé qui fut heureux comme bien vous le pensez.

Confession dans un *gueurnieu*⁵

Le père Chantiau et sa bonne femme demeuraient tout près de la rivière du Couasnon, qui n'est point commode quand elle s'en mêle.

Voilà qu'une nuit, il était tombé de l'eau si tellement qu'elle avait fait grossir la sacré rivière; mais grossir, grossir de sorte et de manière que l'eau arrivait dans la maison du père Chantiau.

En v'là une affaire, pari⁶.

Bientôt l'eau se mit à hausseu (monter) dans la maison, si bien que le père Chantiau et sa bonne femme furent obligés de monter dans le guernieu (grenier).

Quelle pitié, mes pauv'bonnes gens !

Et l'eau montait toujours.

La maison aux Chantiau était une méchante petite

⁵ « Grenier » en gallo. Cette *Paysannerie* signée Maître Quéru (et supposée avoir été adaptée par Kœurgis) est en réalité une œuvre d'Amand Cocar, entièrement rédigée en gallo et inédite en volume, et qui parut en 1908, dans la *Chronique de Fougères*. Pour la rendre accessible aux lecteurs qui ne sont pas familiers de cette langue, nous l'avons adaptée en français. Les amateurs savoureront l'original en annexe.

⁶ Interjection toujours couramment employée comparable à « pardi ! ». On peut la comprendre comme une intensification de la parole prononcée auparavant : « Je vous assure ».

cabane de rien du tout, qui n'était guère solide ; aussi elle se mit à craquer comme si le diable était caché dedans. Et toujours l'eau arrivait, toujours l'eau montait.

— Mon Saint Sauveur, que dit la mère Chantiau, l'eau va emporter la maison...

— Sacré bougre de nom d'un chien ! dit le bonhomme, je crois bien qu'oui. Nous sommes foutus.

— Peux-tu encore jurer dans une occasion pareille ? dit la mère. Tu ferais bien mieux de demander pardon au bon Dieu de tes vieux péchés.

— Ca, c'est vrai, dit le père Chantiau, d'autant plus qu'il y a longtemps que j'ai été à confesse. Je vais aller tout droit en enfer.

La bonne femme se mit à breure (braire, pleurer...)

— C'est tout de même bien malheureux, à ce qu'elle dit, de mourir comme ça sans confession.

— Que veux-tu, dit son homme, j'ne suis point curé, moi, je ne peux point te confesser.

— Écoute-donc, Pierre Chantiau, fit-elle, j'ai oui dire qu'en cas d'presse (en cas d'urgence) deux chrétiens pouvaient se confesser l'un à l'autre. Tu vas te confesser à moi, j'va m'confesser à toi.

— Tiens, ça m'va, dit le père Chantiau. Ça vaut mieux que d'aller voir le diable...

— Commence, dit la Chantiau.

— Non, commence, toi.

— Après toi.

— Non, moi après.

Voilà qu'à ce moment-là, la cambuse se mit à cra-

quer par dessous et l'eau montait quasiment jusqu'à un pied de la lucarne du grenier.

Chantiau eut peur ; et commença à se confesser.

D'abord il dit qu'il aimait bien boire un coup et qu'il avait été souvent dans les auberges ; il dit qu'il avait fourré dedans (trompé) bien des marchands à qui il avait vendu des vaches ; il dit qu'il avait foutu quelques coups de poing à ceux qui l'embêtaient, kceutera, kceutera.

— C'est-i tout ? dit la bonne femme.

— Attends, dit-il, j'va voir où en est l'eau.

L'eau n'était plus qu'à un demi-pied de la lucarne.

— Eh ben, dit la Chantiau.

A ce moment-là, l'eau faisait un bruit, un bruit, et la maison se mit encore à craquer vilainement...

— Bien, dit le Chantiau, j'ai été le bon ami de la Marie Javelle, la femme au gars Rouziau.

— Ah ! c'est comme ça qu'tu m'en fais porter (des cornes), mâtin ! criait la Chantiau, dire que je n'en savais rien ! T'es tout de même bien salaud quand tu t'en mêles.

— Dis donc, dit le bonhomme, si tu huches (si tu cries) comme ça, tu ne vas point avoir le temps de te confesser.

La Chantiau réfléchit qu'il était grand temps de faire aussi sa confession si elle ne voulait point aller voir Grippi⁷ ; et elle commença.

⁷ Un des noms du diable.

—J'ai dit bien du mal du monde et j'ai eu la langue bien longue.

—Ça, je le sais bien, fit Chantiau, tu n'as que faire de me dire ça.

—J'ai eu bien mauvais caractère.

—Tu ne m'apprends rien de nouveau.

—J'ai souvent goûté à la blanche qu'est dans l'armoire.

—Ça se voyait bien, des fois. Tu ne tenais plus debout. Et près, quoi encore ?

—Bien, dit-elle, attends que j'aille voir où en est l'eau.

L'eau était quasiment rasibus (au ras de, tout près de) la lucarne.

—Eh bien ! reprit la mère Chantiau, y a le gars José Boucreux...

—Qu'a-t-il fait, l'gars José ?

—Un jour il m'a dit que je n'étais point trop déchirée (vieille, laide).

—Et après ?

—Et après... rien.

A ce moment, voilà que la maison se mit à secouer, beurdancer... (danser, balancer).

—Et puis, dit-elle, il m'a bisée sur les deux joues !

—Et après ?

—Et près, il m'a prise par la taille.

—Et après ?

—Après, dame⁸... Faut que je vois où en est l'eau.

La bonne femme alla à la lucarne. L'eau était plus bas, de deux ou trois pouces, peut-être.

—Ah ! Pierre, Pierre, se mit-elle à hucher (crier), voilà l'eau qui baisse !

Et la madrée bonne femme de partir à danser dans le grenier, comme si elle avait le diable dans ses cotillons, en huchant de toutes ses forces :

—L'eau baisse, Pierre... Pierre, l'eau baisse ! l'eau baisse !

—Laisse l'eau tranquille, dit le bonhomme, et finis ta confession.

—J'ai pu besoin de me confesser, dit la sacrée bougresse, puisque l'eau baisse.

Et de fait, la rivière se retirait bellement, rectalement (certainement), de sorte et de manière que la maison des Chantiau réchappait du déluge et finit par se vider.

Depuis ce temps-là, la mère Chantiau voulait de temps en temps reprocher à son homme d'avoir été le bon ami de la Marie Javelle, mais le père Chantiau la rembarrait à tout coup en lui disant : « Tais-toi, mâtine, t'as été bien heureuse que l'eau baisse, toi, sans ça j'aurais de quoi te répondre. Vas-tu donc encore avec le gars José Boucreux. »

Cette affaire-là s'est sue dans le pays. Et quand la mère Chantiau passe dans le bourg, les qu'nailles (les

⁸ Interjection toujours en cours de nos jours. Déformation de *Dominus* ! Seigneur !...

enfants, les canailles) chantent derrière elle : « L'eau baisse, bonne femme, l'eau baisse... »

D'après Amand Cocar,
Bretagne, 1908

Le cochon du curé

Un certain curé avait un cochon qu'il élevait pour la fête du village. Cette époque arrivée, il alla consulter le *magistre*⁹.

— Tu connais bien, Jean, quelle est la coutume du pays. Celui qui tue un cochon doit envoyer un morceau de choix à ses amis qui lui ont fait semblable cadeau dans le courant de l'année. Il n'est aucun de mes paroissiens envers qui je ne sois redevable, et si je fais suivant la coutume, il ne me restera rien de mon cochon. Pourtant, comment faire autrement ? On ne m'inviterait plus à aucune tripée. Il n'y a que toi qui puisses me donner un bon conseil à ce sujet.

— C'est bien simple, faites tuer votre cochon et à la nuit tombante suspendez-le à votre porte, en dehors. Une heure après, sans qu'on vous voie, rentrez-le et mettez-le au saloir. Puis demain faites courir le bruit qu'on vous l'a volé. On vous plaindra fort et vous n'en recevrez que plus de saucisses et de côtelettes à l'avenir.

— Je te remercie de ton avis.

⁹ *Magister*, le maître d'école, pour savoir ce qu'il devait faire.

Et le curé fit tuer son cochon et le fit suspendre en dehors de la porte du presbytère.

« Le beau cochon qu'a monsieur le curé, se disaient les paysans. Demain il y aura soupe fraîche dans tout le village. »

Mais le malin maître d'école n'eut rien de plus pressé à la nuit close que d'aller décrocher l'animal, de l'emporter à sa maison et de le mettre au saloir.

Le lendemain tout au matin, le curé était chez le magistre.

— Ah ! mon Dieu ! quel vol abominable ! quelle profanation ! quel sacrilège ! le cochon de l'homme de Dieu !

— Eh bien, quoi, Monsieur le curé ?

— On m'a volé mon cochon hier soir !

— Dites toujours ainsi, Monsieur le curé !

— Mais je t'assure qu'on me l'a volé !

— Soutenez-le toujours, vous avez raison ; on vous croira d'autant mieux !

— Quand je te dis que je ne plaisante pas !

— Vous avez raison, vous avez raison !

Voyant qu'il perdait son temps, le curé prit le parti de se taire.

Quelque temps après, il entendit le fils du maître d'école qui disait :

— Le cochon de monsieur le curé est bien bon avec nos choux !

Le curé s'approcha et dit à l'enfant :

— Pourrais-tu bien répéter ce que tu viens de dire ? Tu auras vingt sous.

— Parfaitement. Je disais : « Le cochon de monsieur le curé est bien bon avec nos choux ! »

Si tu veux répéter ce que tu viens de dire, à la messe de dimanche, tu auras encore vingt sous.

— Donnez-les moi d'avance.

— Les voilà. À dimanche !

Le dimanche suivant, le curé monta en chaire et commença par se plaindre d'un de ses paroissiens qu'il ne nomma pas et qui, disait-il, l'avait volé indignement.

— Et, mes frères, le bon Dieu qui voit tout, continua-t-il, ne permet pas que les crimes restent impunis. Un instant on peut espérer se soustraire à sa vengeance, mais l'heure arrive où la vérité se fait place. Il choisit, s'il lui plaît même, la bouche d'un enfant pour la faire paraître au grand jour. En voulez-vous un exemple éclatant ? Écoutez la parole de vérité : « Pierre, dis-nous ce que tu sais !... »

Mais l'enfant, qui avait reçu la leçon de son père, se leva de sa place et cria à haute voix :

— J'ai dit que l'autre jour Monsieur le curé avait voulu baiser ma mère dans les choux.

Ce conte se retrouve tel quel ou à peu près dans un petit ouvrage intitulé *Le Facétieux Réveil matin* ou *Histoires récréatives*, Nouv. édition à Lille, chez Pillot, rue des Prêtres, sans date d'impression.

Les poires du curé

Un curé avait dans son jardin un poirier bien garni de poires. Il dit à sa servante :

— De peur que l'on ne vienne voler nos poires, il nous faut mettre une cloche sur le poirier.

Or, une des nuits suivantes, il vint un homme pour les cueillir. Quand il monta sur l'arbre, la clochette se mit à sonner. En entendant ce bruit, le curé et sa servante sautèrent au bas du lit, sans prendre le temps de s'habiller, et se dirigèrent vers le poirier. Mais le voleur ne bougeait pas, et comme il faisait nuit, ils pensèrent que c'était le vent qui avait agité la cloche, et profitèrent de ce qu'ils étaient là, pour ramasser des poires.

La servante tendait sa chemise, pour les y mettre, et lui, en faisait autant avec la sienne.

— Qu'avez-vous donc là ? dit-il à sa servante.

— C'est Rome, Monsieur le curé.

— Eh ! bien, et vous, qu'est-ce que c'est que ça qui pend ?

— C'est le pape.

— Il faut le faire entrer dans Rome.

Ce qu'ils firent.

À ce moment le voleur agita bruyamment la cloche...

— Que faites-vous donc là-haut ?

— Je sonne les cloches, quand le pape entre dans Rome, on doit les sonner !

Corrèze

La femme couveuse

Une épicière avait une cane. Elle prit douze œufs, les mit dans un panier sans anse et les lui donna à couver.

Tout allait bien quand un matin la femme trouva l'animal mort sur les œufs encore tout chauds.

— Quel malheur ! s'écria-t-elle. Encore un jour et les petits canards allaient naître. Si je couvais à la place de la cane ?... Bonne idée !

Et l'épicière releva ses vêtements. Elle s'accroupit sur les œufs.

Une heure après, un voisin entra.

— Bonjour ! femme. Donnez-moi une livre de sucre.

— Bonjour, voisin. Je ne puis vous servir. Ma cane est morte et je couve à sa place. Je ne puis bouger.

— Qu'à cela ne tienne, je couvrirai un instant à votre place.

L'homme fit glisser ses culottes, s'accroupit et se couvrit de sa blouse.

L'épicière prépara le sucre demandé, puis, passant

la main sous la blouse du voisin pour voir si les œufs étaient bien chauds, elle saisit le membre de l'homme.

— Dieu ! s'exclama-t-elle. Ce ne sont point des œufs de cane que j'ai mis à couvrir : ils sont déjà éclos ; j'en tiens un par le cou. Pour sûr, ce sont des oisons¹⁰ !

¹⁰ Les petits des oies.

L'étron parlant

Il y avait une fois un roi qui n'était pas marié. Sa mère et ses ministres l'avaient prié bien souvent de prendre femme afin qu'il pût avoir des héritiers de son trône ; mais il n'avait jamais cédé à ces instances.

Un beau jour, que tout son entourage le pressait plus qu'à l'ordinaire à ce sujet, et qu'on lui demandait la raison de sa résistance, il déclara, en plein conseil, qu'il se marierait volontiers, mais qu'il n'épouserait qu'une femme qui ne chierait pas ; que c'était là sa volonté absolue sur laquelle il ne reviendrait pas.

Cette déclaration mit tout le conseil dans la désolation, surtout la reine-mère, qui avait de bonnes raisons pour croire que son fils ne se marierait jamais. Pourtant on fit publier par le royaume que si quelqu'un avait une fille qui ne chiât pas, il n'avait qu'à l'amener à la cour, et qu'elle deviendrait reine. Mais personne ne se présenta.

Les mois, les années passèrent, et le roi, qui sentait bien qu'il était de son devoir de se marier, devenait tous les jours plus chagrin, en songeant qu'il ne trouverait peut-être jamais de fille à son gré.

Pour calmer ses ennuis il allait souvent à la chasse. Un jour qu'il avait chassé dans un endroit plus éloigné qu'à l'ordinaire, il se trouva égaré au fond d'une immense forêt. Le soir arrivait, et comme il avait faim et soif, il commençait à être inquiet, songeant déjà qu'il allait être obligé de passer la nuit à la belle étoile, et encore, sans souper. Un bruit qu'il entendit à ce moment, comme du bois que l'on casse, le fit se diriger vers une clairière où il vit avec plaisir un homme faisant des fagots.

— Ohé ! brave homme, lui dit-il, suis-je bien loin de la ville du roi ? Je me suis égaré à la chasse, et je ne sais plus retrouver mon chemin. Si vous me le montrez, je vous donnerai une bonne récompense, car je suis le roi lui-même.

— Sire le roi, répondit le bûcheron, la ville est trop éloignée pour que nous puissions y arriver aujourd'hui. Venez dans ma maisonnette. Vous y serez à couvert. On vous y donnera à souper. Vous y dormirez sur un bon lit de fougères, et, demain matin, je vous servirai de guide jusqu'à votre palais.

Le roi n'avait rien de mieux à faire que d'accepter l'offre du bûcheron, et la première étoile paraissait au ciel quand il franchit le seuil de la maison où l'hospitalité lui avait été offerte de si bon cœur.

— Femme, vite une bourrée au feu, c'est notre sire le roi qui s'est égaré à la chasse et qui est bien fatigué.

— Sire le roi, chauffez-vous pendant que notre femme prépare à souper. Le souper fut prêt en un clin d'œil, et le roi jura que jamais il n'avait mangé si bonne omelette, si bonnes pommes de terre cuites

sous la cendre, ni bu si bon vin ; ce n'était pourtant que de la piquette, mais il n'est si bonne sauce que d'appétit.

Le bûcheron qui était un brave homme avisé, toujours de bonne humeur, et de plus enchanté d'avoir rendu service à son roi, s'évertuait à conter mille histoires joyeuses pour égayer son hôte. Mais celui-ci ne répondait pas à cette gaîté, si bien que le paysan lui dit :

— Sire le roi, vous devez avoir du chagrin : car les chasseurs sont ordinairement gais et contents quand ils ont trouvé un gîte à la suite d'une journée fatigante ; et vous, sire le roi, vous paraissez plus triste à mesure que vous mangez et que vous buvez. Est-il permis à votre fidèle sujet de vous demander la cause de cette mélancolie ?

— À quoi te servirait de la connaître, dit le roi, tu ne pourrais pas y porter remède.

— Qui sait ? plus petit que nous peut quelquefois nous être utile. Croyez-moi, sire le roi, je suis homme de bon conseil ; et il n'y a pas de commère à six lieues à la ronde qui ne vienne me consulter quand elle a quelque sujet d'embarras. Parlez-moi donc avec confiance ; aussi bien, rien que de parler de son mal, c'est le soulager plus qu'à moitié.

— Je le veux bien, dit le roi. Apprends donc, mon ami, que je voudrais me marier, car il faut une reine à l'état ; mais, pour des raisons que je n'ai pas le temps de t'expliquer, j'ai juré de n'épouser qu'une fille qui ne chierait pas. Or jusqu'à présent, on n'a découvert

encore ni princesse, ni fille noble, ni bourgeoise, qui remplît cette condition.

— Ah ! sire le roi, s'écria le bûcheron, c'est le ciel qui vous a conduit chez moi ; et ce que ni princesse, ni fille noble, ni bourgeoise n'a pu vous offrir, c'est chez une simple bergère que vous le trouverez. Ma fille est celle que vous désirez qu'une femme soit pour pouvoir l'épouser.

— Serait-il possible ? dit le Roi. En es-tu sûr au moins ?

— Sire le roi, ma fille a dix-neuf ans, elle est belle, elle se porte bien, et je vous jure que depuis qu'elle est au monde je ne l'ai jamais vu chier.

Le roi enchanté commanda au paysan d'appeler sa fille qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant qu'elle aidait sa mère à le servir à table. Le bûcheron alla aussitôt faire la leçon à sa fille qui promit bien que pour devenir reine elle se soumettrait à tout ce qu'on voudrait.

C'était une belle fille, aux fraîches couleurs, bien découplée et qui plut tout de suite au roi et surtout quand celui-ci lui ayant posé la question qu'il adressait à toutes les femmes, la jouvencelle eut répondu honnêtement qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire.

Le roi n'en dormit pas de contentement, et le lendemain dès la pointe du jour, ayant éveillé son hôte et fait dire à la jeune fille de se préparer à l'accompagner avec son père, il partit avec eux pour le palais, où tout le monde était dans l'inquiétude.

Ils arrivèrent dans la matinée. Le roi ne voulut pas

perdre de temps et ordonna que le mariage fût célébré dans la journée.

Avant de se séparer de sa fille que les femmes de la reine-mère venaient chercher pour l'habiller pompeusement, le bûcheron lui dit encore de nombreuses recommandations et celle-ci, enivrée de sa nouvelle position, lui répondit qu'on n'avait pas besoin de la tant sermonner et que plus fine qu'elle ne se trouvait par-dérrière tous les buissons.

La noce fut célébrée avec grand apparat et grandes réjouissances. On fit des largesses aux pauvres ; on fit couler du vin dans les fontaines publiques, et des orchestres furent installés à tous les coins de rue.

Pendant ce temps un magnifique dîner réunissait toute la cour, les ambassadeurs, les princes étrangers et tous les grands du royaume. On y servit pendant trois heures une immense quantité de bonnes choses, dont la nouvelle reine n'avait même pas idée ; aussi oublia-t-elle ses promesses de sobriété et quand on sortit de table, les lacets de sa metture¹¹ la serraient un peu.

On se promena ensuite dans de merveilleux jardins, en nombreuse et galante société, et le soir, quand on rentra au palais, pour le bal, la nouvelle reine commençait à sentir de plus en plus la nécessité d'être seule pendant quelques instants. Aussi profita-t-elle d'un moment où la compagnie était un peu confondue à l'entrée du premier salon, pour s'échapper, sans être vue, par une petite porte dérobée.

¹¹ Son vêtement.

Elle marchait aussi vite qu'elle pouvait à travers une enfilade d'appartements qu'elle ne connaissait pas et où elle frémissait de rencontrer quelque laquais ou quelque officier de service. Elle arriva enfin dans un cabinet splendidement meublé, et qui était le propre cabinet de travail du roi ; elle ne s'y arrêta qu'une minute et en sortit promptement, soulagée et légère et sans regarder derrière elle.

On ne s'était pas aperçu de son absence, et le bal commença.

Il était fort animé quand le Roi lui-même fut obligé de le quitter et de se rendre à son cabinet de travail, l'histoire ne dit pas pourquoi. On juge quel fut son étonnement et sa fureur quand il y vit, effrontément dressé sur le parquet ciré et luisant, le factionnaire qu'on y avait laissé.

— À moi, mes gardes ! s'écria-t-il, en jurant comme le premier venu de ses grenadiers, à moi toute ma cour ! à moi tout le monde !

On accourt à ses cris, ses généraux et ses officiers les premiers, mais tous s'arrêtent respectueusement en reconnaissant le mystère.

— Ça ! dit le roi, en tirant son grand sabre, que chacun de vous, depuis le plus petit marmiton jusqu'au plus grand prince, depuis les laveuses de vaisselle jusqu'à la reine passent devant ce malotru, et lui demande qui l'a mis là. Quant au coupable, qu'il dise son *In manus*¹², car je lui trancherai la tête !

Et, le sabre à la main, il s'installa près de l'objet. Le

¹² Prière des agonisants.

défilé commença. Il fut long, long, comme vous pouvez penser. Il fallait voir les vieux officiers à moustaches, qui avaient affronté la mort sans sourciller dans plus de vingt batailles, et dont la mine faisait trembler, prendre un ton aimable pour dire :

—Étron, mon ami étron, dis-moi, qui est-ce qui t'a mis là ?

Et l'étron répondait rudement à tous :

—Passe, toi, ce n'est pas toi.

Arriva le tour des dames, ce fut alors des compliments et des révérences à n'en plus finir :

—Étron, joli étron, aimable étron, dis-moi qui t'a mis là ?

Et l'étron toujours répondait, mais un peu plus doucement :

—Passe, toi, ce n'est pas toi !

La nouvelle reine, plus morte que vive, voyait avec terreur arriver son tour, car elle savait bien que l'étron avait jusqu'alors dit la vérité ; aussi c'est en tremblant comme une feuille qu'elle s'avança la dernière et lui demanda de sa plus douce voix :

—Étron, joli étron, aimable étron, étron mignon, dis-moi qui est-ce qui t'a mis là ?

—Passe, toi ce n'est pas toi ! répondit l'autre brusquement.

Le roi, de plus en plus en fureur en voyant qu'il ne découvrirait personne sur qui assouvir sa colère, s'avança à son tour et, sans ôter son chapeau, s'écria d'une voix de tonnerre :

—Étron ! foutu étron ! bougre d'étron ! sale étron !
Qui t'a foutu là ?

—C'est toi ! s'écria l'étron.

—Insolent ! dit le Roi, et faisant tourner son grand sabre, il coupa net la tête au pauvre innocent.

C'est depuis ce temps là que les étrons ne parlent plus, comme ils avaient accoutumé de le faire autrefois.

Conte du pays Messin

Le Pape dans Rome

Un curé avait dans son jardin un poirier chargé de fruits. On venait régulièrement les lui voler pendant la nuit. Sa servante interrogée sur ce qu'il y avait à faire lui donna le conseil suivant :

— Monsieur le curé, prenez quelques vieilles sonnettes et attachez-les aux menues branches de l'arbre. Les voleurs les feront tinter et vous serez averti.

— Ton avis est excellent ; je vais le mettre en pratique.

Ce qui fut fait. La nuit venue, les voleurs passèrent à travers la clôture du jardin et montèrent sur l'arbre. Mais aussitôt les clochettes de carillonner et les maraudeurs de s'enfuir abandonnant les poires qu'ils avaient cueillies. Le curé se réveilla et put voir les voleurs qui se sauvaient au plus vite.

— Ce n'est pas la peine de me lever, pensa-t-il. Demain je ramasserai les poires tombées. »

Le matin, le curé et sa servante allèrent au poirier. La femme releva son jupon pour y mettre les fruits et le curé lui vit le con.

— Ma fille, qu'est-ce que vous avez donc entre les jambes ?

— Monsieur le curé, c'est Rome.

— Très-bien, très-bien.

Au bout d'un instant, le jupon de la servante fut rempli et le curé, relevant sa soutane pour y mettre aussi des poires, laissa voir son membre.

— Monsieur le curé, qu'est-ce qui vous pend donc entre les jambes ?

— Ma fille, cela, c'est le Pape.

— Le Pape ?

— Oui, mon enfant. Et tu sais que le Pape reste dans Rome, aussi, couche-toi sur le gazon ; nous remettons le Pape dans sa ville.

— Une bonne idée, monsieur le curé ; vite, vite, mettons le Pape dans Rome.

Picardie

Le mendiant marchand d'esprit

Certain curé avait acheté à la ville un plein panier d'andouilles, de saucissons et de saucisses. Rentré au presbytère, il dit à sa servante.

— Portez ce panier à la cave. Ce sera pour Pâques.

— Bien, Monsieur le curé, je vais le ranger pour Pâques.

La servante porta le panier à la cave et le curé s'en alla à l'église pour y faire le catéchisme. Tout à coup un mendiant étranger entra dans la maison.

— La charité, s'il vous plaît ! dit-il à la servante.

Celle-ci prit un morceau de pain et le donna au pauvre.

— Rien que cela ! vous n'êtes guère charitable.

— Qu'est-ce que vous voulez, je n'ai que cela à vous donner. Il y a bien ici un panier d'andouilles et de saucisses, mais Monsieur le curé a dit que c'était pour Pâques.

— Eh bien ! pourquoi ne me les donnez-vous pas, puisque c'est moi qui me nomme Pâques ?

— Oh ! alors, c'est différent !

Elle courut à la cave et en rapporta le panier qu'elle donna au mendiant.

Le pauvre portait un mauvais pantalon tout de loques et de morceaux et, par les trous, on apercevait son membre.

— Dites donc, Pâques, demanda la servante, qu'est-ce que vous portez là entre les jambes ?

— Cela, ma fille ? c'est de l'esprit.

— De l'esprit ! vous tombez bien ; monsieur le curé dit toujours que je n'en ai pas ; voulez-vous m'en vendre pour dix sous ?

— Avec plaisir. Couchez-vous sur le lit, relevez vos jupons et votre chemise et laissez-moi faire.

La servante fit ainsi qu'on lui disait et le mendiant lui servit pour dix sous d'esprit.

— Ah ! mon Dieu ! qu'il est bon votre esprit ! Donnez-m'en encore pour dix sous.

Le mendiant recommença et ayant achevé, il prit les vingt sous et le panier et se hâta de déguerpir.

Le curé rentra de l'église peu après et alla voir à la cave si le panier était bien rangé. Ne l'y trouvant pas, il remonta furieux :

— Où avez-vous mis les andouilles et les saucisses ?

— N'aviez-vous point dit que c'était pour Pâques ? Le mendiant Pâques est venu il y a un instant, et je les lui ai données.

— Sotte ! J'ai bien raison de dire que vous n'avez pas d'esprit !

— Pas d'esprit ! Pas d'esprit, monsieur le curé ! Eh

bien ! sachez que j'ai plus d'esprit dans mon con que vous n'en avez dans la tête ! Pâques m'en a vendu pour vingt sous¹³...

¹³ Une variante de ce conte a été recueillie en Bretagne en 1879. Cf. « La chercheuse d'esprit » dans cet ouvrage.

La vengeance de la fermière

Dans sa paroisse un curé avait une fermière qui avait deux jolies filles en bon âge d'en faire d'autres. Il s'avisa d'un moyen pour les posséder.

À côté de son salon il y avait un petit cabinet. Il fit à la porte un trou assez grand pour qu'on pût aisément y passer la tête. Au-dessus de ce trou il établit, de l'autre côté de la porte, courant dans une glissière, une trappe échancrée, qui prenait le col de la personne et l'empêchait de se retirer. De son salon, il la faisait manœuvrer facilement avec une ficelle.

Ainsi organisé, il garnit le cabinet de curiosités, bouquets, tableaux, etc.

Un jour que l'aînée des filles de la fermière vint pour lui faire un cadeau, il lui proposa de lui faire voir son cabinet merveilleux.

Elle passe la tête par le trou pour voir.

Crac ! la trappe tombe et la voilà prise. Le curé n'a rien de plus pressé que de lui fourrer une bonne quille dans le con.

Revenue chez elle et ne voulant pas être seule à être ainsi bernée, elle engage sa sœur à aller voir le cabinet

merveilleux, sans lui dire l'inconvénient qui pourra en résulter. La sœur cadette subit le même sort que son aînée. Mais, à son retour, elle raconte tout à sa mère. Celle-ci se promet d'en tirer vengeance.

Un jour qu'elle allait vendre un veau au marché, elle s'arrête au presbytère, attache son veau dans la cour et demande à parler à monsieur le curé.

— Vous avez, m'a-t-on dit, un cabinet bien curieux à voir, voulez-vous me le montrer ? Le curé accepte avec plaisir, car cette femme était assez bien conservée.

— Il faut, lui dit-il, passer la tête par ce trou.

— Je ne comprends pas bien, Monsieur le curé, je suis si sotte ! Montrez-moi comment je dois m'y prendre.

Le curé passe la tête par le trou pour lui montrer et la femme tire la ficelle et voilà l'oiseau pris. Elle le déculotte puis va chercher son veau et lui présente une tétine où il n'y avait pas de lait. Le veau s'acharne pour en avoir et les coups de tête de pleuvoir ! Au bout d'une demi-heure la fermière emmena son veau. Le curé pensa en mourir. On raconte que depuis il cessa de courir après ses paroissiennes.

Vienne

Variante du Jura : La punition

Un jour les paysans d'un village, furieux de ce que leur curé cherchait toujours à baiser leurs femmes, se vengèrent de la façon suivante : ils le saisirent à l'improviste, l'attachèrent tout nu à un arbre, le faisant

tenir à genoux et lui placèrent, entre les jambes, un veau nouveau-né. On s'imagine les vains efforts de l'animal pour téter, et les souffrances du patient. Cela dura toute une nuit.

La princesse qui pisse par-dessus les meules

Un paysan mourut laissant trois fils. De retour chez eux après l'enterrement de leur père, les trois jeunes gens se concertèrent. Le défunt n'était pas riche et il ne laissait à ses fils que sa maison et une petite pièce de terre. Après avoir bien discuté, on convint que l'aîné abandonnerait la maison et le champ à ses deux frères et qu'il irait par le monde chercher fortune. S'il réussissait, il reviendrait aussitôt trouver ses cadets pour leur faire partager sa bonne chance, mais s'il n'était pas de retour dans un an et un jour, le deuxième frère partirait à sa recherche. Ceci bien entendu, l'aîné embrassa ses frères et s'éloigna.

À la sortie du village, il trouva deux routes. Dans son embarras, il jeta en l'air un liard qui tomba face. C'est ainsi qu'il se décida. Il marcha longtemps sans rencontrer autre chose que des auberges et des fermes où il passait la nuit pour reprendre sa route le lendemain. Enfin, après quinze jours de marche, il arriva devant un château magnifique.

— Ce sera peut-être ici que je trouverai la fortune, se dit-il. Entrons dans ce château et demandons-y du service.

Mais toutes les places étaient prises. En s'en allant, il rencontra le propriétaire du château, qui était aussi le roi du pays. À la demande du roi, le jeune homme lui raconta pourquoi il se trouvait dans la contrée.

— Je n'ai pas d'emploi à te donner dans mon palais ; mais j'ai quelque chose de mieux à te proposer. J'ai une fille comme on n'en voit nulle part. Elle pisse par-dessus les plus hautes maisons. Tous les médecins que j'ai appelés n'ont pu la guérir et c'est dommage car elle est de toute beauté. Si tu peux l'empêcher de pisser par-dessus les meules que tu élèveras, ta fortune sera faite. Je te la donnerai en mariage. Sinon, tu iras rejoindre dans leur prison les imbéciles de médecins et de charlatans qui ont essayé avant toi de réussir dans ce que je leur ai proposé. Tu as bien compris. Vois si tu te sens capable d'arriver à ce résultat.

Le jeune homme réfléchit quelques instants et accepta la proposition du roi. Ce dernier le fit entrer au palais et, après lui avoir donné un habit de médecin, le fit dîner avec sa femme et sa fille. La princesse était merveilleusement belle et le paysan ne pouvait rassasier sa vue de tant de perfections. On lui donna un appartement au château en attendant le jour de l'épreuve.

Dès le lendemain, le jeune aventurier choisit un vaste champ et y fit apporter cinq ou six cents voitures de foin. Puis il prit cent paysans et leur fit élever une énorme meule.

— Si la princesse réussit à pisser par-dessus ce tas de foin, pensait-il, j'y perds ma raison.

Et il alla dire au roi que sa meule était prête. Le len-

demain, la princesse arriva et se mit à rire en voyant la meule. Elle releva sa robe et pissa bien au-dessus de l'énorme tas de foin. Le jeune homme resta atterré. Sur l'ordre du roi, on le saisit et on l'enferma dans un souterrain avec les médecins qui avaient tenté l'aventure avant lui.

Un an et un jour après le départ de son frère aîné, le deuxième frère partit à son tour et prit le chemin suivi par son aîné un an auparavant. Après avoir marché quinze jours, il trouva le château dans lequel il entra pour demander une place de domestique. Le roi le vit et lui fit la même proposition qu'au frère aîné. Il accepta. Bien reçu par la famille de la princesse, il se voyait déjà le gendre du roi et bâtissait projets sur projets pour l'avenir. Il choisit une vaste plaine et y fit apporter six mille voitures de foin. Puis il prit mille ouvriers et leur fit élever la meule.

Le jour suivant, la princesse vint auprès de la meule, partit d'un grand éclat de rire, releva sa robe et pissa bien plus haut que la meule.

Et le deuxième frère alla rejoindre son aîné dans le souterrain qui servait de prison dans le palais du roi.

Le cadet de la famille s'ennuyait fort de ne pas voir revenir ses deux frères.

— Pour sûr, il leur est arrivé malheur dans leur voyage, se disait-il. Ce serait mal à moi de ne pas partir à leur recherche et de ne pas les aider s'ils sont dans le malheur !

Il quitta donc le village à son tour. Le hasard lui fit prendre la même route que ses frères et il arriva

devant le palais du roi qui retenait prisonnier ses deux aînés.

Il entra au palais ; vit le roi et accepta la proposition qui lui fut faite.

Au dîner il trouva la princesse adorable et la princesse le trouva charmant. Il s'en aperçut et résolut d'en tirer parti. La nuit il ne fit que rêver à la princesse et il se réveilla de grand matin. Il put réfléchir alors tout à son aise.

— Tout de même se dit-il, si je parvenais à dépuce-
ler la princesse avant l'épreuve elle ne pisserait peut-être plus aussi haut. Je suis sûr que tout dépend de sa virginité. Je vais essayer de ce moyen.

Le jour venu, il se leva et alla se promener dans le parc du château.

La princesse n'avait pu dormir de toute la nuit. La figure du jeune homme lui trottait par la tête. Elle s'était levée au point du jour et était allée se promener dans le parc où elle rencontra le paysan.

Ce dernier ne laissa pas échapper l'occasion ; il s'avança vers la jeune fille et lui dit qu'il se mourait d'amour pour elle. La princesse se laissa facilement persuader et une heure après elle avait perdu sa virginité. Elle rentra au palais. Le paysan se promena jusqu'à l'heure du déjeuner et rentra comme si de rien n'était.

Puis, dans l'après-midi, il fit conduire une simple voiture de foin dans un coin du parc et dit au roi qu'il était prêt pour l'épreuve.

Quand le roi, accompagnant sa fille, arriva près

de la petite meule du jeune homme il s'écria que l'épreuve n'était pas sérieuse et il lui conseilla de construire une meule bien plus haute. Mais le paysan affirma que le tas de foin suffisait et le roi dit à sa fille de pisser.

Qui fut étonné ? Ce fut le roi et la princesse, quand celle-ci ne parvint qu'à pisser dans ses bas, tant le charmant endroit où le jeune homme avait travaillé avec la jeune fille d'étroit était devenu large.

Jugez si le paysan fut satisfait ! La princesse, sans le laisser voir était tout aussi joyeuse. Et le roi dut donner sa fille au jeune homme. Les noces furent splendides et les jeunes paysans devenus princes vécurent depuis fort heureux.

Picardie, 1882

Jean Catornoix¹⁴

C'était il y a déjà longtemps. Un soldat, nommé Jean, se trouva n'avoir qu'un sou le jour d'une fête. Ses camarades plus riches étaient partis de ci, de là en quête d'aventures, et il était resté seul avec son unique sou devant la porte de la caserne.

— Que faire d'un misérable sou ? se disait-il. Je vais passer une triste fête. Quoi faire, mon Dieu ?

À tout hasard, il marcha par la ville, son sou dans la main, et il finit par rencontrer une marchande de noix.

— Combien vos noix, la bonne femme ?

— Dix pour un sou.

— C'est trop cher. Donnez-m'en quatorze.

— Ce m'est impossible. Je n'y gagnerais rien.

— Alors, au revoir.

— Allons, prenez-en quatorze tout de même, mais n'en parlez pas.

Jean choisit quatorze noix et donna son sou à la femme. Puis il reprit sa promenade.

¹⁴ C'est-à-dire Jean Quatorze-noix.

Il arriva sur le boulevard et avisant un jardin ouvert, il y entra et alla se placer sous un berceau où se trouvaient une table et un bac. Il mit deux noix sur la table et s'amusa à les casser avec son membre.

À une fenêtre voisine, une servante arrosait des fleurs. Elle vit le manège du soldat et courut prévenir sa maîtresse.

— Mais c'est impossible, Catherine.

— Je vous assure que c'est vrai, Madame.

La dame se mit à la fenêtre et le soldat, prenant une noix, la cassa avec son doigt cette fois.

— Quand je te disais, Catherine, que ce n'était pas vrai !

— Voulez-vous que je fasse venir le soldat ?

— Tout de même. Va le prier de monter.

La servante courut chercher le casseur de noix et l'introduisit près de la jeune femme.

— Vous cassez les noix avec votre membre à ce que m'a dit la servante. Est-ce vrai ?

— Non, Madame, mais avec le doigt.

— Vous voulez me tromper. Allons, avouez.

— Eh bien, c'est vrai tout de même ; mais je n'osais pas.

— C'est bon ; c'est bon ! Vous devez avoir un fameux instrument pour donner de tels coups. Je l'essayerai bien volontiers.

— À votre service, Madame. Je n'ai pas le sou et si vous voulez essayer de mon casse-noix, je vous le prêterai à quarante sous du coup.

— Entendu, entendu. Allons nous coucher.

Le soldat et la femme se couchèrent. Ils venaient d'achever le quatrième coup, quand on entendit : pan, pan ! à la porte.

— Ah Dieu ! c'est mon mari, le capitaine ! Cachez-vous sous le lit.

Le soldat prit ses vêtements et se blottit sous le lit. Puis la femme alla ouvrir.

— Pourquoi es-tu couchée à cette heure ? Ce lit est tout sens dessus dessous. Tu étais avec un homme. Il doit se trouver dans le lit.

Et, prenant ses pistolets, le capitaine les déchargea dans le lit.

Puis il laissa là sa femme et s'en alla persuadé qu'il avait tué l'homme.

Dès qu'il fut parti, Jean Catornoix quitta sa cachette et reprit la partie avec la femme. Il alla jusqu'au dixième coup et reçut un louis.

Mais à l'appel du soir, Jean manqua. Quand il rentra à la caserne, son capitaine lui demanda la cause de ce retard.

— Oh ! ne m'en parlez pas ! J'ai joué un joli tour à l'un de vos camarades. J'étais couché avec sa femme — qui me donne quarante sous du coup, s'il vous plaît ! —. Lorsque le mari est rentré, je me suis caché sous le lit ; le capitaine a tiré dans le lit et a cru me tuer. Puis il est parti.

— Reverras-tu cette femme ?

— Parbleu ; on ne trouve pas tous les jours des

femmes qui vous donnent quarante sous du coup. J'irai demain.

— C'est bien ; cela m'amuse. Je te donne congé pour demain.

Le lendemain, Jean Catornoix retourna chez la jeune femme qui l'attendait avec impatience. On se mit au lit, mais au deuxième coup, le capitaine — celui de Jean justement — cognait à la porte.

Le soldat prit ses habits et se cacha dans l'armoire.

— Cette fois encore, il y a un homme ici ! Si je l'ai manqué hier ; il n'en sera pas de même aujourd'hui.

Le capitaine tira deux coups dans le lit et deux coups sous le lit.

— Cette fois, il est tué ! je retourne à la caserne.

Le capitaine parti, Jean Catornoix sortit de sa cachette, se recoucha avec la femme et ne la quitta qu'après avoir gagné son louis.

Au retour, le capitaine, tout étonné de le revoir vivant, lui demanda comment il avait passé sa journée.

— Oh ! de la façon la plus charmante, mon capitaine. Je finissais à peine mon deuxième coup, quand le mari arrivant, je n'eus que le temps de me fourrer derrière l'armoire. Le capitaine tira des coups de pistolet dans le lit, sous le lit et laissa sa femme croyant m'avoir tué. Demain, cela ne m'empêchera pas de coucher encore avec sa femme si vous me donnez la permission de la journée.

— Je te l'accorde avec plaisir, Jean.

Comme Jean Catornoix, couché avec la jeune femme, en était, le jour suivant, à son premier coup,

le capitaine arriva furieux et frappa à la porte de la chambre de sa femme. Jean se cacha dans la boîte de l'horloge.

— J'ai manqué hier ton amant, dit le capitaine à sa femme. Cette fois, je le tiens.

Et il se mit à tirer dans le lit, sous le lit et dans l'armoire.

— Je retourne à la caserne, me voilà débarrassé pour tout de bon ! s'écria, le pauvre mari cocu¹⁵ en s'éloignant.

Le capitaine ne pouvait en croire ses yeux quand il vit le soldat rentrer joyeux à la caserne.

— Eh bien, Jean, le mari ne t'a donc pas surpris avec sa femme !

— Oh, que si ! mon capitaine. Seulement je m'étais caché dans la boîte de l'horloge et il ne s'en est pas aperçu.

— Tu es un malin compère, Jean, je veux t'emmener demain à la chasse.

— Vous êtes bien bon, mon capitaine. J'accepterai cet honneur avec plaisir.

Le lendemain matin, Jean n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver sa maîtresse et de lui recommander de se déguiser en curé et d'aller se promener dans la forêt où le capitaine devait chasser.

Le capitaine était tout joyeux d'avoir trouvé un moyen d'empêcher Jean d'aller trouver sa femme.

¹⁵ On s'apitoie rarement, dans les fabliaux, sur le sort du cocu, à moins de rechercher un effet comique supplémentaire.

Au milieu de la partie de chasse, le capitaine vit un curé qui se promenait dans le bois.

—Tiens, Jean, le bel abbé !

—Si beau que, sauf votre respect, je coucherais bien avec lui.

—Tu plaisantes, Jean.

—Vous croyez ? Tenez, vous allez voir.

Et le soldat rejoignit le prétendu curé, l'entraîna dans un buisson malgré ses cris et gagna dix francs en un rien de temps.

Pendant ce temps, le capitaine riait à s'en tordre les côtes. Quand Jean eut laissé aller l'abbé, il assura à son capitaine qu'il venait d'éprouver tout autant de plaisir qu'à coucher avec sa maîtresse.

—J'essayerai à la première occasion, Jean. Voici dix francs pour ce que tu viens de m'apprendre.

Et le jour suivant, le pauvre cocu rencontrant un véritable curé, se jeta sur lui et malgré ses cris, en usa comme avec sa femme. Mais il n'y trouva pas le même plaisir, et il vit que Jean l'avait encore joué.

Notre homme avait fini par envoyer sa femme dans un château éloigné. Le soldat prévenu par celle-ci, alla trouver son capitaine et lui demanda une permission de huit jours pour rendre visite à ses vieux parents. Le mari vit bien que ce n'était qu'un prétexte ; il fit semblant d'y croire et accorda le congé demandé.

Jean Catornoix n'eut rien de plus pressé que de se rendre au château. La femme le reçut avec beaucoup de plaisir, et le soir venu, on se coucha. Tout alla bien jusque vers minuit. Mais en ce moment, on frappa à

la porte de la chambre à coucher et Jean n'eut que le temps de se blottir dans une malle.

La porte ne s'ouvrant pas assez vite, le capitaine l'enfonça d'un coup d'épaulé.

— Qu'y a-t-il donc, mon mari ?

— Il y a que vous étiez couchée avec ce maudit Jean. Mais je saurai bien m'en débarrasser, cette fois. Sortez d'ici ; je vais mettre le feu au château. Qu'il se soit caché n'importe où, le feu saura bien l'atteindre.

— Mais, vous n'y songez pas ! Je vous assure que j'étais endormie et bien seule quand vous êtes arrivé...

— Taisez-vous, et hâtez-vous de descendre.

— Je vous en prie, modérez-vous ! Laissez-moi au moins emporter les effets de ma fille.

— Je le veux bien. Où sont-ils ?

— Dans cette malle.

— Faites-la descendre.

Le capitaine prit deux des soldats qu'il avait amenés et leur dit de descendre la malle et de la porter à la gare.

Les soldats en la descendant se disaient :

— Cette malle est bien lourde. Ce diable de Jean est pour sûr dedans. Mais ils se turent.

Bientôt le Château brûla et le lendemain il n'en restait plus que des ruines.

Le capitaine alla à la gare voisine avec sa femme et, après avoir expédié la malle à sa fille, élève d'un pensionnat voisin, il reprenait le chemin de la ville.

Jean Catornoix ne se trouvait pas trop à l'aise dans la malle. Cependant, il se gardait bien de remuer.

On porta la caisse au pensionnat et la jeune fille la fit monter dans sa chambre.

Le soir venu, elle s'enferma bien et ouvrit la malle comptant y trouver des robes nouvelles ou d'autres cadeaux de sa mère. Mais elle fut fort effrayée en apercevant l'homme en chemise qui y était couché. Jean Catornoix se hâta de la rassurer et lui dit que s'il se trouvait dans une telle position, il s'y était vu contraint pour sauver la femme du capitaine. Il fit tant qu'il obtint la permission de coucher avec la pensionnaire à laquelle il fit passer une nuit charmante. Puis avant le jour, il s'habilla avec les vêtements du jardinier, et il quitta le pensionnat.

À l'appel du soir, Jean Catornoix répondit présent. Et le capitaine crut pour de bon que quelque diable protégeait le soldat. Il le mit en prison pour trois mois jugeant sans doute que ce serait autant de pris sur l'ennemi.

Mais un beau jour, il apprit que sa fille était enceinte et celle-ci lui avoua qu'elle avait couché, comme on le sait, avec Jean Catornoix après l'incendie du château. Le pauvre capitaine se vit forcé de la marier avec le soldat.

À partir de ce jour, il fut tranquille et Jean vécut heureux avec sa jeune femme et les nombreux enfants qu'il en eut¹⁶.

¹⁶ Un conte construit sur une structure voisine a été recueilli en Bretagne. Il s'agit d'un matelot nommé « La chique » (voir plus loin). Les morales des contes divergent cependant. Com-

La pêche aux anguilles

Un métayer partit un jour en voyage, ayant oublié de foutre sa femme le matin. Celle-ci en était toute contristée quand passa le propriétaire qui lui demanda le sujet de son chagrin. Elle le lui dit. Le propriétaire proposa de réparer lui-même l'omission, ce qui fut accepté avec reconnaissance.

Quand le mari revint à la maison, sa femme lui dit :

— Tu es parti ce matin sans me caresser, heureusement que Monsieur a pris la peine de le faire lui-même.

Le métayer se promit de rendre la pareille à son maître. Un jour que ce dernier était en voyage, il alla au château, emportant deux anguilles, dont l'une dans un panier et l'autre cachée dans la ceinture de son pantalon.

Il demanda à voir Madame pour lui offrir une anguille. Madame s'extasia sur la grandeur et la beauté du poisson !

parer aussi avec le conte de Balzac : *Sur le moyne Amador qui feut ung glorieux abbez de Turpenay.*

— Métayer, dit-elle, où l'as-tu prise ?

— Dans le trou de ma femme.

— Ah, bien ! Monsieur pêche tous les jours dans le mien et il ne prend jamais rien.

— C'est qu'il ne s'y connaît pas. Voulez-vous que je pêche dans votre trou ? J'y trouverai certainement quelque chose.

La dame fut curieuse d'essayer.

Après l'avoir bien foutue, notre pêcheur sortit subrepticement de sa ceinture, la deuxième anguille.

— Voilà ce que j'ai pêché !

— Ah ! tu es bien plus habile que mon mari... Quand j'aurai besoin de poisson, je te ferai venir !

Le chariot dans le ventre du curé

Un curé malade depuis longtemps prit le parti de consulter une *remégeuse*¹⁷ qui demeurerait en un endroit nommé Frise. Comme cette femme jugeait de la nature des maladies par l'inspection de l'urine, notre curé en remplit une bouteille de verre. Puis il appela sa servante :

— Catherine, voici une bouteille d'urine. Tu vas l'emporter et aller consulter la femme de Frise. Si elle t'ordonne quelque drogue tu la prendras en passant chez le pharmacien d'Albert.

La servante munie de la bouteille prit le chemin de Frise. En traversant le dernier village, la pauvre femme butta dans une pierre et tomba si malheureusement qu'elle cassa la bouteille.

— Jésus ! Maria ! que faire ? Que dira monsieur le curé ?

Et la servante était près de s'arracher les cheveux de désespoir lorsqu'elle eut une inspiration. Elle entra dans une maison et raconta son aventure à la femme qui se trouvait être enceinte.

¹⁷ Une guérisseuse. Du latin *remedium*, remède ; ancien français : *remire*.

— Vous seriez bien bonne, Madame, si vous vouliez me donner une autre bouteille et pisser dedans. Monsieur le curé n'en saurait rien et ne me mettrait pas à la porte.

— C'est chose bien facile. Je vais faire ce que vous me demandez.

La chose faite, la servante prit la bouteille et fut bientôt chez la remégeuse.

— Monsieur le curé est malade depuis quelque temps et il m'a envoyée vous consulter. Voici vingt francs, qu'il m'a donnés pour vous.

La femme examina la bouteille.

— Mais ce n'est pas de l'urine d'homme ceci.

— Comment donc ? Mais c'est bien celle de monsieur le curé.

— Impossible !

— Quand je vous dis que si ! Rien n'est plus vrai.

— En ce cas, Monsieur le curé a un chariot dans le ventre.

— Un chariot, vous plaisantez !

— Pas du tout. Mais c'est facile de le guérir. Vous prendrez en passant chez le pharmacien d'Albert pour deux sous de la graisse que je vais écrire sur ce papier.

Rentrée au presbytère, vous direz à monsieur le curé de s'en frotter le bas-ventre au moyen d'un morceau de laine et il sera guéri.

La servante s'en retourna. En passant par la ville,

elle ne manqua pas d'entrer chez le droguiste et d'y prendre pour deux sous de graisse.

Rentrée au presbytère, le curé lui dit :

— Eh bien, Catherine, qu'a dit la femme de Frise ?

— Ne m'en parlez pas, Monsieur le curé, elle a dit une chose si extraordinaire que je n'y puis rien comprendre.

— Et quoi donc ?

— Que vous aviez un chariot dans le ventre !

— Ce n'est pas possible !

— Si, si, si ! Et j'ai pris chez le pharmacien pour deux sous d'une graisse qui doit chasser ce maudit chariot. Vous allez prendre un tampon de laine et vous frotter le bas-ventre avec cette graisse.

Le curé releva sa soutane, déboutonna ses culottes et s'apprêta à user du remède. Mais se ravisant :

— Catherine, viens donc me frotter avec la graisse.

— Oh ! Monsieur le curé, vous n'y pensez pas !

— Mais si, il ne faut pas être gênée. Du reste cela sera mieux fait.

La servante se mit en devoir de frotter le ventre de son maître. Tout à coup, le membre du curé se releva :

— Ah ! Monsieur le curé, est-ce que je ne vous disais pas que vous aviez un chariot dans le ventre ? Ne voyez-vous pas que voilà déjà le timon qui sort ?

Variante bretonne

Un bonhomme dont la vache était malade se mit

un jour en route pour aller consulter le devin. Sur son chemin il rencontra le curé qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Chez le devin, pour savoir de quoi notre vache, sauf votre respect¹⁸, est malade.

— Ma foi, dit le curé, depuis quelque temps je ne me sens pas bien. Tu devrais lui demander aussi quelle est ma maladie. Attends, je vais te donner de mes eaux.

Le curé remplit une bouteille de son urine et la remit au bonhomme qui continua sa route et arriva à l'auberge, où, tout en mangeant, il raconta son voyage à la servante. La fille prit la bouteille qui contenait « les eaux » du curé, et la remplit elle-même sans que le bonhomme s'en aperçût. Arrivé chez le devin, le paysan raconta d'abord la maladie de sa vache, puis il présenta la bouteille qui renfermait à ce qu'il croyait, l'urine du curé.

— Quelle est la maladie de cette personne ?

— Elle est enceinte, s'écria le devin après avoir regardé.

Le bonhomme fut bien un peu étonné. Toutefois comme il avait confiance dans le devin, il raconta mot pour mot au curé ce que le médecin des « eaux » lui avait dit. Le curé était un de ces vieux prêtres d'autrefois, bonnes pâtes assez crédules. Il avait confiance dans le devin, sans pouvoir toutefois s'imaginer com-

¹⁸ Formule traditionnelle. On n'y prononçait pas, autrefois, le nom d'un animal (et spécialement celui du cochon) sans présenter des excuses à son interlocuteur : « Sauf votre respect, » « En vous respectant ».

ment il se trouvait dans la position qu'il avait dite. Cependant l'arrêt du devin lui trottait par la tête, et il se disait :

— C'est tout de même vrai que depuis quelque temps je grossis, je grossis, et j'éprouve dans les entrailles de violentes douleurs¹⁹.

Un jour qu'il se promenait dans son verger en lisant son bréviaire, il se sentit pris de coliques si intenses qu'il fut obligé de s'arrêter dans un coin. Ses efforts furent longs et laborieux, la sueur lui décollait du front, et il se sentait prêt à rendre l'âme. À la fin, son supplice se termina et juste à cet instant il sentit quelque chose qui lui passait entre les jambes : c'était un lièvre qui venait de la plaine et qui se sauva vite.

Et le curé se releva et regarda. Mais au lieu d'apercevoir quelque chose auprès de lui, il vit un objet lointain qui fuyait, et qui déjà n'avait plus qu'une forme vague. Il crut, ainsi que le devin le lui avait dit, avoir accouché, et il s'écria :

— Enfant, reviens à ton père, attends au moins que je te baptise !

¹⁹ Le thème de la grossesse du curé (et du remplacement des urines) se retrouve aussi dans le conte breton : *Le recteur en mal d'enfant*, dans ce même ouvrage.

Le pari du domestique

Un certain domestique courtoisait la fermière et la pressait depuis longtemps de se donner à lui.

— Écoute, lui dit un jour celle-ci. Voici ce que je te propose. Mon mari est absent. Nous allons nous mettre tout nus et nous coucher ensemble. Si tu restes une heure sans que ton membre se redresse, tu gagneras cent écus et tu feras avec moi tout ce qu'il te plaira dans la suite. Acceptes-tu ?

— Entendu, entendu !

Le domestique sortit pour un instant et s'attacha entre les jambes la pine avec un petit cordon. Puis il revint se coucher avec la fermière. Celle-ci aussitôt se mit à le caresser tant et si bien que le lacet se cassa et que la pine se redressa plus vigoureuse que jamais.

— Tu as perdu ! dit la fermière.

— J'ai gagné au contraire. Vous me devez cent écus.

— Nous plaiderons alors.

On alla devant le juge et là le domestique dit :

— J'ai parié avec ma patronne d'attacher un jeune poulain à un piquet. Le licou a cassé parce qu'il n'était pas solide. Mais j'ai attaché le poulain.

- Est-ce vrai, Madame ?
- C'est vrai, Monsieur le juge.
- Alors, vous avez perdu. Payez votre domestique !

Variante corrézienne : Le pari de l'âne

Un jour une dame dit à un jeune homme :

— Je vous parie que vous ne pouvez coucher une nuit entre moi et ma servante sans chercher à nous monter dessus.

Le pari est accepté. Notre homme attache son membre contre sa cuisse avec une corde et se met au lit entre elles deux.

Au bout de quelques heures la dame voyant qu'il ne se remuait pas, dit à sa servante :

— Mets-lui la main entre les cuisses, pour voir ce qu'il y a.

La servante obéissante lui met la main au bas-ventre :

— Madame, il est bien en appétit, il bande bien, mais son membre est attaché avec une corde.

— Eh, bien ! va chercher un couteau et coupe la corde.

Ce qui fut fait. Le garçon monta sur l'une et l'autre alternativement toute la nuit. Le matin, la dame lui dit :

— Tu as perdu.

— Non, Madame, et votre mari jugera lui-même.

Quand le mari fut revenu, le jeune homme lui dit :

— J'ai fait le pari avec votre femme que je mettrais

mon âne attaché entre deux champs de blé et qu'il ne toucherait pas au blé. La servante est venue qui a coupé la corde. L'âne a mangé le blé. N'ai-je pas gagné mon pari ?

— Oui, vous avez gagné et ma femme n'a qu'à payer.

Le niais

Un jeune niais, ignorant en amour, voit, un beau jour, avec terreur, sa queue en trompette. Il va trouver le médecin :

— Docteur, guérissez-moi ; je payerai n'importe quel prix pour cela.

Le médecin lui fait prendre un bain d'eau glacée, l'enflure cesse, le patient paye deux écus et se retire satisfait.

Quelques jours après, le médecin cheminait accompagné de deux confrères.

Il venait de leur raconter, avec force risées, l'étrange consultation qu'on était venu lui demander, lorsque, au même moment, se présente à leurs yeux le héros de l'aventure.

— Eh ! bien ! mon ami, lui dit le docteur, le mal est-il revenu ?

— Oui, Monsieur, plus terrible que jamais.

— Viens, chez moi, je vais te soigner de nouveau.

— Inutile, Monsieur ; en votre absence, j'ai été reçu par votre dame. Je lui ai expliqué mon cas. Alors elle a plongé mon affaire entre ses cuisses, dans un paquet

de poils où je n'ai vu que du noir et sûrement je dois être définitivement guéri, car il s'est échappé de mon instrument une grande quantité de pus !

Des trois médecins présents il y en avait un qui ne riait pas !

Béarn

Une histoire de chasse

Vous connaissez peut-être bien le père Chantré, Monsieur Chantré de la Chouchais, en Saint-Ouen, et sa bourgeoise ? C'est des manières de gros richards qui sont bien estimés, ma foi. Le père qui a été longtemps soldat dans son temps, à Tours, en Touraine, il est bien guéri d'être bête. Il a gagné bien de la monnâ (de l'argent) en commerçant les grains, les phosphates, les engrais chimiques et toutes sortes de choses. Ça fait qu'asteure (à cette heure, maintenant) il ne fait plus rien que de vivre de ses rentes. Sa femme, la Zoé, est une vraie bonne personne, qui ne ferait point de mal à une puce, mais qui n'est guère sortie de la paroisse et elle est un p'tit ka (un petit peu) sotte.

Les Chantré, ils ont un gars qui va sur ses vingt ans, qui n'est pas vilain, ma foi, et bien planté, et point emprunté, bien au contraire. Il s'appelle Anatole, mais on dit bien le Natole. Son père l'a mis depuis longtemps aux écoles, parce qu'il veut en faire un savant. Mais comme le gars Natole n'avait plus rien à apprendre dans les collèges de Rennes, voilà que l'an-

née dernière, le père décida de l'envoyer à Paris, pour être entudiant (étudiant).

Ah ! dame, quand la mère Chantré sut ça, elle fut aux cent coups ! Plus de trois semaines avant que le gars ne parte, elle lui faisait toutes sortes de recommandations : « Tu feras bien attention à toi, mon p'tit Natole ; tu auras bien soin de tes affaires, de te faire blanchir et entretenir comme il faut, de bien te couvrir la nuit, de ne point suivre de mauvaises compagnies. I nn'a tant à Paris, à c'qu'an dit. (Il y en a tant à Paris, à ce qu'on dit.) Surtout, prend bien garde de ne pas te laisser embobiner par des ménagères qui ont d'la farine su la goule et d'la peinture su'l'syeux, (qui sont maquillées), kceutera, kceutera... »

Le père Chantré, lui, qui sait mieux c'que c'est qu'la vie, il ne lui causait point tout-à-fait comme ça, quand il était tout seul avec lui : « N'te fais point d'bile, lui disait-il ; soigne-toi bien et travaille bien. Seulement, tous les mois il faudra nous envoyer une note détaillée de tout ce que tu auras dépensé. Je tiens à ça. Tant pour ta pension, tant pour ta chambre, tant pour ton entretien. C'est compris, hein ? Asteure, aout'cheuse (Autre chose, maintenant). Tu es devenu un homme et on aurait beau te dire des ceci et des cela, je sais bien que tu feras comme les autres à ton âge. Si tu dépenses de l'argent pour la sorte de cheuse (pour cette chose-là), comme il ne faut point chagriner ta bonne femme de mère, qui t'aime tant et qui est si devotieuse, (D'un esprit religieux) tu auras soin de porter cette dépense-là sur ta note en appelant ça : « Chasse ! » Je comprendrai bien. C'est-i entendu ?... »

—Oui, mon père, c'est compris. Je ferai tout comme vous voulez, je vous le promets.

Le voilà parti à Paris.

Au bout du premier mois ou quelques jours après, voilà qu'arrive au Choucha une lettre avec la note détaillée comme le père avait dit. Vous pensez bien si ça fut lu avec plaisir. La mère Chantré, elle en brayait (pleurait). Après, elle prit son grand registre et elle inscrivit dessus la note au gars :

Pension	70 francs.
Chambre	25 francs.
Entretien	10 francs.
Chasse	20 francs.

—Tiens, dit la mère, le gars Natole chasse donc ?

—T'occupe pas, dit le père, marque toujours.

—Mais je croyais qu'on ne pouvait pas chasser dans les villes, moi.

—Tu es folle ! À Paris, il ne manque point d'endroits où chasser. N'y a-t-il pas le champ de Mars, le bois de Boulogne, les Champs-Élysées, les buttes de Chaumont ? Il a bien fait de prendre un permis, le gars, Ça l'défute (Ça le distrait, ou plus précisément : Ça le désennuie).

—Hélas, mon Dieu, dit-elle, pourvu qu'il ne lui arrive point d'accident !

Le mois suivant, voilà la deuxième lette arrivée, avec la note. La mère Chantré prit son grand registre et marqua :

Pension	70 francs.
Chambre	25 francs.
Entretien	10 francs.
Chasse	40 francs.

—Tiens, dit la mère, la chasse coûte plus cher.

—Oui, fit le père, le gibier est plus rare, il augmente le prix. Il y prend goût, l'gars.

—Mais il ne nous envoie jamais de gibier ?

—C'est rapport à l'octroi, ça ne peut être pas passer, lui répondit son homme.

Le troisième mois, voilà encore une lettre qui arrive avec la note. La mère Chantré prend bien vite son beau registre et marque dessus :

Pension	70 francs.
Chambre	25 francs.
Entretien	15 francs.
.....

—Eh bien, dit le père Chantré, le gars ne chasse plus ?

—Attends, répondit la bonne femme, il y a une ligne ajoutée au crayon :

Réparation du fusil 100 francs.

Et la mère dit comme ça :

—Peut-être que le gars aurait aussi bien fait d'acheter un autre fusil, tout neuf, que de faire raccommoder le sien.

— Bougreu, dit Monsieur Chantré, je vais lui écrire
qu'il faut qu'il ménage son arme. Ça coûte trop cher.

D'après Amand Cocar,
Bretagne, 1912

L'esprit conjuré

Un meunier avait une femme fort jolie. Notre homme, obligé de passer une partie de ses nuits au moulin, était loin de combler les désirs de sa femme ; aussi celle-ci avait-elle accepté les propositions du perceuteur.

Comme le mari restait certaines nuits à la maison, tandis qu'il passait les autres au moulin, la femme avait imaginé de prévenir son amant par une combinaison assez simple : une tête de cheval²⁰ était placée en sens inverse. De la sorte, nos deux amoureux n'étaient pas inquiétés, et passaient des nuits fort agréables.

Un soir, le meunier sortit disant qu'il resterait toute la nuit au moulin. Vite la femme courut à la tête de cheval pour prévenir le perceuteur.

²⁰ Ou un fragment de squelette d'animal. La technique est simple. Il s'agit d'installer un os dans un endroit visible. Quand il a le bout tourné vers l'intérieur (de la cour ou de la maison), le mari est là ; s'il est tourné vers l'extérieur, l'amant peut venir sans crainte, l'époux est absent. Une pratique dont la recette paraît avoir été connue dans toutes les provinces. Cf. le conte « Le chaumier ».

Peu après, le meunier revint.

— Comment, lui dit sa femme, tu ne restes pas au moulin ?

— Non, le vent est tombé et je ne saurais travailler cette nuit. Allons nous coucher.

— Déjà ?

— Oui, tout de suite.

La femme dut se coucher avec son mari et ne put aller changer le signal. Une heure après, le perceuteur vint frapper trois coups à la porte, puis deux coups et enfin un seul.

— Qui vient frapper ainsi ? s'écria le meunier. Attends, je vais lui en donner !

— Tais-toi donc. C'est l'esprit de la nuit !

— L'esprit de la nuit ?

— Oui. Il revient ainsi fort souvent et cherche à entrer pour nous tuer. Seulement, j'ai appris une conjuration qui va le forcer à s'en aller. Écoute :

Esprit de nuit,

Retourne dans ton lit ;

Prends ton repos,

J'ai oublié de retourner l'os.

Le perceuteur comprit et se hâta de déguerpir, tandis que le meunier se rendormait tranquillement²¹.

²¹ Variantes poitevines plus élaborées du même scénario dans lesquelles le rôle du perceuteur est tenu plus traditionnellement par le curé : « Le curé battu et pas content » et « Le coucou » *Drôles de curés. Les prêtres et leurs ouailles dans les traditions populaires*.

Le curé péteur

Un curé avait trouvé moyen d'avoir des servantes sans les payer. Il les engageait pour un mois sous condition qu'au bout de ce temps si la servante pétait plus fort que lui, elle aurait des gages fort élevés ; mais, dans le cas contraire, qu'elle ne resterait pas à son service et ne serait pas payée de son mois. Il était venu des femmes de tous les côtés, mais aucune n'avait pu réussir à battre notre curé. Une femme arriva un jour au presbytère.

— Que voulez-vous, demanda le curé ?

— La place de la servante que vous avez renvoyée.

— C'est bien, mais ...il y a des conditions...

— Je les connais ; c'est pour péter, n'est-ce pas ? J'accepte.

— En ce cas, nous allons mettre de la farine en égale quantité dans deux assiettes et nous nous essaierons de suite.

— Soit, Monsieur le curé.

Les assiettes préparées, le curé se plaça sur l'une et ...brrrr... souffla la moitié de la farine. Alors la femme,

faisant de même souffla toute la farine et brisa l'assiette.

Le curé étonné voulut voir le cul de la femme.

— Ce n'est pas étonnant, dit-il, vous avez deux trous à votre soufflet, et je n'en ai qu'un !

Variante lorraine

Dans une variante lorraine les assiettes de farine sont remplacées par des assiettes de son et le conte se termine par ses paroles du curé : « Cela n'est pas étonnant, vous avez un fusil à deux coups ! »

Le chat gourmand

Un curé vint à mourir subitement chez des messieurs. Ceux-ci firent venir leur valet et lui dirent, qu'à tout prix, il fasse disparaître le cadavre.

Le domestique déshabilla donc le curé et le porta chez un charcutier. Il y vola un cochon et mit le curé à sa place.

Avant de partir pour un petit voyage, le charcutier avait ouvert ce cochon. Rentré chez lui, il commanda à sa femme d'aller lui chercher les deux couilles du vertrat, pour son repas.

La femme, dans l'obscurité, va à tâtons. Elle coupe les couilles du curé et les met cuire aussitôt, puis les sert à son mari.

— C'est bien extraordinaire, dit-il, je suis sûr que ces couilles ne viennent pas de ce porc. Elles ont une drôle d'odeur.

Et il prend une lumière pour vérifier. Il s'aperçoit qu'il a mangé de l'homme. Bien embarrassé de ce qui peut lui arriver à ce sujet, il ordonne à son domestique, de le débarrasser du cadavre, à tout prix.

Le valet commence par faire jurer à son maître

qu'il lui donnera sa fille en mariage, puis il emporte le cadavre au presbytère, le fait passer par la fenêtre de la chambre à coucher, le met dans le lit et ferme toutes les issues, en laissant un chat dans la chambre.

Le lendemain, la servante voyant que son maître ne se levait pas, entre pour le réveiller et le trouve mort. Elle sort en criant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Monsieur le curé est mort !

— Et de quoi donc, lui demande un passant ?

— Le chat lui a mangé les couilles !

Corrèze

Le voyageur embourbé

Un voyageur revenait un soir de la ville. La voiture était lourdement chargée ; aussi, dans un chemin creux, elle s'embourba tellement que l'homme eut beau encourager, crier, frapper, faire tous ses efforts, il ne put sortir du mauvais pas où il se trouvait. Voyant une ferme à côté, le voyageur prit parti de laisser là sa voiture et d'aller demander l'hospitalité dans cette maison. On le reçut fort bien et, comme on allait souper, on le fit mettre à table.

La femme était fort jolie et notre voyageur eut bientôt perdu sa mauvaise humeur en causant avec la paysanne. La femme étant descendue à la cave pour y chercher du cidre, le mari la suivit.

— Ce voyageur a l'air comme il faut, nous ne pouvons pas le mettre à coucher dans la grange.

— J'y pensais et je n'osais pas t'en parler.

— Nous n'avons qu'un lit, c'est vrai, mais il est assez large pour nous trois. Nous le mettrons coucher avec nous.

— Bonne idée, François ; tu as bon cœur !

Le souper achevé, l'homme invita le voyageur à se coucher avec eux, et bien entendu ce dernier accepta. On se coucha et le mari s'endormit dans un coin du lit.

L'étranger sentant contre son corps celui de la jeune femme n'y put bientôt plus tenir. Il passa la main sous les jambes de la femme, et la chatouilla au bon endroit. Puis il prit sa pine et commença à travailler ferme. Alors, criant comme s'il rêvait, il se mit à dire :

— Oh ! Dia ! Hiu ! Ohi ! Ohi !

Le mari se réveilla.

— Entends-tu, femme, notre voyageur. Le pauvre homme se croit encore embourbé et il excite ses chevaux.

— Oh, oui ! il se croit embourbé et il a raison ; le trou dans lequel il est arrêté est si profond qu'il n'en sortira pas sans décharger !... Et le mari se rendormit tandis que le voyageur bourrait la femme.

Variante

Le voyageur est un Anglais qui ne comprend pas le français. On se couche, la femme au milieu. L'Anglais bourre la femme par-derrière. Le mari se réveille et s'en aperçoit.

— Je crois qu'il te baise, dit-il.

— Moi aussi, je le pense.

— Dis-lui donc de cesser.

— Dis-lui toi ! Tu sais bien qu'il ne comprend pas le français. Ce n'est pas la peine de le lui dire.

Le mari convaincu se rendort et l'étranger et la femme continuent leur manège.

Les deux frères et leurs femmes

Deux frères, bûcherons de leur état, avaient épousé deux sœurs.

L'une, la femme de l'aîné était belle, l'autre était laide.

Un jour, les bûcherons étant dans la forêt, un étranger vint à passer devant la maison de la plus belle, et l'aperçut à la fenêtre.

— La jolie femme, dit-il, je donnerais bien cent pistoles pour coucher avec elle !

La femme l'entendit et, courant à la porte, dit :

— Étranger, dites-vous vrai ?

— Si je dis vrai ? Je le pense bien. Je donnerais mille francs pour coucher rien qu'une heure avec vous.

— Eh bien ! c'est chose facile. Mon mari est absent. Entrez et nous nous amuserons.

L'étranger entra, se déshabilla, se coucha avec la femme et en prit pour son argent. Au bout d'une heure, il prit cinquante louis et les donna à la femme. Puis il continua sa route.

— Ces mille francs viennent bien à propos, se dit la

bûcheronne. Il y a longtemps que je désirais faire un bon dîner. Allons acheter tout ce qu'il faut pour un bon repas.

C'est ce qu'elle fit.

À l'heure de midi, les bûcherons rentrèrent de la forêt.

— Mes amis, dit la femme, il m'est arrivé une aventure ; j'ai reçu beaucoup d'argent et j'en ai profité pour vous préparer un excellent dîner. Le frère voudra bien me faire le plaisir de rester avec nous pour en prendre sa part

— J'accepte.

L'on se mit à table et l'on fit bombance.

Le dîner terminé, le mari demanda à sa femme :

— D'où vient cet argent qui t'a permis d'acheter toutes ces bonnes choses ?

— Tu vas sans doute me gronder.

— Je te jure que non ! Dis.

— Voici : un étranger, un prince, le roi peut-être, m'a aperçue à la fenêtre et a dit qu'il donnerait bien cent pistoles pour coucher avec moi. Je l'ai appelé et en une heure de temps, j'ai gagné cet argent. Es-tu mécontent ?

— Non, non. S'il repasse par ici, mets-toi à la fenêtre !

Le frère prit congé et retourna à sa maison.

— Charogne ! laidasse ! femelle crapaud ! s'écria-t-il en rentrant.

— Mais qu'y a-t-il, François ?

— Ce qu'il y a, vieille toupie ! Ce n'est pas toi qui

gagnerais, comme ta sœur, mille francs à coucher avec un étranger !

Et le bûcheron raconta à sa femme ce qui était arrivé.

— Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre François ! ce n'est pas ma faute ; le maire et le curé couchent chacun deux fois par semaine avec moi et jamais ils ne m'ont rien donné !

L'oiseau Frouc Frouc

On envoie une jeune fille naïve à la pêche en lui disant de rapporter quelque chose, ne fût-ce qu'une écrevisse.

Elle rencontre un jeune homme à qui elle demande où se trouve la rivière où elle doit aller pêcher.

— C'est par là, mais vous savez, cette rivière est fréquentée par un méchant animal qui cherche à sauter aux yeux des personnes. Il s'annonce ordinairement par ce cri : « Kss ! kss ! » Si vous l'entendez, étendez-vous par terre, relevez votre cotillon sur votre tête et attendez qu'il s'éloigne.

C'est ce qui arriva.

Le jeune homme, qui avait pris les devants, fit lui-même : « Kss ! kss ! » La fille se jeta par terre et releva ses cotillons. Lui en profita pour s'occuper à la façon qu'on imagine :

— Pauvre bête, disait la fille, j'aime bien mieux que tu me piques là qu'aux yeux !

Le jeune homme se retira, fit un détour et revint offrir ses services à la fille pour lui pêcher des écrevisses.

Celle-ci lui raconta comment elle avait échappé à la bête.

Ils en furent ben aise tous les deux.

Le porte-chapelet

Un soldat passait un jour auprès d'un couvent de filles. En regardant par-dessus de la muraille, il aperçut une nonne charmante.

— La jolie fille ! dit-il.

Et d'un bond il fut auprès d'elle.

— Ah ! mon Dieu, qui êtes-vous ?

— Taisez-vous, je suis un soldat. Je vous ai vue par-dessus la muraille et je vous ai trouvée si belle que je n'ai pu me retenir et que j'ai couru jusqu'ici.

— Mais si l'on vous voyait savez-vous qu'on vous jetterait en prison ?

— Je le sais bien, aussi laissez-moi vous embrasser et je m'en vais.

Le soldat embrassa la nonne et fit mine de vouloir franchir à nouveau le mur du couvent.

— Je ne puis y arriver, dit-il. Comment vais-je sortir d'ici ? Je suis perdu si vous ne me cachez pas quelque part.

— Mais où vous mettre, je ne sais.

— Mettez-moi dans votre chambre et la nuit venue je m'en irai.

La jeune fille se laissa persuader et ils passèrent la nuit ensemble.

Le lendemain matin, des nonnes vinrent frapper à la porte.

— Où me cacher, demanda le soldat ?

— Voici une malle, mettez-vous dedans.

Le soldat se cacha dans la malle et la nonne ouvrit. Mais tout à coup, le pauvre soldat eut une forte envie d'éternuer et lâcha un atchi ! épouvantable.

— Qu'est-ce qu'on entend dans cette malle ? demandèrent les nonnes.

Et elles ouvrirent la caisse dans laquelle elles trouvèrent le soldat tout nu.

— Jésus ! Marie ! qu'est ce que cela ?

— C'est un nouveau saint pour la chapelle.

Les nonnes se mirent à promener la main sur le saint.

Son membre excité se releva subitement.

— Ah ! la jolie invention ! dirent-elles. Nous pourrions y suspendre nos chapelets entre les offices !

Picardie

Les filles à confesse

Une jeune fille s'en vint à l'église pour se confesser. Elle se mit à genoux sur le petit banc du confessionnal et commença sa confession.

— Mon père, dit-elle, j'ai beaucoup péché. Je mens fort souvent ; je n'assiste pas toujours aux offices...

Et la jeune fille continua ainsi réservant pour la fin un autre péché bien plus grand et qu'elle n'osait avouer à son confesseur. Enfin, il fallut y venir :

— Mon père, l'autre soir j'ai rencontré mon amoureux au coin de la grande place : nous avons bavardé longtemps ; il m'a pris la main et l'a mise dans son pantalon. J'ai senti sa pine ; je me suis jouée avec.

— Ma fille, votre main est impure. En sortant de vous confesser vous la plongerez dans le bénitier pendant deux heures.

La jeune fille toute confuse alla au bénitier et y plongea sa main. Une de ses amies vint à passer pour aller se confesser.

— Que fais-tu la main dans l'eau bénite ?

— Ne m'en parle pas ; c'est la pénitence que m'a

imposée Monsieur le curé parce que mon amoureux m'a mis la pine dans ma main !

— Jour de Dieu ! Et moi donc ? Quelle pénitence vais-je avoir, puisque mon amoureux m'a mis la sienne dans mon cul ?

Le diable dupé

Un gros fermier menait boire ses bœufs et il était assis sur l'un d'eux. Il rencontra un diable qui lui dit :

— Tu as de bien beaux bœufs ; que leur as-tu fait pour les rendre si gras et si luisants ?

— Je les ai fait couper (châtrer) et leur ai donné à manger de la piétinure de chanvre.

— Et si on m'en faisait autant, est-ce que je deviendrais comme tes bœufs ?

— Probablement oui.

— Alors traite-moi comme tes bœufs.

Quand l'homme eut châtré le diable, celui-ci lui dit :

— Comment t'appelles-tu ?

— Moi-même, répondit le fermier.

Le diable retourna avec ses compagnons, et comme sa blessure le faisait souffrir, il leur disait :

— Ah ! j'ai bien mal à mon cul.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis châtré comme les bœufs, pour devenir aussi gras et aussi luisant qu'eux.

— Et qui t'a coupé ?

— C'est Moi-même.

Les autres diables éclatèrent de rire, et le petit diable furieux revint trouver le fermier en lui disant qu'il se vengerait de lui s'il voyait qu'il l'avait trompé, et il déclara qu'il reviendrait bientôt. Le fermier raconta à sa femme les menaces du diable. Celle-ci qui était fine, lui dit :

— Laisse-moi faire, je me charge de tout.

Elle changea d'habits avec son mari, et alla à l'endroit où le diable devait venir. Celui-ci ne tarda pas à arriver et il s'écria :

— Toi, Moi-même, es-tu coupé aussi ? Montre si tu t'es moqué de moi.

La femme ôta ses culottes et montra son con au diable ; quand celui-ci l'eut vu, il s'écria :

— Ah ! tu es encore coupé plus ras que moi.

Haute-Bretagne, 1878

Variante corrézienne : Le diable châtré

Le diable, qui était maigre comme un clou, rencontra un jour un paysan gros et gras, qui labourait :

— Comment fais-tu pour être si gras, en travaillant toujours ? et moi, qui ne fais jamais rien, je suis si maigre !

Le paysan lui dit en plaisantant :

— C'est que je suis châtré. Veux-tu que je te châtre ? tu deviendras aussi gras que moi !

— Je veux bien.

Notre homme fait approcher le diable de sa char-rue, met toutes ses affaires en un seul paquet sur le coutre et d'un coup de hache, il lui coupe tout.

Rentré chez lui, le diable se mit à manger, à manger, mais inutilement, il n'engraissait pas. Furieux, il alla trouver le paysan.

— Je crois que tu m'as trompé ; demain, quand tu iras à la charrue, je veux voir, par moi-même, si réellement tu es châtré ; si tu ne l'es pas, tu seras sévèrement puni.

Le mari, bien embarrassé, consulte sa femme.

— Laisse-moi faire, dit-elle, j'irai à ta place.

Le lendemain, habillée en homme, elle va à la char-rue. Le diable arrive, la fait déshabiller et examine.

— C'est bien vrai, que tu es châtré, et ça a dû te faire encore plus de mal qu'à moi, car à moi on m'a coupé les parties et, à toi, on les a arrachées !

Corrèze

Le petit rat

Une fille qu'on voulait marier, déclara qu'elle ne se marierait qu'avec un homme sans queue. Un jeune homme l'entendit et comme cette fille était un bon parti, il imagina la ruse suivante.

Un jour qu'elle était au marché, le jeune homme, qui avait un âne sans queue, lui cria :

— Allons, mon âne, toi qui es sans queue comme ton maître, avance !

— Quoi, vous n'avez pas de queue, dit la fille, vous faites mon affaire, justement je cherche un mari qui n'en ait pas, voulez-vous que je sois votre femme ?

— Très volontiers, répliqua-t-il.

Le jour de la noce, il dit à sa femme :

— J'ai un joli petit rat, je ne puis vous le montrer, mais vous pouvez le caresser.

Ce qu'elle fit. Puis elle voulut mettre dans son trou le prétendu rat. Le garçon y consentit. Elle voulut l'emporter. Il y consentit encore et lui donna dans un panier un véritable rat.

Dans la journée, elle voulut s'en servir, mais à son grand désespoir, au lieu d'entrer dans le trou, il se

sauva. Le soir, elle lui annonça, très chagrine, qu'elle avait laissé partir le rat.

— Ce n'est rien, je t'en trouverai un autre pour ce soir.

Et en effet le soir il en avait un autre qu'il faisait entrer à plein poing dans son trou.

Corrèze

Le pari du tailleur

À une noce, après boire, le nouveau marié paria cent francs avec un tailleur qu'il ne chierait pas dans l'espace de trois jours et trois nuits. La première nuit tout se passa bien, mais la seconde le jeune époux n'y tenait plus. Il se tordait par suite de coliques.

— Qu'as-tu ? dit sa femme.

— Une grande envie de chier, je ne sais comment faire.

— Puisque le tailleur a gagné, il faut bien l'embêter, va remplir ses culottes ; il est là qui dort au pied de la table.

— Mais il va se réveiller.

— Mais non ; chie dans ses culottes.

Le mari appliqua une belle crêpe sur les culottes du tailleur, puis se recoucha.

Quelques minutes après :

— J'ai encore envie de chier.

— Chie dans les bottes du tailleur.

Le mari chia dans les bottes du tailleur et se recoucha. Une troisième fois l'envie lui reprit et, sur le

conseil de sa femme, il chia dans le chapeau du tailleur. Une quatrième fois, toujours pressé de coliques, il chia dans l'écuelle de l'évier, toujours conseillé par sa femme.

— Maintenant, as-tu fini ? dit celle-ci.

— Oui.

— Eh ! bien, maintenant, grogne.

Le mari grogna et le tailleur se réveilla :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que tu as gagné ton pari, je n'ai pu résister à l'envie de chier et j'ai chié où j'ai pu ; allume la lumière pour voir.

Le tailleur allume et enfle son pantalon ; la merde lui monte jusqu'aux yeux. Il met son chapeau, la merde lui descend jusqu'aux pieds. Il ne peut entrer dans ses bottes tant elles sont pleines de merde. Il veut se laver dans l'écuelle de l'évier ; elle se trouve remplie de merde !

— J'ai gagné cent francs, dit-il, mais ils me coûtent cher.

Et il va se débarbouiller au ruisseau le plus voisin.

Hautes-Pyrénées

Le planton du colonel

Certain colonel marié avait à sa porte un planton, toujours le même, auquel il tenait beaucoup. Mais chaque fois que la bonne sortait pour faire ses courses, le planton lui présentait les armes et lui disait :

— Oh ! quelle bonne soupe aux choux je te tremperais...

La bonne finit par s'impatienter de ce manège et se promit d'avertir sa maîtresse. Un jour rentrant du marché, le planton lui présenta encore les armes lui disant pour la centième fois :

— Oh ! quelle bonne soupe aux choux je te tremperais !

« Cela ne peut durer plus longtemps, se dit la jeune fille. Je vais prévenir Madame. »

Elle arriva essoufflée et furieuse chez la colonelle.

— Qu'y a-t-il ma fille ? qu'est-il arrivé ?

— Il y a que je n'ose plus passer devant le planton.

— Et pourquoi donc ?

— Que je sorte ou que je rentre, il présente les

armes et me dit qu'il me tremperait bien une soupe aux choux.

—Vraiment. Sors encore une fois et viens me prévenir s'il recommence.

La bonne sortit et, bien entendu, le planton lui redit sa phrase favorite.

—Madame, courut dire la jeune bonne, il a recommencé. Si vous ne l'empêchez pas, je ne reste plus ici.

—Va lui dire de venir me parler.

La servante descendit prévenir le soldat.

—Oh ! quelle bonne soupe...

—Taisez-vous, imbécile, et venez parler à Madame.

—On y va ! on y va !

Et le soldat suivit la bonne dans le salon de la femme du colonel.

—Vous en faites de belles, Monsieur le planton ! Qu'avez-vous donc contre ma bonne ?

—Ce que j'ai contre votre bonne, mais rien du tout. Au contraire, je lui dis que je lui tremperais une bonne soupe aux choux, et je ne mens pas. Je suis tout disposé à le faire.

—Vous êtes un impertinent. Suivez-moi dans ma chambre.

Le planton suivit la colonelle qui ferma la porte à double tour.

—Vous dites que vous tremperiez une bonne soupe aux choux à ma bonne. Est-ce bien vrai ?

—Oui, Madame.

—Et à moi ?

— Avec encore plus de plaisir.

— Eh bien alors, couchons-nous et trempez-m'en une bien salée.

Vite le soldat enleva képi, veste, pantalon et souliers et se coucha avec la femme.

Au bout d'un instant :

— Ta soupe est très bonne. M'en tremperais-tu bien une deuxième ?

— Avec plaisir, Madame, allons-y pour une deuxième.

Après le deuxième coup, colonelle et planton se reposèrent un instant.

Puis la femme :

— Donne-m'en une troisième, Je ne m'en rassasie pas.

— Tout de suite, tout de suite, Madame.

Après le troisième, il fallut encore y aller une quatrième. Le planton était cette fois épuisé. Il avait beau faire, son membre persistait à faire le mort.

— Écoute, tu vas me servir une dernière soupe ! lui dit la colonelle.

— Sacré Nom de Dieu de putain ! s'écria le planton ; est-ce que tu croirais par exemple que mes couilles, c'est la marmite du régiment ?

Variante

À la porte d'un colonel était un jour d'hiver un planton qui grelottait et se mourait de froid.

Tout auprès était la cuisine d'où s'échappait une délicieuse odeur de soupe aux choux.

— Un bouillon et un bon coup par-dessus, s'écria le soldat, ça ferait la joie du pauvre planton !

La femme du colonel entendit l'exclamation et dit à sa bonne de faire monter dans sa chambre le pauvre planton.

— Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure, soldat ?

— Oh rien, Madame !

— Si, je veux que tu le répètes.

— Je disais qu'un bouillon et un bon coup par-dessus, ça ferait bien ma joie.

— Eh bien ! je veux te rendre heureux. Marie, apportez un bouillon au soldat et retirez-vous.

Le soldat avala la soupe aux choux.

— Maintenant que tu as le bouillon, viens coucher avec moi.

Le soldat eut bientôt fait de satisfaire son désir. La colonelle appela encore la bonne :

— Marie, une soupe aux choux pour le soldat.

Le potage avalé, le soldat recommença.

La fille attrapée

Il y avait une fois une fille qui était riche. Elle avait tant de bons amis qu'elle ne savait lequel prendre pour époux. Son père lui dit :

— Écoute, ma fille, celui qui te mettra à bout de conter²² en trois paroles, celui-là, tu le prendras.

On fit publier cela dans le pays, et de tous côtés, il vint des amoureux au jour fixé. Il y en avait des pauvres, des riches, et même quelques-uns étaient plus riches qu'elle. Ils étaient assemblés dans une grande cour, et pendant qu'ils étaient tous ensemble, il y en eut un qui fut pris d'un besoin pressant, et qui ne savait comment le satisfaire.

Il avait un bonnet sur la tête, et les autres lui dirent :

— Mets-toi dans un coin et fais dans ton bonnet, puis tu le porteras sous ton bras et personne ne s'apercevra de rien.

Il suivit le conseil des autres.

Tous les amoureux pendant ce temps passaient devant la fille, et aucun ne put la mettre à bout de

²² Mettre quelqu'un à bout de conter : réussir à le faire taire.

conter en trois paroles. Il ne restait plus que le gars au bonnet, et elle se disait : « Il n'y a plus que cet innocent-là. Je vais me débarrasser facilement de lui. »

Quand il fut devant elle, il lui dit :

— Bonjour, ma vilaine belle demoiselle.

— Bonjour, mon vilain beau monsieur.

— Vous êtes bien rouge ?

— Cela ne m'étonne pas, j'ai le feu au cul.

— Voulons me *kaire*²³ deux œufs²⁴ ?

— De la merde, mon foutu sot !

— Tenez, n'en v'là, tout plein mon bonnet !

La fille resta à bout de conter, et elle épousa l'innocent.

Bretagne

Variante corrézienne

Un jour, la fille d'un roi déclara qu'elle ne se marierait qu'avec celui qui répondrait aux questions qu'elle poserait.

On fit une grande assemblée à ce sujet. Un pauvre laboureur résolut de concourir. Il mit deux œufs durs dans une de ses poches, la cheville de fer du joug de ses vaches dans l'autre et partit. En montant l'escalier du château, il sentit le besoin de chier, et ne sachant

²³ Cuire.

²⁴ Il s'agit, ici, de ces œs des fabliaux (les « roustons » de l'argot moderne) qui ne cuisent que sur un certain feu dont la belle a su préciser où elle le tient (« J'ai le feu au cul »).

où aller, il chia dans sa casquette. Arrivé à l'assemblée, il entendit la fille du roi, qui commençait à poser ses questions. Les voici.

Premièrement :

— Feu au cul ?

Aucun des grands personnages présents ne prit la parole, mais notre laboureur :

— Mes deux œufs n'y cuiraient pas, Madame.

Deuxièmement :

— Moi, j'ai un trou ?

— Et moi, j'ai une bonne cheville dit notre homme, seul à répondre.

Troisièmement :

— Pas pour mon trou !

— Oh ! si, elle irait bien !

Quatrièmement :

— Quoi ! une merde comme vous !

— De ma pleine casquette n'en auriez-vous pas assez !

Personne n'avait répondu que le laboureur qui gagna ainsi la main de la fille du roi.

Corrèze

Les écrevisses du curé

Un curé acheta un jour des écrevisses.

— Tiens, dit-il en rentrant à sa *mékaine* (servante) ; mets à cuire ces écrevisses pour mon souper.

— Mais, Monsieur le curé, je n'ai jamais fait cuire de pareilles bêtes ; comment saurais-je quand il faudra les retirer de l'eau ?

— Lorsqu'elles seront rouges. Du reste tu ne les enlèveras pas avant de m'avoir demandé si elles sont cuites à point. Ne l'oublie pas !

La servante prit les écrevisses et les mit sur le fourneau. Pendant ce temps, le curé s'était mis à écrire dans son cabinet de travail.

Au bout d'un quart d'heure, la servante apporta la casserole.

— Voilà que les écrevisses rougissent. Sont-elles assez cuites, Monsieur le curé ?

— Non, ma fille, pas encore.

La servante remit les écrevisses sur le feu, attendit quelque temps et les voyant plus rouges, revint trouver son maître.

— Et maintenant, Monsieur le curé ?

— Pas encore, pas encore.

Une troisième fois elle revint :

— Enfin cette fois, elles sont cuites à point, je crois ?

— Non, non, ce n'est pas encore le moment.

— Alors, que le diable enlève ces écrevisses de malheur ! Elles ne seront donc jamais cuites !

Le curé relevant sa soutane et montrant son membre tout dressé, lui dit :

— Tiens, ma fille, quand elles seront aussi rouges que la tête de ma pine tu pourras les enlever.

— Et vous, Monsieur le curé, dit la servante en relevant ses jupons et en montrant son con, quand vous aurez une gueule aussi grande que celle-là, vous pourrez manger vos écrevisses toutes crues !

Variante vosgienne : Temps de cuisson

Un jour la servante du curé rapporta des écrevisses à son maître en lui disant :

— Voici des écrevisses, mais je ne sais comment les faire cuire.

— Eh, bien ! mets-les à cuire dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'elles soient aussi rouges que celui-ci.

Et il lui montra son vit.

Quelque temps après, le curé rapporta lui-même des moules du marché.

— Voici, dit-il à sa servante, des moules, mais je ne sais pas comment on doit les faire cuire.

— Moi, je le sais, Monsieur le curé, on les fait cuire dans l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elles s'ouvrent comme celui-ci.

Et elle lui montra son con.

Variante corrézienne : Les écrevisses

— Pour que les écrevisses soient bien cuites, il faut qu'elles soient rouges comme ce vit, dit le curé à sa servante.

— Eh ! bien, pour que les pommes de terre en robe de chambre soient bien cuites, il faut qu'elles soient *topées* (fendues, éclatées) comme ce con, répondit-elle, en le montrant.

Par derrière

Il y avait un jour un seigneur, qui avait la réputation d'être un homme très curieux. Ainsi il ne voulait dans sa maison aucun domestique qui portât un nom ordinaire.

Un jour où il avait chassé son domestique, il vint s'en présenter plusieurs autres, mais ils furent tous refusés, parce que leurs noms n'étaient pas assez drôles. Enfin, un rusé compère vint postuler la place, et il déclara s'appeler : *Prends-mes-couilles-par-derrière*. Monsieur trouva ce nom à son goût, et prit l'homme à son service.

Quand celui-ci se rendit avec ses bagages à son nouveau poste, le meunier qui demeurait à côté du château lui demanda :

— Eh, l'ami, tu vas sans doute, rester au château ? Comment t'appelles-tu ?

— *Hier*, répondit le rusé compère.

— *Hier*, se dit le meunier, quel drôle de nom !

Arrivé au château, le nouveau domestique rencontra le jardinier, qui lui posa la même question.

— Nous servons le même seigneur, dit-il, il faut

que nous nous connaissons. Comment t'appelles-tu, camarade ?

— Je m'appelle *Moi-même*, dit-il ; et il continua son chemin.

— *Moi-même*, pensa le jardinier, en secouant la tête, quel nom !

Le domestique alla sonner.

Il déclara à la servante qu'il était le nouveau domestique et quand la servante lui demanda son nom il répondit :

— Je m'appelle *Le Chat*.

— Jésus, Marie ! s'écria la servante, quel nom stupide !

Aussitôt l'homme commença une conversation avec la bavarde, et essaya de savoir par elle quelque chose au sujet de Monsieur et de sa fille. Il apprit ainsi que tous deux aimaient à rester longtemps au lit ; et que la demoiselle souffrait souvent de crampes.

La première fois que Mademoiselle le rencontra et lui demanda son nom, il lui dit qu'il s'appelait *La Crampe*. Elle trouva à la vérité ce nom fort bizarre, mais elle ne dit rien et continua sa promenade.

Le domestique était, après quelque temps, devenu si familier avec la servante, qu'il était à tout moment dans sa cuisine et qu'il mangeait les morceaux de viande destinés à la table de Monsieur.

Elle alla un jour s'en plaindre à son maître et lui dit :

— Les meilleurs morceaux ont disparu ; *Le Chat* les a

pris et mangés, et tout ce que je fais pour l'en empêcher ne sert de rien !

— Eh bien, chasse-le ! répondit le maître.

— Fort bien, Monsieur, mais il ne veut pas partir quand je le lui dis !

— Ta, ta, ta, dit Monsieur en se moquant d'elle. Comment oses-tu raconter une chose pareille ?

Entre-temps le nouveau domestique était passé quelques fois devant la chambre de Mademoiselle, mais il avait toujours trouvé la porte fermée. Un matin cependant il la trouva ouverte et il s'introduisit dans l'appartement. Il réussit à se glisser auprès de la jeune fille sans l'éveiller ; mais à peine avait-il commencé à la besogner, qu'elle se réveilla, et, reconnaissant le coquin, se mit à crier :

— Papa ! papa ! *La Crampe ! La Crampe !*

Le père dormait dans la pièce voisine et était souvent obligé de se lever la nuit pour assister sa fille ; souvent il avait expérimenté que les douleurs se calmaient et cessaient même complètement, lorsqu'elle étendait les jambes en les écartant.

En entendant les cris de sa fille, il fit donc comme il avait déjà fait auparavant ; il lui crie de son lit :

— Ce n'est rien, mon enfant, ouvre bien les jambes et étends-les, ce sera vite fini !

Mais le domestique ne perdit pas son temps et la jeune fille ne cessant d'appeler au secours, le père sauta à bas du lit, trop tard cependant pour attraper le domestique qui se sauva en bas.

Maintenant le père comprit ce qui s'était passé, et il se mit à la poursuite de notre homme, en criant :

— *Prends-mes-couilles-par-derrière ! Prends-mes-couilles-par-derrière !*

Le jardinier entendant les cris de son maître et n'y comprenant rien, essaya cependant d'arrêter le fuyard, mais à peine lui eut-il mis la main au collet, que le domestique se débarrassa de lui avec un mouvement vigoureux, et le jeta dans l'étang du château.

Le maître le vit se faisant des efforts pour regagner la rive :

— Qui vous a jeté là-dedans ? demanda-t-il.

— *Moi-même !* dit en jurant le jardinier, c'est *Moi-même !*

— Restez-y alors, dit le seigneur, et il continua à poursuivre son domestique.

Un peu plus loin il rencontra le meunier, et il lui demanda :

— N'avez-vous pas vu mon domestique passer par ici ?

— *Hier ?*, répondit l'autre, oui, Monsieur.

— Non, pas hier, aujourd'hui.

— Non, dit le meunier, c'était *Hier*.

Ils ne parvinrent pas à s'entendre, et le coquin était déjà hors d'atteinte lorsque son maître recommença à le poursuivre.

Les jongleurs et rimailleurs de fabliaux ont fondé cette tradition de pseudonymes cocasses dont leurs pautoniers (bons-à-rien) et bodeors (abuseurs)

s'affublaient. De Douin de Lavesne : « Comment avez-vous nom ? Dame, je m'appelle couillebaude (couille-gaie)... ». Voir « La sauce » et « Comme vous », dans le premier tome des Petits Contes licencieux des Bretons (op. cit. pp 89 à 94) et Guyon l'avisé, dans le deuxième tome (pp 109 et sq).

Le jeune homme qui ne voulait pas se marier

Une femme avait un grand garçon benêt qui ne voulait pas se marier par la raison qu'il ne savait rien des choses du mariage.

— Mon fils lui répétait sa mère, te voilà déjà vieux. Tous les jeunes gens de ton âge ont pris femme, et tu restes toujours célibataire, il est temps que cela finisse.

— Mais ma mère, à quoi sert de me marier ?

— Que tu es simple ! Si une fois tu avais goûté d'une femme tu ne voudrais plus faire autre chose !

— C'est donc bon à manger, la femme !

— Non, mais tout à l'heure, je te ferai voir !

La bonne femme prit des confitures bien sucrées et s'en remplit le con, puis elle revint vers son fils et lui dit :

— Tiens, tu vois ce grand trou entouré de poils ?

— Oui, c'est un rat.

— Mais non ; mets-y le doigt et suce-le.

— Ah ! comme c'est bon ; cela a le goût de confitures. Est-ce que les jeunes filles en ont ?

— Certainement, grand benêt, et encore de meilleures...

— Alors, je veux me marier. Cherche-moi une femme.

La mère, alla trouver la fille d'une de ses voisines et la décida à se marier avec son fils.

Le soir des noces on se coucha. L'innocent n'eut rien de plus pressé, aussitôt couché que de chercher le trou aux confitures.

— On le disait simple d'esprit, pensa la mariée, ce n'est pourtant pas vrai.

Enfin le marié trouva le petit trou si cherché, il y fourra le doigt et vite, il le porta à sa bouche.

— Brrrr ! fit-il. La maudite femme que j'ai là ! Ses confitures sont loin d'être aussi bonnes que celles de ma mère !

Variante

Cette fois, c'est un pigeon bien rôti et accommodé aux oignons que la mère a caché dans son con et qu'elle fait trouver à son fils.

— L'excellent pigeon, ma mère ! Vite qu'on me marie avec ma voisine !

La bonne femme est toute heureuse et le mariage se célèbre. Le soir venu, les mariés se couchent et le jeune homme se met en devoir de chercher l'oiseau rôti.

— Enfin, nous allons nous amuser ! pense la jeune femme.

Mais le marié, arrivant à l'endroit et sentant les poils :

— Ah ! mon Dieu ! Tes pigeons ne valent rien ; ils ne sont pas rôtis comme ceux de ma mère : ils sont encore à plumer !

Un bon Carme

Un bon carme, le frère Raidimet convoitait une jolie fille des champs, un peu naïve. Il résolut de la posséder. Il chercha, près de l'endroit où elle gardait ses bêtes, une place bien exposée – au soleil –, s'y étendit par terre, releva son froc sur la tête exposant son corps tout nu et faisant semblant de dormir.

La fillette arriva quelques instants après et passa auprès de lui. Quelques minutes après, sûr d'avoir été vu, il se releva, se remit en marche et, comme par hasard, se trouva près d'elle et entama la conversation. La fille ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il faisait, quelques minutes auparavant, dans une aussi singulière position.

— Comment ! vous m'avez vu ! mais c'est un secret d'église ! eh ! bien ! puisque vous m'avez surpris, je vais tout vous dire, à condition que vous n'en parlerez à personne. Voici ce que c'est. J'étais en train de pomper la chaleur de l'été pour l'hiver. Pour bien réussir, il faut avoir la tête couverte et se garder de crier ou de remuer, ce qui pourrait rendre très malade.

Et voilà mon carme parti. Il fait une centaine de

pas, fait un détour et revient, se doutant bien que la fille voudrait, elle aussi, pomper de la chaleur. Et en effet il la trouva couchée et nue ; aussitôt il lui plante Maître Jean Jeudi (le vit) dans le con et se met à gigo-ter si bien que la fille, qui ne veut pas remuer de peur de perdre le bénéfice de l'opération s'attache fortement à la bruyère. Quand ce fut fini, elle vit qu'elle avait été trompée par le moine, mais elle ne lui en voulut pas. Dès lors elle ne songea plus à pomper la chaleur pour l'hiver. Raidimet suffisait.

Corrèze

Les louis d'or

Il était une fois un homme et une femme qui avaient deux enfants. Ils n'étaient guère riches, et la femme n'était pas des plus fines.

Un jour l'homme alla travailler aux champs, et en remuant la terre avec sa bêche, il trouva deux boîtes remplies de pièces d'or. Il les emporta à la maison, et les donna à sa femme sans lui dire ce que c'était, car il savait qu'elle aurait été le conter partout ; puis il retourna à son ouvrage. La femme qui ne connaissait pas l'or, prit une poignée de louis et les donna aux enfants pour s'amuser. Ils les portèrent sur la grand-route, et pendant qu'ils jouaient avec, un grand monsieur passa, qui dit aux enfants :

— Vous avez là de jolis petits *bébets*²⁵.

— Oui, Monsieur, répondirent-ils, et notre maman en a encore deux boîtes, dans son armoire.

Le monsieur se fit montrer où était la maison, puis il y entra et dit à la mère :

— Madame, ces enfants m'ont dit que vous aviez

²⁵ Jetons.

deux boîtes pleines de petits bébets comme ceux-là. Voulez-vous me les vendre ?

— Oui, répondit-elle.

— Combien ?

— Dix francs, dit-elle à tout hasard.

Le monsieur donna les dix francs et se hâta de s'éloigner en emportant les louis d'or.

Quand l'homme revint des champs, sa femme lui dit toute joyeuse :

— Mon pauvre homme, je viens de faire une bonne journée. Tu sais bien les petites amusettes que tu avais apportées ? Hé bien ! je les ai vendues dix francs.

L'homme qui avait perdu sa fortune dit :

— Puisque tu es si folle, je veux divorcer ; je vais prendre un des enfants et tu garderas l'autre.

La pauvre femme prit sur son dos un des enfants et courut à la poursuite du monsieur qui venait de partir. Elle l'aperçut qui venait de passer une rivière et la poursuivit jusqu'à un village où ils couchèrent dans la même chambre. Le monsieur lui demanda comment elle s'appelait.

— Monsieur, répondit-elle, je me nomme Madame Je Chie, et mon petit garçon que voilà se nomme Monsieur J'ai Chié.

Le monsieur se coucha et Madame Je Chie aussi ; mais quand il fut bien endormi, elle se leva, prit les louis d'or que le monsieur avait mis sur la table dans un petit sac, et se remit aussitôt en route.

Quand le monsieur s'éveilla, il ne vit plus les louis, et comme la dame était partie, il pensa qu'elle les

avait pris, et se mit à sa poursuite. En arrivant sur le bord de la rivière, il vit la femme qui montait la vallée de l'autre côté de l'eau. Il voulut traverser, mais la mer était haute, et il ne put passer. Il se mit à crier après la femme, et un homme vint lui demander ce qu'il avait :

— Ah ! répondit-il, c'est cette femme qui m'a pris mon or, et je ne peux passer la rivière.

— Si vous voulez monter sur mon dos, je connais le gué, et je vous passerai.

— Volontiers, répondit-il.

Il monta sur le dos du passeur, et quand il fut dans la rivière, il criait :

— Madame Je Chie ! Madame Je Chie !

— Ne chiez toujours pas sur moi, dit le passeur. Attendez un peu.

Le monsieur continuait de crier après la femme ; mais, comme elle ne répondait pas, il se mit à crier après le petit garçon :

— Monsieur J'ai Chié ! Monsieur J'ai Chié !

Le passeur, croyant que le monsieur avait fait comme il le disait, le jeta dans la rivière où il se noya. La femme revint à la maison, et dit à son mari :

— J'ai eu bien de la misère ; mais je rapporte les louis d'or.

Alors il se réconcilia avec elle, et ils vécurent très heureux.

Bretagne, 1881

Variante corrézienne : « Cagui »

Un chiffonnier découvrit un jour une cachette pleine de louis d'or qu'il prit pour des boutons. Il les emporta.

En route il rencontra le curé qui lui demanda ce qu'il portait :

— Ce sont des boutons ; il faut qu'il y ait des gens bien bêtes pour en faire tant, sans les percer.

— Donne-les moi, dit le curé, je les ferai percer et je t'en donnerai la moitié.

Le chiffonnier accepta la proposition.

Quelques moments après, ils arrivèrent à une rivière.

— Veux-tu me rendre le service de me faire traverser l'eau, prends-moi sur ton dos, dit le curé !

— Volontiers, répartit l'autre.

Comme ils étaient au milieu de la rivière, voilà le curé qui aperçoit sur l'autre rive son sacristain qui s'appelait Cagui.

Comme il avait très peur d'être mouillé, le curé appela :

— Cagui, Cagui, à mon secours !

Or « cagui » en limousin, signifie « je chie ». Et il le dit à plusieurs reprises.

Le chiffonnier impatienté dit :

— Allez chier dans l'eau, c'est inutile de chier sur moi.

Et il le lâcha dans la rivière.

La grenouille et le crapaud

Une grenouille et un crapaud s'en allaient un jour à la ville. Le soir vint, et nos deux voyageurs trouvant une femme endormie au bord de la route se blottirent l'un dans son con et l'autre dans son cul. Peu après passa un berger.

— La jolie fille ! dit-il. Je vais la baiser !

Il releva les jupons et la chemise de la fille et par trois fois la monta. Puis il s'en alla. La femme se réveilla, se leva et fit tomber la grenouille et le crapaud.

Quand elle fut partie :

— Eh bien ! dit la grenouille. Ah ! quelle peur j'ai eue ! On m'avait vu sans doute car il est venu par trois fois un *étichoir* (une seringue) dont on a failli me noyer.

— Et moi donc ! Un forgeron est venu me frapper de ses marteaux pendant plus d'une heure. Heureusement que la porte était solide !

Et grenouille et crapaud reprirent leur route.

Variante du Doubs

Le Petit Poucet et un de ses camarades, se promenant dans la forêt, sont surpris par l'orage et se

mettent à la recherche d'un abri. Ils finissent par trouver une femme étendue sous un chêne, les jupes relevées et les jambes écartées.

— Voilà, dit le Poucet, justement deux trous dans lesquels nous allons pouvoir nous fourrer. Quant à moi, je prends le premier étage.

— Et moi je prends le rez-de-chaussée, dit son camarade. Survient un homme qui fout la femme. Quand l'orage eut cessé et qu'ils eurent quitté leur retraite, le Petit Poucet dit à son ami :

— Je n'étais pas bien là-dedans, il est venu un grand saligot qui m'a craché au visage !

— Et moi, dit l'autre, je n'étais guère mieux, il est venu quelqu'un qui m'a battu à coups de poing, tellement que j'en ai le nez en sang !

Baise-Trois

Un jeune homme se déguisa, un jour, en marchand de cochons, pour avoir un prétexte pour entrer dans une maison où il y avait trois jolies filles.

Il se présente avec deux cochons en demandant l'hospitalité. On le fait entrer et le trouvant un peu niais, le propriétaire prend la résolution de lui voler ses cochons. Le lendemain matin, il lui dit :

— Vos cochons ont rompu l'étable et se sont sauvés. En même temps, lui montrant une mare où il n'y avait que de la vase :

— Tenez, ils se sont enfoncés dans cette vase, voilà encore leurs deux queues.

(Il avait coupé les deux queues des cochons et les avait plantées dans la vase.)

Le faux marchand voulut tirer les queues, elles lui restèrent dans les mains.

— Ah ! dit l'autre, il faut que les cochons soient bien enfoncés pour que les queues s'arrachent aussi facilement !

— S'il en est ainsi, je resterai chez vous comme

domestique, si vous le voulez bien, dit le faux marchand.

Et il s'installa comme tel.

Notre homme ne perdit pas son temps et baisa les trois filles, l'une après l'autre. Elles devinrent malades ; on envoya quérir le médecin.

Celui-ci arrive à cheval et demande au domestique :
— Comment t'appelles-tu ?

— Baise-trois.

— Eh ! bien ! Baise-trois, attache mon cheval à la barrière.

Puis il examine les malades et déclare qu'elles sont toutes les trois enceintes.

Aussitôt il comprend que Baise-trois est le coupable. « Pourvu que Baise-trois ne s'appelle pas aussi Baisequatre », se dit le médecin, pensant à son cheval. Et en effet le faux domestique était monté dessus et était déjà loin.

— Ah ! oui, c'est bien Baise-quatre qu'il faut l'appeler, dit le médecin obligé de s'en retourner à pied²⁶.

Corrèze

²⁶ *Baiser* signifie à la fois foutre et tromper. On dit : « Il est baisé » dans le sens de : « Il est mis dedans. »

Le lavement

Un jour une femme malade alla consulter son curé qui lui donna l'ordonnance suivante :

— Rentrez chez vous, prenez telle et telle plante, et mettez-les bouillir dans cinq litres d'eau. Laissez refroidir et faites-vous donner un lavement. Répétez chaque jour trois fois, et dans une semaine, vous serez guérie.

— Faut-il commencer aujourd'hui, Monsieur le curé ?

— Certainement, et même tout de suite.

— Mais... c'est qu'il n'y a personne à la maison.

— Eh bien... je n'ai rien à faire pour l'instant, je vous aiderai.

La femme accepta et revint à la maison avec le curé. Les herbes furent trouvées et l'opération achevée.

— Monsieur le curé, dit la paysanne, je sens que cela me fait déjà du bien. Quand devrai-je recommencer ?

— Dans trois heures. J'ai besoin de sortir, mais je reviendrai au moment voulu. Adieu !

Le temps fixé s'écoula et le curé ne revint pas. La femme s'impatientait ; mais tout à coup :

— Que je suis sotté ! J'ai là ma fille. Elle saura bien m'administrer le lavement.

Elle prit la seringue, la remplit et expliqua à sa fille ce qu'il fallait faire. Puis elle releva ses vêtements, se baissa et écarta les jambes. L'enfant apercevant deux trous, s'écria :

— Oh ! ma mère lequel est-ce des deux ? si c'est celui du bas, point n'est besoin de seringue ; il est si grand que je puis y verser à même le seau !

Variante : « Dilemme »

Un gamin est chargé de donner un lavement à sa mère.

— Faut-il verser dans le rond ou dans le long ? demande-t-il.

— Dans le rond, répond sa mère

— À la bonne heure ! parce que si cela avait été dans le long, j'aurais versé à même avec la casserole.

Doubs

Pour le prix d'une vache

Un jour, un paysan envoya son fils, qui était un peu niais, au marché, pour vendre une vache. Comme il passait devant une abbaye de femmes, une religieuse vint le prier d'entrer pour faire voir sa bête que Madame l'abbesse désirait acheter :

— Ma vache n'est pas à vendre, elle est à échanger ; comme échange, que Madame l'abbesse me montre ses mollets et la vache est à elle...

L'abbesse montra ses mollets et eut la vache.

Le garçon s'en retourne chez lui et son père lui demande où est l'argent :

— L'homme qui m'a acheté la vache n'avait pas d'argent, il payera plus tard.

— Mais nous avons besoin d'argent tout de suite, va vendre cette autre vache.

Le voilà parti de nouveau. Arrivé devant l'abbaye, il est encore invité à vendre sa vache, que l'abbesse trouve encore plus belle que la première :

— Ma vache n'est pas à vendre mais à échanger, que Madame l'abbesse me montre ses cuisses et la vache est à elle.

C'est ce qui fut fait.

Voilà notre garçon revenu encore une fois sans argent. Il dit qu'il avait fait crédit à l'acheteur.

— Imbécile, dit le père, mais nous avons besoin d'argent tout de suite ; nous avons encore une vache, que nous allons vendre, mais cette fois j'irai avec toi. Arrivés devant l'abbaye, on leur demande à acheter la vache pour l'abbesse :

— Dites à l'abbesse, que ma vache n'est pas à vendre mais à échanger, dit le garçon. En échange je demande à la foutre.

La religieuse bien interloquée ne fait la commission qu'en tremblant. L'abbesse se dit que la vache vaut bien cela et que d'ailleurs elle se confessaera aussitôt. Bref, elle accepte et le jeune homme s'enferme avec elle dans une chambre ; mais il ne lui met dans le trou que le bout de son membre ; quant à elle, qui est en appétit, et cela se comprend, après un si long jeûne, supplie :

— Forcez un peu.

— Ça, c'est autre chose, alors il faut payer ; donnez-moi cinq cents francs.

— Vous les aurez, mais je vous en conjure, forcez un peu !

Il força un tout petit peu, mais insuffisamment.

— Forcez encore et je vous donne mille francs !

Le père qui regarde par le trou de la serrure :

— Eh ! qu'elle te donne cinq mille francs et fous-la à fond !

Le prix des vaches était bien retrouvé !

Les trois noms du domestique

Un curé qui vivait avec ses deux sœurs eut un jour besoin d'un domestique. Un mendiant qui vint à passer par le presbytère fut engagé par le curé à rester à la maison comme valet. L'homme y consentit moyennant trente francs par mois payables d'avance. Le curé donna les gages du premier mois, habilla le mendiant et lui demanda son nom.

— Monsieur le curé, mes parents m'ont donné un nom fort vilain, je m'appelle *Dominus vobiscum* !

— *Dominus vobiscum* est un nom fort joli au contraire. Ne vous en plaignez pas. Tenez, voilà ma sœur aînée dans le jardin, allez vous mettre à ses ordres.

— Tout de suite, Monsieur le curé.

Le curé laissa là le domestique et s'en alla à l'église.

— Quel est votre nom, mon ami ? demanda la sœur du curé.

— Mon nom, Mademoiselle ? Je n'oserais jamais vous le dire tant il est grossier.

— Qu'importe ! il est nécessaire que je le connaisse, destiné que vous êtes à vivre longtemps avec nous.

— Puisque vous y tenez, je m'appelle : *Jaitroispoilsaucon* !

— En effet, le nom n'est guère convenable. Mais à tout prendre il pourrait encore être plus grossier. Voici ma jeune sœur qui revient de chez une amie ; allez vous présenter à elle.

Le valet courut à la rencontre de la jeune fille et dit qu'il était le nouveau domestique.

— Fort bien, mon ami. Comment vous appelez-vous ?

— Je me nomme *Çamedémange*.

— *Çamedémange* ! Autant ce nom qu'un autre !

Et la sœur du curé rentra au presbytère. Tout alla bien ce jour-là. Mais la nuit venue, le valet enleva l'argent et les bijoux du curé et s'enfuit du village. À son réveil, le curé devint furieux. C'était un dimanche et il alla dire sa messe. Tout à coup se retournant, il aperçut le domestique.

— *Dominus vobiscum ! Dominus vobiscum !* cria-t-il aux chantres.

— Et cum spiritu tuo ! répondirent ceux-ci.

La vieille sœur voyant le valet cria :

— *Jaitroispoilsaucon ! Jaitroispoilsaucon !*

— Tais-toi donc, salope ! cria le curé.

Et la jeune fille, à son tour :

— *Çamedémange ! Çamedémange !*

— Gratte-toi donc, si ça te démange ! lui dirent les vieilles dévotes scandalisées.

Pendant ce temps, le valet faisait un pied de nez au curé et à ses sœurs et disparaissait de l'église et du village.

Le coup de cornes de la vache

Une femme avait des relations intimes avec le curé du village. Toutes les nuits la femme faisait coucher son mari dans le fond du lit contre la muraille et, quant à elle, elle se tenait au bord le cul tourné à l'opposé de son mari. L'homme s'endormait et à minuit le curé arrivait et travaillait dur et ferme. À la fin, le mari fut étonné de voir toujours sa femme dans la même position et lui en demanda la raison.

— Tu ne vois pas, espèce de sot, que c'est pour que la vache me lèche le cul !

— C'est donc bien bon ? En ce cas, ce soir je prendrai ta place.

La femme prévint le curé.

Le soir venu, homme et femme se couchèrent, mais pas à leur place habituelle.

Minuit arriva. Le curé entra sans bruit, armé d'un gourdin, et pan ! en assena un coup sur le derrière de l'homme qui poussa un cri :

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, je ne me mettrai plus là. La vache m'a donné un coup de cornes qui a failli m'enlever les couilles !

HISTORIETTES

La barbe d'Ève

Au commencement des temps, Dieu avait créé l'homme et la femme exactement semblables, sauf la tête. De ce côté la femme était moins parfaite que l'homme. Aussi rendit-elle la vie insupportable à son mari. Celui-ci s'en plaignit au Créateur :

— Va te laver le visage à la fontaine, lui dit le bon Dieu, la barbe va te pousser et tes forces doubleront.

C'est ce qui fut fait.

Ève voulut renouveler ses querelles, alors Adam la battit vigoureusement, ce qui la calma. Naturellement elle voulut savoir comment son mari avait obtenu la barbe et la force.

Dans un moment de tendresse, il conta son secret.

Ève de courir à la fontaine ; Adam de se mettre à sa poursuite ; mais il la rejoignit un peu tard ; elle venait de tremper la main dans l'eau miraculeuse et était sur le point de s'en frotter la figure, lorsque, juste au même moment, une mouche de cheval (un taon) la piqua fortement à la *hælle* de la *pesquère*²⁷. Ève se servit de sa main mouillée pour se frotter fort et longtemps, l'endroit malade.

Pendant ce temps, Adam s'empessa de couvrir

²⁷ La feuille de pêcher, c'est-dire les lèvres du vagin.

d'une grosse pierre la source des forces. C'est depuis ce temps que la femme porte la barbe à l'entre-cuisses. Elle y a gagné en grâce, mais pas en force.

Béarn

Variante

À l'origine, ni les hommes ni les femmes n'avaient de poils.

Un jour Dieu leur en envoya un sac plein. Les hommes, abusant de leur force, l'ouvrirent et se servirent les premiers, à l'exclusion des femmes.

Celles-ci, plus rusées, décousirent le fond du sac et dirent :

— Puisque nous ne pouvons avoir de poils à la tête (du sac), nous en aurons au cul (du sac).

Doubs

Vert et dur ?

Un propriétaire dit un jour à son fermier :

— Faisons un pari ; celui de nous deux qui pourra le mieux répondre à cette question : « Qu'est-ce qu'il y a de plus vert et de plus dur ? » recevra de l'autre cinq cents francs. D'ailleurs, si tu réponds mal, je ne te garderai pas chez moi.

On choisit un juge qui devait décider de la valeur des réponses. Rentré chez lui, le fermier avait un air si triste que sa fille insista pour en savoir le motif. Il raconta tout :

— Ne t'inquiète pas, papa, nous gagnerons ; c'est moi qui porterai la réponse.

Arrivés devant le juge, celui-ci demanda au propriétaire : « Qu'est-ce qu'il y a de plus vert ? »

— C'est le lierre, fut la réponse.

— Et qu'est-ce qu'il y a de plus dur ?

— Le fer.

Ce fut au tour de la fille, portant la parole au nom de son père :

— Ce qu'il y a de plus vert, dit-elle, c'est un printemps bien feuillé, et ce qu'il y a de plus dur, c'est la pine de papa ; voilà cinquante ans que ma mère s'en sert et elle est toujours bonne pour le service n'étant ni ébréchée ni endommagée !

Le juge décida qu'elle avait gagné le pari.

Corrèze

Blanc d'œufs

Un forgeron était à son enclume, tandis qu'à l'étage supérieur sa femme était en train, croyait-il, de cuire des œufs, mais en réalité, de coïter avec un ouvrier.

À un certain moment il tomba du plafond mal joint, juste sur l'enclume, une glaïre blanchâtre. Le forgeron, après l'avoir goûtée, cria à sa femme :

— Cochonne, tu laisses tomber le blanc des œufs, c'est ce que j'aime le mieux !

Doubs

Le lièvre à six francs

Une Bayonnaise revenait de la campagne d'où elle rapportait un lièvre, qu'elle avait payé six francs. Trouvant qu'elle l'avait payé trop cher, elle résolut de frauder l'octroi. Donc, elle se le fourre entre les jambes, et, quand l'employé lui demande si elle a quelque chose à déclarer, elle dit :

— Oui, j'ai un lièvre qui vaut six francs.

— Montrez-le.

— Ah ! dame, non, venez le prendre vous-même, sous mes jupes, entre mes cuisses.

— Passez, putain, pour un rien, je vous ferais mettre en prison²⁸ !

Béarn

Honoraires libres

Le curé rencontre un jeune garçon conduisant sa chèvre au bouc.

— Combien cela va-t-il te coûter ? demande-t-il au garçon.

— Cinq sous.

— Cinq sous, c'est bien cher. Il me semble que deux sous ce serait bien suffisant, reprend le curé.

²⁸ Il y a, dans ce conte, une équivoque typiquement béarnaise, le mot *lièvre*, *lou lebraut*, ayant aussi le sens de *con*. Mais, dans les contes bretons, l'équivoque est présente aussi. (Cf. « La bonne femme et son drôle »).

— Oh ! deux sous, ce serait bien bon marché !.. Et, le feriez-vous, vous, pour deux sous, Monsieur le curé ?

Haute-Garonne

La tête dans le sac

Un artisan avait une femme si laide qu'il ne pouvait la foutre qu'en la forçant à se couvrir la tête avec le devant de sa chemise. Il s'y prenait d'avance et lui disait :

— Tête dans le sac !

Elle savait ce que cela voulait dire.

Un jour l'ouvrier de l'artisan lui cria :

— Tête dans le sac !

Il profita de la bonne aubaine et se retira discrètement. Or, aussitôt après, l'artisan eut, lui aussi, la fantaisie de crier :

— Tête dans le sac !

Sa femme n'en revenait pas :

— Quoi ! dit-elle, deux fois de suite ! sans désespérer !

Doubs

Guérison

Une femme souvent malade recevait le curé quand son mari n'était pas là. Un jour elle éloigna son enfant, en lui disant qu'elle avait très mal aux dents et qu'elle avait besoin d'être seule. L'enfant fit sem-

blant de s'éloigner et revint regarder par le trou de la serrure.

Au retour du père, il lui dit :

— Papa, je pense que maman ira mieux à présent, Monsieur le curé lui a tiré du ventre une dent longue et grosse comme le bras.

Mais le père n'ajouta pas foi à ces paroles.

Une autre fois il appela encore son père et lui dit : — Viens vite, j'ai vu le curé se déboutonner et maman se retrousser, je pense qu'ils veulent chier tous les deux au milieu de la chambre.

Cette fois le mari força la porte, trouva sa femme entre les bras du curé et les battit de toutes ses forces.

Corrèze

Criminelle

Il y avait une fois une fille qui alla à confesse, et elle dit à son prêtre :

— Mon père, je m'accuse de trois péchés, j'ai tué ma mère, empoisonné mon père et livré mon corps aux garçons.

— Ah ! ma fille, depuis vingt ans que je confesse, jamais je n'ai entendu d'aussi grands péchés. Comment, à votre âge, avez-vous pu les commettre ?

— Ma mère est morte en couches, et c'est ainsi que je l'ai tuée ; j'ai pété au nez de mon père, et je l'ai empoisonné ; et un jour que j'étais à jouer avec des

garçons et qu'ils me tenaient par le *corps*²⁹ je le leur ai laissé aller pour qu'ils ne continuent pas à *druger*³⁰ avec moi.

Bretagne

Question d'âge

On demande successivement à trois filles :

— De vos deux bouches laquelle est la plus vieille ?

La première dit :

— C'est celle d'en haut parce qu'elle a des dents et celle d'en bas n'en a pas encore.

La deuxième dit :

— C'est celle d'en bas parce qu'elle a de la barbe et celle d'en haut n'en a pas encore.

La troisième dit :

— C'est celle d'en haut, car celle d'en bas tétait encore cette nuit.

Vosges

Le curé et le sacristain

Le curé et le sacristain courtoisaient tous deux la même fille. Profitant de ce que les parents étaient aux champs, le sacristain s'en alla voir sa prétendue. Au

²⁹ Corsage.

³⁰ Mot roman, *druge* : plaisanterie, bagatelle. En Ille-et-Vilaine, *druger* veut dire : jouer, s'amuser et lutter ; la *drugette* est le lit des jeunes mariés.

moment où il arrivait à la maison de celle-ci, il aperçut le curé qui entraît. Le sacristain resta aux écoutes près de la porte et il entendit le curé qui demandait à la jeune fille d'aller avec lui dans la grange.

Vite le sacristain courut et se cacha sous quelques bottes de paille. Un instant après le curé y entraît avec la fille, la jetait sur le tas de gerbes et la baisait.

Quand ce fut fini, la fille dit :

— Mais, Monsieur le curé, si jamais il arrivait que vous m'ayez fait un enfant, que ferais-je ?

— Une chose bien simple, tu le mettrais sur le dos du sacristain. Tout le monde le croirait !

Mais le sacristain se relevant et sortant de sa cachette :

— Vraiment, Monsieur le curé, il ne manquerait plus que cela ! M'avoir fait l'enfant sur le ventre et vouloir me le mettre sur le dos !

Picardie

Les vieilles charitables

Une association de vieilles s'était formée dans un village pour branler les vieillards à deux sous de l'heure. Elles gagnaient facilement leur argent, parce que les vieux, bien vite épuisés, payaient sans exiger que l'heure fût complètement achevée.

L'un d'eux cependant voulut un jour en avoir pour son argent. Il s'attacha entre les jambes un beau cou d'oie et se fit branler par une vieille.

Naturellement rien ne venait et ça n'en finissait pas.

Au bout d'une heure il desserra les jambes et mettant la fausse pine dans la main de la vieille, il dit :

— Au fait, emporte-la, tu la finiras chez toi !

Doubs

Drôle de chose que la vie !

Un vieillard disait en chiant :

— Quelle drôle de chose que la vie ! Autrefois je portais sans fatigue des quintaux sur les épaules et aujourd'hui je ne puis seulement porter une demi-livre de merde au cul !

Béarn

On dit proverbialement : « Qu'en pese mey ue ounce au cu que u quintau sou cap. » Il en pèse plus une once au cul qu'un quintal sur la tête.

Un bon paroissien

Un curé est dénoncé à son évêque comme tenant mal sa paroisse. L'évêque s'y rend incognito, descend à une auberge, fait un repas plantureux, s'enivre et couche avec la servante. En se couchant il s'écrie :

— Ah ! je suis plein, je suis sâoul et j'ai encore de la chance, pour un évêque venu de si loin, de toucher le troisième ciel dans l'endroit où se font les enfants.

Or, notre curé, prévenu secrètement de l'arrivée de l'évêque, s'était introduit dans l'auberge et s'était caché sous le lit, pour savoir ce qu'on dirait de lui.

Il avait tout entendu. Le lendemain, qui était un dimanche, l'évêque dit au curé :

— Tu vas prêcher et selon que ton sermon sera bien ou mal fait, tu resteras ou tu t'en iras.

Le curé monte en chaire et dit :

— Mes frères, écoutez-moi bien ; le voilà celui qui a dit : « Je suis plein, je suis saoul et j'ai encore de la chance, pour un évêque venu de si loin, de toucher le troisième ciel dans l'endroit où se font les enfants ! » L'évêque ne le laissa pas continuer :

— C'est bien prêché, tu es très savant et même un peu sorcier, je te promets que tu resteras dans ta paroisse le reste de ta vie.

Corrèze

Les trois poètes

Une jeune femme est courtisée à la fois par un général, un évêque et un soldat.

— Je coucherai, dit-elle un jour, avec celui qui improvisera les plus jolis vers. Commencez, général !

Ombre de mon armée,
Fumée de mes canons,
Cliquetis de mon épée.

Tels furent les vers du général.
L'évêque récita à son tour :

Ombre de mes fidèles,

Fumée de mes encens,
Cliquetis de mon ostensor.

Puis le soldat :

Ombre de vos tétons,
Fumée de votre con,
Cliquetis de mes roustons³¹.

Ce fut le soldat qui gagna les faveurs de la belle.

Vosges

Chandelle ou boudin ?

Une femme rentre le soir chez elle avec son mari. À la veillée dont elle sortait, elle avait pris un boudin croyant prendre une chandelle. Elle voit une lumière sur l'âtre et va pour y allumer sa chandelle ; or cette lumière était produite par les yeux du chat qui avait

³¹ Testicules. Étymologiquement, il s'agit de ce qui brûle ou cuit sur le gril. Un *rost* : un rôti. Les auteurs des fabliaux utilisaient volontiers : *luisiaus*. Employé avec ce sens dès le XII^e siècle dans « La damoiselle qui ne pooit oïr (ne pouvait entendre) parler de foutre ». L'héroïne y tâte « les choses » de David, « tant qu'el l'a par lo vit saisi ». Elle lui demande : « Qu'est-ce que c'est, David, si roide et si dur qu'il pourrait bien percer un mur ? » « Dame, répond David, c'est mon poulain. » Poursuivant ses explorations, elle trouve « la coille velue, tâte les couillons et les remue ». « David, qu'est-ce que c'est donc, dans ce sachet, sont-ce deux luisiaux ? » Dame, ce sont deux palefreniers (dui mareschal) qui doivent garder mon cheval quand il pâit dans d'autres pâtures. » Parmi les innombrables synonymes anciens : *pendans*, *œs* (œufs), *grenottes* (oignons de fleurs).

l'habitude de se coucher sur les cendres du foyer. L'animal saisit le boudin à belles dents et se sauve en l'emportant.

—Adrien, Adrien, crie la femme, il faut prier Dieu ! le diable en personne emporte ma chandelle !

—Laisse-le faire, dit l'homme, quand il en sera las, il te la rapportera.

Et de fait, cette même nuit, le chat vint la leur chier sur la table.

—Voilà, dit l'homme, la chandelle que le diable t'a emportée hier soir, tu croyais avoir pris une chandelle et c'était un boudin, mange-le maintenant !

Corrèze

La belle tissandière

Un garçon, à minuit, demande à embrasser sa belle. Dans l'obscurité elle lui donne à baiser son cul.

—Ah ! quelle bonne ouvrière ! raconte-t-il, en revenant chez lui. Elle a l'haleine bien forte, mais cela ne fait rien. À minuit je l'ai trouvée travaillant, elle avait encore de la filasse à la bouche.

Doubs

La servante

Une paysanne va trouver le curé et lui demande conseil, lui disant qu'elle veut se placer comme servante :

— Je vous conseille, lui dit le curé, d'aller à la ville, plutôt que de rester à la campagne, vous gagnerez plus. À la ville, il vous faut entrer dans une grande maison, votre bénéfice sera plus assuré. Là où vous serez, dites toujours oui, quelque chose que l'on vous demande, sans jamais répliquer à vos maîtres. Suivez mes avis, vous vous en trouverez bien.

Elle se met en route.

Arrivée à Lyon, elle parcourt toute la ville.

À la fin, elle s'arrête devant un grand bâtiment, en disant :

— Ah ! voilà mon affaire, Monsieur le curé m'a recommandé d'entrer dans une grande maison. Celle-là est bien grande.

C'était une caserne.

Elle s'adresse au factionnaire :

— N'a-t-on pas besoin d'une servante ici ?

— Oui justement, dit le soldat qui voit qu'il a affaire à une campagnarde ignorante.

On va chercher la cantinière qui la prend à son service. Comme elle était jolie, les officiers lui firent la cour et en obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

« On ne doit jamais rien refuser à ses maîtres ! »

Les soldats y passèrent tous, si bien, qu'au bout de neuf mois, enceinte et exténuée de fatigue, on la renvoya dans son pays.

Quelque temps après elle rencontre le curé :

— Comment, vous voilà déjà revenue !

— Oh ! oui, Monsieur le curé. Il y avait trop de travail. Il aurait fallu un cul de fer pour y résister !

Jura

Bien avant Bill

Un jour qu'il gelait à pierre fendre, des femmes lavaient au ruisseau. Passe un chasseur qui demande :

— Y avez-vous froid ? (sous entendu, au con).

— Au contraire, nous y avons le feu.

Alors tirant sa pine sans vergogne :

— Faites-moi la grâce de m'y laisser allumer ce cigare.

Béarn

Les gens bien élevés

Une brave paysanne s'en allait à la ville et derrière elle marchait un curé.

Tout à coup la femme lâcha un pet formidable.

— Sois, Bienheureux ! dit-elle.

Un moment après, ce fut le tour d'un second.

— Sors, Délabré ! dit-elle.

Se retournant alors, elle aperçut le curé.

— Depuis quand êtes-vous ici, Monsieur le curé ?

— Depuis que Delabré est sorti, ma bonne femme.

Le curé continua sa route et sur le chemin vit un gamin qui cueillait des pommes.

— Tes pommes sont-elles bonnes, mon enfant ?

— Aussi bonnes que de la merde !

— Je vais le dire à ton père, petit polisson.

Passant devant la maison du père, savetier de son état, le curé lui raconta ce qu'avait dit son fils :

— Que voulez-vous, Monsieur le curé, il est comme sa mère, aussi sale que son con !

Un peu plus loin, le curé rencontra la femme et lui fit part de la réponse grossière du fils et du mari.

— Qu'y faire, monsieur le curé, mon mari est aussi bête que son cul !

Le curé continua son chemin disant scandalisé :

— À tel arbre, tel fruit !

Picardie

O tempora, o mores

Variante de l'historiette précédente

Un enfant porte du beurre à son curé :

— Bonjour, Monsieur le curé, voilà du beurre que vous envoie ma mère, il est *mouk* (frais) comme de la merde.

Et le curé, rencontrant le soir, la mère, ne peut naturellement pas s'empêcher de lui parler de l'incivilité de son petit garçon. La mère de s'écrier :

— Ah ! ne m'en parlez pas, Monsieur le curé, ce garçon est sot comme la poche³² qui vous bat le cul !

Vendée

³² La *poche* ou la *pouche* est un sac. Par extension : la bourse, les testicules.

Un bon coup !

Un mari surprend sa femme faisant l'amour avec son amant. Il flanque un grand coup de trique à celui-ci qui sursaute violemment. La femme, qui n'a pas vu venir son mari, dit :

— Ah ! voilà un bon coup !

— Oui, oui ! un bon coup, reprend l'amant, j'en ai les reins brisés !

Doubs

Mode binaire

Un vieux qui venait de se marier, voulut voir s'il était encore bon pour le service. La nuit de ses noces il résolut de compter les coups. Il marqua sur le bois du lit, avec de la craie, d'abord 1 et, le second ayant manqué, il marqua 0. Le lendemain matin, ayant perdu le souvenir de ce qui s'était passé, il compta 10 et se réjouit beaucoup de ce qu'il pouvait encore faire.

Doubs

Garantie

Une femme vend des perdreaux faisandés. L'acheteur le fait remarquer.

— Vous vous trompez, Monsieur, c'est l'odeur de mon cul, je viens de vesser !

Béarn

Saute, mouton !

Il y avait une fois une fille qui alla à confesse et elle dit à son prêtre :

— Mon père, je m'accuse d'avoir berquigné avec les garçons.

— Berquigné ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je me suis laissé enfiler par eux.

— Ah ! ma fille, c'est un grand péché.

— Pas si grand que vous croyez. Venez dans la sacristie, et je vous montrerai comment cela se fait.

Le prêtre y alla. La fille se mit courbée à terre comme on fait quand on joue à saute-mouton, puis elle dit au prêtre :

— Retrouvez votre soutane et sautez par-dessus moi : c'est ce qu'on appelle enfiler

Bretagne

Au demi près

Une Béarnaise, au marché, marchande une paire de bas. Le marchand demande treize sous. L'acheteuse, par plaisanterie, offre 12 pets et 1/2.

— Je te prends au mot, dit le marchand, si tu les fais, les bas sont à toi, mais c'est au demi pet que je t'attends !

— Sois sans crainte ! comptons ensemble ! Je commence : « Prrr ! un, Prrr ! deux », et ainsi de suite jusqu'à douze. Arrivée au treizième :

— Les ciseaux, marchand, les ciseaux, coupe donc !

dépêche-toi !... ah ! maintenant, il est trop tard ! et puisque tu n'as pas voulu couper le treizième, tu auras le compte rond.

Et elle lâche le treizième tout entier.

—Tiens, les bas sont à toi, mais, Dieu vivant ! tu es une fière salope !

Béarn

C'est depuis ce temps qu'on dit proverbialement, en Béarn :

« Treze ! lou counte dou petz »,

« Treize ! c'est le compte des pets. »

Hygiène champêtre

Un curé se promenant sans son jardin aperçoit, au milieu du chemin, un étron. Indigné, il interpelle le jardinier :

—C'est toi, lui dit-il, qui as fait cette saleté ?

—Non, Monsieur le curé, c'est votre servante et la preuve, c'est qu'il n'y a pas de papier à côté et je sais qu'elle ne s'en sert jamais.

—Ah ! voilà pourquoi j'ai toujours les couilles pleines de merde !

Doubs

Bucolique

Un garçon et une fille font l'amour sur la litière des vaches.

La fille :

— Ton oiseau n'est pas dedans.

Le garçon :

— Qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas, en tout cas il est au chaud³³.

Doubs

Prude homme

Une boyau (apprentie) est montée sur un escabeau. L'apprenti lui fourre le doigt dans le con.

— Finis donc, grand gognan grand niais !... eh, bien ! te voilà bien avancé, sens ton doigt maintenant !

Variante patronale

Une boyau (apprentie) est sur une petite échelle. Son patron, qui est dessous, ne peut s'empêcher de lui mettre la main au cul. Elle croit que c'est l'apprenti et lui dit :

— Retire donc ta main, grand gognan (grand niais)» Mais bientôt s'apercevant que c'est son maître, elle dit :

— Ah ! c'est vous, patron !... faites donc !

Lyon

Le son du tambour

Une jeune mariée se plaignait à son beau-père de

³³ Il avait mis son oiseau dans une bouse bien fraîche.

ce que son mari ne savait rien lui faire. Le beau-père fit venir son fils et lui dit :

— Tu sais que tu as un petit bout qui pisse et que ta femme a un petit trou qui pisse. Ce soir, quand vous serez couchés, j'irai, avec mon tambour, à côté de votre lit. Au premier coup de baguette, tu mettras ton petit bout qui pisse contre son petit trou qui pisse ; au second coup tu l'entreras un peu, au troisième encore plus.

Ainsi fut fait. Le bruit du tambour agit-il comme excitant ? ou l'appétit lui vint-il en mangeant ? Toujours est-il qu'au troisième coup de baguette, le fils s'écria :

— Plus vite, mon père, plus vite !

Vendée

La même histoire se racontait en Franche-Comté.

Baptiste

Un soir, trois sœurs, trois jeunes pucelles, regardent successivement, par le trou de la serrure, dans la chambre de Baptiste, le jeune domestique, qui est tout nu et qui s'amuse. Le lendemain elles se rendent compte l'une à l'autre de ce qu'elles ont vu.

— C'est de la viande, dit l'une.

— Non, dit l'autre, c'est un os.

— Et moi, dit la dernière, je vous dis que c'est de la moelle.

— Eh ! bien ! dit la première, il faut savoir qui a raison.

On fait venir Baptiste, qui après avoir promis le secret, sort son instrument de sa culotte.

— Je savais bien que c'était de la viande, dit la première en maniant l'objet et le faisant voir à ses deux sœurs.

Elle le mania si bien, que la deuxième put dire :

— Tu vois bien que c'est un os.

Et les trois sœurs de manier et de remanier le bijou.
À la fin :

— C'est de la moelle ! c'est de la moelle ! ah ! le cochon il m'en a barbouillé la figure ! s'écria la troisième.

Jura

Poulet vivant

Un ménage avait besoin du tailleur du pays. Comme celui-ci était — très occupé, on lui fit dire de venir et pour le décider, on lui promit qu'il y aurait un poulet à manger. Alléché, le tailleur ne se fit pas trop prier, et vint s'installer à la maison. Le soir il y eut un excellent souper, avec le poulet rôti, et, quand vint la nuit, comme il n'y avait qu'un lit, ils couchèrent tous les trois ensemble, la femme au fond du lit, contre le mur, le tailleur au milieu et le mari du côté de la chambre. Naturellement, au milieu de la nuit, le tailleur monte sur la femme et se remue comme un beau diable :

— Que fais-tu, tailleur, que fais-tu ? dit le mari.

— Ah ! c'est ce poulet que vous m'avez fait manger

hier soir, il n'avait pas rendu l'âme et il ne fait que danser dans mon ventre !

Corrèze

Lieu certain

Un mari demandait sa femme, en train de bien faire, pourquoi son visage restait impassible et ne souriait pas :

— Ce n'est pas à la tête que je jouis, c'est au cul !
répondit la malpolie.

Doubs

Doux Doubs

Un nouveau marié veut savoir si sa femme est pucelle. Le soir de ses noces, il met dans le lit un sac plein de merde, et après avoir foutu sa femme pour la première fois, il appuie sur le sac qui crève et répand une odeur insupportable.

La mariée dit :

— Ah ! qu'est-ce qui sent si mauvais ?

— Ça, c'est l'odeur de mon pucelage !

— Eh ! bien, heureusement que je n'avais plus le mien, nous n'aurions pas pu y tenir !

Doubs

Bon nageur

Le fils d'une grande dame est allé prendre un bain

en pleine mer. Sa mère inquiète, demande s'il sait nager. Réponse :

— Ah ! le fils de putain ! il nage comme un poisson !

Béarn

Sur le marché

Deux poissardes s'engueulent. L'une dit à l'autre :

— Ah ! putain, triple putain, si tu avais toutes les saucisses que tu as avalées (les pines qui t'ont foutue), tu pourrais, en les mettant bout à bout, faire quatre fois le tour de la place !

Béarn

L'haleine

Un idiot va faire la cour à une fille, sur le conseil de sa mère. Il lui offre des provisions de bouche qu'il a depuis le matin dans sa poche :

— Vous pouvez manger cela de confiance, c'est bien propre ; c'était dans ma poche avec mon mouchoir et mon peigne.

Revenu le soir il pense qu'il a oublié d'embrasser la fille. Sa mère lui dit d'y retourner sur le champ. Le voilà parti ; mais la fille était couchée et, comme il ne lui plaisait pas, elle refusa de se relever pour aller ouvrir, et comme il insistait, elle lui dit :

— Eh ! bien ! embrassez-moi par le trou de la chatière.

Et au lieu de lui faire baiser sa figure, elle lui fit baiser le trou du cul de son chien. Revenu chez lui il déclara à sa mère qu'il ne voulait pas épouser cette fille, parce qu'elle avait l'haleine mauvaise.

Corrèze

Le bouquet

Une villageoise, novice en l'art d'amour, est en train de coïter avec un garçon. Elle sent entre ses jambes quelque chose qui n'est pas entré dans le trou, elle tâte et empoigne à pleines mains les deux couilles.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

— C'est un bouquet pour toi.

— Ah ! un bouquet n'est pas fait pour une pauvre fille comme moi ! mets-y tout !

Jura

Remords

Un rétameur offre à une femme de lui vendre un chaudron.

— J'en ai bien besoin, dit-elle, mais je n'ai pas d'argent.

— Eh ! bien, comme vous êtes jolie, vous aurez le chaudron si vous payez en nature.

On fut d'accord sur le marché. On se mit en train ; mais, chaque coup, la femme soupirait.

— Qu'avez-vous à soupirer, lui demande le rétameur.

— Je soupire, parce qu'à chaque fois je perds un peu de mon âme.

— Et alors, s'exclama le rétameur, est-ce que, à chaque fois, je ne perds pas un peu de mon chaudron ?

Doubs

La charité, ma bonne dame !

Une femme, bien surveillée par son mari, avait fait dans la porte un trou par lequel son amant venait la foutre toutes les nuits.

Le mari s'en aperçut et suspendit au-dessus de la porte une faux qui devait tomber au moindre mouvement. C'est ce qui arriva. Le vit de l'amant fut coupé rasibus dans le con de la femme, qui, entendant ce bruit, alla vite se recoucher.

En enjambant son mari pour aller se coucher dans la ruelle du lit, le vit tomba sur sa figure. Il se fâcha et lui dit qu'elle aurait dû aller faire ses ordures dehors et non pas sur sa tête. Il empoigna le paquet et le jeta au milieu de la chambre. Le lendemain matin, la femme le jetait aux ordures, lorsque passa une pauvre.

— Donnez-moi la charité.

— Je n'ai rien à vous donner, je n'ai même pas de quoi me nourrir.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? dit la pauvre en s'en allant, après avoir ramassé l'objet. Elle prétend qu'elle

n'a rien à manger et elle jette aux ordures la viande et les andouilles.

Puis elle alla s'asseoir un peu plus loin, pour manger ; mais elle avait beau mâcher, elle n'arrivait pas à avaler.

Elle revint sur ses pas, demanda qu'on lui cuisît cette viande, ce qui fut fait et elle put se régaler !

Corrèze

Le déchargement

Un garçon meunier vient de loin à la ville pour livrer une voiture de farine. Malheureusement il arrive un dimanche et le boulanger refuse de recevoir livraison.

— Tu déchargeras, demain lundi, à neuf heures, pas avant dit-il au garçon meunier ; en attendant, promène-toi, va voir la ville.

Notre jeune homme était bien contrarié, parce que cela lui faisait perdre vingt-quatre heures.

Il va de ci, de là, pour tuer le temps.

À la fin, il rencontre une fille galante qui l'emmène chez elle ; il se fait masturber, ne voulant pas faire autre chose, de peur de la castapiane (La syphilis). Mais comme il était toujours préoccupé de sa livraison du lendemain, il n'en finissait pas.

— Ah ! ça, lui dit la fille, quand est-ce donc que tu déchargeras ?

— Demain matin à neuf heures, dit l'autre qui ne pensait qu'à ses sacs de farine.

— Fous-moi le camp, tout de suite, cochon, crois-tu que je n'ai que cela à faire ?

Jura

Variante

Un homme devait décharger une voiture de pommes de terre à quatre heures de l'après-midi. À six heures, sa femme ne le voyant pas revenir, se met à sa recherche et le trouve dans une auberge. Il avait abandonné la voiture à décharger pour aller boire :

— Tu devais, lui dit-elle, décharger à quatre heures... Il est six heures et tu ne te branles³⁴ pas !

Doubs

Poule de halle

Une vieille dame veut acheter une poule à la halle ; elle lui écarte les jambes, flaire le trou du cul et fait la grimace :

— Elle sent bien mauvais !

— Ah ! Madame, riposta la marchande, si l'on vous en faisait autant, on trouverait que vous sentez bien plus mauvais !

Béarn

³⁴ Le sens ancien de branler, c'est bouger. Une danse s'appelait un *bransle*. Nous avons conservé le sens originel dans le verbe « ébranler » : « Le convoi s'ébranle ».

Alors, vannée ?

Une fille demande à son père qu'est-ce cela qui lui pend entre les jambes ?

— C'est un van, dit-il.

— Oh ! bien ! alors, notre valet m'en a donné une bonne vannée, l'autre jour, dans la crèche de nos bêtes !

Doubs

Au tribunal

Devant la justice, une fille accuse un garçon de l'avoir violée tout debout. Le juge lui demande :

— Comment avez-vous pu faire ? vous, vous êtes toute petite, et, celui que vous accusez, est de haute taille...

— Ah ! Monsieur le juge, c'est que j'étais sur ses sabots !

Doubs

La veuve inconsolable

Une bonne femme venait de conduire son mari à sa dernière demeure. Elle pleurait tant et sa douleur était telle que des voisines furent obligées de la prendre par le bras et de la ramener chez elle.

— Mon pauvre homme ! disait-elle. Faut-il que je le perde si tôt ! lui si bon, si aimable, si prévenant !

Jamais on ne le vit au cabaret ; toujours il était à son travail ou auprès de moi ! Hi ! hi ! hi ! Non, non, jamais je ne l'oublierai ! jamais jamais, jamais ! Rentrée chez elle, tout en pleurant elle remit en ordre son ménage, et ensuite se rendit chez sa voisine qui chauffait le four pour y faire cuire son pain.

— Ah ! vous voilà, Marianne ! Asseyez-vous et ne pleurez pas tant. Ce qui est fait est fait, nous n'y pouvons rien.

— Ah ! que je suis malheureuse ! Hi ! hi ! hi ! Non, jamais je ne l'oublierai ! Hi ! hi ! hi ! Et tout en pleurant la pauvre femme s'assit sur une galette toute chaude que l'on venait de retirer du four. Mais tout à coup sentant la chaleur qui la pénétrait :

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je disais donc que jamais je ne l'oublierais ! il le faudra bien : je sens déjà mon cul qui s'échauffe !

Picardie

Tour de langue

Une grand'mère fait manger un œuf à la coque à son petit-fils :

— Grand'mère, pourquoi lèches-tu toujours le fond de l'œuf avant de le mettre cuire dans la cendre ?

— C'est pour qu'il ne pète pas.

— Grand Dieu ! tu ferais bien de venir lécher le cul de maman, elle pète sans cesse !

Béarn

Yin, yang

Une petite fille demanda un jour à une religieuse pourquoi les pommes de sa poitrine étaient si blanches.

— C'est, répondit-elle, parce qu'elles sont toujours cachées et ne voient jamais le jour.

— Ah ! bien ! mais mon père en a deux, entre les jambes, qui ne voient jamais le jour, et elles sont noires comme du charbon³⁵ !

Doubs

³⁵ Voir aussi, dans cet ouvrage, comme un autre témoignage de l'agressivité langagière à laquelle certaines catégories de mauvaises gens se livrent à l'égard des gens d'Église : « Les gens bien élevés »

DEVINETTES

Les neiges du Paradis

Les genoux de la femme sont froids et ceux de l'homme chaud, pourquoi ?

— C'est qu'il avait neigé au Paradis, et que la première fois qu'Adam a foutu sa femme, il l'a foutue en levrette, dans la neige.

Doubs

Flagrant

Quoand ey qui l'aulhe ha mey de laa dessus, tounude ou ad a toune ?

Quand la brebis a-t-elle le plus de laine ?

Quand elle est tondue ou à tondre ?

— *Quoand lou marrou la marreix.*

— Lorsque le bélier la couvre.

Béarn

On en pensait la même chose en Bretagne :

Quand est-ce que la brebis est plus laineuse ?

— Quand le bélier est dessus.

Haute-Bretagne

Rotondité

Disetz quoand lou bæu èy mèy ardoun

Quoand ha minyat ou quoand ha bebut ?

Dites quand le bœuf est le plus rond ?
Quand il a mangé ou qu'il a bu ?
— *Quoand se lèque la pus.*
— C'est quand il se lèche le trou du cul.

Béarn

Maîtresse

La nouste daune qu'ha lou pissot
Mey gran que lou camisot.
Notre maîtresse a le vit
Plus long que sa chemise.
— La cloche.

Béarn

Ustensiles

Madame qu'ey sus moussu,
Moussu que la bouhe au cu,
Madame qu'ou pixe dessus.
Madame est sur monsieur,
Monsieur la souffle au cul,
Madame lui pisse dessus.
— La marmite et le feu.

Béarn

Philanthropie

La commère est sur le compère : ce qui sort d'entre les jambes du compère fait du bien au cu de la com-

mère : ce qui est dans le ventre de la commère fait du bien au genre humain.

— La commère, c'est la marmite ; le feu qui est entre les jambes du trépied compère de la marmite, la fait bouillir et ce qui cuit dedans fait du bien au genre humain.

Bretagne

Au gré de ces dames

Madame Noire monte en chaire ;
Madame Lerouge lui souffle au cul.

— *La marmite et le feu.*

Doubs

Pause

J'accroupis mon bonhomme,
Et j'assis ma bonne femme,
Tout ce qui passe entre les jambes de mon
bonhomme

Fait du bien à ma bonne femme.

— *Le trépied et la marmite.*

Bretagne

Serviteur

N'es pas ni car ni salcisso

Mès on le touco quand on pisso.

Il n'est ni chair ni saucisse (ni con ni vit)

Mais on le touche quand on pisse.
— Le pot de chambre.

Haute-Garonne

Pendreloque

*Lou pendrilhou que pendrilhabe
Capbayt la cæxe de madame,
Madame que prenou lou pendrilhou
E qu'ou hica au houratou.
L'objet qui pend pendait
Suspendu à la cuisse de madame ;
Madame prit l'objet qui pend
Et le mit dans le petit trou.
— La clef et la serrure.*

Béarn

Plus on le remue

*Loung d'un pam, dur coumo un os
Mai le boulegoun, mai ven gros.
Long d'un pan, dur comme un os,
Plus on le remue, plus ça devient gros ?
— Le fuseau ou le vit.*

Haute-Garonne

Truie ?

*Ue trouye merdassère,
Quoand cague, que pud per toute la carrère.
Une truie emmerdée,*

Quand elle chie, on la sent par toute la rue.
— La poêle.

Béarn

Vase

*À nouste qu'y ha u moussulet
Qu'ha mèy loung lou coudet
Que lou raubet.
Chez nous il y a un jeune monsieur
Qui a la queue plus longue
Que la robe.
— Lou coupet.*

*On appelle coupet un vase en cuivre terminé par
une longue queue.*

Béarn

Je sors en coulant

*Dintri en tremoulant
Sorti en goutejant
E fau trambla le choul
De la fenno del Jan.
J'entre en tremblant,
Je sors en coulant goutte à goutte ;
Et je fais trembler le cul
De la femme de Jean.
— Le seau.*

*On le met dans le puits ; quand il en ressort, il
s'égoutte et c'est un lourd fardeau pour la femme.*

Haute-Garonne

La demoiselle qui crotte

*Qu'y ha ue damiselete
À tout pas que hè ue cacaleta.
Il y a une petite demoiselle,
À chaque pas elle fait une chiette.
— L'aiguille.*

Béarn

Goutte à goutte

*Pertus cru (trou mouillé), morcé (morceau) cru.
Ventre à ventre et mène à cu.
— C'est un fût de cidre.*

Bretagne

Aristocratiquement

*Yan Pierrot de Peyrehourade
Dêtz qu'ou tienent e eyt que cague.
Jean-Pierre de Peyrehorade,
Dix le tiennent et lui il chie.
— Le tamis.*

Béarn

Rond

*Roun, roun, coume uo bousséto
Que se sarro sans courdéto.
Rond, rond comme une petite bourse,*

Il se serre sans cordelette.
— Le trou du cul.

Gers

Sans os

*Redte e gros
N'a pos cap d'os.
Raide et gros,
N'a pas d'os.
— Le sac plein (ou le vit en érection).*

Haute-Garonne

Acrobatique

*M'en baou aou prat, planti l'estaco, m'en tourni lou
traou.*

Je m'en vais au pré, j'y plante le pieu, je m'en
retourne avec le trou.

— Le chieur.

Gers

Au choix

Lequel vaut mieux : être auprès d'un homme qui
chie ou auprès d'un tailleur de pierres ?

— Il vaut mieux être auprès d'un homme qui chie
car on ne risque pas d'être atteint par des éclats
comme auprès d'un tailleur de pierres.

Doubs

Jeu collectif

Qaranto doumaiselos blancs

Que pissoun toutos pel meme trauc.

Quarante demoiselles blanches

Qui pissent toutes par le même trou.

— Quarante chemises qui s'égouttent par le trou du charrier quand on fait la lessive.

Haute-Garonne

Vapeur

S'asseto sur un selhou,

Pisso coumo un garçou.

Il s'assied sur un escabeau,

Pisse comme un garçon.

— Le cuvier à lessive.

Haute-Garonne

Entre les jambes

Enter las cames de Yan Brisquet

Que l'y toque, que l'y gratte

Que l'y frete lou negret.

Entre les jambes de Jean Brisquet,

Il lui touche, il lui gratte,

Il lui frotte le petit objet noir.

— Le moulin à café.

Le mot «negret» a aussi le sens de vagin.

Béarn

Piège à boudin

Negre deforo
Rouge dedins,
La boustifarro i es dedins.
Noir dehors,
Rouge dedans,
Le boudin y est dedans.
— Le chaudron (ou le con.)

Haute-Garonne

Rebiribi

Quatre cueissos dins un leit,
Ambe un rebiribi ai miel.
Quatre cuisses dans un lit,
Avec un rebiribi au milieu.
— La noix.

Haute-Garonne

Trois demi pans

Miedj pam en ça,
Miedj pam en la,
Miedj pam que penjo.
Demi pan de ça,
Demi pan de la,
Demi pan qui pend.
— Le verrou ou le vit et les deux couilles.

Haute-Garonne

Vigne fleurie

*Negre le vejeri,
Ambe la ma le traperi,
Le meteri dins la crebasso,
Que gran bé me fasqué !
Je le vis noir,
Je l'attrapai avec la main,
Je le mis dans la crevasse ;
Que grand bien il me fasse !
— Le raisin que je mis dans ma bouche.*

*(Ou : « Je vis le con, je pris ma pine et la mis
dans le con ; grand bien me fasse. »)*

Haute-Garonne

Calibre

*En u ourtèt
Que g-a u auzét
Qui, se nou dan de que minya
Touta ra net nou hé que fiula.
Dans un quartier
Il y a un oiseau,
Qui, si on ne lui donne pas à manger,
Toute la nuit ne fait que siffler (se plaindre).
— Era pistola.
— La pine.*

Hautes-Pyrénées

Espéranto

Pots è barba,

Lénca qui nou parla.
Lèvres et barbe,
Langue qui ne parle pas.
— Le con.

Hautes-Pyrénées

Unité de compte

Ua causilhéta
Que s'aubrech couma na bousséta
E qué s' barra couma ua pécéta.

Une chosette qui s'ouvre comme une boursette et
qui se ferme comme une petite pièce de monnaie.
— Le trou du cul.

*En français le trou du cul était autrefois appelé
la pièce de dix sous. Quelle valeur en euros ? La
question n'a pas été résolue par les changeurs.*

Hautes-Pyrénées

A contrario

Quelles sont les deux choses contraires ?

— Le clou et le vit.

Tandis que le clou entre par la pointe, le vit entre
par la tête.

Doubs

Horticulture ou menuiserie ?

Cabilha crua e hourat cru.

Cheville crue et trou cru.

— *Era araga.*

— La fraise ou le vit à nu et le con.

Hautes-Pyrénées

Vent prophétique

Qu'est-ce que c'est qu'un pet ?

— C'est un vent pourri qui annonce l'arrivée d'une merde.

Doubs

Petit oiseau

Je sais un nid de *braille-couette* (hoche-queue, bergeronnette), la mère y couve constamment deux œufs. Qu'est-ce que c'est ?

— Le vit et les couilles.

Doubs

Baillement

Quand l'omé tourno del marcat

Ambe ço de siu escouissarrat

La fenno es al cap de l'escalo

Ambe ço de siu que bado.

Quand l'homme arrive du marché

Avec la chose sienne déchirée

La femme est en haut de l'échelle

Avec la chose sienne qui s'ouvre.

— Quand l'homme revient du marché, avec son morceau de viande (ou son vit rouge), la femme l'attend en haut, la bouche ouverte pour manger (ou avec son con qui baille).

Haute-Garonne

Pour un liard

Round coumo nn ardit

Tout frounzid.

Rond comme un liard,

Tout froncé.

— Le trou du cu.

Haute-Garonne

Musicien

Que bat chens peyt, e que moureix en cantant.

Il naît sans peau et il meurt en chantant.

— Le pet.

Béarn

Capulet

U capulet

Que hume chens hæc.

Un monticule,

Il fume sans feu.

— Un étron.

Béarn

Mal élevé

*À nouste qu'y ha u moussulet,
Quoand passare lou rey,
Ne-s tirare pas lou berret.
Chez nous il y a un petit monsieur,
Quand le roi passerait,
Il ne tirerait pas le béret
(Il ne saluerait pas).
— L'étron.*

Béarn

Œil de lynx

*Quoand èy qui habetz la biste mey fine ?
L'iber ou l'estiu,
May ou abriu ?
Quand avez-vous la vue la plus aiguë,
L'hiver ou l'été,
En mai ou en avril ?
— L'hiver parce qu'on voit l'étron quand il fume.*

Béarn

Pâté sans croûte

*U pastis enter dus talous.
Un pâté entre deux talons.
— Un étron.*

Béarn

Doigt

U digt chens uncle.
Un doigt sans ongle.
— Le vit.

Béarn

Calotte ?

Pichouno doumaiseloto
Sietado en sa cramboto
Moussu li tiro la caloto.
Petite demoiselle,
Assise dans sa chambrette,
Monsieur lui tire la calotte.
— La fraise.

Haute-Garonne

Aisance et virtuosité

Quicon d'acouroulhad,
Un parelh de genouls afustad.
Per rempli quicom de traucad.
Quelque chose d'accroupi,
Une paire de genoux affûtés,
Pour remplir quelque chose de troué !
— Le chieur et le trou des lieux d'aisance.

Haute-Garonne

Au moulin

*A nouste, qu'y ha tres damiseletes sus u banc
Toutes tres que caguen blanc.
Chez nous il y a trois demoiselles sur un banc,
Toutes les trois chient blanc.
— Les meules.*

Béarn

Boulangé

*Ann I hant ann oac'h,
O Maria lonla,
Ann o Gant ar vreg.
Lan Lura...*

*Ar vreg a astenn,
O Maria Lonla,
Ann oac'h a blant,
Lan Lura.*

*L'I avec le mari,
O Maria lonla,
L'O avec la femme.
Lan lura...*

*La femme étend,
O Maria lonla.
Le mari enfonce,
Lan Lura.*

— L'I, c'est une pelle de boulanger, l'o un pain : la femme étend le pain sur la pelle et le mari l'enfourne.

Bretagne

En Haute-Garonne on disait aussi :

L'ome l'a loun,
La fenno l'a round,
La feuno le derb,
L'omme l'engulho.
L'homme l'a long,
Il a une longue pelle ;
La femme l'a rond
Elle a la pâte arrondie.
La femme l'ouvre
L'homme l'enfile.

— Ce que la femme ouvre, c'est le four; ce que l'homme enfile, c'est le pain.

Haute-Garonne

Pétrin

Blanche que l'y tenu,
Caute que l'y balhèy,
Dus pams de carn crude
Que l'y hiquèy.
Quoand habu hèyt
Qu'en at tirèy.
Blanche je l'y étendis,
Chaude je la lui donnai,
Deux empans de chair crue
Je lui introduisis.
Quand j'eus fini,
Je les retirerai.

— La farine, l'eau chaude et les deux mains dans le pétrin.

Béarn

À son pied

Madame entre ; monsieur lui met ; madame dit :
« Oh ! là ! là ! que cela me fait mal ! »

— C'est une femme qui essaye des souliers dans la boutique d'un cordonnier.

Pas de Calais

Monsieur, Monsieur

*U moussu qui ha lous corns au cu
E la coude à la bouque.*

Un monsieur qui a les cornes au cul
Et la queue à la bouche.

— Le sac.

Béarn

Contenant

*Pelut dehore, pelut dehens,
Lhèbe la came, bique l'y dehens.*

Poilu dehors, poilu dedans,
Lève la jambe, mets l'y dedans.

— Le bas.

Béarn

Pointure

La femme se trousse,
Et l'homme qui pousse,
Et elle s'en vient :

— Ah ! Monsieur que vous me faites mal !
— Ne dites rien, Madame, c'est dedans.
— C'est une femme à qui un cordonnier apporte un soulier neuf.

Bretagne

Bonne besogne

Allons nous coucher pour la besogne que nous savons bien, peillu (poilu) sur peillu, et cacher notre petit cu tout nu.

— C'est aller dormir.

Bretagne

C'est l'heure

Allez vous coucher vous serez bien,
Vous mettrez barbu contre barbu ;
Vous jouerez un petit jeu que vous savez bien ;
Et vous enfermerez le petit saint tout nu.

— En allant vous coucher vous serez bien, vous jouerez le petit jeu de dormir ; vous mettrez barbu contre barbu ; c'est-à-dire petit saint tout nu qu'on enferme, c'est le Christ (le globe) de l'œil.

Bretagne

Voir

Poilu contre poilu
Qui couvre un p'tit bonhomme tout nu.

— Les yeux.

Bretagne

Résignation

*Pauro fenno, anguen ai leit
Fa le mestié de cado neit,
Metren pelud countro pelud
Per acata le paure nud.
Pauvre femme, allons au lit
Faire le métier de chaque nuit ;
Nous mettrons poilu contre poilu
(ventre contre ventre)
Pour enfermer le pauvre nu (le vit).*

Haute-Garonne

Zig-zag

*Que m'en bau tau lhèyt
Coum l'aute noèyt ;
Que bau prene plase
Coum l'aute ser ;
Pèu sus pèu,
Zig-zag au mièy.
Je m'en vais au lit
Comme l'autre nuit.
Je vais prendre plaisir
Comme l'autre soir,
Poil sur poil,
Zig-zag au milieu.*

— Le coucher et l'œil.

*« Tirer un coup de zig-zag » se dit quelquefois
pour tirer un coup, c'est-à-dire coïter.*

Béarn

Tableau

Une main au cu,
La poche (la poche) pleine,
Et morceau cru.
— Une femme allaitant son enfant.

Bretagne

Petit Jésus

*Ventre costo ventre
La ma sul choul
La bosso dins un trauc.
Ventre contre ventre,
La main sur le cul,
La bosse dans le trou.*

— La nourrice et son nourrisson. La main sous son
derrière et le bout du téton dans sa bouche.

Haute-Garonne

Cheville ou trou

*Bente countre bente
E lou chuc au bente;
Cabilhe au hourat,
Truc sou cu,*

*Maa sus l'esquie,
Chens nad mout de bilenie.
Ventre contre ventre
Et le liquide au ventre,
Cheville au trou,
Coup sur le cul,
Mains sur l'échine,
Sans aucun mot malpropre.
— L'enfant qui tête.*

Béarn

Tout le monde descend

*Qu'èri ta Pau.
— Qu'y ha de nau ?
— Qu'an baxat Hanricou.
— E taque ?
— Ta-u ha caga.
J'étais à Pau
— Qu'y a-t-il de nouveau ?
— On a descendu [du piédestal la statue d']Henri IV.
— Et pourquoi ?
— Pour le faire chier.*

Béarn

Poulet de plein air

*Aluga, aluga, hauré,
Qui bo bey u gran cagayré ?
Aluga, aluga, houec,
Qui bo bey u bet pouret ?*

Allume, allume, forgeron,
Qui veut voir un grand chieur ?
Allume, allume, feu,
Qui veut voir un joli poulet ?
— Le joli poulet c'est l'étron.

Hautes-Pyrénées

Rarissime

Qu'est-ce qu'il y a de plus rare au monde ?
— De la merde de pape.

Haute-Bretagne

Ostensible

*J'el l'inflique
J'el déflique,
Ej fais vir à tous chés gins
Qu' j'ai du poil à m'n instrumint.
Je l'enfonce,
Je le retire,
Je fais voir à tous les gens
Que j'ai du poil à mon instrument.
— Le porteur d'eau bénite.*

Pas de Calais

PROVERBES

Jeune et jolie

Que hè lheba mey de coudes que de lèbes.

Elle fait lever plus de queues (pines) que de lièvres.

Se dit d'une jolie fille, qui n'est ni riche ni travailleuse et trouve difficilement à se marier à cause de cela.

Béarn

Pas de Q sans QI

Yamey nat couyou n'ha bourrat nade puncelle.

Jamais aucun couillon n'a foutu de pucelle.

Audaces fortuna juvat, ou : la fortune sourit aux audacieux.

Béarn

Retour à la santé

N'oun ket evit chomm mui da vervel

Rak ma baz n' ra ken 'met sevel.

Je ne suis plus près de mourir,

Car mon bâton ne fait plus que se dresser.

Bretagne

Échine

Minya soubent esquiau.
Manger souvent de l'échine.

Se dit du mari auquel la femme tourne le dos, au moment où il voudrait la foutre. « Esquiau » est proprement la colonne vertébrale du porc.

Béarn

Éclectisme

La merde de chien est bonne pour celui qui l'aime.
Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer.

Vendée

Difficulté technique

Dab ua cauta nou s'éou trempan dus hers.

Avec une chaude on ne peut tremper deux morceaux de fer.

C'est à dire : avec une éjaculation on ne peut féconder deux femmes.

Hautes-Pyrénées

Crac !

Wesk ! eme ar Fustek.

Pa voa trouv'het lost he gasek :

— N'euz drouk e-bet, eme he c'hrek.

Pa ne ket ho hini 'zo trouc'het.

Crac ! dit Le Fustec,

Après avoir coupé la queue de sa jument :

— Point de mal n'y a, répondit sa femme,
Puisque ce n'est la vôtre qui est coupée.

Bretagne

Un goût de revenez-y

*Dus cus qui s' soun sentitz, en cent ans que s'y bolen
tourna.*

Deux culs qui se sont sentis, au bout de cent ans
veulent se sentir encore.

*Les « deux culs » désignent les organes de la géné-
ration chez l'homme et la femme. Ce proverbe
s'emploie à propos de vieilles amours réchauffées.*

Béarn

Météo

*Mechanta anada
Quan ets curès lanran
E ras putas hialan.*

Méchante année lorsque les curés labourent et que
les filles filent (lorsqu'ils coïtent ensemble).

Hautes-Pyrénées

Stérilité

*Hénna abagagnada
Ne pregu ne empregnada.*

Femme qui fait toujours des fausses couches ne
conçoit ni ne procréée.

Hautes-Pyrénées

Cherchez la femme

*Un peu de coun que tire mey hort qu'u cable de nabiu.
Un poil de con tire plus qu'un câble de navire.*

*En justice et en diverses autres circonstances
l'influence d'une femme peut être déterminante.*

Béarn

Tel quel

*Taa pèe, taa pine; taa naz, taa coun.
Tel pied, telle pine; tel nez, tel con.*

Béarn

Lot unique

*Se nou èy cu nou èy besougn chauret.
Si je n'ai pas de cul je n'ai pas besoin de con.*

*C'est à dire: deux choses indispensables ne vont
pas l'une sans l'autre.*

Hautes-Pyrénées

Odore di femina

*Quoant ha ? mille dabant e cent darrè.
Combien (quelle dot a-t-elle ?) – mille devant et
cent derrière.*

*Se dit d'une jolie fille qui épouse un homme
riche. Le proverbe a aussi un autre sens. En pro-
nonçant mire au lieu de mille: Mire-toi (dans ses
yeux) et sens – au lieu de cent – (son) derrière.*

C'est à dire: « On l'a prise pour sa beauté, mais son cul sent la merde. »

Béarn

Accident de chasse

La qui s' sèd sus u arroumigué, ne sab pas quoau l'ha gnacade.

Celle qui s'assied sur une fourmilière, ne sait pas quelle fourmi l'a mordue.

La femme qui coïte avec plusieurs hommes ne peut savoir lequel l'a engrossée.

Béarn

Compliment

*Les vênes (vesses) ne li restent point sous le cotillon.
C'est une personne active.*

Bretagne

Tartuffe

*Minya sentz e caga diables.
Manger des saints et chier des diables.
Se dit des faux dévots.*

Béarn

ADN

Tout so qui ey a la cour qu'ey dou marrou.

Tout ce qui est à la bergerie est (la progéniture) du béliér.

Is pater est quem justiae nuptiae demonstrant.

Béarn

Coco Channelle

Quand je chie, je voudrais avoir le nez dans le trou de mon cul.

Ce proverbe signifie que l'odeur de la merde, qui empoisonne les voisins, plaît à celui qui la fait. Suum cuique bene olet.

Doubs

Vendéen

*Rester nielle, nielle,
Un doigt dans le cul,
L'autre dans l'oreille.*

Ne savoir que faire, que répondre ; rester dans l'embarras.

Vendée

Prévisible

Lou purmè an, cap e cap ; lou sigound d'estrems ; lou tresau cu e cu.

La première année, figure contre figure ; la seconde de côté ; la troisième cul à cul (se tournant le dos).

Se dit des jeunes mariés.

Béarn

Abrahamique

Qu'èy a qui ha pay.
J'ai qui faire père.

*Propos de femme légitime à qui on reproche une
grossesse dans un âge avancé.*

Béarn

Aux objets trouvés ?

Or vœz a pe ue meu.
Golla en alhue ag i reu.
Ebria mulier
Clavem cunni perdit.
La femme saoule perd la clef de son con.

Bretagne

Pas de cadeau

J'li barroès seulmin pœn min bren,
J'ai pu cair el mett' su min fien.
Je ne lui donnerais seulement pas ma merde,
J'aime mieux la mettre sur mon fumier.

Pas-de-Calais

Au débit (comptable)

N'y ha pas que lou purmè pintou de cas.
Il n'y a que le premier demi-litre de cher.

Le buveur regrette les premiers cinq sous du pre-

mier pinton de vin ; mais aussitôt qu'il a commencé à boire, il continue sans compter. De même la jeune fille ; elle cède difficilement une première fois, mais après elle se donne facilement.

Béarn

Nouveau

*À coun cambiat, la pire qu'arrauye.
À con changé, la pine fait rage.
Changement de patûre réjouit les veaux.*

Béarn

Sans queue ni tête

*Diesa tra a zo er bed,
C'hoari ur plac'h gant ul lost kouet.
La chose la plus malaisée qui soit au monde,
(C'est de) jouer d'une fille avec une queue tombée.*

Bretagne

Raffiné

La viande qui pend
Fait plaisir à celle qui fend (qui est fendue).

Doubs

Pas touche

Cul vu
N'est pas perdu,

Mais cul manié
Est bien aventuré.

Vendée

Plume ou plomb ?

Yamey nad burguè n' ha esglaxat nade souritz.
Jamais une pile de paille n'a écrasé souris.

Une femme délicate n'est jamais écrasée ou fatiguée par un homme qui la baise, si lourd soit-il.

Béarn

Rien de trop

De trop bourra, la bère que's fatigue.
De trop coïter la belle se fatigue.

On se lasse des meilleures choses.

Béarn

Printanier

Un arbre qui ne fleurit plus ne peut plus rapporter.
Une femme qui n'a plus ses règles ne peut pas avoir d'enfants.

Haute-Bretagne

Pluripaternité

La qui beu bii blanc e bii rouy ne sab pas qu'au l'ha embriagade.

Celle qui boit du vin blanc et du vin rouge ne sait pas lequel l'a saoulée.

La femme qui coïte avec plusieurs hommes ne peut savoir lequel l'a engrossée.

Béarn

Timide

Yamey nad cu ret n'ha hèyt une bechie caute.
Jamais un cul froid n'a fait une vesse chaude.

Se dit du garçon timide auprès des femmes.

Béarn

Trinité

Tri zoull e deuz va mamm :
Toull ann tamm,
Toull ar bramm
Ha toull ann bibil kamm.
Trois trous a ma mère :
Le trou du morceau,
Le trou du pet
Et le trou de la cheville recourbée...

Bretagne

Privilège de l'âge

Il a chié plus de la moitié de sa merde.

Se dit de celui qui a atteint un certain âge.

Pas-de-Calais

Tout reste à faire

N'ey pas tout hèyt quoand lou cu e sude.

Ce n'est pas tout fait quand le cul (le con) sue (est mouillé).

Celui qui fout une pucelle arrive facilement à lui faire mouiller le vagin, mais il a fort à faire pour la posséder complètement. Ce proverbe s'emploie pour toute affaire dont la solution est laborieuse.

Béarn

C'est sûr

Bente countre bente, la maa sou cu, arrèy mey segu.

Ventre contre ventre, la main sur le cul, rien de plus sûr.

Lorsque vous trouvez un homme et une femme ventre contre ventre soyez sûr que la main est sur le cul et, sous-entendu, le reste entre les cuisses.

Béarn

Gêné

Il a les cuisses près du cu.

Il est mal à l'aise.

Haute-Bretagne.

Résignée

Faute d'autes, marit qu'ey bou.

Faute d'autres, mari est bon.

Béarn

Évidence

Qu'ey autaa a malayse de dalha chens ayelha que de youga cheus banda.

Il est aussi difficile de faucher sans fléchir le genou que de foutre sans bander.

Béarn

Romantisme

Elle vous fait plutôt soulever le cœur que la queue.

Se dit d'une femme laide.

Doubs

L'idiot et la putain

Lou die de Sent Yausèp, la pute qu'espouse lou pèc.
Le jour de Saint-Joseph la putain épouse l'idiot.

La fille de mauvaise conduite devenue enceinte presse son futur de l'épouser en plein carême, le jour de Saint-Joseph. Sous-entendu : l'épouseur est un imbécile.

Béarn

Preuve d'amour

Il l'aime tant qu'il lui mangerait sa merde.

Pas-de-Calais

Peine perdue

On dit à celui qui fait inutilement la cour à une fille : « Le vent de tes couilles n'enrhumera pas son con... » ou encore : « Tu feras comme le meunier, tu déchargeras à la porte. »

Doubs

Légalisme

So qui ey henut, n'ey pas defendut.
Ce qui est fendu n'est pas défendu.

Le con est fendu, donc le coït est permis.

Béarn

Sélection génétique

Bère meyt enta presti maynatyes !
Beau pétrin pour pétrir enfants !

Se dit à propos d'une jolie fille.

Béarn

Fatigué ?

Lou qui ne hè pas la hique, que hè la toque.
Celui qui ne fait pas l'action de mettre dedans, fait l'attouchement. Celui qui est vicieux et ne peut plus foutre se contente de toucher les parties de la femme.

Béarn

Visibilité

On y voit clair comme à travers un étron.

Se dit d'un endroit obscur.

Doubs

Préférence

Je l'aime mieux cinquante fois à son cul que sa mère une fois à son nez.

C'est-à-dire, je la préfère à sa mère, elle vaut infiniment mieux que sa mère.

Pas-de-Calais

Entre deux maux

Melèu cournards qu'abugles.

Plutôt cornards qu'aveugles.

Se dit des maris faciles qui ferment les yeux sur la mauvaise conduite de leurs femmes.

Béarn

Miracle de l'amour

N'y ha pas nad tort que nou s'y dressi.

Il n'y a aucun boiteux qui ne s'y redresse.

Quand il s'agit de coïter.

Béarn

Test

Tant qu'un homme peut soulever un sac de son, il peut coïter.

Doubs

Avaricieuse

Pour un liard, elle se ferait traîner par un poil du cul.

Pas-de-Calais

Oracle

Quoand lou chibau e pixe espes e la daune cla, tout que ba plaa.

Lorsque le cheval pisse épais et la femme clair, tout va bien, quant à la santé.

Béarn

Onction de gratitude

Hatz dou bèy à Bertrand, que p'at tourne en caguant.

Faites du bien à Bertrand, il vous le rend en chiant.

Béarn

Dégustation gratuite

Quoand u macou basteix, quoand u galant hè l'amou, que cau assegura-s que lou foundement que sye bou.

Quand un butor bâtit, quand un galant fait l'amour,
il faut s'assurer que la fondation soit bonne.

Foundement, en Béarnais, signifie à la fois fondation et cul. Ce qui revient à dire qu'avant de prendre femme, il faut essayer son cul.

Béarn

Magnificence

Ne cau pas boule peta dab la mièytat dou cu.
Il ne faut pas péter avec la moitié du cul.

Il faut savoir quelquefois dépenser largement et en une fois. Les dépenses faites petit à petit finissent par coûter très cher.

Béarn

Le four du saint Esprit

S'y ha estargay dinque Bayoune, qu'y ha hourn quooou Sent Esprit.

S'il y a barre (barre dont le boulanger nettoie le sol du four) jusqu'à Bayonne, il y a four jusqu'au Saint-Esprit.

C'est-à-dire : « Si grande que soit la pine, elle n'arrive jamais tout à fait au fond du con. » Saint-Esprit est un quartier de Bayonne qui se trouve au delà de la ville.

Béarn

Veinard

Qu'ha toucat peu.

Il a touché du poil (de con).

Se dit d'un joueur qui a beaucoup de chance.

Béarn

Nourritures terrestres

S'asseoir à cul rouillé.

S'asseoir cul nu par terre.

Vendée

Irrévocable

Countrac passat

Lou gouyat qu'ey meste dou hourat.

Le contrat passé, le garçon est maître du trou (con).

Béarn

Égalité, fraternité

Cade bente

Que porte sa cœnte.

Chaque ventre

Porte sa merde.

*C'est à dire: «Tout le monde chie» ou
«Nul n'est parfait.»*

Béarn

Sainte Mère

*May segure,
Pay d'abenture.
Mère sûre,
Père d'aventure.*

*On connaît sa mère d'une façon cer-
taine, mais pas son père.*

Béarn

Cool

N'avoir pas les mouches aux fesses.

N'être pas pressé.

Vendée

La sainte et la putain

*Parti sentete,
Tourna putete.
Partir saintette (honnête),
Revenir putain.*

*Se dit des filles qui quittent la cam-
pagne, pour se placer à la ville.*

Béarn

Périgourdine

*Coum au Perigord
La trouye au darrè dou porc.*

Comme au Périgord,
La truie court après le porc.

Se dit des filles qui font les avances aux garçons.

Béarn

Le Mai de l'ajonc

*Touye en eslou,
Hemne en calou.*
Ajonc épineux en fleur,
Femme en chaleur.

*Tant que l'ajonc épineux fleurit, la femme est en
chaleur; or, cette plante fleurit toute l'année.*

Béarn

Grimace

Mettre sa goule en cul de bourrique.

Faire la moue.

Vendée

Stance plaintive

*Quoand la hemne e sye chens doulon,
Lon cu don caa que sera chens sabou.*

Quand la femme sera sans douleur (sans se
plaindre), Le cul du chien sera sans odeur.

Béarn

Saint Thomas

*Quoand bet lous coulhours
Que ditz que soun marrous.
Quand il voit les couillons,
Il dit que ce sont des béliers.*

Se dit de celui qui ne croit que quand il a les preuves.

Béarn

Décadence

*Lou qui porte lou berret sus la bounete
Qu'èy foutut de la braguete.
Celui qui porte le béret sur le bonnet (de coton)
Est foutu de la braguette.*

Le vieillard Béarnais porte le bonnet de coton pendant son sommeil, ce qui ne l'empêche pas de tirer son coup de temps en temps. Mais, lorsque malgré son bonnet, le froid atteint la tête, il revêt son béret par-dessus son bonnet. C'est à ce signe que l'on reconnaît que sa pine est morte, « qu'il est foutu de la braguette ».

Béarn

En vain

Cela y fera comme de pisser dans un sabot.

Cela ne servira à rien.

Vendée

Jouvence

*La fumelle engranbade,
À cinquante ans, que hey maynada.*
La femme féconde (qui a des grains à son chapelet),
À cinquante ans fait fillette.

Béarn

Nerveuse ?

*Lounque, que plegue,
Espesse, que regue,
Petite, que hout.*
Longue (la pine) plie ;
Épaisse; elle frotte (n'entre pas bien),
Petite, elle fout (bien).

Béarn

Secrets de chambres

*Se lou crampot sabè palla
Que disere so qui ha bist ha.*
Si la chambrette savait parler,
Elle dirait ce qu'elle a vu faire.

*Se dit des femmes qu'on soupçonne de faire
l'amour en cachette.*

Béarn

Long

Chier les cordes de Massegné.

Chier dur et très longtemps. Massegné est un village de la Vendée, dont le puits est très profond et par conséquent exige de très longues cordes.

Vendée

Sans doutes

- D'oun ès ?
- D'Orthez
- Pute qu'ès.
- D'où es-tu ?
- D'Orthez.
- Putain tu es.

Béarn

Les merveilleux mirages

*Qué beysèn mièlhou souben
Un céu chenz nuadyè
Qu'uno hilho de Pau
Dan soun pucèladyè.
On verrait plus souvent
Un ciel sans nuage
Qu'une fille de Pau
Avec son pucelage.*

Ce proverbe se trouvait souvent grafité sur les murs de Pau, il y a cent cinquante ans.

Béarn

Belles, belles, belles...

Bèros, ben soun bèros

Las hilhos de Pau ;

E las mèy pucèlos

S'en han hèyt tres.

Belles, elles sont bien belles,

Les filles de Pau ;

Et les plus pucelles

En ont déjà trois (des enfants).

Béarn

Scoop

À un indiscret qui demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui est arrivé ? » on répond : « hemne bielhe, estroun nau ».

Vieille femme (a fait un) étron neuf.

Béarn

FORMULETTES

Demande en mariage rimée

*Me 'zo deut d'ho koalenn
Abalamour d'ho moudenn,
Ha c'houi 'zeuio d'am heul
Abalamour d'am peul.*
Je suis venu vous le mander
À cause de votre motte.
Et vous vous déciderez à me suivre
À cause de mon pieu.

Bretagne

Admonestation au péteur

*Litchou, litchon, litchayré,
Perqué, perqué, petayré,
Per mau het, per mau dit,
Per hourat det cu s'en e yessit.*
*Litchou, litchou, litchayré,
Pourquoi, pourquoi, péteur,
Pour mal fait, pour mal dit,
Par le trou du cul, il s'en est sorti.*

Hautes-Pyrénées

Admonestation au chieur de plein vent

*Aluga, aluga, hauré,
Cops de calhau at cagayré !*

Allume, allume, forgeron,
Coups de caillou an chieur !

Hautes-Pyrénées

Fragment de chanson

Les couilles de mon grand-père
Sont pendues au plancher.
Ma grand-mère
Est marrie de les voir à sécher.

Haute-Bretagne.

La belle Marion

*Quan petaba
Nou pichaba
Era carrougna, bèra Mariou,
Double carrilhou,
Moun coulhou d'aryén.
Lorsqu'elle pétait,
Elle ne pissait pas,
La charogne, la belle Marion,
Double carrillon,
Mon couillon d'argent.*

Hautes-Pyrénées

La Catherine

*De la Catin
La camiso es traucado,*

*N'es pos rapetassado,
Fa vese soun gingin,
E lou gingin
De la Catin
Quan n'a pas la barbo facho
Semblo un capucin.
De Catherine
La chemise est trouée,
Elle n'est point rapiécée;
Elle fait voir son gingin (son con).
Et le gigin
De Catherine,
Quand il n'a pas la barbe faite,
Ressemble à un capucin.*

Haute-Garonne

L'amour au village

*Gwechal, pa voan bihannik,
Me 'vouche da Annettik,
Ha brema, pa oun deut bras,
Et raon un hanter muioch c'hoas.
Me o vont da tol va boutou kreiz ann ti,
Lammet er gwele davet-hi,
D'ober un elik da Zoue
Pe ur c'havalier d'ar roue.
Autrefois, quand j'étais tout petit,
Je becquetais la petite Annette,
Et, maintenant que je suis devenu grand,
Je le fais moitié plus encore.
Je vais jeter mes sabots au milieu de la maison*

Et sauter dans le lit auprès d'elle,
Pour faire un petit ange à Dieu
Ou un cavalier au roi.

Bretagne

Dialogue

— E moun Diou, Yaouzèt,
Tan malaouta que m'èt hèt !
— E' boulet qu' at dèchi ?
— E nou nou, dat-lou
Dat-lou pusqu'y yèt.
— Eh ! mon dieu ! Joseph,
Si malade vous m'avez faite !
— Voulez-vous que je cesse ?
— Eh ! non, non, continuez
Puisque vous y êtes.

Hautes-Pyrénées

Expéditif

Un, deux, trois : la culotte en bas ;
Quatre, cinq, six : levez la chemise ;
Sept, huit, neuf : un nerf de bœuf ;
Dix, onze, douze : les fesses toutes rouges ;
Treize, quatorze, quinze : quelque chose qui trinsse ;
Seize, dix-sept, dix-huit : comme une pomme cuite.

Vosges

Quel choix ?

*La bos lounca, lounca,
Couma ua trounca ?
La bos braca, braca,
Couma ua estaca ?
La veux-tu longue, longue,
Comme un tronc de bois ?
La veux-tu courte, courte
Comme un pieu ?*

Hautes-Pyrénées

Propos de couturière à marier

*Tanfoulrt ! biken marichal
Na foueto war va stall ;
Eur c'hemener martreze a vo,
Mar na sko ket, heon a vrocho.
Le diable m'emporte ! jamais maréchal
Ne daubera sur ma marchandise ;
Un tailleur peut-être le fera,
S'il ne frappe pas, il embrochera.*

Bretagne

Va te faire foutre !

*Qué s'ané hè ua ahirera
Asiu se l'a proun lounca !
Qu'il aille se faire une rosette là-bas (avec sa pine)
s'il l'a assez longue; c'est-à-dire qu'il aille se prome-
ner ! Qu'il aille au diable !*

Hautes-Pyrénées

FACÉTIES

Curieux

L'as-tu vu ?

— Quoi ?

— Le trou de mon cul...

Pas-de-Calais

Précision Vendéenne

Si quelqu'un demande :

— L'as-tu vu ? on lui répond facétieusement :

— Qui ça ? Le trou de mon cul ? il n'est pas fait comme les autres, l'est tout rond, n'a pas d'tapon (bouchon) ; il a une odeur de rose.

Vendée

Nostrafoirus

Moi je connais le passé, le présent et l'avenir.

— Dites un peu.

— Eh ! bien vous avez toujours eu, vous avez et vous aurez toujours le trou du cul puant.

Pas-de-Calais

Vœux

À une fille qui éternue, au lieu de souhaiter, de

façon très ordinaire : « À vos amours !... », les Corréziens disent : « Lou boun Diou vous lou frodzio ! », c'est à dire : « Le bon Dieu vous le grandisse ! »

Elle répond : « Maï à vous, drèch qu'andzé qué tokio lou méou ! », « Et à vous, jusqu'à ce qu'il touche le mien ! »

Elle peut varier sa réponse : « Lou diablé vous lou coupè ! », « Que le diable vous le coupe ! »

Ou encore : « Maï à vous, drèch qu'andzé potsio abailla lous cacaous ! », « Et à vous, jusqu'au point qu'il puisse servir de gaule pour abattre les noix ! »

Corrèze

Belliqueux ?

Ah ! tu veux te battre ? Eh ! bien, bats-toi avec un mont d' bren (de merde); s'il te griffe, tu le mordras !

Pas-de-Calais

Privilegié

Toi, on peut dire que tu as de la chance ; tu peux baiser mon cul, moi, je ne peux pas.

Pas-de-Calais

Génie

Pour se moquer de quelqu'un qui se croit ingénieux, on lui dit :

Aoui, m'n homme, t'os d'l'invint,

*Et pis du bren
À tin cul bien souvint !
Oui, mon ami, tu as du génie
Et de la merde aussi
À ton cul bien souvent.*

Pas-de-Calais

Bijou précieux

Quand une petite fille demande une bague, sa mère lui répond : « Fais comme moi, fourre ton doigt dans le cul du chat tu en auras une. » On dit facétieusement à une fille fière d'avoir une belle bague : « Tiens, tu as mis ton doigt dans le cul du chat ! »

Doubs

Pour voir le diable

Au naïf qui demande à voir le diable, un camarade dit : « Couche-toi par terre et ferme les yeux. » Si le nigaud le fait, son compagnon lui pisse sur la figure et le tour est joué.

Doubs

Arithmétique galante

Sais-tu comment faire pour boucher trois trous avec une seule cheville ?

— Non.

-Eh ! bien ! tu n'as qu'à mettre ton nez dans le trou de mon cul !

Doubs

Danger

À quelqu'un, homme ou enfant, qui pisse, tourné du côté où il y a du monde pouvant le voir, on dit : « Cache cela, il y a assez longtemps que le chien le traîne, le chat pourrait bien le prendre. »

Doubs

Tchèrimande

Lorsque les bergers sont ensemble, si l'un d'eux vient à péter et qu'il oublie de dire : « 1699 », ses camarades lui tombent dessus pour lui tirer sans pitié les oreilles et les cheveux, tout en criant une formule dont voici la traduction :

À la tchèrimande
Le roi nous y mande
Celui qui n'y viendra pas
Sera bien tchèrimandé.

« Être tchèrimandé », c'est avoir les oreilles et les cheveux tirés.

Doubs

Va au diable

« Va jeter des cendres au cul de ta mère ! »

Ces paroles s'adressent à un enfant que l'on envoie au diable, tout en riant de ce qu'il ne comprend pas. Quand on châtre les petits agneaux ou les chats, on arrête le sang avec de la cendre. Au moment de la menstruation, la cendre serait aussi utile à la femme, d'où l'expression : « Va jeter... » etc.

Doubs

CONTES LICENCIIEUX DES BRETONS

La frénolle

Il était une fois un petit garçon qui voulait apprendre l'état de forgeron. Il quitta son village et alla se louer comme apprenti chez un maréchal-fer-rant. Son patron avait beaucoup d'ouvrage, et tous ses lits étaient pris par ses ouvriers. Le soir venu, il fut bien embarrassé pour savoir où il coucherait son apprenti. Il réfléchit longtemps, mais à la fin il se dit : « Il y a plusieurs personnes dans chacun des lits ; il n'y a que ma fille qui soit seule dans le sien. Je vais mettre le garçon à coucher avec elle : ses parents étaient de braves gens et je l'ai connu tout petit ; il n'y a aucun danger. »

Quand ils furent tous deux couchés ensemble, le garçon se mit à caresser la fille qui approchait de ses dix-huit ans, et comme elle ne le repoussait point, il ne tarda pas à lui montrer comment on fait l'amour. La fille trouvait la chose fort à son gré, et Pierre — c'était le nom de l'apprenti — lui donna plusieurs leçons de ce joli jeu. Elle ne se lassait point, et aurait bien voulu que cela durât toute la nuit ; mais Pierre qui était fatigué voulut dormir. Comme il commen-

çait à s'assoupir, elle le pinça et s'approcha de lui ; mais il ne répondait point à ses agaceries.

— Pierre, lui dit-elle, tu ne joues plus de ton instrument ?

— Non, répondit-il, il est usé.

— Ah ! dit la fille, c'est bien dommage ; pourquoi n'est-il pas plus solide ? Cela coûterait-il bien cher pour en avoir un autre ?

— Oui, répondit Pierre, au moins trois ou quatre cents francs³⁶.

— Je ne les ai pas à moi ; mais je sais où mon père met son argent, et demain je te donnerai avec quoi en avoir un neuf. Comment cela s'appelle-t-il ?

— C'est une frênolle³⁷.

³⁶ Dans le fabliau « Le Sohait des Vez » (Le rêve des Vits) de Jehan Bodel (1165-1209), l'héroïne se rend en rêve à un marché où l'on ne vend que couilles et vits. « Pleines en étaient les maisons, les chambres et les greniers. Et tous les jours, de tous côtés, et en charrettes et en chars, arrivaient des porteurs chargés de vits de toutes parts. Quoiqu'il en vint beaucoup, ils n'étaient pas pour rien car chacun vendait bien le sien. Pour trente sous l'on en avait un bon et pour vingt sous un correct. Il y avait même des vits à emporter pour pauvres gens à dix sous, neuf et huit. On vendait au détail et en gros ; les meilleurs étaient les plus gros, les plus chers et les mieux gardés. Il fallait compter entre cinquante sous et deux marcs pour en obtenir un très beau gros par derrière et gros partout. » (*Le Sohait des Vez*, vv. 84 à 99).

³⁷ Le fraison, dont notre frênolle pourrait bien être un diminutif, était le nom de la lance courtoise, en raison du bois de frêne qui la composait. Dans les fabliaux anciens, le pieu, l'épieu et la lance sont des métaphores fréquentes de l'outil (*ostil*), du boutoir ou bon bâton (*bourdon*).

Le matin, la fille prit l'argent de son père et le donna à l'apprenti qui alla jusqu'au bourg et fit mine d'acheter un nouvel instrument. La nuit venue, il en joua encore, à la grande satisfaction de la fille. Le lendemain l'apprenti reçut une lettre où on lui disait que sa mère était malade, et qu'elle désirait le voir. Il se mit aussitôt en route ; peu après la fille rentra, et comme elle ne le voyait pas :

— Où est Pierre ? demanda-t-elle.

— Il est parti, et il ne reviendra plus.

Elle se mit à courir après lui, et du plus loin qu'elle l'aperçût, elle lui cria :

— Pierre, Pierre, laisse-moi au moins la frênohle !

Pierre, qui était dans un champ, arracha un gros navet³⁸, et le jeta dans une mare aux pieds de la fille en lui disant :

— Tiens, la voilà.

Et pendant que la fille cherchait, il continua sa route.

Elle regardait de tous ses yeux, mais elle ne voyait point l'instrument de Pierre. Elle s'assit sur le bord de la mare et se mit à pleurer à chaudes larmes. Le curé qui passait par là, lui demanda pourquoi elle avait tant de chagrin :

— Ah ! Monsieur le Recteur ; répondit-elle, la frênohle est tombée dans la mare, et je ne peux la

³⁸ Les dimensions de l'outil « bien affûté » de l'apprenti du forgeron de Creil (*Le Fèvre de Creil*) sont davantage précisées, car « Nature qui l'avait formé y avait mis tout son soin : plein poing de gros et deux de lonc... »

retrouver. C'est bien dommage, car c'est un instrument précieux : il coûte trois ou quatre cents francs.

— Cherchons tous les deux, dit le Recteur ; je vais t'aider.

Il se troussa et tous deux se mirent à chercher dans la mare qui était assez profonde. Un moment elle se retourna, et, voyant le recteur troussé jusque par-dessus les hanches, elle s'écria :

— Ah ! Monsieur le Recteur ; ce n'est pas la peine de chercher plus longtemps, c'est vous qui avez la frênolle entre les jambes.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1880

La fille bien gardée

Il y avait une fois une fille que sa mère surveillait avec le plus grand soin, de peur que quelque garçon ne vînt à la mettre à mal, et elle l'avait élevée dans l'innocence de tout. Quand elle lui demandait à aller aux assemblées comme les autres filles de son âge, elle lui répondait :

— Non, ma fille, tu n'iras pas, car on est trop exposé à perdre son pucelage.

Un jour pourtant, Pierre, son amoureux, qui était un bon garçon bien tranquille, vint la chercher pour la conduire à une assemblée, et ils supplièrent tous les deux la bonne femme de les laisser y aller. Celle-ci finit par y consentir, pensant en elle-même que Pierre était trop honnête pour mettre sa fille à mal, et elle lui recommanda de bien veiller sur elle. Les voilà qui se mettent en route, et tout en cheminant la fille disait :

— Ma mère m'a bien recommandé de prendre garde à mon pucelage : il paraît qu'aux assemblées on est exposé à le perdre. Comment faire pour le conserver ?

— Est-ce que ta mère ne t'a pas enseigné un moyen ?

— Si, répondit-elle, elle m'a recommandé de bien serrer les cuisses.

En devisant de la sorte, ils entrèrent dans un bois, et au milieu il y avait plusieurs ruisseaux qu'on franchissait sur des planches. Au moment où la fille était sur la planche, Pierre qui marchait derrière elle, jeta une pierre dans l'eau juste au-dessous d'elle.

— Ah ! s'écria-t-elle, que dira ma mère ! Voilà mon pucelage tombé dans l'eau et perdu.

— Ne crains rien, répondit le gars ; heureusement que je suis là, je vais te le remettre. Viens avec moi sous le bois, et ne dis rien si cela te fait un peu mal ; car c'est pour ton bien.

Pierre le lui remit en effet, et à quelques instants de là ils arrivèrent à la deuxième planche. Au moment où la fille était dessus, deux ou trois grenouilles qui sommeillaient sur le bord furent effrayées et s'élancèrent dans l'eau, qui rejaillit encore au-dessous de la fille.

— Ah ! Pierre, s'écria-t-elle, le voilà reperdu ; il paraît qu'il n'était pas solide ; c'est bien mal à toi de ne pas me l'avoir rattaché plus solidement.

— Ne dis rien, répondit Pierre, je vais encore te le remettre.

Après que le pucelage eut été remis pour la seconde fois, ils arrivèrent à l'assemblée où ils se divertirent comme les autres.

Au retour, comme la jeune fille passait sur la planche, Pierre jeta à l'eau une pomme qu'il avait dans sa poche.

— Que dira ma mère ? s'écria-t-elle, voilà la troisième fois que je le perds aujourd'hui !

— Ne crains rien, je vais te le recoudre.

Quand le pucelage eut été recousu, la fille qui prenait goût à cette couture dit à Pierre :

— Il n'est pas cousu assez solidement.

— Mais si.

— Non.

— C'est que je n'ai plus de fil.

— Ah ! s'écria-t-elle, le vilain menteur : il dit qu'il n'en a plus et il lui en reste encore deux gros pelotons³⁹ !

Recueilli en Haute-Bretagne en 1880

³⁹ Ancien français : luisiaus. Voir note 31.

La chercheuse d'esprit

Il était autrefois un recteur qui avait pour servante une nièce assez jeune encore, mais qui était bien une des créatures les plus sottes et les plus simples que l'on pût rencontrer. Un jour qu'elle venait de faire une bêtise plus grosse que les autres, son maître lui dit :

— Vous devriez bien acheter de l'esprit, ma pauvre fille.

— Je n'y manquerai pas, Monsieur le recteur, si l'occasion s'en présente.

Peu après le recteur fit tuer son cochon, et quand on l'eut dépecé en quatre morceaux, il dit à sa servante que l'un des quartiers serait pour Janvier, l'autre pour Février, le troisième pour Mars et le quatrième pour Avril, comptant que son lard lui durerait quatre mois. Le recteur devait être absent pendant trois semaines, et le boucher qui avait tué le cochon, voyant la merveilleuse simplicité d'esprit de la servante, conçut le projet de s'emparer du lard pendant qu'elle serait seule au logis. Il fit part de son projet à trois de ses compères, qui résolurent de tenter l'aventure dès que

le prêtre serait parti. Le lendemain matin, le boucher, déguisé en chercheur de pain, se présenta à la porte du presbytère.

— Bonjour, dit-il, donnez-moi la charité pour l'amour de Dieu.

— Vous n'êtes pas d'ici, comment vous appelez-vous ?

— Janvier, répondit-il.

— Ah ! j'ai justement un morceau de lard que Monsieur le recteur a mis de côté pour Janvier, et je vais vous le remettre puisque c'est vous qui vous nommez ainsi.

Le jour suivant un autre compère entra au presbytère, et dit qu'il s'appelait Février, et la servante lui donna le second morceau de lard. Un troisième se présenta le lendemain sous le nom de Mars, et la nièce lui remit encore un morceau de lard, quoique, observa-t-elle, elle n'eût jamais cru que les mois fussent venus ainsi en personne⁴⁰.

Le quatrième jour un autre compère vient encore à la porte, et comme elle lui demandait son nom :

— Je m'appelle Avril, marchand d'esprit

— Tenez, dit la bonne personne, voici encore un morceau de lard qui est pour vous ; mais puisque vous êtes marchand d'esprit, voulez-vous m'en vendre pour quinze francs ? Monsieur le recteur m'a bien

⁴⁰ La personnification des mois est assez fréquente dans les contes populaires. En Bretagne, elle sert à expliquer pourquoi Février n'a que vingt-huit jours. Janvier et Mars lui volèrent, au temps jadis, deux jours, tandis qu'il courrait les filles...

recommandé d'en acheter quand l'occasion s'en présenterait.

— Je veux bien dit le compère ; mais il faut pour cela une opération, et je ne puis la faire que la nuit. Je coucherai avec vous, et quand je vous aurai débouchée avec mon instrument, vous aurez de l'esprit. Cela vous fera un peu mal au commencement ; mais on n'en meurt pas pour tout autant.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la servante : je suis prête à tout endurer pour n'être plus si sotté. Mais il ne faudra pas me prendre trop cher ; car je n'ai pour tout bien que quinze francs.

— Donnez-les, dit le compère, je vous fournirai de l'esprit pour votre argent, bonne mesure.

Ils soupèrent tous les deux ensemble, puis ils se mirent au lit. Le compère se coucha sur Jeanne et lui plaça son instrument entre les cuisses.

— Ah ! dit-elle, qu'est-ce que c'est que ce bout de saucisse que tu as là ? J'en ai senti de plus chauds ; mais jamais d'aussi durs. Ah ! le crasseux, il veut le fourrer dans le trou par où je pisse !

— Ne dis rien, Jeanne, ce n'est pas un bout de saucisse, mais l'instrument pour donner de l'esprit aux filles. Écarte les cuisses, et si ça te fait un petit peu de mal, n'y fais pas attention.

La fille se prêta de son mieux ; et pendant toute la nuit, le compère lui donna de l'esprit, en veux-tu en voilà, et au matin, il lui assura qu'elle en avait autant qu'on pouvait s'en procurer, pour quinze francs.

Quelques jours après, le recteur revint ; et quand il demanda où était son lard, la servante lui répondit :

— J'ai fait comme vous me l'aviez dit ; j'en ai donné un morceau à Janvier, un autre à Février, un autre à Mars, et un autre à Avril, comme vous me l'aviez ordonné. Ils sont venus chercher chacun leur part dès que vous avez été parti.

— Ah ! mon Dieu, ma pauvre fille, que tu es pauvre d'esprit ! s'exclama le recteur.

— Oh ! que nenni, Monsieur le recteur, j'en ai acheté pour quinze francs l'autre jour.

Le recteur se mit à rire en l'entendant ; mais à quelque temps de là, il vit que le ventre de sa servante grossissait à vue d'œil :

— Qu'est-ce que cela ? lui demanda-t-il ; pourquoi as-tu le ventre aussi gros ?

— Ma foi, répondit-elle, depuis que j'ai acheté de l'esprit, toute la nourriture que je prends me profite, et j'engraisse.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1879

Jeanne et le couturier

Il y avait une fois un couturier, ou si vous aimez mieux un tailleur, qui était à coudre dans une ferme, et il préparait les habits de noces de la jeune fille qui devait se marier le lendemain. Quand le soir fut arrivé, le couturier n'avait pas encore terminé sa besogne. Comment faire ? Il avait envie de s'en aller, et de revenir le lendemain de bonne heure. Il le dit à la fille, qui se nommait Jeanne ; mais celle-ci qui pensait que cela ne faisait pas grand-chose de garder son pucelage un jour de plus ou de moins, lui dit de rester à coucher avec elle. Jeanne qui couchait dans la buanderie au-dessus de l'étable des vaches alla préparer le lit, puis elle vint chercher tout doucement le couturier et lui montra le lit :

— Couche-toi le premier, dit-elle, je vais me coucher après.

Mais en entrant dans le lit, le couturier fit tout écrouler sous lui et il tomba dans l'étable aux vaches. Il fit peur à celles-ci qui se mirent à braire. La bonne femme les entendit, et elle courut à l'étable, car il y avait une de ses bêtes qui était sur le point de vêler.

C'était justement auprès d'elle que le couturier était tombé. Elle se mit à chercher à tâtons, et ayant touché le couturier, elle cria :

— Jeanne, Jeanne, lève-toi, la Noire a vélé.

En tâtant, elle rencontra le membre du couturier, et elle s'écria :

— Jeanne, c'est un petit toré⁴¹.

Recueilli en 1882

⁴¹ Un taureau.

Les pucelages

Il était une fois des fermiers riches qui n'avaient qu'une fille. Elle était jolie comme tout ; aussi, bien qu'elle ne fût pas des plus fines, la maison ne désemplissait pas de galants.

Un jour qu'elle devisait avec un garçon de ferme qui lui faisait la cour, elle lui dit :

— Mon pauvre Jean, celui qui se mariera avec moi aura de la chance : je suis tout à fait riche ; car maman m'a dit que j'avais trois pucelages, le sien, celui de papa et le mien.

— Ma foi, dit le gars, si tu avais encore le mien, tu serais bien plus riche : si tu veux, je vais te le donner.

La fille y consentit, puis elle retourna chez sa mère, toute joyeuse :

— Maman, lui dit-elle, vous m'aviez toujours dit que j'avais trois pucelages ; maintenant je suis bien plus riche ; car j'en ai quatre : le gars Jean vint de me donner le sien.

— Que tu es sottre, ma fille ; ce garçon-là s'est moqué de toi, répondit la mère.

Elle retourna trouver son galant et lui dit :

— Jean, ce n'est pas bien de ta part de me tromper, car ma mère m'a dit que tu t'étais moqué de moi.

— Ma foi, dit le garçon, si tu veux je vais t'enlever le pucelage que je t'ai donné, il ne t'en restera plus que trois et tu seras comme auparavant.

La fille répondit qu'elle ne demandait pas mieux et quand Jean lui eut repris ce qu'il lui avait donné, elle retourna le raconter à sa mère. La bonne femme leva les bras au ciel et s'écria :

— Ciel adorable ! Voilà une fille qui est si sottre qu'on lui ferait croire que les nues sont des peaux de veau. Il n'est que temps de la marier, ou elle nous fera arriver de la honte.

La nuit de noces de Jean Diot

— Ma mère, dit Jean le Diot, je voudrais me marier.

— Te marier ! toi, pauvre innocent : que ferais-tu d'une femme ? Et qui voudrait de toi ? Pour se marier, il fait avoir le culterrous⁴², et tu n'as rien. Et puis, il faut aller faire la cour aux filles et tu es trop diot⁴³ pour savoir comment t'y prendre.

— Comment fait-on quand on va voir les filles ?

— On va chez elles quand il y a veillée, on leur fait toutes sortes de farces, on les pince, on leur tire sur leur mouchoir quand elles se mouchent, on leur hale leurs cotillons et on rit.

« Bien », se dit Jean. Et il s'en va.

En passant dans un chemin creux rempli de boue,

⁴² On appelait quelquefois ainsi ceux qui possédaient des terres.

⁴³ Bête. « Est-il diot ! Est-elle diote ! »

il s'y assit, et quand il se crut devenu suffisamment culterrous, il alla à une ferme où il y avait veillée. Les gars et les filles, en voyant entrer Jean le Diot tout boueux, se reculaient pour lui faire place et ne pas être salis par lui. Il finit par trouver dans le foyer un escabeau où il s'assit auprès d'une des filles, qu'il se mit à regarder fixement. Celle-ci se recule Jean la pince, lui ôte violemment son mouchoir quand elle s'apprête à s'en servir et rit comme un fou. La fille jette les hauts cris. Jean croyant réussir auprès d'elle, tire sur son cotillon avec tant de violence qu'il arrache les cordons qui le retenaient attaché. La fille, à moitié déshabillée, devint furieuse, et Jean fut mis à la porte à grands coups de pieds, au milieu des huées et des ricanements de toute la compagnie.

À partir de ce moment, Jean le Diot ne voulut plus faire la cour aux filles ; mais sa mère qui se sentait vieillir et avait besoin d'une bru pour l'aider, lui dit un jour :

— Jean, il faut te marier.

— Nenni, ma mère, j'ai été trop attrapé quand j'ai été voir les filles.

— C'est pourtant bien d'être marié ; ta femme te donnera du poulet à manger.

Voilà Jean qui consent, et on le marie. Quand il fut couché avec sa femme, il crut qu'elle allait lui servir du poulet, et il lui dit :

— Donne-moi n'en.

— Prends, répondit la mariée.

— Donne-moi n'en, que je te dis.

— Prends, va.

La nuit se passa ainsi, et le lendemain, Jean le Diot vint dire en pleurnichant à sa mère :

— Maman, je lui en ai demandé, et elle n'a pas voulu m'en donner.

— Il ment, s'écria la mariée, je lui ai dit d'en prendre s'il voulait.

Et elle alla se plaindre à sa mère de l'avoir mariée à un diot qui passait toute la nuit à dire « donne-moi n'en » sans rien faire autre chose. La bonne femme vit bien que son gendre était un niais, et elle lui dit que la nuit suivante, il fallait monter sur sa femme et pousser, où il sentirait du poil. Jean fit ce qui lui avait été recommandé, mais au lieu de s'allonger, il se mit en travers sur sa femme, et commença à pousser de toutes ses forces, mais sans succès, comme on le pense bien, les femmes n'étant pas percées dans le même sens que les bouches.

Ce ne fut que la troisième nuit que Jean le Diot finit par apprendre comment il fallait s'y prendre pour avoir du poulet, et il le trouva fort à son goût et la mariée aussi.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1869

La fermière et son domestique

Il y avait une fois une fermière qui alla à la foire avec son domestique.

En revenant, comme il faisait chaud, ils s'arrêtèrent à boire dans les auberges, et quand ils rentrèrent à la maison, ils étaient tous les deux un peu chaudes. La fermière alla pour se coucher dans une pièce où elle demeurait et comme elle était grise et fatiguée, elle s'endormit sur la maie qui est devant le lit et sert à monter dessus.

Le garçon qui était aller soigner les chevaux passa par là en revenant, et il vit la fermière couchée sur le dos, le cotillon retroussé jusque par-dessus les cuisses qui étaient écartées, le con baillait même un peu. Le garçon entendant la maîtresse ronfler se pencha sur elle. Il était déjà entré et se trémoussait de son mieux, quand la fermière lui cria :

— Jean !

— Hau⁴⁴, répondit Jean.

⁴⁴ C'est ainsi qu'on répond quand on est à une certaine distance et qu'on veut signaler qu'on a bien entendu.

— Je crois qu'ous me l'mettez.

— Non fait.

— Si fait, je l'sens ben ; et qu'ous remuez tant qu'ous pouez.

— Faut-i' l'tirer ?

— Non, pisqu'il y est ; mais faut pas recommencer⁴⁵.

Haute-Bretagne

⁴⁵ Le héros du fabliau « De la demoiselle qui sonjoit » fut plus chanceux: Trois fois l'a foutue en dormant... (tandis qu'elle dormait). Anonyme, *Fabliaux érotiques*, LGE, 1991.

La chandelle qui fond

Il y avait une fois un cordonnier qui était toujours agacé par les filles d'une ferme : elles lui prenaient ses alênes, lui cachaient ses formes, et ne savaient quels tours lui jouer. Il y en avait surtout une qui était plus acharnée que les autres, et qui ne manquait jamais de passer devant lui sans l'appeler cu-de-pai^{devinettes}.

Il résolut de s'en venger.

Un soir que la pluie tombait à seaux, il se déguisa en bonne sœur et vint à la ferme. Les filles prièrent la sœur d'entrer, et comme le mauvais temps continuait, elles lui dirent de rester à coucher. La fausse bonne sœur ne se fit pas prier, et elle alla justement dans le lit de la fille qui avait coutume de le faire agacer.

Quand ils furent couchés tous les deux, elle s'approcha de la fille et lui dit :

— Au couvent, je couche avec une des sœurs, et avant de dormir nous nous amusons toutes les deux.

— À quel jeu ?

— Au jeu de la chandelle qui fond. Tiens, voici ma chandelle.

— Ah ! dit-elle, comme vos chandelle sont dures, à

vous autres bonnes sœurs ; c'est pire que de la résine. Il faut un bon feu pour la faire fondre.

— Relève ta chemise, dit la fausse bonne sœur.

— Non, cela n'est pas propre.

— Hé bien ! si tu ne veux pas, je vais t'y faire un trou avec ma chandelle.

La fille releva sa chemise et la bonne sœur lui mit sa pine entre les cuisses.

— Ah ! ma sœur, votre chandelle me fait mal.

— Écarte les cuisses, ou elle te percera.

La fille écarta les cuisses et bientôt la chandelle fondit, et comme la bonne sœur la retirait, la fille dit :

— Elle est bien fondue cette fois, j'ai des gouttes de suif tout plein sur le ventre.

Haute-Bretagne

Le bossu

Il y avait une fois un petit bossu qui était amoureux d'une jeune fille ; mais elle ne voulait pas se marier avec lui. Un jour il dit au frère de sa bonne amie :

— Si vous voulez, nous allons partir tous les deux pour faire notre tour de France.

— Je veux bien, répondit le garçon.

— Oui, dit le bossu ; mais si vous voulez faire le voyage sans accident, il faudra m'obéir en tout et me laisser agir à ma guise.

— Cela me va, répondit le garçon.

Il alla annoncer à sa mère qu'il partait avec le petit bossu : à cette nouvelle, elle se mit dans une si grande colère, qu'elle s'en roulait par la place. Quand le lendemain son fils partit, elle lui donna des pâtés empoisonnés, et une petite bouteille qui contenait, à ce qu'elle disait, un cordial ; mais c'était du poison. Le bossu, qui était censément le domestique de l'autre vint le trouver, et tous les deux montèrent à cheval. ils voyagèrent quelque temps, puis le garçon dit qu'il avait bien faim.

— Attendons à être près d'un château que je connais, dit le bossu.

— Y a-t-il encore loin ?

— Pas beaucoup, répondit le bossu, mais peu importe, je vous ai dit de m'obéir.

En arrivant près du château, le jeune garçon voulait goûter aux pâtés que sa mère lui avait donnés ; mais le petit bossu lui défendit d'y toucher, et ayant pris la bouteille, il en versa quelques gouttes sur le foin des chevaux. Ils n'y eurent pas plus tôt touché qu'ils crevèrent tous les deux.

— Les pâtés sont faits avec le poison qui est dans la bouteille, dit le bossu ; si vous y aviez goûté vous seriez à cette heure mort comme eux.

Le garçon se contenta de manger du pain, et voyant que le petit bossu était si fin, il résolut de se laisser guider par lui. Ils cheminèrent encore ce jour-là, et après avoir passé la nuit à l'auberge, ils se remirent en route le lendemain ; ils marchèrent longtemps et vers midi ils arrivèrent au milieu d'une forêt, et ils se mirent à manger. Auprès d'eux étaient les deux pâtés empoisonnés ; mais ils se gardaient bien de les entamer. Pendant qu'ils étaient à dîner, ils virent arriver deux brigands à cheval qui leur demandèrent la bourse ou la vie. Le petit bossu leur dit :

— Il n'y a pas gras dans notre bourse ; mais si vous voulez manger, voilà deux excellents pâtés qui vous feront tout le bien du monde.

Les voleurs descendirent de cheval et goûtèrent aux pâtés ; mais aussitôt ils tombèrent morts. Le petit bossu et son compagnon s'emparèrent de leur argent,

et montèrent sur leurs chevaux qui étaient bien meilleurs que les leurs. Ils continuèrent leur voyage et finirent par arriver à la ville de Paris ; et ils descendirent dans le meilleur hôtel, parce que l'argent ne leur manquait pas. Tous les jours à la même heure, on venait bannir⁴⁶ quelque chose au son du tambour sous les fenêtres de leur hôtel. Ils finirent par y prêter attention, et ils surent que le roi promettait de donner sa fille en mariage à celui qui lui aurait conté une devinaille qu'elle n'aurait pu deviner. Beaucoup de gens avaient déjà essayé ; mais la princesse avait toujours deviné. Le petit bossu dit à son compagnon :

— Laissez-moi faire ; je vais lui dire quelque chose ; si elle devine, je veux bien que le diable m'enlève.

Il alla au palais et quand il fut en présence de la princesse, il lui dit :

— Voici la devinaille :

« Partis à quatre,

« Quittés deux,

« Partis deux,

« Rentrés quatre,

« Trouvé six,

« Perdu deux

« Et nous sommes encore quatre. »

La princesse réfléchit longtemps ; mais elle fut obligée de renoncer à deviner l'énigme.

⁴⁶ *Bannir* est utilisé ici dans le sens ancien de publier, rendre public.

Elle était bien marrie, et elle disait à sa première chambrière :

— Est-ce que je serai forcée de prendre ce petit bossu qui a si mauvaise mine ? Tâche de savoir de lui par ruse, ce que signifie sa devinaille. Si tu y réussis, ta fortune est faite.

La chambrière alla trouver le bossu, elle lui promit de l'argent et s'y prit de toutes manières pour connaître la devinaille ; mais le petit bossu lui déclara qu'il ne la lui dirait que si elle venait coucher avec lui. La chambrière s'en alla raconter à sa maîtresse que le bossu avait été insolent avec elle, et qu'il lui avait proposé de coucher avec lui.

— Il faut y aller pour l'amour de moi, dit la princesse ; s'il te prend ton pucelage, je te donnerai une si belle dot que tu ne manqueras pas de mari, quand même on saurait l'aventure.

Le bossu avait prévenu son maître de venir au logis un peu après sept heures, et de faire beaucoup de bruit en rentrant. À sept heures, voilà la chambrière arrivée elle fit d'abord bien des cérémonies pour se déshabiller : elle finit tout de même par ôter ses vêtements, et il ne lui restait plus que sa chemise ; mais le petit bossu déclara que si elle ne l'ôtait pas, il ne lui dirait rien. Elle se décida à la tirer, et alla coucher toute nue avec le petit bossu, qui serra la chemise sous son matelas. Quelque temps après qu'ils furent couchés ensemble, le compagnon du bossu rentra en faisant beaucoup de bruit :

— Ah ! s'écria le bossu, sauve-toi bien vite, voici mon maître.

La chambrière n'osait s'en aller toute nue ; mais comme le bruit augmentait, elle finit par s'en aller au palais, en se couvrant du mieux qu'elle pouvait.

Le lendemain, le roi fit venir le bossu et son maître, et leur dit :

— Ma fille ne peut deviner votre devinaille.

— Je vais encore vous la redire :

« Partis à quatre,

« Quittés deux,

« Partis deux,

« Rentrés quatre,

« Trouvé six,

« Perdu deux

« Et nous sommes encore quatre. »

Je donne encore deux jours à la princesse pour la deviner.

La princesse avait beau réfléchir, elle ne pouvait savoir ce que cela signifiait. Elle décida sa seconde chambrière à aller trouver le bossu et à coucher avec lui s'il le fallait. Elle se déshabilla comme l'autre et ôta même sa chemise que le petit bossu cacha sous sa paille. Peu après le maître rentra et la chambrière fut forcée comme l'autre de s'en aller sans sa chemise.

Le lendemain la princesse vint elle-même pour savoir le mot de la devinaille ; mais au lieu du petit bossu elle trouva son maître qui lui dit aussi de se déshabiller. Quand elle n'eut plus que sa chemise, elle voulut se mettre au lit ; mais le garçon déclara qu'il ne dirait rien si elle gardait sa chemise ; elle l'ôta et le

garçon fourra aussi sa chemise sous son matelas. Il y avait quelque temps qu'ils étaient ensemble, lorsque le petit bossu rentra en faisant grand bruit :

— Comment faire ? dit le garçon à la princesse ; sauve-toi bien vite, ou le petit bossu qui est si méchant va nous tuer tous.

La princesse se leva aussi, et se cachant du mieux qu'elle put, elle retourna toute nue au palais.

Le lendemain le roi fit venir le bossu et son maître à sa cour, et leur dit :

— Ma fille n'a pu deviner votre devinaille ; c'est une blague, pour le sûr.

— Non, sire, et la voici : nous sommes partis quatre, chacun de nous était monté sur un cheval. Les chevaux ont crevé, et nous n'étions plus que deux ; il est survenu deux brigands à cheval : alors nous étions six ; mais ils ont mangé du pâté empoisonné ; nous avons pris leurs chevaux, et nous nous sommes trouvés quatre. Voici encore une autre devinaille :

« J'ai tiré trois coups,

« J'ai tué trois perdrix,

« Les perdrix se sont envolées,

« Et j'ai leurs plumes dans mon sac. »

Le roi et la princesse essayèrent encore de deviner celle-là, mais ils ne purent y arriver.

Alors le bossu dit :

— J'ai tiré trois coups et j'ai tué trois perdrix ; ces trois perdrix sont les deux chambrières de la princesse et la princesse à qui j'ai pris leur pucelage.

—Ce n'est pas vrai, s'écria la princesse ; ce n'était pas toi, vilain bossu.

—C'était mon maître, c'est tout comme. Les trois perdrix, ayant entendu du bruit, sont parties du lit ; mais comme je leur avais fait quitter leurs chemises, les voici dans mon sac et c'est la plume des perdrix.

Le roi était bien en colère d'être obligé de donner sa fille au petit bossu ; mais celui-ci déclara que si son maître consentait à lui donner sa sœur en mariage, il renoncerait à la princesse. Cet arrangement fut du goût de tout le monde ; ils firent de belles noces : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis tout bouillis, la fourchette sur le dos et la moutarde au cul, et qui voulait en coupait un morceau

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1879

Le couvre-sot

Il était une fois une jeune fille qui avait un galant ; il était sur le point de l'épouser quand il entendit dire qu'un jeune homme tout à fait riche devait venir la demander à ses parents. Comme il savait que ce garçon était d'un pays assez éloigné, il alla dans une auberge sur la route que le galant devait prendre et, quand celui-ci y arriva, ils se mirent à causer ensemble, et l'autre lui dit qu'il venait pour se marier.

— Connaissez-vous le langage du pays ? lui demanda le jeune homme.

— Non.

— Cela vous serait pourtant bien utile.

— Hé bien ! apprenez-le moi.

— Savez-vous comment s'appelle cette fenêtre ?

— Non.

— Cela s'appelle une cuisse.

— C'est singulier ; et comment nomme-t-on un chapeau ?

— Un couvre-sot. Et ce que la bonne femme est en train de suspendre (C'était une petite casserole) ?

— Je n'en sais rien.

— C'est un cul.

— Très bien, dit-il, comme je vous remercie !

Il monta dans son carrosse, et quand le père de la jeune fille le vit, il vint le recevoir le chapeau à la main.

— Ah ! mon ami, lui dit le jeune homme, remettez votre couvre-sot.

Le père était mécontent et ne le trouvait guère poli.

La fille était malade au lit ; le galant demanda à la voir tout de même, et on le fit monter dans sa chambre dont les deux fenêtres étaient ouvertes.

— Ah ! mademoiselle, lui dit-il, ce n'est pas étonnant si vous êtes malade ; vous avez les deux cuisses ouvertes.

Le père pensait : « Ce garçon ne vient ici que pour nous insulter, il m'a dit de mettre mon couvre-sot, et maintenant il dit que ma fille a les cuisses ouvertes ; c'est un mal élevé ! »

Comme le gars descendait, il vit une femme qui essayait d'atteindre une casserole pour faire de la bouillie à son petit enfant.

— Attendez, lui dit-il, je vais vous attraper votre cul.

— Ah ! c'est trop fort, s'écria le père.

Il mit le galant à la porte, et l'autre épousa la fille.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1881

Le chaumier

Un chaumier⁴⁷ qui était déjà vieux, avait épousé une femme jeune et gentille. Elle fit envie au recteur de sa paroisse : « Quel dommage, pensait-il, qu'un vieux couvreur en paille ait une si belle femme ! »

Et il disait à sa paroissienne :

— Si tu veux que je couche avec toi, je te donnerai bien de quoi.

Elle y consentit, et comme le bonhomme allait couvrir dans les villages, et qu'il y restait parfois à coucher, elle convint avec lui d'un signal :

— Je mettrai, dit-elle, un os sur le bout du mur de l'aire ; quand il aura le bout viré vers chez nous, mon mari sera là ; s'il est viré par ailleurs, vous pourrez venir sans crainte.

Un soir le bonhomme était arrivé sans être attendu, et il s'était couché avec sa femme. Elle avait oublié de virer l'os en dedans. Tout d'un coup elle entendit frapper, pan, pan ! à la porte.

⁴⁷ Artisan qui couvre les toits de chaume (paille).

— Qui est là ? dit le mari.

— Ah ! s'écria la femme d'un ton plaintif, que je suis malade ! que je suis malade ! J'ai manqué à virer l'os. Je vais mourir.

Le recteur qui était à la porte l'entendit bien ; elle se débattait tant et faisait si grand bruit, que son bonhomme ne pouvait dormir.

— Ah ! s'écriait-elle, j'empire, il faut aller me chercher le prêtre.

Le bonhomme y alla en toute hâte, et quand le recteur arriva, la femme se plaignait bien haut :

— Ah ! s'écriait-elle, j'ai manqué à virer l'os.

— Je crains qu'elle n'ait la fièvre cérébrale, dit le recteur.

— Croyez-vous, demandait le pauvre homme, qu'il y ait du danger ?

— Laissez-moi avec elle, je vais la confesser.

Et, tout en la confessant, il lui disait :

— Où pourrions-nous bien envoyer le bonhomme pour être à notre aise ?

— Envoyez-le, dit-elle, à Montpellier pour chercher l'eau de santé ! Il restera deux ou trois jours en route, et nous pourrons faire bombance pendant qu'il y sera.

Le vieux couvreur prit son bâton et mit dans la poche de son tout-rond⁴⁸ une bouteille pour rapporter l'eau de santé. Quand il fut parti, un coquetier⁴⁹ vint

⁴⁸ Une besace ou le pantalon bouffant.

⁴⁹ Marchand de coques (mollusques lamellibranches). Les marchands et marchandes de coques de la baie du Mont Saint-

à la maison de la femme qui lui dit, sachant qu'elle lui avait jadis joué des tours :

— Reviens ce soir, et tu auras ta part de fricot.

— Volontiers, répondit-il.

Le coquetier en se promenant rencontra le pauvre bonhomme qui s'était adiré⁵⁰ :

— Où vas-tu comme cela, bonhomme ?

— Je vais à Montpellier chercher l'eau de santé pour ma femme qui est bientôt morte, et j'en ai bien du chagrin.

— Ah ! vieux couvreur, elle t'a envoyé promener pour faire bombance avec le curé tout à son aise : ne sais-tu pas qu'il couche avec elle toutes les nuits que tu restes dehors ? Ils font un grand repas ce soir, et ils m'y ont invité, je te mettrai dans ma jaille⁵¹ si tu veux, et tu verras tout ce qui va se passer.

Le bonhomme monta dans la jaille, et il arriva sur le dos du coquetier au moment où ils allaient se mettre à table. Il y avait dans le foyer un canard à la broche.

— Le canard n'est pas cuit, dit la servante qui avait nom Perrine ; si j'avais su, je l'aurais mis de meilleure heure.

— Passons à table, dit la femme, nous allons boire verre de vin en attendant.

Michel rayonnaient sur tout l'arrière pays, jusqu'à Fougères et Vitry. Les vendeurs ou vendeuses de coques étaient réputées pour leur bagout. Dans le parler fougérois du XX^e siècle une « vendeuse de coques » était une vantarde.

⁵⁰ Ancien français : égaré.

⁵¹ Hotte.

Dit le recteur :

— Il faut dire chacun sa petite chanson pour rire ; nous ne pourrions bien manger sans cela.

— Commencez, Monsieur le recteur.

— Non, répondit-il, à vous, Madame.

Et elle dit :

« Mon mari est à Montpellier,

« Chercher de l'eau pour ma santé,

« Pour la santé de ma maison.

« Kyrie eleison. »

Le recteur à son tour :

« J'ai un bon canard pour souper,

« Une jolie femme pour mon coucher,

« Kyrie ! »

— À vous, coquetier.

— Je ne sais trop ce que je vais dire ; mais voici ma chanson :

« J'ai un coq dans ma jaille,

« Qui n'a pas encore chanté

« Mais qui va crier : Kyrie ! »

— C'est très bien ; mais vous Perrine, il faut aussi dire votre conte comme les autres.

— Ah ! non, dit-elle, je n'en sais point.

— Si, si, il faut en dire un.

Elle commença ainsi :

« J'ai bien compris dans vos chansons

« Que mon maître était à la maison,

« Kyrie eleison. »

Le bonhomme sauta alors hors de la jaille, saisit un bâton, et se mit à en frapper sa femme et le recteur, puis il s'enferma avec le coquetier et Perrine, et ils mangèrent le canard.

J'allais aussi pour y entrer, mais je m'en fus quand j'entendis tant de coups de bâton rouler⁵².

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1880

Variante angevine

Il y avait une fois un bonhomme que sa femme envoya chercher une cruche à la ville ; sur son chemin il rencontra un coquetier qui lui dit :

— Ah ! mon pauvre bonhomme, le curé est en train de fricoter chez toi.

— Ce n'est pas vrai.

— Que veux-tu parier ?

— Si tu as raison, je te donnerai la récolte de blé qui est dans mon grenier.

— Monte dans ma hotte et tu verras.

Le coquetier arrive à la maison dont la porte était fermée, et il y frappe.

— Qui est là ?

— C'est moi, le coquetier.

⁵² Tradition de conteur qui n'aurait su être un bon conteur s'il n'avait été, peu ou prou, témoin des faits qu'il rapportait ; véridique ou faux-témoin importait peu. Nous avons été personnellement témoin du respect qu'on accordait autrefois à cette espèce tristement menacée des « grands mentoux ».

— Ah ! c'est vous, coquetier, venez avec nous, vous allez être de la fête.

Et elle le fit asseoir à côté du curé.

Quand ils eurent bien mangé, on convint que chacun aurait dit une histoire. Ce fut la bonne femme qui commença :

« J'ai envoyé mon mari

« À la fontaine devers midi,

« Chercher de l'eau pour me guérir ;

« Monsieur l'curé me guérira,

« Alléluia ! »

Le coquetier chanta à son tour :

« J'ai un vieux coq dans mon panier,

« L'y a longtemps qu'i' n'a chanté,

« Quand i' chantera on s'étonnera.

« Alléluia. »

Le bonhomme qui était dans la hotte chanta aussi :

« Fermez les portes, tournez les clés :

« Le coquetier a gagné mon blé ;

« C'est le curé qui le paiera.

« Alléluia. »

Quand le curé entendit cette voix qui sortait on ne sait d'où, il s'écria :

— Vade, vade retro, Satana.

Jean le Matelot

Il y avait une fois trois jeunes gens qui allaient voir une jeune fille. L'un d'eux s'appelait Jean le Matelot, et des deux autres l'un était perruquier et l'autre boulanger, et c'est par le nom de leur profession qu'on les désignait généralement.

Depuis un an ils passaient régulièrement leur soirée chez leur bonne amie, et sa mère leur dit qu'il y avait déjà longtemps qu'ils courtaient sa fille, qu'elle les trouvait aimables tous les trois ; mais que comme sa fille ne pouvait en épouser qu'un seul, celui qui le lendemain montrerait les mains les plus blanches deviendrait le mari de la fille. Jean le Matelot était bien désolé de cette décision, car il n'espérait guère être choisi comme mari de sa bonne amie, lui qui avait toujours les mains dans la brai⁵³ et le goudron ; et les deux galants disaient en se moquant du marin :

— À coup sûr, ce ne sera pas Jean le Matelot qui aura la fille !

Le perruquier disait :

⁵³ La résine (gaulois braeus).

— J'ai plus de cent personnes auxquelles je dois couper les cheveux et faire la barbe, et je me savonnerai si bien que c'est moi qui aurai les mains les plus blanches.

— Je les aurai, répondait le boulanger ; encore plus blanches que toi : j'ai à cuire deux fournées de pain dont je boulangerai la pâte ; je me laverai les mains à l'eau douce et à l'eau tiède, et nous verrons demain soir qui aura les mains les plus blanches.

Jean le Matelot s'en alla tout désespéré chez son armateur.

— Qu'avez-vous donc, Jean le Matelot ? Vous avez la mine bien triste ce soir.

— Oui, répondit-il, et ce n'est pas sans raison ; car la mère de ma bonne amie a dit à ses galants qu'elle donnerait sa fille à celui qui aurait les mains les plus blanches, et c'est demain soir que doit avoir lieu l'épreuve.

— Va-t'en demain au navire travailler comme à l'ordinaire, dit l'armateur ; puis, ton ouvrage fini, prends tes habits des dimanches et viens me trouver ; je te donnerai de quoi blanchir tes mains, et sois sûr que c'est toi qui auras la fille.

Au soir, l'armateur mit dans une des mains de Jean une poignée de pièces de cinq francs, et dans l'autre une poignée de louis d'or. Les trois jeunes gens se rencontrèrent sur le chemin qui conduisait chez la fille, et le perruquier et le boulanger, tout en gouaillant Jean le Matelot, l'invitèrent à venir boire sa part d'une bouteille de vin.

— Ah ! dit Jean le Matelot quand il en eut bu un verre, voilà du bon vin de Champagne.

— C'est, répondirent les deux compères, du vin de cinq francs la bouteille.

Jean alla trouver la maîtresse du café, et lui demanda combien coûtait en effet ce vin.

— Cinq francs, dit-elle.

— Et en avez-vous qui coûte vingt francs le litre ?

— Oui, il est facile de vous en servir.

— Apportez-en un litre, dit Jean.

Tout en buvant le vin que Jean avait fait venir, le perruquier se moquait de lui, en disant :

— Voilà du vin qui ne pique pas la langue, il vaut bien trois francs cinquante ou quatre francs.

— De quel prix est votre vin ? demanda Jean à l'hôtesse.

— De vingt francs, répondit-elle.

— Tenez, les voilà.

Le perruquier disait au boulanger :

— Moi qui croyais qu'il n'avait pas d'argent, et il semble en avoir plus que nous.

Les voilà tous trois qui frappent à la porte du logis de leur bonne amie, et qui y entrent. La mère avait préparé un petit repas, et elle invita les galants à s'asseoir, ce que le boulanger et le perruquier firent sans se laisser prier, mais Jean n'osait se mettre avec les autres parce qu'il avait les mains sales. À la fin, il vint pourtant s'asseoir à côté de la jeune fille, et les deux autres galants l'épiaient pour voir s'il ne lui faisait pas

la cour. Quand ils eurent bien soupé, la bonne femme pria ses invités de venir se chauffer dans le foyer, car on était en hiver et il faisait froid.

— Maintenant, dit-elle, je vais voir qui a les mains les plus blanches. Qui va montrer les siennes le premier ?

Ce fut le perruquier qui commença à subir l'examen :

— Vous avez les mains blanches, bien blanches, dit la mère ; mais il vous est resté un poil sous l'ongle.

— Ah ! c'est vrai, répondit le perruquier, je ne l'avais pas vu.

— Cela ne les empêche pas d'être blanches tout de même.

Quand vint le tour du boulanger :

— Vos mains, dit la mère, sont encore plus blanches que celles du perruquier, mais il vous est resté un peu de pâte sous l'ongle.

Jean le Matelot vint à son tour ; et au lieu de montrer ses mains, il attira de sa poche une poignée de pièces de cinq francs et une poignée de louis d'or.

— Ah ! s'écria aussitôt la bonne femme, voilà celui qui a les mains les plus blanches et c'est celui-là qu'il nous faut.

Jean le Matelot fixa le jour de ses noces à quinze jours de là, pour avoir le temps de prier ses amis. Le perruquier et le boulanger, voyant que leur bonne amie allait se marier, résolurent dès le lendemain d'aller demander chacun une fille en mariage. Huit jours avant la noce, Jean dit à sa future :

— J'ai oublié d'inviter à notre mariage le perruquier et le boulanger.

— Il est encore temps de les prier ; va les trouver tous les deux.

Jean arrive chez le perruquier et lui dit :

— Voulez-vous venir à mes noces ?

— Volontiers, répondit-il, quand sont-elles ?

— Mardi prochain.

— Ah ! c'est ce jour-là que je me marie aussi moi, ce qui fait que je ne peux accepter.

Jean alla ensuite chez le boulanger pour l'inviter à ses noces :

— Quand ont-elles lieu ?

— Mardi prochain.

— Et les miennes aussi, et je ne peux y aller.

Les trois paires de noces arrivèrent dans le bourg en même temps, et ils se marièrent à la mairie et à l'église.

Jean le Matelot passa quelques jours à se réjouir comme c'est l'usage ; puis il dit à sa femme :

— Voilà trois jours que je suis marié, il est temps que je retourne travailler à bord de mon navire. À midi tu viendras m'apporter à manger.

Jean le Matelot s'en alla à bord, tout joyeux d'avoir une jolie petite femme. À midi, elle lui mit son dîner dans un panier, et comme elle le portait, elle rencontra le perruquier qui lui dit.

— Bonjour, ma petite dame, comment allez-vous ?

— Pas mal, je vous remercie.

— Votre mari va-t-il rentrer ce soir à la maison ?

— Je n'en sais rien ; mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je voudrais bien coucher avec vous ce soir ; si vous y consentez, je vous donnerai mille francs.

— Je vous dira cela en repassant.

Un peu plus loin, elle vit venir le boulanger qui lui tint le même propos et elle lui fit la même réponse. Elle arriva au navire et dit à Jean le Matelot :

— Tiens, voilà ta soupe, ta viande et ton cidre que je t'apporte.

Jean l'embrassa pour sa peine, et elle lui dit :

— J'ai rencontré en venant ici le perruquier et le boulanger qui m'ont tous les deux demandé si tu reviendrais ce soir à la maison.

— Qu'as-tu répondu ?

— J'ai dit que je n'en savais rien et qu'à mon retour je leur donnerais une réponse ; ils m'ont dit que si je voulais coucher avec eux, ils me donneraient mille francs chacun.

— Il faudrait dire au perruquier de venir à sept heures et demie, et au boulanger d'arriver à huit ; tu leur apprêteras un petit repas ; mais tu auras soin de ne pas te coucher avant neuf heures.

Les deux galants qui voulaient faire cocu Jean de Matelot arrivèrent à l'heure et se mirent à souper. Ils finirent par tirer à la courte-paille pour savoir celui qui aurait couché le premier avec la femme, et le sort désigna le boulanger. Le perruquier dit que le lit était

bien assez large pour trois, et les deux galants comptèrent l'argent, que la femme enferma à clé dans son armoire, en faisant résonner son trousseau.

Le boulanger et le perruquier se déshabillèrent et ils étaient en chemise lorsqu'on entendit frapper à la porte.

— Qui est-ce qui est là ?

— C'est moi, Jean le Matelot.

— Ah ! dit-elle, c'est mon mari. Où vous cacherais-je donc bien ? Tenez voilà un grand panier à coulisse qu'on suspend au plancher avec une corde ; mettez-vous dedans, je vous remonterai, et l'on ne s'apercevra pas que vous êtes là.

— As-tu fini de me faire attendre ?

— Je vais tout de suite, je suis à mettre mon cotillon de dessous.

Quand le mari fut entré, il ne fit pas mine de savoir que les deux galants étaient là.

— Comme tu as du fricot ce soir !

— C'est pour toi que l'ai fait et je t'attendais.

— Qui a mis ces belles pâtisseries là ?

Le boulanger qui les avait apportées et entendait tout du panier se gardait de répondre, et ainsi fit aussi le perruquier quand on parla des belles poires qui étaient sur la table.

— Ma foi, dit Jean, puisque nous avons tant de bien ce soir, j'ai envie d'inviter le perruquier et le boulanger à venir en manger leur part avec leurs femmes. Va t'en les chercher.

Elle partit et arriva chez la femme du boulanger qu'elle invita :

— Je ne sais pas, dit-elle, où est mon mari ; il est peut-être au cabaret à jouer aux cartes, mais je vais aller avec vous.

La femme du perruquier dit la même chose, et les trois femmes arrivèrent à la maison de Jean le Matelot. Quand ils eurent bien soupé, Jean dit :

— Je boirai bien un peu de thé, va t'en en chercher, Marie.

— Je vais aller avec vous, dit la femme du boulanger.

Quand les deux femmes furent parties, Jean le Matelot se mit à serrer de près la femme du perruquier et il la coucha sur le lit, et joua avec elle le jeu de la chandelle qui fond, pendant que le perruquier, qui voyait tout de son panier, disait, tout chagrin :

— Je voulais le faire cocu, mais c'est moi qui le suis par lui et à ma barbe.

Les femmes qui étaient à chercher le thé revinrent ; mais elles avaient oublié le sucre. La femme du perruquier s'offrit à accompagner Marie jusqu'à chez l'épicière, et Jean le Matelot resta seul avec la femme du boulanger : il la coucha sur le lit, et pendant qu'il la baisait, le boulanger disait :

— Nous voulions le faire cocu, et c'est lui qui nous le fait, et devant nous encore.

En buvant le thé, la femme du boulanger et celle du perruquier qui étaient de belle humeur, demandèrent à Jean le Matelot de leur montrer comment il faisait en mer ; quand arrivait un grain :

— Je ne peux pas mieux vous le faire voir qu'à l'aide de ce panier qui est en l'air. Supposez que ce soit un hunier, et que la brise ne soit pas très forte, on l'amène en douceur ; si le grain devient plus violent, on l'amène en pagale⁵⁴.

Voilà le panier par terre avec les deux gaillards en chemise qui se sauvaient de leur mieux, mais non assez à temps pour éviter des coups de bâton que leur donna Jean le matelot.

— Qu'est-ce que cela, disaient les femmes.

— Ce sont des voleurs, répondait Jean.

Elles coururent après les deux hommes qui se sauvaient :

— Ah ! dit la femme du boulanger, c'est mon mari !

— C'est le mien aussi, criait la femme du perruquier. Si j'avais su cela, je ne serais pas venue ici.

Recueilli Haute-Bretagne, en 1879

⁵⁴ Terme propre à l'Ille-et-Vilaine : *tomber en tas, s'affaisser*. Orain donne comme exemple : « Ces sacs de blé-na (blé noir) sont chés (tombés) en pagale dans la grange. »

Le gardeur de lièvres

Il y avait une fois un roi dont la fille était en âge d'être mariée. Il fit publier au son du tambour qu'il donnerait la princesse en mariage à celui qui apporterait au château les plus belles pommes d'orange. Une bonne femme qui avait des oranges dans son jardin en cueillit trois des plus belles qui se pussent voir, les mit dans un panier, et dit à son fils aîné de les porter au château. C'était un garçon grand et fort, qui ne craignait personne, mais qui avait l'habitude de parler aux gens comme à ses chevaux, c'est-à-dire avec peu de politesse.

À quelque distance de la ferme, il rencontra une vieille chercheuse de pain qui marchait péniblement en s'appuyant sur un bâton ; en entendant le pas délibéré du jeune gars, elle se retourna et lui dit :

— Que portez-vous dans ce panier ?

— Des patates, la vieille.

— Hé bien ! je souhaite qu'elles soient de la plus belle espèce qu'on ait jamais vue.

Quand le gars découvrit son panier en présence du

roi, au lieu de contenir des pommes d'orange, il était rempli de pommes de terre.

— Va-t'en, insolent, s'écria le roi ; ce que tu m'apportes est à peine bon pour mes cochons.

Le garçon s'enfuit en toute hâte, et il se garda bien de raconter sa mésaventure à sa mère. Il dit seulement qu'on n'avait pas voulu le laisser entrer. Le lendemain, la bonne femme cueillit encore des pommes d'orange, et dit à son second fils d'être bien poli en y entrant ; car elle pensait que c'était la grossièreté et l'insolence de son aîné qui l'avaient empêché de réussir. Il rencontra à son tour la vieille qui lui demanda ce qu'il avait dans son panier.

— Des œufs de coucou, répondit-il en se moquant.

— Amen, dit la pauvrese.

Quand le roi ouvrit le panier, et qu'il le vit rempli des œufs de cet oiseau de mauvais présage, il se coléra encore plus que la veille, et ordonna à ses domestiques de mettre à la porte celui qui osait ainsi se moquer de son seigneur. Les gens du château ne se le firent pas dire deux fois, et le malheureux garçon revint à la maison, les habits en désordre, tout éclopé et tout penaud.

Il y avait à la ferme un troisième enfant qui était tout petit et n'avait point la grosse santé de ses frères ; mais il était fin comme la pointe d'une aiguille, et son bon caractère le faisait aimer de tout le monde. Il pensa que ses aînés avaient fait quelque sottise, et il se promit de se conduire de manière à parvenir sans encombre jusqu'au roi. Il prit ses habits des dimanches, et demanda à sa mère la permission d'al-

ler porter au roi des pommes d'orange. Elle refusa d'abord de lui en cueillir, en lui disant que ses frères avaient mal réussi, mais il la supplia tellement, il fut si câlin et si boudet⁵⁵, qu'elle finit par lui donner de belles pommes d'orange, et il partit avec son petit panier au bras. Il trouva aussi la vieille mendicante qui lui dit :

— Bonjour, mon jeune gars. Que portes-tu dans ton panier ?

— Des pommes d'orange pour épouser la fille du roi.

— Tu voudrais donc bien te marier avec la princesse ?

— Ah ! oui, car je serais riche, et je pourrais faire du bien à ma mère sur ses vieux jours.

— Hé bien ! si le souhait d'une pauvre vieille peut t'être utile, je désire que tes oranges soient les plus belles qu'on ait jamais vues.

Les domestiques du château ne voulurent point d'abord le laisser entrer, car ils pensaient que le roi serait très irrité si on lui jouait encore une farce ; mais le jeune gars leur parla d'un ton si doux et si poli qu'ils allèrent demander au monarque s'il voulait voir les pommes d'orange qu'on lui apportait.

— J'y consens, dit-il, mais si ce garçon a l'audace de vouloir me tromper et se moquer de moi comme les autres, il sera pendu.

⁵⁵ Ou *bedet*, mignon, gentil, aimable. Propre à l'Ille-et-Vilaine. On dit plutôt *boudet* dans le nord (vallée de la Rance) et *bedet* au sud.

Ses oranges furent trouvées belles et chacun se récriait sur leur grosseur et leur bonne mine. Mais quand la princesse vit ce petit garçon maigriot et assez mal vêtu, elle refusa de l'épouser, et dit à son père de chercher un prétexte pour éluder sa promesse.

— Tu peux épouser ma fille, dit le roi ; mais auparavant il faut que tu subisses une épreuve. Tu vas aller dans la forêt avec un lièvre ; tu le garderas pendant trois jours, en ayant soin de le ramener ici tous les soirs, et le troisième jour, il faudra que tu rapportes une panérée⁵⁶ de vérités.

On lâcha le lièvre à la lisière de la forêt, et il s'enfuit à toutes jambes : le petit gars s'assit sur une pierre, et il se mit à pleurer. Comme il s'essuyait les yeux, il vit devant lui la bonne femme qui lui demanda pourquoi il était affligé.

— Ah ! dit-il, j'ai porté les pommes d'orange au roi ; mais on n'a pas voulu me donner la princesse à moins que je ne puisse garder pendant trois jours un lièvre. Et comment le pourrai-je, puisqu'il vient de s'échapper sitôt qu'il a été lâché !

— Tiens, petit gars, voici une baguette : quand tu voudras que le lièvre revienne à toi, tu en frapperas trois coups et il accourra aussitôt. Mais on va venir te demander à l'acheter : ne le cède à personne qui vive, à moins qu'en échange, il ne consente à te donner un morceau de sa peau.

Le petit gars se hâta de frapper trois coups, et aussitôt le lièvre accourut, et quand il fut bien sûr de

⁵⁶ Un plein panier.

pouvoir le faire revenir à sa guise, il le laissa se promener dans la forêt. Bientôt il arriva un seigneur qui voyant le jeune garçon avec une petite baguette à la main, lui demanda ce qu'il faisait là.

— Je garde un lièvre, répondit-il, en sifflant comme pour appeler ; mais en même temps, il frappait trois coups sans faire mine de rien, et le lièvre accourut.

— Vends-moi ton lièvre, dit le Seigneur, je t'en donnerai autant d'argent que tu voudras.

— Je ne désire point d'argent, répondit le gars, je ne veux qu'un petit morceau de peau⁵⁷ pris dans la paume de votre main.

Le seigneur se récria, mais comme le roi l'avait envoyé pour tâcher d'avoir le lièvre, il finit par consentir, et laissa le gars lui tailler une petite bande de peau avec son couteau. Il prit ensuite le lièvre, et le garçon ramassa la peau dans un coin de son mouchoir auquel il fit un nœud. Quand le seigneur eut le dos tourné, il frappa trois coups, et aussitôt le lièvre accourut, et le soir en rentrant au château il le montra au roi.

Le lendemain, il retourna à la forêt avec son lièvre, et pour passer le temps, il se mit à ramasser des

⁵⁷ « Dans les contes des bretons armoricains et des Gaëls de l'Écosse occidentale, il est souvent fait mention d'une étrange coutume d'après laquelle, lorsqu'un engagement lie deux hommes, celui qui manque à sa parole se laisse tailler une bande de peau et n'essaie point de se soustraire à cette torture... » (Sauvé). D'où le proverbe : *Kik pe groc 'henn an bezo*, « J'aurai chair ou peau ». La livre de chair exigée par le marchand de Venise de Shakespeare serait issue de cette tradition.

lucets⁵⁸. Vers midi, il vit venir le carrosse du roi, qui s'arrêta à quelque distance, et le prince vint seul lui demander à acheter son lièvre. Il s'était déguisé, mais le petit gars le reconnut bien.

— Je ne le vendrai, dit-il, ni pour or ni pour argent ; mais il est à vous si vous voulez me donner un morceau de votre peau.

— Comment ! s'écria le roi.

— Ah ! peu m'importe l'endroit où il sera pris : si vous voulez, ce sera sur vos fesses⁵⁹, cela vous fera moins de mal et on ne s'en apercevra pas.

Le roi finit par consentir, et le gars fit un nœud à son mouchoir et y serra la peau royale, puis il donna le lièvre au prince qui le mit lui-même dans le coffre de sa voiture. Le petit gars, quand vint le soir, frappa trois coups ; à ce moment même on ouvrait le coffre de la voiture, et le lièvre se sauva sans qu'on pût l'arrêter ; et en rentrant, le petit garçon le ramena avec lui.

Le lendemain la princesse alla à la forêt et demanda à son tour à acheter le lièvre.

— Je ne le vends pas, répondit le petit gars, et vous ne l'aurez ni pour or ni pour argent, mais je vous en ferai cadeau si vous voulez me donner votre pucelage.

La princesse fut sur le point de se fâcher ; mais voyant qu'il n'y avait personne aux environs, elle sui-

⁵⁸ Des myrtilles. Expression propre, semble-t-il, aux environs de Paimpont.

⁵⁹ Un contrat de vente d'animal – une chèvre – dans la geste de Trobert comporte un poil de cul.

vit le petit gars dans un coin de la forêt. Il lui enleva son pucelage et le serra dans son mouchoir à côté de la peau du roi et de celle du seigneur, puis il lui donna le lièvre. Elle le ramassa dans son tablier, mais il n'y resta pas longtemps, car le gars frappa trois coups de baguette et il revint aussitôt. Au soir, il ramena le lièvre au château et réclama la main de la princesse.

— Il te reste, dit le roi, à accomplir la seconde partie de l'épreuve ; où est ta panerée de vérités ?

— La voici, dit le garçon en défaisant un des coins de son mouchoir. Ordonnez à ce seigneur d'ouvrir la main...

— Oui, oui, c'est vrai ! s'écria le Seigneur.

— J'ai encore un morceau de peau, et il serait facile de voir où il a été pris...

— Ne dis rien, s'écria le roi.

— Voici, continua le gars, une petite peau que j'ai prise à une belle demoiselle que j'ai dépucelée dans la forêt.

— Ah ! coquin, s'écriait la princesse, si j'avais su que tu le dirais...

— Comment ? C'était toi ! dit le roi.

— Oui, mon père.

— Alors, épouse ce garçon : il est aussi fin qu'un vieux sorcier.

Ils se marièrent et ils firent de belles noces, et moi qui y étais, on me mit à m'en aller au soir, et c'est tout ce que j'en vis.

Recueilli Haute-Bretagne, en 1879

La chique

Il y avait une fois un matelot qui s'appelait La Chique ; il demanda à son capitaine la permission de descendre à terre.

Pendant qu'il s'y promenait, une belle dame l'appela par la croisée :

— Venez ici, dit-elle, je veux vous parler.

Il ne se fit pas prier ; la dame l'invita à souper, et lui dit de rester jusqu'au lendemain matin puisqu'il avait une permission. Le lendemain, il arriva à son bord deux heures après la fin de sa permission.

— Pourquoi es-tu en retard ? lui demanda son commandant.

— C'est une dame qui m'a appelé, et je suis resté à coucher avec elle.

— Raconte-moi cela, La Chique.

Le matelot fit le récit de point en point et décrivit l'appartement et la dame, si bien que le capitaine reconnut sa maison et sa femme.

— Retourneras-tu, dit-il, chez cette belle dame ?

—Oui, répondit La Chique, elle m'a fait promettre de revenir.

—Je te donne encore permission, et voici vingt francs pour t'amuser, dit le capitaine.

Comme La Chique était couché avec la dame, le commandant arrive et frappe à la porte.

—Ah ! dit-elle, c'est mon mari : où te cacher ?

Elle le fit se mettre dans une statue qui était creuse puis elle alla ouvrir au capitaine.

—Tu m'as fait bien attendre, dit-il en dégainant son sabre, il y avait quelqu'un avec toi. Je vais le tuer.

Il fouilla partout et ne trouva personne : quand il fut parti, La Chique sortit de sa cachette et retourna à bord :

—Qu'as-tu fait cette nuit ? demanda le capitaine.

—Ah ! dit La Chique, je suis retourné chez la dame, mais cette fois, je n'ai pas été tranquille. Le mari est venu, il a tiré son sabre, et fait le tremblement ; mais j'étais bien caché dans une statue creuse, et il n'a pu me trouver.

—Iras-tu encore chez la dame ?

—Tant que vous voudrez, capitaine, je ne demande que cela.

—Hé bien ! je te donne permission et voici vingt francs pour faire le garçon.

À peine était-il couché avec la dame, que le commandant frappe à la porte :

—Ah ! voici encore mon mari : où te cacher ? Tiens, mets-toi derrière ce grand manteau.

Le commandant dégaine son sabre, frappe la statue et la met en pièces, puis il cherche partout, mais ne songe pas au manteau. Quand La Chique fut de retour à bord, le commandant lui demanda des nouvelles de sa nuit.

— Le mari est encore revenu, il a fait du tapage, et sabré la statue, mais j'étais derrière un manteau, et il ne m'a pas vu.

— Retourne encore et demain, dit le commandant.

— Ça n'est pas de refus, capitaine.

Le capitaine vint encore frapper à la porte, le marin se sauva en grimpant par la cheminée, et le capitaine se précipita l'épée à la main sur le manteau qui était dans la croisée, et le transperça ; mais il n'y avait personne derrière.

Le lendemain matin, le capitaine dit à La Chique :

— Comment cela s'est-il passé cette nuit ?

— Ah ! mon homme est encore revenu, il a juré et tempêté, et a passé son épée à travers son manteau, mais j'étais dans la cheminée, bien en sûreté.

— Retourne ce soir, dit le commandant en lui donnant vingt francs.

Pendant la journée, le commandant fit apporter des fagots tout autour du château, et en mit aussi dans les chambres.

— C'est mon mari : où te fourrer ? Tiens, je vais te mettre dans ce grand coffre, ses papiers dedans, et il aura soin de l'emporter ; quant à moi, il ne me brûlera pas.

Le capitaine entra, et après avoir cherché partout

sans succès, il commanda à deux matelots de porter le coffre à bord ; puis il mit le feu au château, après avoir placé tout autour des sentinelles auxquelles il avait donné l'ordre de tirer sur ceux qui sortiraient du château. Quand la Chique fut un peu éloigné, il cria :

— Ohé ! les gars ouvrez dont un peu la malle.

Il sortit et la referma, puis il alla prendre son fusil et son sabre, et vint prendre son rang parmi les matelots qui faisaient le guet, et il disait tout haut :

— Si quelqu'un sort du château, je ne le manquerai pas.

Quand le capitaine le vit à son poste, il lui dit :

— Tiens, voilà cent francs, fous-moi le camp, et que je ne te revoie jamais.

La sauce

Il y avait une fois un domestique qui cherchait à se gager. Il rencontra un monsieur qui lui dit :

— De quel état es-tu ?

— Je suis de tous états ! Que vous faut-il ?

— Un cuisinier.

— Je suis cuisinier.

Le monsieur ne lui demanda pas son nom ; et quand il arriva à la maison, il dit à sa femme qu'il avait loué un domestique.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Ma foi, je n'ai pas pensé à lui demander son nom.

Quand la dame vit le domestique, elle lui demanda comment il se nommait :

— Je m'appelle *Le Rideau*, Madame.

Le monsieur rentra et lui dit :

— Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Ah ! Monsieur, répondit-il, j'ai un bien drôle de nom. J'ai nom : *J'enrage*.

La demoiselle vint à son tour et lui dit :

— Quel est votre nom ?

— Ah ! répondit-il, je l'ai dit à votre papa et à votre maman ; mais je ne vous le dirai pas.

— Si, si.

— Je m'appelle *La Sauce*.

Au dîner on servit un plat où il y avait de la sauce. La demoiselle qui la trouvait à son gré, disait à chaque instant :

— Ah ! la bonne sauce ! Ah ! la bonne sauce !

— Tu en manges trop, tu seras malade !

Après le souper le cuisinier alla à la chambre de la demoiselle pour druger⁶⁰ ; il se coucha sur elle, et comme il la pressait, elle criait :

— Maman, *La Sauce* me gêne ! *La Sauce* me gêne !

— Je t'avais bien dit que tu en mangeais trop.

Mais comme elle continuait de se plaindre, sa mère monta, et elle cria à son mari.

— Viens vite, *Le Rideau* est au lit de mon enfant !

— Est-ce que ce n'est pas là sa place ? répondit-il.

Il monta à son tour, et quand le domestique le vit, il s'enfuit, et le monsieur courait après lui en criant :

— *J'enrage ! J'enrage !*

Ses domestiques le saisirent et il leur dit :

— Mais ce n'est pas moi qu'il fallait arrêter, mais mon cuisinier.

— Ah ! notre maître, vous criiez : « *J'enrage*, et nous croyions que vous enragiez. »

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1881

⁶⁰ Ancien français *druger* : plaisanterie, bagatelle. Voir note 30.

Comme vous

Un bourgeois rencontra un jeune garçon à la mine éveillée, et il lui demanda s'il voulait entrer à son service :

— Volontiers, Monsieur, dit-il.

— Comment t'appelles-tu ?

— *Comme vous voyez.*

— C'est bien, va au logis, présente-toi de ma part et on te dira ce qu'il y a à faire.

Le garçon dit à la cuisinière qu'il se nommait *Le Chat*, au garçon qu'on l'appelait *Moi-même*, et quand la maîtresse de la maison lui demanda son nom :

— *Embrasse-la*, répondit-il.

— Va, dit la dame, te présenter à ma fille qui est dans sa chambre.

La demoiselle lui demanda son nom :

— *La Goutte*, répondit-il en l'embrassant.

— Maman, dit la jeune fille, *La Goutte* me tient.

— Allonge-toi, et te remue un peu.

Un moment après, elle cria :

— *Embrasse-la !* pour appeler son serviteur.

— Vous voyez bien, Mademoiselle, que je ne fais qu'obéir aux ordres de votre mère.

Et il continua à presser la fille de se laisser faire et elle se laissa baiser, croyant que sa mère le lui ordonnait. Quand il descendit à la cuisine, et il y prit tout ce qu'il y avait de meilleur, et comme la cuisinière criait qu'on la volait :

— Qui est-ce ? dit sa maîtresse ?

— C'est *Le Chat*.

— Mets-le à la porte.

L'autre garçon en voyant le voleur s'enfuir, courut après, et l'atteignit sur le bord de l'étang ; mais le rusé compère le poussa si adroitement qu'il tomba à l'eau. Il se mit à pousser les hauts cris, et son maître arrivé au bruit lui demanda qui l'avait jeté là.

— *Moi-même*, répondit-il.

— Alors, restes-y.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1878

Le Mahi-Maha

Il y avait une fois dans une ville capitale un homme qui était orfèvre de son état. Comme il avait la réputation d'être habile et de pouvoir faire tout ce qu'il voulait, le roi le fit un jour appeler et lui dit :

— Orfèvre, il faut que tu me fasses un Mahi-Maha.

— Comment voulez-vous que je le puisse ? Je ne sais ce que c'est.

— Arrange-toi comme tu voudras, dit le roi ; si d'ici un mois je n'ai pas le Mahi-Maha, je te fais chasser de mon royaume et je publierai partout que tu ne sais pas ton métier.

L'orfèvre rentra à la maison bien affligé, et il dit à sa femme :

— Le roi m'a commandé un Mahi-Maha, et m'a menacé, Si je ne pouvais le lui donner d'ici un mois, de me chasser de son royaume. Comme je ne sais ce qu'il me demande, je pense qu'il vaut mieux que j'aille m'établir ailleurs que d'être chassé à ma honte de ce pays-ci. Reste à garder la boutique, et quand j'aurai trouvé un bon établissement, je reviendrai te chercher.

Il se mit en route, et il marcha longtemps.

Un jour qu'il était fatigué, il fit la rencontre d'une Fête⁶¹ qui lui dit :

— Où vas-tu comme cela, mon brave homme ?

— Je n'en sais rien je suis orfèvre, et je suis parti pour chercher un établissement.

— Tu paraissais bien lassé !

— Oui, car il y a longtemps que je marche ; mais ce qui me gêne le plus, c'est que j'ai soif, et que je ne trouve pas d'eau.

— Tiens, lui dit la Fête, voici une baguette ; ta en frapperas trois coups sur le premier rocher que ta trouveras, et par sa vertu, il en jaillira une fontaine. Voici de plus un verre d'argent pour boire dedans.

L'orfèvre frappa le premier rocher qu'il rencontra, et par la vertu de sa baguette, il en sortit une fontaine qui était claire comme on ne peut pas voir. Il emporta avec lui sa baguette, pour s'en servir pendant son voyage.

Il y avait bien du temps qu'il était parti de chez lui, quand il rencontra une autre Fête qui lui dit :

— Te voilà qui voyages, et ta femme se marie demain. Mais ta peux, par la vertu de la baguette que ta as, être rendu chez toi demain soir, et ta pourras punir ta femme si ta le désires. Sous quelle forme veux-ta rentrer chez toi ? En chien ou en chat ?

— En chat, répondit l'orfèvre, je serai plus libre de mes mouvements.

⁶¹ Une fée (du latin *fata*).

— Hé bien, que ce soit en chat, dit la fée.

L'orfèvre arriva dans son pays, et le soir au moment où les nouveaux mariés allaient se coucher, il se cacha sous leur lit, et il était sous la forme d'un chat. Quand sa femme fut à moitié déshabillée, elle prit à la main son pot de chambre, et se mit dessus pour pisser. Aussitôt l'orfèvre dit :

— Par la vertu de ma baguette, attache là !

Aussitôt elle fut collée si dur qu'elle ne pouvait retirer sa main ni changer de position. Elle appela son nouveau mari à son secours, et il essaya de la décoller mais l'orfèvre dit encore :

— Par la vertu de ma baguette, attache là !

Et le nouveau marié resta les deux mains collées sur le pot. La femme se mit à crier au secours. Il vint des voisins et des amis en foule ; mais à mesure qu'ils s'approchaient du pot de chambre, ils y étaient collés par la baguette de l'orfèvre, et quand il n'y eut plus de place, ils restaient collés les uns aux autres. La chambre fut bientôt remplie. Il y en avait tout au long de l'escalier et jusque dans la rue. Mors l'orfèvre descendit et reprit sa forme naturelle.

— Voilà, dit-il, un commencement de Mahi-Maha ; je vais mener tout ce monde au roi et savoir s'il sera content.

Par la vertu de la baguette, tout ce monde fut contraint de le suivre, et le nouveau marié et sa femme étaient devant, elle, assise, lui les mains collées sur le pot de chambre. Comme ils passaient par une plaine, un des hommes du cortège eut besoin de s'arrêter. Tous furent obligés de rester à la même place jusqu'à

ce qu'il eût fini. Il prit une poignée d'herbe pour se torcher le cul ; mais sa main resta, par la vertu de la baguette, attachée à la poignée d'herbe. Il y avait là une vache qui pâturait ; dès qu'elle vit cette belle poignée d'herbe, elle accourut pour la manger ; mais lorsqu'elle l'eut dans la bouche, l'orfèvre dit :

— Par la vertu de ma baguette, attache là !

Et la vache fut réunie au cortège qui se remit en marche. Un peu plus loin, un taureau crut la vache en chaleur, et il grimpa dessus. Mais dès qu'il y fut, l'orfèvre dit :

— Par la vertu de ma baguette, attache là !

Ils se remirent en route, et comme ils passaient par l'aire d'une ferme, un homme qui était à chauffer son four voulut frapper le taureau avec sa patouille⁶².

— Par la vertu de ma baguette, attache là ! dit l'orfèvre.

Le cortège arriva à la cour, et il dit au roi :

— Sire, voici le Mahi-Maha qui vous m'aviez demandé. Le trouvez-vous à votre goût ?

Le roi se mit à rire et il dit à l'orfèvre de lui demander ce qu'il voudrait. L'orfèvre se contenta de reprendre sa boutique, et il emmena sa femme qui put cesser de chevaucher son pot de chambre, et tous ceux qui étaient collés les uns aux autres cessèrent d'être attachés. Et moi quand je les vis débarrassés, je m'en revins.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1880.

⁶² Terme de boulangerie : la *patouille* sert à enfourner les pâtons.

Le beurre à bon marché

Il y avait une fois un apothicaire qui avait un commis appelé Janvier, qui était rusé et subtil. Comme le beurre était cher, et que l'apothicaire s'en plaignait, Janvier dit à son maître :

— Laissez-moi faire, et je vous aurai du beurre qui ne vous coûtera guère.

Janvier alla au marché, et avec une grosse épingle, goûta à plusieurs mottes de beurre. Il finit par acheter celui que portait une vieille femme à laquelle il dit d'aller à la maison pour porter son achat et se faire payer. Il en acheta ensuite à une jeune fille, la plus jolie qui fût au marché, et lui dit pareillement de se rendre chez son maître. Il enferma la bonne femme dans un cellier, et la jeune fille dans une chambre. Il y avait des clients chez l'apothicaire, et ils entendaient la bonne femme crier :

— Donnez-moi ce que vous me devez !

— Tout à l'heure, ma brave femme, tout à l'heure vous serez servie, disait l'apothicaire.

— Qu'a-t-elle donc à crier ? disaient les clients.

— C'est une folle qu'on nous a donnée à soigner.

— Donnez-moi ce que vous me devez, répétait la bonne femme.

— Tout à l'heure, l'eau est à chauffer sur le feu.

Quand l'eau fut chaude, l'apothicaire arriva avec une belle seringue, et administra de force à la femme, cinq ou six clystères de suite. Puis il lui ouvrit la porte, et elle s'en alla sans demander son reste. En quittant la maison, elle vit à la fenêtre la jeune fille qui criait de son côté, et demandait à sortir.

— Saute par la fenêtre, ma fille, s'ils te font comme à moi les crottes que tu feras demain ne seront pas dures.

L'apothicaire monta à la chambre où était la fille qui lui dit :

— Pourquoi m'avez-vous enfermée comme cela ?

— Je n'ai pas pu faire autrement, car ma maison était pleine de monde.

Et il lui voulut aussi administrer un clystère ; mais la fille demanda pour toute grâce la permission de s'en aller, ce qu'elle fit sans réclamer le prix de son beurre.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1879

Le cocu en Enfer

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui se disputaient. La bonne femme à bout de raisons, s'écria :

— Où es-tu donc, le Diable, que tu ne viens point enlever ce cocu-là ?

Le diable arriva aussitôt, mit le bonhomme dans un sac et le chargea sur son dos. Comme il passait près d'un doué⁶³ où des lavandières se disputaient, il pensa en lui-même : « Les voilà bien atteintes⁶⁴, si je pouvais les faire se battre. »

Pour être à l'aise, il déposa le sac dans un creux de fossé, et alla au doué.

Pendant que le diable était éloigné, le bonhomme dit à quelqu'un qui passait par là :

— Ah ! par pitié, tirez-moi du sac où le diable m'a mis pour m'emporter !

Le passant ouvrit le sac, et pour que le sac n'eût pas

⁶³ *Doué* ou *douet*, un lavoir.

⁶⁴ Excitées, de l'ancien français *aticier*, attiser, exciter, provoquer. Bas latin *attitiare*.

l'air vide, il enferma dedans un gros chien. Le diable n'ayant pas réussi à faire les lavandières se battre, reprit son sac, et ne tarda pas à arriver en enfer. Les autres démons se pressèrent autour de lui, en lui demandant s'il avait fait une bonne journée :

— Ma foi, répondit-il, je suis passé auprès d'un mari et d'une femme qui se disputaient. La bonne femme m'a dit de prendre un cocu, et je l'ai dans mon sac.

Les diables étaient très curieux de le voir, et ils se pressèrent autour du sac pour regarder ce qui en sortirait. Quand il fut ouvert, le chien s'élança hors du sac, et se mit à mordre les diables qui fuyaient de tous côtés en criant :

— Ne rapportez plus jamais de cocus en enfer !

Et je pense qu'il n'en est point retourné depuis⁶⁵.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1880

⁶⁵ L'opinion de ce conteur mérite d'être nuancée car la tradition atteste d'autre part :

Cocu qui sait l'être
 Va malgré tout au ciel ;
 Cocu qui l'ignore
 N'a point de paradis à attendre.
Dogan a goar
A ya rag enep d'ar c'hloar ;
Dogan ha na oar ket
N'hen euz baradoz ebet.

(*Proverbes et dictons des Bretons*, Éditions du Félin, 1994).

L'évêque et le recteur

Au temps jadis, le recteur de Saint-Rémy qui n'était pas des plus riches, allait après sa messe couper de la bruyère pour la litière de sa vache. Un jour qu'il y était, le grand vicaire du diocèse qui faisait sa tournée, entra au presbytère :

— Bonjour, dit-il à la servante : où est le recteur ?

— À couper de la bruyère pour notre vache, sauf votre respect.

Le grand vicaire visita les appartements, et ne voyant qu'un lit, il dit :

— Où couche le recteur ?

— Je vais me coucher la première. Un peu après, il vient se coucher près de moi, et je le réveille au matin.

Deux ou trois jours après, arrive au recteur un ordre d'aller à l'évêché :

— N'est-il point passé quelqu'un par ici ? demanda-t-il à sa servante

— Si, il est venu un gros monsieur prêtre qu'avait bien bonne mine. Il m'a demandé pourquoi il n'y avait ici qu'un lit, et je lui ai raconté que je me couchais la première et qu'ensuite vous veniez à côté de moi.

Le recteur se mit en route pour l'évêché, bien penaud. Au moment où il allait entrer chez l'évêque, il rencontra un autre grand vicaire qui avait été au séminaire avec lui, et qui lui dit :

— Ton affaire n'est pas bonne : l'autre grand vicaire a été l'autre jour en tournée dans ta paroisse, et il n'a vu qu'un lit chez toi.

— Comment faire pour me tirer de là ?

— Ma foi, répondit-il, l'évêque est encore couché, et sa grande cuisinière est auprès de lui dans son lit. Tâche de trouver moyen de la faire parler.

— Comment ?

— Dis-lui que ta servante fait bien des compliments à sa dame.

Le recteur arrive dans la chambre de l'évêque qui lui dit :

— Mon pauvre recteur, on m'a dit que vous aviez une femme qui couchait avec vous.

— Oui, Monseigneur, répondit-il, elle fait bien des compliments à la vôtre.

— D'où me connaît-elle, cette putain-là ? cria une voix qui venait du fond du lit.

L'évêque renvoya le recteur, et ne lui parla plus de sa servante.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1880

La redevance

Il était une fois un fermier qui alla pour louer une métairie. Le bourgeois la luiafferma moyennant cent écus et la moitié d'un pet, le tout payable à la Saint Michel de chaque année⁶⁶.

Au bout d'un an le fermier vint chez son bourgeois qu'il l'invita à dîner à sa table. Le fermier mangea de son mieux, puis il passa au salon pour régler ses affaires avec son bourgeois. Il lui compta les cent écus, puis il demanda une quittance. Le maître fit donner l'argent, puis il dit :

— L'argent est de poids ; mais vous me devez encore quelque chose.

— Quoi, notre maître ? Est-ce que je ne viens pas de vous bailler cent écus ?

— Si, mais vous me devez la moitié d'un pet.

Le fermier qui avait bien dîné ne se fit pas prier, et desserrant les fesses, il fit entendre un tel pet que les vitres en tremblèrent.

⁶⁶ C'est à la Saint-Michel, le 29 septembre, que se payaient autrefois les fermages.

— Oh ! oh ! dit le bourgeois il est trop gros celui-là.

Le fermier s'y prit cette fois avec plus de douceur, et il fit un pet de bonne sœur, si faible qu'on l'entendit à peine.

— Celui-ci est trop petit, dit le bourgeois, ce n'est pas même un quart de pet.

Le fermier essaya encore plusieurs fois, mais ses pets étaient, ou comme des coups de tonnerre ou comme des soupirs. Son maître lui dit :

— Mon pauvre homme, vous n'y arriverez pas aujourd'hui ; je vous fais crédit jusqu'à demain.

Le fermier revint chez lui, et il dit à sa femme :

— Je viens de payer notre maître ; mais je lui dois encore quelque chose.

— Est-ce que tu ne lui avais pas porté cent écus ?

— Si, et je les lui ai payés ; mais je lui dois de plus la moitié d'un pet. J'ai bien essayé de m'acquitter de cette redevance ; mais tous ceux que je faisais étaient ou trop gros ou trop petits, et il m'a fait crédit jusqu'à demain.

— J'irai avec toi, dit la femme, et je parie bien que je finirai de le payer. Le lendemain elle accompagna son mari chez son maître. Il les invita tous deux à dîner, et la fermière mangea de son mieux.

À la fin du repas, elle lui dit :

— Comment, notre maître, est-ce que nous vous sommes encore redevables ?

— Oui, vous me devez la moitié d'un pet.

— Hé bien, dit-elle, en retroussant son cotillon, fourrez votre couteau dans mon cul.

Le bourgeois fit ce que lui recommandait la fermière qui ajouta :

— Maintenant, écoutez bien.

Elle lâcha un pet, puis elle dit à son maître :

— Vous avez été à même de choisir : je vous ai servi un pet que votre couteau a coupé en deux, et vous avez pu prendre la moitié qui vous convenait le mieux.

Le bourgeois vit que la fermière était une fine mouche ; il lui donna quittance, et depuis il ne demanda plus que le paiement des cent écus.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1881

Soit qu'elles visent à ridiculiser un seigneur, à consommer un adultère à bon compte, ou encore à abuser d'une jeune fille, les clauses scatologiques et érotiques ne sont pas rares dans les fabliaux. La chèvre de Trubert est ainsi estimée, pour le duc, « quatre poils du cul et cuinc sous », et « un foutre et cinq sous de deniers », pour la duchesse. Persuadée que son larron sera « redescendu aussitôt que monté », la duchesse s'exécute ; le duc aussi consentira à se laisser arracher un poil de cul...

Dans un fabliau de Garin, le « foutre » est l'unité de compte exigée par un valet pour céder à une belle une grue qu'il a chassée. Quand la damoiselle s'enquiert du prix, le valet lui répond : « Dame, por un foutre soit vostre ! » ; la jeune fille est désolée car elle n'a « nul foutre pour changier ». « C'est impossible ! » répond le rusé chasseur. Et elle : « Jeune

homme, monte ici et cherche partout, en haut et en bas, sous le banc, sous le lit, cherche partout ou tu voudras. Si foutre il y a, tu le verras.» Le valet cherche partout pour conclure qu'il doit se trouver sous la pelisse de la belle. Il l'embrasse, la couche sur le lit, ôte la pelisse, soulève la chemise, lève les jambes, trouve le con et «lo vit i bote roidement.» Moralité: la demoiselle a payé sa «grue». Heureux de sa «besoingne,» «li valet la lui doigne» (Cele qui fut foutue et desfoutue por une Grue, vv. 53 à 89, Fabliaux érotiques, L. G. E. 1994).

Le pet pris à la course

Il était une fois dans une ville un monsieur qui voulait se moquer d'un petit garçon.

— Cours-tu bien, petit gars ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

— Hé bien, si tu m'apportes ce qui va sortir de mes culottes, je te donnerai cinq francs.

Le monsieur fit un gros pet et dit au petit gars :

— Cours après celui-là.

Le petit garçon se mit à courir de toutes ses forces et dix minutes après, il revint trouver le monsieur, et lui dit :

— Tendez votre chapeau, je vais vous le rendre, j'ai eu bien du mal à l'attraper.

En même temps, il péta, et le monsieur croyait que le pet du petit garçon était le sien qu'il lui apportait, lui donna les cent sous.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1880

Le péché d'adultère

Il était une fois une fille qui alla à confesse, et, comme elle attendait son tour auprès du confessionnal, elle entendit sa voisine qui s'accusait d'avoir commis le péché d'adultère. Son confesseur lui en fit des reproches ; la jeune fille se confessa, puis elle se mit en route avec sa voisine pour retourner à son village. Chemin faisant, elle lui demanda ce que c'était que le péché d'adultère :

— C'est, lui répondit la voisine, de pisser entre la grand-messe et les vêpres.

— Ah ! mon Dieu, dit la jeune fille, moi qui l'ai commis tant de fois sans le savoir !

Quand la jeune fille retourna à confesse, elle s'accusa d'avoir commis le péché d'adultère.

— Vous avez eu tort, dit le confesseur ; mais il faut me promettre de ne pas le commettre de nouveau.

Elle le fit, bien résolue à tenir sa promesse ; mais un dimanche, au sortir de la grand-messe, elle se sentit tellement pressée, qu'elle fut obligée de pisser. Quand elle retourna à confesse, elle s'accusa encore d'avoir commis le péché d'adultère.

— Vous le commettez souvent, ce péché-là, mais dites-moi, qu'appellez-vous péché d'adultère ?

— C'est pisser entre la grand-messe et les vêpres.

— Hé bien, quand vous ne le commettrez que de cette manière-là, il n'y aura pas grand mal. Commettez-le tant que vous voudrez et que ce soit votre plus grand péché.

La jeune fille s'en retourna bien contente, et dit à sa voisine :

— Vous m'avez trompé : ce n'était pas un péché de pisser entre la grand-messe et les vêpres.

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1881

La bonne femme et son drôle

Il y avait une fois une bonne femme qui allait à confesse. Comme elle passait par la route, elle vit un chasseur qui ajustait un lièvre. Le lièvre fut atteint, et, ayant fait deux ou trois bonds, il tomba mort sur la route à côté de la bonne femme. Celle-ci ramassa le lièvre et le mit sous son cotillon, entre sa jupe et sa chemise. Au moment où elle finissait de l'attacher, le chasseur arriva tout essoufflé et lui dit :

— Vous n'avez pas un lièvre ?

— Non, répondit-elle, mais j'ai sous mon cotillon un drôle qui a le poil tout gris.

— Je n'en veux pas de ton drôle, vieille salope, va-t'en au diable avec lui.

La bonne femme continua sa route, et arriva à l'église. Quand elle fut dans le confessionnal, elle dit à son confesseur :

— Monsieur le recteur, j'ai sous mon cotillon un drôle qui a le poil tout gris.

— Retirez-vous, insolente, répondit le recteur.

La bonne femme en sortant de l'église rencontra le vicaire, et lui dit :

— Monsieur le vicaire, j'ai sous mon cotillon un drôle qui a le poil tout gris.

— Faites-le voir, répondit-il.

Elle lui montra la tête du lièvre et le vicaire lui dit :

— Chit ! Chit ! allez m'attendre dans la sacristie.

La bonne femme y alla, et donna le lièvre au vicaire qui le lui paya comme il faut.

Quand les deux prêtres furent à table, le recteur dit :

— Il m'est venu ce matin à confesse une bonne femme qui a dit qu'elle avait sous son cotillon un drôle qui avait le poil tout gris. Je l'ai mise à la porte, comme bien vous pensez.

— Et moi, Monsieur le recteur, j'ai tâté le poil de son drôle.

— Ah ! Monsieur le vicaire, ceci est un cas de conscience.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, et je vous en ferai manger.

— Par exemple ! s'écria le recteur.

Mais le vicaire sortit, et montra le lièvre au recteur qui se gratta l'oreille et dit :

— Ah ! si j'avais su !

Quand la bonne femme fut de retour à son village, elle raconta à ses commères ce qu'elle avait fait, et l'une d'elles alla trouver le recteur comme il sortait de la sacristie, et elle lui dit :

— Monsieur le Recteur, je vous ai envoyé un lièvre ce matin.

— C'est bon, répondit-il, voici pour vous.

Et il lui donna une pièce de quarante sous. Quand le recteur fut de retour au presbytère, il demanda à sa servante où était le lièvre de la bonne femme. Mais la servante jura ses grands dieux que personne n'avait apporté de lièvre. Le dimanche d'après, il vit la bonne femme qui l'avait dupé, et lui dit :

— Ah ! bonne femme, vous m'avez trompé je n'ai pas vu votre lièvre.

— Ma foi, Monsieur le recteur, ce n'est pas de ma faute, j'avais rencontré ce lièvre sur la lande et je lui avais dit d'aller chez vous ; s'il ne l'a pas fait, je n'y suis pour rien.

Recueilli en Haute-Bretagne en 1882

Propos équivoques

Il y avait une fois une fille qui alla à confesse, et elle dit à son prêtre :

— Mon père, je m'accuse de trois péchés, j'ai tué ma mère, empoisonné mon père et livré mon corps aux garçons.

— Ah ! ma fille, depuis vingt ans que je confesse, jamais je n'avais entendu d'aussi grands péchés. Comment, à votre âge, avez-vous pu les commettre ?

— Ma mère est morte en couches, et c'est ainsi que je l'ai tuée ; j'ai péti au nez de mon père, et je l'ai empoisonné ; et un jour que j'étais à jouer avec des garçons et qu'ils me tenaient par le corps⁶⁷, je le leur ai laissé aller pour qu'ils ne continuent pas à druger⁶⁸ avec moi.

Variante

Il y avait une fois une fille qui alla à confesse et elle dit à son prêtre :

⁶⁷ Corsage.

⁶⁸ Voir note 30.

— Mon père, je m'accuse d'avoir berquigné avec les garçons.

— Berquigné ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je me suis laissé enfiler par eux.

— Ah ! ma fille, c'est un grand péché.

— Pas si grand que vous croyez. Venez dans la sacristie, et je vous montrerai comment cela se fait.

Le prêtre y alla. La fille se mit courbée à terre comme on fait quand on joue à saute-mouton, puis elle dit au prêtre :

— Retroussiez votre soutane et sautez par dessus-moi : c'est ce qu'on appelle enfiler.

Haute-Bretagne

Le recteur en mal d'enfant

Il y avait une fois dans une petite paroisse de Bretagne un recteur qui vivait avec sa servante dans un presbytère qui n'était ni grand ni cossu. Comme il n'avait pas le moyen d'avoir une horloge et qu'en ce temps-là les almanachs coûtaient cher, il comptait les jours à sa manière. Il avait une poule qui tous les jours lui pondait un œuf, et quand il y en avait six dans le nid, le recteur savait que le lendemain il devait dire sa messe du dimanche.

Il fut longtemps sans se tromper ; mais un jour le diable tenta sa servante, et elle sup⁶⁹ un des œufs.

Le samedi, le recteur alla au nid de sa poule pour savoir à quel jour il était, et comme il n'y trouva que cinq œufs, il se dit :

— Bon ! c'est aujourd'hui vendredi. Dimanche n'arrivera qu'après-demain, et j'ai le temps de raccommoder mes pauvres souliers, qui en ont grand besoin.

Le lendemain de bonne heure, le recteur, qui avant d'être prêtre avait appris l'état de cordonnier, prit sur

⁶⁹ Goba.

ses genoux son soulier le plus malade, et se mit à tirer le ligneul⁷⁰, bien tranquillement, pensant avoir toute sa journée devant lui. Cependant ses paroissiens étaient arrivés à l'église à l'heure de la grand-messe. Mais la cloche ne sonnait point, et il n'y avait point de prêtre à l'autel. Après avoir attendu un bon bout de temps, ils s'impatientèrent, et l'un des fabriciens⁷¹ fut envoyé au presbytère pour savoir si par hasard Monsieur le Recteur ne serait pas malade. Il le vit qui tirait tranquillement le ligneul en sifflant un air d'église.

— Bonjour, Monsieur le recteur, lui dit-il ; est-ce que vous ne voulez pas dire la grand-messe ?

— Mais si, répondit-il, je la chanterai demain comme d'habitude.

— Demain ! mais c'est aujourd'hui dimanche, à preuve que tous vos paroissiens sont dans l'église à vous attendre.

— En vérité ! Je croyais être au samedi. C'est ma coquine de poule qui m'a trompé. Je vais la faire tuer.

Il remit vivement le soulier qu'il était en train de raccommoder, sans prendre garde à un long bout de ligneul qui traînait après, et il se rendit en toute hâte à la sacristie où il se revêtit des ornements sacerdotaux.

La messe commença, mais en faisant autour de

⁷⁰ *Lignel, lignoel* (du latin populaire *lineolum*) : fil enduit de poix qui servait au cordonnier.

⁷¹ La « fabrique » était au XIII^e siècle, une construction religieuse (de *faber*, le forgeron). Le fabricant est un notable, membre du conseil de paroisse. Une expression volontairement emphatique ici quand on se souvient que le presbytère de la « petite paroisse » n'était « ni grand ni cossu ».

l'église la promenade de l'Asperges me, le bout de ligneul qui traînait par terre se prit dans les sabots d'une bonne femme, et le pauvre recteur tomba à faix-mort sur le pavé de l'église, entraînant la bonne femme dans sa chute. Comme il avait le ventre gros, il se fit grand mal et fut obligé de se mettre au lit. Il envoya chercher les médecins, mais ils avaient beau lui donner des remèdes, son ventre le faisait toujours souffrir, et il ne trouvait aucun soulagement. Il entendit parler d'un médecin qui rien qu'à voir l'iris des gens, connaissait tout de suite leurs maladies. Il remplit de son eau une bouteille et la donna à sa servante qui se nommait Chonne, ou si vous aimez mieux Françoisse.

— Écoute, Chonne, tu vas aller porter cette bouteille au médecin des eaux. Il demeure loin d'ici, et tu ne pourrais t'y rendre en une journée ; mais je connais sur la route une maison de bien braves gens. Tu iras les voir de ma part, et tu leur demanderas à coucher.

La servante se mit en route, et au soir elle arriva à la maison que Monsieur le recteur lui avait indiquée. Les gens la reçurent de leur mieux, et elle leur dit pourquoi elle s'était mise en voyage. La dame du logis était mariée depuis cinq ans ; mais elle n'avait point d'enfant, et pourtant son plus grand bonheur aurait été d'en avoir un. Comme depuis quelque temps, elle se sentait mal à l'aise, elle pensa que le médecin pourrait lui dire si oui ou non elle était grosse. Elle se leva doucement pendant la nuit, et ayant vidé la bouteille qui contenait « les eaux » du recteur, elle la remplit avec son urine, et la mit à la place où elle l'avait prise.

Le lendemain quand la servante se remit en route, elle lui dit :

— Ne manquez pas surtout de repasser par ici afin que nous sachions quelle maladie a Monsieur le recteur.

Cependant Chonne arriva au médecin des eaux. Il examina la bouteille et dit :

— Le cas n'est pas bien grave. Votre malade accouchera bientôt.

En entendant ces mots, la servante faillit tomber de son haut ; elle s'en revint toute triste, et en passant elle entra chez la jeune femme.

— Hé bien ! lui demanda celle-ci, quelle est la maladie de monsieur le recteur ?

— Ah ! répondit-elle, je n'ose pas vous le dire. Non, jamais je n'aurais cru une chose pareille. le médecin a regardé les eaux, et il a dit que Monsieur le recteur accoucherait d'un garçon.

La dame fut bien contente. Toutefois elle consola de son mieux la servante. Celle-ci se remit en route, et elle finit par arriver au presbytère, plus triste que si elle venait d'enterrer sa mère.

— Hé bien ! Chonne, lui demanda le Recteur, qu'est-ce que le médecin t'a dit ?

— Ah ! Monsieur, répondit-elle, jamais je n'oserai vous le répéter.

— Que je demeure ou que je vive, dit le prêtre, je veux le savoir et je te commande de parler.

— Mon pauvre monsieur le recteur, le médecin a

regardé la bouteille que je lui portais, et a dit que vous alliez avoir un enfant. Ciel adorable ! Est-ce possible ?

— Ah ! s'écria le recteur, c'est la faute de la malheureuse femme sur laquelle je suis tombé à l'Asperges me, quand je me suis pris le pied dans mon ligneul ! Jamais je n'aspergerai plus.

Depuis ce temps, loin de se guérir, le recteur ne faisait qu'empirer, et il lui semblait que son ventre grossissait à vue d'œil. Il fut obligé de demander à son évêque un autre prêtre pour l'aider à remplir ses fonctions. Souvent ils allaient se promener dans les champs, et le jeune prêtre réconfortait de son mieux le malade. Un jour qu'ils étaient tous deux dans un verger, le recteur se sentit pris d'une grande douleur au ventre, et en même temps son besoin était si pressant qu'il n'eut que le temps de relever sa soutane et de s'accroupir le long d'une haie. L'opération fut longue et difficile, mais tout à coup le recteur se soulagea copieusement⁷² et juste à ce moment il sentit un objet velu qui lui passait entre les jambes et qui s'enfuyait si vite qu'il n'eut pas le temps de voir ce que c'était. Or c'était un lièvre qui, couché dans la haie, s'était réveillé au bruit que faisait le recteur, et s'enfuyait à toutes jambes.

— Ah ! s'écria le recteur, mon enfant, reviens que je te baptise ! Quel malheur, Monsieur le vicaire, mon enfant qui est parti sans baptême !

Le vicaire et lui faisaient de tels cris que les gens du bourg se rassemblèrent pour savoir ce qu'il y avait :

⁷² « Du cul li chiet la merde a grant foison... » Audigier, v. 412.

— Ah ! répondit-il ; c'est un malheur sans pareil ! L'enfant de mes entrailles s'est enfui sans avoir été baptisé.

Il prit un si grand fond de chagrin qu'il mourut peu de temps après, et le vicaire resta triste jusqu'à la fin de ses jours

Recueilli en Haute-Bretagne, en 1881

Variante

Un bonhomme dont la vache était malade se mit un jour en route pour aller consulter le devin. Sur son chemin il rencontra le curé qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Chez le devin, pour savoir de quoi notre vache, sauf votre respect, est malade.

— Ma foi, dit le curé, depuis quelque temps je ne me sens pas bien. Tu devrais lui demander aussi quelle est ma maladie. Attends, je vais te donner de mes eaux.

Le curé remplit une bouteille de son urine et la remit au bonhomme qui continua sa route et arriva à l'auberge, où, tout en mangeant, il raconta son voyage à la servante. La fille prit la bouteille qui contenait « les eaux » du curé, et la remplit elle-même sans que le bonhomme s'en aperçût. Arrivé chez le devin, le paysan raconta d'abord la maladie de sa vache, puis il présenta la bouteille qui renfermait à ce qu'il croyait, l'urine du curé.

— Quelle est la maladie de cette personne ?

— Elle est enceinte, s'écria le devin après avoir regardé.

Le bonhomme fut bien un peu étonné. Toutefois comme il avait confiance dans le devin, il raconta mot pour mot au curé ce que le « médecin des eaux » lui avait dit. Le curé était un de ces vieux prêtres d'autrefois, bonnes pâtes assez crédules. Il avait confiance dans le devin, sans pouvoir toutefois s'imaginer comment il se trouvait dans la position qu'il avait dite. Cependant l'arrêt du devin lui trottait par la tête, et il se disait :

— C'est tout de même vrai que depuis quelque temps je grossis, je grossis, et j'éprouve dans les entrailles de violentes douleurs.

Un jour qu'il se promenait dans son verger en lisant son bréviaire, il se sentit pris de coliques si intenses qu'il fut obligé de s'arrêter dans un coin. Ses efforts furent longs et laborieux, la sueur lui décollait du front, et il se sentait prêt à rendre l'âme. La fin, son supplice se termina et juste à cet instant il sentit quelque chose qui lui passait entre les jambes : c'était un lièvre qui venait de la plaine et qui se sauva vite. Et le curé se releva et regarda. Mais au lieu d'apercevoir quelque chose auprès de lui, il vit un objet lointain qui fuyait, et qui déjà n'avait plus qu'une forme vague. Il crut, ainsi que le devin le lui avait dit avoir accouché, et il s'écria :

— Enfant, reviens à ton père, attends au moins que je te baptise !

La cane

Il y avait une fois un garçon qui était aussi simple que Jean le Diot⁷³. Pourtant sa mère aurait bien voulu le marier, et elle l'engageait à aller voir les filles. Il se rendit à plusieurs veillées ; mais comme il ne savait rien leur dire, ils n'y étaient pas des mieux venus. Il vint se plaindre à sa mère, et celle-ci lui dit :

— Pour te faire bien venir, il faut prendre une cane, et tu l'offriras à la fille qui te plaira le mieux.

— Oui mais comment la porter ?

— Dans ta culotte.

— Et que faudra-t-il dire ?

— J'apporte une cane, une jolie cane, pour ma maîtresse.

Jean le Sot mit une cane dans sa culotte, et tout le long du chemin, il répétait : « Une cane, une jolie cane, dans ma culotte, pour ma maîtresse. »

Il continua à répéter cela tout en marchant ; mais il s'arrêta à regarder quelque chose, et quand il se remit en route, il ne se rappelait plus comment s'appelait

⁷³ Personnage d'idiot du village, classique dans les contes bretons.

l'animal qui était dans sa culotte. Comme il cherchait à se le rappeler, il rencontra une bonne sœur et lui dit :

— Bonne sœur, dites-moi donc le nom de ce que je porte dans ma culotte pour ma maîtresse ?

La bonne sœur ne répondit rien. Elle se mit à rougir et à faire de grands signes de croix.

— Bonne sœur, si vous ne savez pas, je vais vous montrer sa tête.

Et il attira la tête de la cane. Quand la bonne sœur la vit, elle lui dit :

— Mon pauvre diot, c'est une cane.

Et Jean le Sot se remit en route en répétant : « Une cane, une jolie cane, dans ma culotte, pour ma maîtresse. »

Sur son chemin, il rencontra des gens qui étaient à lutter. Il s'amusa à les regarder, et oublia comment se nommait l'objet qu'il portait à sa bonne amie. Il se remit en route, et dit à la première personne qu'il trouva :

— Dites-moi ce que je porte dans ma culotte pour ma maîtresse ?

— Un vit de sot, couillon, lui répondit-on.

Et Jean le Sot se remit en route en répétant : « Un vit de sot, couillon ! un vit de sot, couillon ! dans ma culotte, pour ma maîtresse. »

Mais il eut encore une distraction et oublia son mot. Il arrêta le premier passant qu'il vit et lui demanda :

— Dites-moi donc ce que je porte dans ma culotte pour ma maîtresse ?

L'homme le regarda étonné.

— Si vous ne le savez pas, dit Jean le Sot, je vais vous montrer sa tête.

— C'est une cane, mon pauvre diot, lui répondit-on.

Et Jean le Sot s'en alla en répétant : « Une cane, une jolie cane, dans ma culotte pour ma maîtresse ! »

Il finit par arriver à la ferme où il y avait une veillée, et il entra en disant :

— Une cane, une jolie cane, dans ma culotte pour ma maîtresse.

Et il approcha de l'endroit où se tenaient les jeunes filles.

— Que dis-tu Jean le Sot ? lui demandèrent-elles.

— Une cane, une jolie cane, dans ma culotte, pour ma maîtresse. Tenez, regardez-la, voici sa tête.

Mais Jean le Sot se trompa et, au lieu de montrer la tête de son oiseau, il montra celle de son vit.

— Ah ! le crassous⁷⁴ ! s'écrièrent les jeunes filles en se bouchant à moitié les yeux. Cutez⁷⁵ cela ! Ciel adorable ! vit-on jamais un cochon pareil !

Les garçons mirent Jean le Sot à la porte. J'étais à la veillée, mais je ne sais ce qu'il est devenu depuis.

Loire inférieure, 1884.

⁷⁴ En gallo, le *crassous* désigne une personne sale ou avare. Du bas latin *crassum* : gros. Dans les langues romanes : *cras*, *crais* sont des adjectifs qui signifient : gras, crasseux, grossier.

⁷⁵ « Cachez cela », en gallo. Très répandu dans les langues romanes, ce verbe est vraisemblablement d'origine gauloise. Inconnu en français.

La bonne recette

Un pauvre homme étant tombé dangereusement malade, on alla bien vite chercher le curé, qui venait de terminer sa messe, et qui se rendit immédiatement dans le village habité par le moribond.

Quand il eut administré ce dernier, le curé demanda si on pouvait lui donner à manger, car il était à jeun.

— Hélas, nous n'avons que du pain noir et du beurre, Monsieur le curé.

— Vous avez bien des œufs.

— Oh ! pour cela, oui. Et on alla lui chercher des œufs dans le poulailler.

Le prêtre fit un trou dans les cendres du foyer et y mit les œufs à cuire, mais auparavant cracha dessus. Un petit gars qui était assis au coin du foyer lui demanda :

— Pourquoi crachez-vous dessus, Monsieur le curé ?

— Pour les empêcher de péter, mon garçon.

— Oh ! vous devriez ben cracher au cul de ma mère, car elle pète toute la journée.

Conté à Paul Sébillot par M. Dupont,
ancien receveur d'octroi, à Rennes.

La veuve et le recteur

Une femme riche perdit son mari ; elle allait souvent prier pour lui et demandait au recteur s'il était en paradis ou en purgatoire.

— Je sais bien où il est, dit le prêtre, et je vous le dirai si vous voulez me payer.

On convint de la somme de six cents francs que le prêtre reçut et compta.

— Où est mon homme ? demanda la femme.

— À la porte du paradis, où on est à lui scier les cornes pour qu'il puisse y entrer.

Ercé.

Les Bretons distinguent deux catégories de cocus, et différencient soigneusement leurs mérites. Un Yann golo-pod (Jean Couvre-Pot) est un mari complaisant ; un Yannik kountant (Jeannot Content) est un heureux cocu qui ignore son infortune. Le cocu peut, indifféremment porter ou non un bonnet, chacun le reconnaît à sa tête :

Tog pe boned 'zo ganeoc'h,
Tres eun dogan 'zo warnoc'h.

Que vous portiez chapeau, bonnet,

Mine de cocu vous gardez.

Cependant, il est très fréquent que ce bonnet soit fourchu. Dougen ar bonet forc'heg (porter le bonnet fourchu) est l'expression même par laquelle on désigne sa condition.

Le sort des cocus varie dans l'autre monde :

Dogan a goar

À ya rag enep d'ar c'hloar ;

Dogan ha na oar ket

N'hen euz baradoz ebet.

Cocu qui sait l'être

Va malgré tout au ciel ;

Cocu qui l'ignore

N'a point de paradis à attendre.

Le navet

Il y avait une fois un prêtre qui ne pouvait s'empêcher de péter en célébrant la messe. Il dit à sa servante :

— Je ne sais ce que j'ai ; à chaque fois que je dis la messe, je ne fais que péter.

— Il faut, répondit la servante, vous boucher le derrière avec un navet.

Le prêtre suivit le conseil de sa servante, et tout alla bien jusqu'au dernier évangile ; mais, au moment où il se baissait vers l'autel, le navet ne put résister à tous ces pets qui s'étaient accumulés, et il partit avec un grand fracas à travers culotte et soutane. Il était lancé si fortement, qu'en passant par le milieu de l'église, il tua deux femmes et défonça la grande porte. Dans la rue du village, il enleva les deux cornes d'un bœuf, assomma trois moutons qui étaient devant une écurie, et je ne sais ce qu'il devint ensuite.

Conté à Paul Sébillot, en juin 1880 par
Françoise Dumont, âgée de vingt ans, à Ercé.

La fille aux deux galants

Une fille avait deux galants : un jour qu'elle était enfermée avec l'un deux, l'autre passa par là en portant à la forge un soc qui avait besoin d'être raccommodé.

En arrivant à la porte de sa bonne amie, il demanda à entrer pour causer. Elle refusa.

— Puisque tu ne veux pas, mets ta joue à côté du trou du chat ; je vais t'embrasser.

La fille fit ôter ses culottes à l'autre galant, et le fit présenter au trou du chat ses fesses bien charnues et bien dodues.

— Comme tu as de bonnes joues, dit le galant : tu voudras encore bien que je t'embrasse en revenant.

— Oui répondit la fille.

Arrivé à la forge, le garçon fit chauffer son soc jusqu'à ce qu'il fut rouge, et comme l'autre amoureux lui présentait encore ses prétendues joues, il le brûla avec son soc.

Ercé

Le chasseur et la bonne femme sourde

- Vous pétez, vieille ?
- Oui, Monsieur, je cherche mes ouailles⁷⁶.
- Vous pétez en marchant ?
- Oui, y'en a un na⁷⁷ et un blanc.
- Au diable la bonne femme et son cul !
- Hélas ! oui, j'creu bé qui sont perdus.

⁷⁶ Il s'agit de ses moutons.

⁷⁷ Un noir.

Le tour de lit

Une fille de la commune de Saint-Senoux fut à confesse à son curé et s'accusa d'avoir pris un tour de lit.

— Il faut le rendre, mon enfant, lui dit le prêtre.

— Je n'ose le porter.

— S'il en est ainsi, apportez-le moi au presbytère, et je ferai la restitution.

— Je vous remercie bien ; ce sera un grand service me rendre. Je vous le porterai demain.

De retour chez lui le curé dit à sa servante :

— Une fille doit m'apporter un objet que je ne connais pas. Si je ne suis pas là, vous ne regarderez pas ce que c'est et vous le montrerez dans ma chambre.

Dès le lendemain matin, pendant que le curé disait sa messe, la fille se rendit au presbytère et remit à la domestique un panier fermé pour monsieur le curé.

Lorsque celui-ci rentra, sa chambrière lui dit :

— J'ai porté dans votre appartement un panier très lourd qu'une jeune fille m'a remis pour vous.

Le naïf pasteur alla ouvrir le panier et découvrit, devinez quoi ? Un enfant nouveau né.

Il comprit alors seulement ce que c'était qu'un tour de lit.

Le dimanche suivant, il dit en chaire :

— Les filles qui auront pris des tours de lit sont priées de les garder chez elles et de ne plus les apporter au presbytère.

Conté à Paul Sébillot, par
Fine Daniel, de Bruz.

Le Guérissou et la malade

Une vieille femme veuve, qui vivait avec son fils presque idiot, tombe malade et envoie chercher le médecin.

Celui-ci arrive, lui tâte le poulx, lui regarde la langue et lui demande :

— Allez-vous bien à la selle ?

— Ah ! grand Dieu ! à la selle ; j'n'avons seulement pas un pauv'e penét⁷⁸.

— Ce n'est pas ça que je vous demande. Chiou ben⁷⁹ ?

— Peuh ! je chie, je n'chie pas, j'chie tout de même. Hier au sa⁸⁰, dans le courtil, j'en ai fait gros comme un runche. Pello⁸¹, prends M. le guérissou⁸² par la main et mène-le dans le courtil.

Le guérissou se laisse faire et revient près de la malade.

⁷⁸ Selle large, sorte de bât.

⁷⁹ Chiez-vous bien ?

⁸⁰ Soir.

⁸¹ Diminutif affectueux de Paul, en gallo.

⁸² Médecin.

— Vous mangez bien, malgré votre maladie ?

— Peuh ! je mange, je n'mange pas, j'mange tout de même. Ce matin, Pelo m'a cuet⁸³ un poulet, j'ai mangé les dou ailes, les dou quesses et la corporaille⁸⁴. Pelo a mangé le reste.

Un jour, la malade tombe de son lit, se fait des meurtrissures et le guérissou dit à Pelo que les sangsues sont nécessaires. Le gars achète des sangsues, les fricasse et les fait manger à sa mère.

La bonne femme n'allant pas mieux, le guérissou ordonne des bains.

— Tu mettras le doigt dans l'eau, dit-il à Pelo, et comme cela, tu verras si elle n'est pas trop chaude.

— Oui, monsieur le guérissou.

Le gars qui n'aimait pas plus l'eau chaude que l'eau froide, ne mit point le doigt dans la cuve. Il y trempa les dents d'une fourche qui nécessairement ne se plaignit point.

Voyant cela, il prit sa mère à moitié morte dans son lit, et la déposa dans un bain d'eau bouillante.

La bonne femme faisait des grimaces épouvantables et le gars disait :

— Ça lui fait tout de même du bien car la v'là qui rit.

Les voisins arrivèrent et s'empressèrent de retirer la vieille du bain ; mais il était trop tard, la bonne femme était cuite.

⁸³ Cuit.

⁸⁴ Les deux ailes, les deux cuisses et la carcasse.

— Comment ! malheureux, dirent-ils à Pelo, tu as tué ta mère.

— Nennin⁸⁵ ben sûr ; j'savais ben que memin⁸⁶ ne m'aimait point, c'est un tour qu'elle a v'lu me jouer.

Conté à Paul Sébillot par le père
Constant Tual, couturier à Bain

⁸⁵ Non, nenni.

⁸⁶ Maman.

La coquette et ses bons amis

Une fille avait trois bons amis qui auraient bien voulu l'épouser. Un soir l'un d'eux vint la voir et lui dit :

— Bonjour, ma bonne amie ; vous avez la mine changée aujourd'hui.

— Ah ! répondit-elle, je ne me porte pas bien ; je suis allée à confesse, et mon confesseur m'a donné une pénitence que je ne saurais faire.

— J'irai à votre place, si cela est possible, dit le galant.

— Oui, s'écria-t-elle, allez-y ; vous savez que je vous ai toujours préféré entre les autres. Il faudra prendre un drap blanc, vous le mettre sur le dos, et rester près du porche depuis minuit jusqu'à trois heures du matin.

Quand le galant fut parti, le second amoureux de la fille vint la voir à son tour, et, après lui avoir souhaité le bonsoir, lui demanda pourquoi elle avait l'air affligé.

— Hélas ! dit-elle, je n'en ai que trop sujet : mon

confesseur m'a imposé une si dure pénitence que, rien qu'à y penser, j'en ai la chair de poule.

— Quelle qu'elle soit, répondit-il, je la ferai à votre place, si vous voulez promettre de m'épouser.

— J'y consens, dit la fille. Prenez une peau de vache, et allez vous promener dans le cimetière auprès de la tombe qui est fraîchement creusée.

Le troisième galant arriva à son tour, peu après le départ de l'autre, et trouva la jeune fille tout en larmes.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il ?

— Ce que j'ai ! C'est une pénitence si dure, si dure, que je n'ose y penser.

— Dites-la moi, et je la ferai à votre place, si vous voulez me promettre de vous marier avec moi.

— Il faut prendre une chaîne et une clochette, et vous mettre à passer et repasser dans le sentier entre les tombes, puis aller sous le porche tremper votre doigt dans l'eau bénite.

Quand les trois garçons furent au cimetière, celui qui avait sur le dos une peau de vache crut voir un revenant sous le porche ; celui qui était enveloppé d'un drap pensa que le diable se promenait, et tous les deux étaient effrayés d'entendre le bruit de chaînes et de clochettes que faisait le troisième galant. Celui-ci de son côté, avait peur des deux autres, et tous trois finirent par se sauver à toutes jambes après avoir,

dans leur effroi, embrené⁸⁷ leurs hannes⁸⁸, où si vous aimez mieux leurs culottes.

Le lendemain, ils se r'trouvèrent à l'auberge, et comme chacun d'eux avait la figure triste et fatiguée, ils se demandèrent les uns aux autres s'ils étaient par hasard malades.

— Non, dit le premier ; mais je suis allé cette nuit au cimetière pour accomplir une pénitence, et j'ai vu le diable qui se promenait sur les tombes, et un fantôme qui agitait des chaînes en secouant sa clochette.

— Moi, repartit le second, j'ai vu sous le porche un revenant couvert de son suaire et un fantôme qui secouait sa clochette.

— J'ai, dit le troisième, vu le diable se promener parmi les fosses des défunts, et un revenant auprès de l'église enveloppé dans son suaire.

— M'est avis, les gars, qu'on s'est gaussé de nous : c'était moi qui était sous le porche ; toi tu avais la peau de vache sur le dos, et notre camarade sonnait la clochette. Il faut jouer un tour à la personne qui a voulu se moquer de nous.

Le premier s'habilla en chercheur de pain⁸⁹, et alla frapper à la porte de la maison où demeurerait la fille. Il avait recommandé aux autres de monter sur la cheminée du logis, et de lui envoyer ce qu'il leur demanderait.

⁸⁷ Du roman *bren*, *bran*, son, partie grossière du son. D'où « merde, excrément ». C'est un mot d'origine gauloise.

⁸⁸ Un pantalon, en gallo. « Boutonne ta hanne ! »

⁸⁹ Un chercheur de pain est un mendiant. Certaines fermes leur accordaient l'hospitalité.

—Voulez-vous me loger, pour l'amour de Dieu ?

—Non, bonhomme. Passez votre chemin ; la maison n'est pas une auberge.

—Logez-moi je vous en prie ; je ne peux aller plus loin. Vous me coucherez sur une botte de paille, et cela ne vous gênera guère.

Les gens de la maison lui permirent d'entrer, et ils lui offrirent à manger.

—Non, merci, répondit-il. Je ne mange que ce que Dieu me donne, et si j'ai besoin de quelque chose, il me l'enverra. Mon Dieu, dit-il, envoyez-moi un gâteau.

À l'instant un gâteau descendit par la cheminée.

—Envoyez-moi des amandes.

Des amandes tombèrent aussitôt dans le foyer.

—Merci, mon Dieu, dit le chercheur de pain.

—C'est un saint, disait le bonhomme ; il faut le mettre à coucher avec notre fille.

Le saint se mit au lit avec la jeune fille, qui bientôt s'écria :

—Maman, le saint me bite⁹⁰.

—Ne dis rien ; c'est un saint.

Quelque temps plus tard, on s'aperçut que la fille était enceinte, et la bonne femme, toute fière entra dans l'église avec son bonhomme et sa fille en criant :

—Place, place à quatre ! Ma fille est grosse d'un saint. Elle accouchera d'un pape !

⁹⁰ *Le saint me touche.* En gallo : « Vous avez les mains sales, ne me bitez pas ! »

L'Extrême-Onction

Une femme voyant son mari près de trépasser appela ses enfants près du lit de leur père, et craignant que celui-ci vînt à mourir sans avoir reçu les derniers sacrements se chargea elle-même de l'administrer.

Elle terminait l'opération lorsque le ministre de Dieu arriva.

— Dame ! monsieur l'curé, v's'arrivez trop tard, j'ons fait l'ouvraïge moi-même.

— Mais, ma brave femme, cela n'appartient qu'au prêtre de donner l'Extrême-Onction. Comment avez-vous fait ?

— J'ons prains un bouchon d'filasse o⁹¹ de l'huile, et j'ons prononcé ces paroles en lui frottant les extrémités :

« D'mandez pardon au bon Jélu, vilaine bête, de tout ce que vos foutus yeux ont vu et qui n'devaient pas va.

« D'mandez pardon au bon Jélu, vilaine bête, de

⁹¹ Avec, en Gallo.

tout c'que vos foutues oreilles ont entendu et qu'elles n'devaient pas entendre.

« D'mandez pardon au bon Jélu, vilaine bête, de tout c'que vot' foutue bouche a juré après ma.

« D'mandez pardon au bon Jélu, vilaine bête, de tout c'que vos foutues mains ont bité⁹² et qu'elles ne devaient point biter.

« D'mandez pardon au bon Jélu, vilaine bête, de tout c'que vos foutus pieds m'ont donné de coups dans le derre. »

Après ça j'li di :

« Raidis tes jarrets, écale⁹³ tes orteils, fous l'camp, et n'nous regrette pas pu que j't'r'grettons. »

Conté à Paul Sébillot par
Constant Tual, couturier à Bain.

⁹² Toucher.

⁹³ *Écaler*, dans le dialecte de Bain, signifie très précisément : briser une branche à l'endroit d'où elle part du tronc (Orain). Sébillot donne : écarter. La parole de la mégère pourrait s'interpréter aussi, dans un sens plus traditionnel : « Brise tes attaches avec la terre... »

Les Jaguens à l'auberge

Il y avait une fois deux gars de Flétang qui étaient de Saint Jacut⁹⁴. Ils avaient entendu dire que la mer était verte et bleuve⁹⁵, et un jour qu'ils passaient devant un champ de lin fleuri, ils se dirent :

— Dieu me danse, mon fû, v'là la gran mé salée. Allons nous bangner⁹⁶.

⁹⁴ On appelle Jaguens (prononcer : *Jéguins*) les habitants de Saint-Jacut (prononcer : *Jaïgu*). Les aventures et histoires drôles dont ils sont les héros auraient pu être créées par eux, d'après certaines traditions. D'autres veulent que ce soient les habitants de Saint-Cast qui en aient fait leurs têtes de turc. Leurs histoires étaient très populaires. On les appelait des *jéguinsetés*. Celle-ci fut présentée à Paul Sébillot comme une « couillonade » de Jaguens. Paul Sébillot analyse « les gars de Flétang » comme étant des marins de Terre-Neuve, (supposés pêcher la morue et non le flétan). Il peut s'agir aussi d'une déformation gallèse du flet (roman *flete*), bateau plat, ou d'un lieu-dit.

⁹⁵ Fleurie.

⁹⁶ Dans les contes de Jaguens, le dialogue est toujours en gallo quand on les fait parler. « Ceux qui les racontent ont soin de conserver les tournures de phrases qu'on leur attribue, et ils imitent, en le chargeant, l'accent un peu chantant des Jaguens. » (P. Sébillot).

Ils se mirent à se rouler dedans ; mais l'un des gars se heurta à une grosse pierre.

— Dieu me danse, mon fû, la mer est-à monvaise !

L'autre, en se plongeant dans le lin, vit un gros crapaud.

— Par ma fa, v'là du païsson ; si je le mangeas ?

Il avala le crapaud ; mais il ne tarda pas à se sentir malade, et il alla avec son camarade à une auberge où ils demandèrent à coucher. On leur montra une chambre, mais ils se dirent :

— Dieu me danse, mon fu, i' n'en coûterait trop chier ; vous n'ez point eun endroit qui n'coûterait pas tant ; je n'sommes pas riches.

La servante, en les entendant, se dit :

— Ce sont des Jaguens ; i' faut les mettre dans nos chiottes.

Elle les conduisit dans un cabinet où il n'y avait point de lit, et elle leur donna un glon de feurre⁹⁷ pour se coucher dessus.

— Vous n'auriez point eune petite presse⁹⁸ pour mett' nos effets ? demandèrent-ils.

— Si fait ; vous pouvez les mettre sur le coffre.

Les Jaguens se déshabillèrent, et, voyant au milieu du coffre une planche ronde qui recouvrait un trou, ils se dirent :

⁹⁷ Une motte de paille.

⁹⁸ La *presse*, en gallo, c'est le pressoir. Il s'agit ici certainement d'un usage local, non répertorié.

— Par ma fa, mon fu, v'là un joli petit coff'e ; faut y mett'e nos effets.

Le lendemain, quand ils se réveillèrent, ils se dirent :

— Faurait reprendre nos habits. Il a la mine ben fond, le coff'e⁹⁹.

— Par ma fa, mon fu, faut que tu descenges dedans ; je vas te teni' par les mains, et tu rattrapperas nos draps.

L'un des compagnons se laissa descendre, mais bientôt il s'écria :

— Je les touche ben do mes pieds ; mais la main me dépoigne¹⁰⁰.

— Dieu me danse, mon fu, lui répondit l'autre, crache dedans, tu païsseras¹⁰¹ mieux après.

Le Jaguen cracha dans sa main, et il tomba au fond du prétendu coffre. Il parvint à en sortir à l'aide de son compagnon ; mais il sentait bien mauvais et ses habits aussi.

Quand ils se furent habillés, ils voulurent se compter, et ils dirent à la mode des Jaguens :

— Ta et ma, ça fait iun ; i' y en a iun de perdu ; éioù qu'il est ?

Ils restèrent quelques minutes à réfléchir, et ils avaient l'air si absorbé, que la servante, qui venait les voir, s'écria :

— Qu'est-ce que vous faites là tous les deux ?

⁹⁹ « Il a l'air bien profond, ce coffre. »

¹⁰⁰ Se détache (du gallo : *pogne*, *poigne*, le poing).

¹⁰¹ *Païsser* : coller (de poisser).

— Dieu me gagne, mon fu, s'écrièrent-ils, n'y a personne de perdu¹⁰².

Conté à Paul Sébillot, en 1880, par
Joseph Macé, mousse de Saint-Cast,
âgé de quatorze ans.

¹⁰² Dans une autre histoire notée par Paul Sébillot), il est fait état des difficultés que les Jaguens avaient à se compter. « Je nous sommes vantiez (peut-être) trompés dans not' compte ; v'là une taupinée fraîchement boutée : mettons chacun un daïgt dedans, et n'en verra après cambien qué n'y a de trous. » J'ai entendu une version où il ne s'agissait point d'une taupinée, mais d'une bouse ben fraîche.

L'avare

Un vieil avare avait sa femme bien malade et ne lui donnait aucun soin.

Lorsqu'elle fut à la dernière extrémité, il eut tout de même peur que ses voisins l'accusassent de l'avoir tuée, et il fit venir le médecin.

La pauvre vieille marmottait entre ses dents :

— J'baïrais ben un coup de vin ; j'baïrais ben un coup de vin.

Le médecin qui ne comprenait pas demanda au mari.

— Que dit-elle ainsi ?

— J'fil'rais ben du brin ; j'fil'rais ben du brin¹⁰³.

— Ma pauvre femme dit le guérissou, vous n'êtes pas en état de filer.

— J'baïrais ben un coup de vin, répétait la pauvre femme, j'baïrais ben un coup de vin.

— C'est inutile, vous ne le pourriez pas.

« Votre femme est bien malade, mon brave homme,

¹⁰³ Grosse filasse.

dit le médecin en se tournant vers le vieillard ; elle est surtout très faible et il faudrait lui donner des œufs dans son bouillon. »

— Oui, Monsieur le guérissou, j’li donnerons du bouillon d’œufs.

Quand le médecin fut parti, le vieil avare mit des œufs à bouillir, les mangea et fit boire l’eau à la malade.

La pauvre vieille à un pareil régime ne tarda pas à s’en aller dans le royaume des taupes, au grand contentement de l’avare qui regrettait jusqu’à l’eau qu’il donnait à sa malheureuse femme.

Conté à Paul Sébillot par
Fine Daniel, de Bruz

Les trois dons

Il y avait une fois un petit gars qui perdit sa mère, et son père se maria en secondes noces.

Mais sa belle-mère ne lui valait rien : elle ne lui donnait pour se nourrir que de vieilles croûtes de pain moisi, et quand il allait aux champs, il les mettait à tremper dans la fontaine avant de les manger.

Un jour qu'il était accroupi près de l'eau, un pauvre passa par là et lui dit :

— Que fais-tu, mon petit gars ?

— Je suis à tremper dans la fontaine les croûtes de pain moisi que ma belle-mère m'a données, car c'est tout ce que j'ai pour me nourrir.

— Donne-m'en une ou deux, petit gars.

L'enfant lui offrit quelques-unes de ses croûtes de pain ; le mendiant les mangea, puis il lui dit :

— Tu viens de faire une bonne action, et pour ta récompense, tu as trois choses à souhaiter. Que veux-tu ?

Le petit garçon se gratta la tête, puis il dit :

— Chaque fois que je regarderai ma belle-mère, elle se mettra à péter et à foirer jusque dans ces chausses.

Le chercheur de pain ne répondit rien, et le petit gars continua :

— Je voudrais un petit pistolet pour tirer sur les oiseaux, et je désirerais que tous ceux qui me verront tirer soient forcés de courir après la balle.

Le mendiant tira de sa poche un petit pistolet et le donna à l'enfant en disant :

— Et quel est ton troisième souhait ?

— C'est d'avoir une clarinette, et quand j'en jouerai tous ceux qui me verront ou m'entendront seront forcés de danser.

Le mendiant lui donna une clarinette, et il disparut.

Le petit gars retourna à la maison ; sa belle-mère était à l'étable en train de rattacher ses vaches ; il alla la voir et dès qu'il l'eût regardée, elle se mit à péter et embrenna toutes ses chausses, ou si vous aimez mieux ses bas, et chaque fois que le petit gars la regardait, pareille chose lui arrivait.

Le lendemain, elle était invitée à des noces, et elle dit à son mari d'enfermer son fils dans un apprentis auprès de la maison, car elle avait peur qu'il ne lui causât encore quelque accident. Vers midi, le père du petit gars lui ouvrit la porte et lui dit :

— Va voir ce que fait ta belle-mère.

Celle-ci était à table, assise entre deux beaux messieurs ; le petit gars alla à une fenêtre et regarda sa belle-mère, qui aussitôt se mit à péter et à embrenner ses chausses, si bien que tout le monde se bouchait

le nez. Et les messieurs ordonnèrent à leurs domestiques de jeter dehors cette bonne femme malpropre.

Le petit gars s'en retourna bien vite dans l'appentis, et quand sa belle-mère revint à la maison, elle alla voir s'il était là, et le trouva enfermé comme s'il n'était jamais sorti.

— Bien sûr, se dit-elle, il y a là-dessous quelque magie.

Le lendemain, dès le matin, elle fut à confesse et raconta au recteur ce qui lui était arrivé.

— J'irai le voir, dit le prêtre, et je lui ferai avouer le sortilège qu'il emploie.

Il vint dans le champ où était la fontaine et vit le petit gars qui trempait dans l'eau ses croûtes de pain.

— Que fais-tu là ? lui dit-il.

— Je mets à tremper les croûtes de pain moisi que ma belle-mère me donne.

— On prétend que tu as de la magie.

— Ah ! non, Monsieur le recteur.

— Si tu veux me dire la vérité, je te donnerai une belle image dimanche prochain.

— Non, je ne tiens pas à l'image, répondit le petit garçon ; mais si vous voulez vous mettre tout nu, je vous conterai tout.

Le prêtre ôta sa soutane et ses culottes, et resta en caleçon et en chemise ; mais le petit gars dit qu'il fallait qu'il fût tout nu, et le prêtre, voyant que personne n'était là, se dépouilla des vêtements qui lui restaient.

Alors le petit gars tira un coup de pistolet dans un

buisson de ronces ; aussitôt le recteur courut après la balle, et quand il fut rendu au milieu du buisson, le petit gars se mit à jouer de la clarinette, et le recteur dansait malgré lui, accrochant sa peau nue aux piquants des roses, et, tout en tournant, il criait :

— Tu as de la magie ! tu as de la magie ! Je te ferai pendre ! Je te ferai pendre !

À la fin le petit gars se lassa de jouer, et le recteur, éraflé et tout sanglant, put reprendre ses habits et s'en retourner. Il alla raconter à la justice le tour pendable qui lui avait été joué ; les gendarmes amenèrent le petit gars devant les juges, et il fut condamné à mort. Quand on fut sur le point de le mener au supplice, le juge lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Oui, dit-il, je voudrais aller me promener sur le bord de l'étang, tirer un coup de pistolet et jouer un air de clarinette.

Cette demande lui fut accordée ; mais le prêtre criait :

— C'est de la magie ! liez-moi ! liez-moi !

Les gens disaient :

— Le pauvre recteur est fou !

Et on finit par l'attacher.

Tous ceux qui étaient présents à l'audience allèrent au bord de l'étang avec le petit gars qui était entre deux gendarmes. Dès qu'il y fut arrivé, il tira un coup de pistolet, et aussitôt tout le monde se précipita, pour chercher la balle, au milieu de l'étang. Quand ils y furent, le petit garçon joua un air de clarinette, et

ceux qui étaient dans l'eau se mirent à danser ; mais ils finirent tout de même par se noyer.

Le petit gars alla ensuite délier le prêtre, et ils s'en retournèrent gaiement tous deux.

Conté à Paul Sébillot, en décembre 1879,
par Françoise Dumont, d'Ercé près Liffré

La fille possédée du démon

Il y avait une fois, dans une paroisse des bords de la Vilaine, une fille qui était possédée du diable.

Elle faisait la désolation de ses parents qui résolurent de la conduire au curé pour la faire exorciser.

Le prêtre l'aspergea d'eau bénite et ordonna au diable de sortir.

— Je ne sortirai pas, s'écria le démon.

— Tu sortiras, répondit le curé en continuant d'asperger la fille.

Le diable qui luttait tant qu'il pouvait mais qui se sentait vaincu, s'écria :

— Je veux bien sortir du corps de cette fille, mais pour rentrer dans le corps du sacristain.

— Ah ! mais non, s'écria celui-ci indigné.

Le curé qui commençait, lui aussi, à en avoir assez d'asperger son sujet, dit au démon :

— C'est une chose convenue, tu vas sortir par la bouche de la fille et rentrer par le derrière du sacristain.

Celui-ci, en entendant cela, fut s'asseoir dans le bénitier et s'écria :

— Qu'il y vienne maintenant !

Le diable qui était sorti du corps de la fille, fut poursuivi à coups de goupillon par le prêtre qui le chassa de l'église et l'obligea à retourner en enfer.

Conté à Paul Sébillot par le père Constant Tual,
de Bain, couturier à la journée.

Jean Cupi

Jean Cupi s'en alla chez un fermier qui avait une vache malade. « Elle va en crever, dit-il ; si vous voulez, je vais servir de boucher. »

— Oui, dit le fermier, abattez-la et la pelez.

— Volontiers ; mais je me réserve la peau.

Il mit la peau sur son dos et grimpa dans un chêne au dessous duquel on avait servi un banquet. Les invités se mettent à table et comme le fricot était assez sec, un des dîneurs s'écria : « Si le bon Dieu voulait bien nous envoyer de la sauce ! » À peine avait-il dit ces mots que Jean Cupi se mit à pisser sur le plat.

— Que le bon Dieu est bon enfant, disaient les invités ; si maintenant il voulait nous envoyer de la moutarde...

Jean Cupi ôta sa culotte et se mit à chier sur la table, puis il lâcha sa peau de vache et tout le monde s'enfuit, croyant voir le diable.

Alors il descendit, et se mit à manger le repas.

Recueilli en 1879

Les pommes cuites

Une bonne femme qui demeurait seule dans une maison isolée mit un soir trois pommes à cuire sur le feu. Il y avait justement trois voleurs qui étaient par là et guettaient la bonne femme pour la voler ; et l'un d'eux était près de la porte.

Au bout de quelque temps, l'une des pommes éclata, et la bonne femme dit : « Déjà un ! » Le voleur qui l'entendit vint trouver ses camarades : « M'est avis que la vieille est avertie que nous sommes ici. Elle vient de dire : « Déjà un ! »

— Je vais aller à ta place, dit le second voleur.

La seconde pomme creva : « Déjà deux, dit la bonne femme. »

Le voleur revint aux autres : « Elle vient de dire "Déjà deux", pour sûr, elle est sorcière, elle devine tout. »

— Je vais voir, dit le troisième, si elle saura me deviner, moi.

Il se mit à chier à la porte, et au même instant, la dernière pomme éclatait : « En voilà trois, dit la bonne

femme : tu n'as qu'à chier, je mangerai tout, merde et tout. »

Le voleur revint trouver ses compagnons, et leur dit : « C'est vrai qu'elle est sorcière, elle a deviné ce que je faisais : allons-nous en. »

Recueilli en Haute-Bretagne en 1880

Le repas du seigneur

Il y avait une fois un seigneur qui ne se plaisait qu'à jouer des tours aux pauvres gens. Un jour qu'il se promenait par les champs, il vit un soldat qui avait posé culottes au pied d'un talus pour chier plus à l'aise, comme nous disons nous autres. Il prit le sabre du soldat, et, lui mettant la pointe sur la poitrine, il lui dit : « Si tu ne manges pas ton étron, je vais te tuer. »

Le soldat, voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, se mit à manger son étron, mais bien qu'il fût tout chaud, il n'allait pas des plus vite en besogne comme bien vous pensez. Pendant qu'il s'exécutait, et que le seigneur le regardait, on entendit tout d'un coup un grand bruit. Le seigneur grimpa sur le fossé pour voir ce que c'était. Le soldat interrompit son repas, reprit son sabre, et en mettant la pointe sur la poitrine du seigneur, il lui dit : « Si vous ne mangez pas le reste du repas que vous m'avez offert, je vais vous tuer. » Le seigneur voyant qu'il fallait manger la merde ou mourir, s'exécuta, bien qu'à regret, puis il dit au soldat : « Tu es un brave ; si tu veux rester avec moi, je te rendrai heureux. » Le soldat accepta et

depuis ils vécurent tous les deux en bons camarades,
comme deux frères de merde qu'ils étaient.

Haute-Bretagne, 1883.

Pourquoi les femmes ne vont pas à la guerre

Au temps jadis, où les coqs raccommodaient les bassins, la France fut attaquée par deux autres nations, et comme elle n'avait pas assez d'hommes pour la défendre, le roi appela les femmes sous les drapeaux, et tout le monde partit pour la guerre.

Quand le général qui commandait l'armée arriva à l'endroit où l'on devait se battre, il ordonna aux hommes et aux femmes de se reposer en attendant les ennemis. Ceux-ci se présentèrent le lendemain ; le général français rangea son armée en bataille et ordonna de faire feu.

En attendant ce commandement, toutes les femmes se mirent à pisser, et l'inondation fut si grande que presque tous les soldats français furent noyés. Les ennemis qui se trouvaient sur une hauteur évitèrent ce déluge et, voyant les Français qui essayaient d'échapper à cette mer de pisse, ils se précipitèrent sur eux et les massacrèrent presque tous.

C'est depuis ce temps que les femmes ne vont plus à la guerre, car au lieu de faire plaisir à leurs amis, elles leur nuisent.

La femme de Gargantua et le Grand-Chasse-Foutre

Au temps jadis, Gargantua s'embarqua avec sa femme à bord du Grand-Chasse-Foutre, qu'il avait construit, comme chacun sait, en déracinant la forêt de Scissey.

Un jour, le Grand-Chasse-Foutre manœuvra mal et se laissa surprendre par la marée qui baissait, de sorte qu'une partie de sa coque était à flot, alors que l'autre touchait sur le sable. Gargantua était bien embarrassé, mais sa femme qui était fine comme une mouche, bien que plus haute qu'un clocher, descendit à terre et se mit à pisser. Son jet fut si copieux et si fort, qu'avant même qu'elle eût fini, le Grand-Chasse-Foutre se remit à flotter.

On raconte aussi sur les bords de la Manche, qu'un capitaine qui partait pour un voyage pressé, se laissa aussi surprendre par la morte-eau. Comme la femme de Gargantua, sa femme qui voyageait avec lui se mit à pisser et remit son navire à flot.

Les gâchettes et la fée

Au temps jadis, les paysans faisaient de petites gâches¹⁰⁴ en farine de blé noir, et le soir, lorsque la veillée avait été longue, et que le foyer, dans lequel les glènes¹⁰⁵ avaient brûlé toute la soirée, était bien chaud, ils nettoyaient avec soin l'endroit où avait été la fouée¹⁰⁶, et ils mettaient les gâchettes à cuire sur les pierres du foyer.

Il y avait une fois une maison où chacun mettait sa petite gâche à cuire pour le déjeuner du lendemain ; mais souvent les Margot la Fée, qui en ce temps là se plaisaient à jouer des tours aux gens de la campagne, descendaient la nuit par la cheminée et enlevaient les petits pains. Les fermiers en étaient bien marris, et

¹⁰⁴ En gallo : des pains plutôt mal cuits, plats et mous. Mot inconnu de l'ancien français.

¹⁰⁵ Les *glennes*, *glènes* ou *gleunes* sont des fagots de genêt ou de bouleau qui servent aux boulangers. Dans le roman d'Ile de France, le verbe *glener* est considéré comme d'origine gauloise (bas latin : *glenare*).

¹⁰⁶ Flambée, feu clair dans la cheminée, en gallo ; dans le roman d'Ile de France, le *feu* ou *fou* a plutôt le sens de foyer, famille (bas latin *focum*).

ils se mirent à chercher entre eux comment ils pourraient bien attraper les Margot la Fée.

« Ma foi », dit l'un d'eux qui était le plus fin de la bande et savait toujours se tirer d'embarras, « si vous voulez me croire, au lieu de cuire nos petites gâchettes, nous placerons des étrons dans le foyer. »

Cela plut aux autres, et quand la veillée fut terminée et que tous les musous¹⁰⁷ se furent retirés, les gens de la maison, au lieu de pâte de blé noir placèrent des étrons sur la pierre chaude.

Justement cette nuit-là, la Margot la Fée avait amené avec elle sa fille pour voir si elle était adroite. La fille descendit par la cheminée et se mit à fureter dans le foyer ; mais comme au lieu de gâchettes, elle ne trouvait que des étrons, sa mère impatientée lui cria :

— Goûte, ma fille, goûte !

— Goûter quoi ? répondit la petite Margot, il n'y a que de la merde !

La fée descendit, et quand elle vit que c'était vrai, elle fut si courroucée qu'à l'instant elle colla les gens aux draps de leurs lits de manière qu'ils ne pouvaient plus bouger, et en même temps, elle leur donna une envie à laquelle ils ne purent résister, et ils firent dans leur lit pendant toute la nuit ce qu'ils avaient fait dans le foyer le soir.

¹⁰⁷ Compagnons de veillée, coureurs de veillée.

Les enfants dans le parc

Il y avait une fois un seigneur dont la femme accoucha de jumeaux, un garçon et une fille. Les fées qui assistèrent à leur repas de baptême leur firent toute sorte de dons ; mais elles prédirent au père que sa fille perdrait son pucelage avant d'être mariée, et qu'elle ne pourrait épouser que celui qui le lui aurait enlevé.

Le seigneur était bien marri de cette prédiction, car il pensait que ce serait un déshonneur pour la famille si sa fille perdait son pucelage et accouchait d'un bâtard. Aussi il essaya d'empêcher la parole des fées de s'accomplir. Il fit entourer de murs très élevés un parc d'une grande étendue, au milieu duquel était construit un château, et il y mit son fils et sa fille. Ils étaient servis par des femmes dans lesquelles ils avaient toute confiance, et nul homme ne pouvait pénétrer dans le parc dont les murs étaient en outre entourés d'un fossé profond. Il avait même, pour que ses enfants n'eussent aucune occasion de voir des accouplements, défendu de garder dans le parc aucun animal s'accouplant, et la défense s'étendait jusqu'aux poules et aux coqs.

Les deux enfants grandirent, et ils croyaient être

seuls de leur espèce, parce que les femmes qui les servaient étaient vieilles, de même que leur père et leur mère qui venaient parfois les voir. Ils arrivèrent ainsi à l'âge de quinze ans, aussi innocents que l'enfant qui vient de naître.

C'était l'époque vers laquelle les fées avaient prédit que la fille serait en danger de perdre son pucelage. Un jour de printemps, ils virent deux pigeons venir se poser sur le gazon à peu de distance de l'endroit où ils se trouvaient, se bécoter, voler ça et là, puis le mâle monter sur la femelle. En se jouant, ils s'amusèrent à faire comme les pigeons, à approcher leur bouche l'une contre l'autre, et à se mettre l'un à l'autre la langue dans la bouche. Malgré leur innocence cela leur fit plaisir, et ils sentirent une sorte de chaleur qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Ils voulurent imiter jusqu'au bout les pigeons. Le garçon se mit à quatre pattes, et sa sœur monta sur son dos comme elle avait vu faire aux pigeons ; mais elle avait beau se remuer comme ils l'avaient fait, ils n'éprouvaient pas à cela autant de plaisir qu'à se passer la langue dans la bouche, et après s'être fatigués, ils renoncèrent à essayer de les imiter.

Le lendemain, comme ils se promenaient encore en pensant aux pigeons et en parlant d'eux, ils trouvèrent deux lapins qui avaient trouvé le moyen de passer par-dessous les murs du parc, et qui se poursuivaient dans l'herbe. C'étaient un mâle et une femelle. Le mâle finit par atteindre celle-ci, et ils le virent tenir sa femelle entre ses cuisses et lui fourrer dans le derrière un petit boyau. Le lapin et la lapine

frémissaient tous les deux et poussaient des petits cris de joie.

Quand ils eurent fini, le garçon et sa sœur se mirent de nouveau à se passer des langues, puis le garçon dit à sa sœur :

« J'ai vu comment faisaient le lapin et la lapine pour se donner tant de plaisir : il y en a un qui a attiré de dessous son ventre un petit boyau, qui est devenu tout raide, et qui l'a mis dans le derrière de l'autre. J'en ai un aussi qui me sert à pisser : montre-moi le tien, ma sœur, pour voir si tu pourrais me faire comme ces petites bêtes qui ont eu tant de plaisir. »

La jeune fille lui dit :

— Moi je n'ai point de boyau si long ; peut-être qu'il est caché dans mon ventre comme l'était celui du lapin avant qu'il l'eût attiré.

Elle releva sa robe et son frère lui regarda entre les jambes. Quand il vit la fente de son petit con qui bailait un peu, il lui dit :

— Ah ! ma sœur, on t'a coupé ton petit boyau, et on voit encore la fente de la blessure qui est toute rouge ; jamais tu ne pourras me faire comme ce petit animal a fait à l'autre. Mais mets-toi à quatre pattes, je vais monter sur toi, et essayer de faire comme lui.

Quand la sœur fut en position, il monta sur elle, mais comme il essayait par derrière, il ne put arriver à ses fins. Pourtant cela leur faisait plaisir à tous deux, surtout au garçon qui fit si bien que bientôt il mouilla sa sœur.

— Ah ! dit celle-ci, c'est assez pour aujourd'hui. Tu as tant travaillé que ton boyau en est tout en sueur.

Le lendemain, comme ils se promenaient encore dans le parc, ils virent deux hérissons qui se poursuivaient, s'agaçaient ; enfin, l'un d'eux (c'était la femelle) se mit sur le dos et le mâle monta dessus en poussant des petits grognements de joie.

Alors le garçon dit à sa sœur :

— Nous avons essayé la manière des pigeons qui se mettaient la langue dans le bec, celle des lapins qui s'introduisaient le boyau par-derrière ; voyons maintenant celle de ces petits animaux qui peut-être est la bonne.

La fille se coucha sur le dos, et ils se mirent la langue dans la bouche. La pine du garçon ne tarda pas à grossir. Il la mit entre les jambes de sa sœur, poussa de son mieux, et bien que cela lui fît un peu mal, celle-ci écarta les jambes, son frère entra, et ils purent savoir ce qui faisait tant de plaisir aux pigeons, aux lapins et aux hérissons.

À partir de ce moment dès qu'ils se trouvaient le jour dans un coin du parc ils se hâtaient de faire comme les bêtes qu'ils avaient vues. Au bout de quelque temps le ventre de la fille enfla si bien que son cotillon était trop court par devant, et son père et sa mère étant venus, s'aperçurent que leur fille était enceinte, et que nul ne peut éviter sa destinée.

Demande en mariage

On appelle Chausses-naires¹⁰⁸, dans les environs de Rennes, les personnes qui accompagnent les jeunes gars qui vont demander des filles en mariage.

Or un jour, un pauvre innocent¹⁰⁹ pria un petit tailleur de son village, malin comme un singe, d'aller avec lui demander la fille d'une bonne femme qui demeurerait dans une autre paroisse.

Tous les deux partirent et comme ils avaient plusieurs lieues à parcourir, ils emportèrent chacun un pain pour manger en route. En passant près d'une mare où les grenouilles coassaient à qui mieux mieux le tailleur leur jeta une pierre pour les faire se taire.

— Qu'as-tu jeté là ? dit l'innocent.

— Mon pain, parce que ça porte bonheur.

— Alors je vas en faire autant.

¹⁰⁸ Chausses noires. C'est le personnage classique de l'entre-metteur.

¹⁰⁹ *Innocent*, en gallo, a le sens d'idiot. Signification qu'il n'a pas du tout dans le roman d'Ile de France où celui de non-coupable est attesté dès le XI^e siècle. Du latin *innocens* (de *nocere*, nuire).

Et le gars jeta son pain aux grenouilles. Après avoir longtemps marché, l'innocent eut faim et ne tarda pas à regretter son pain.

— Attends un peu, dit le tailleur. V'là une barge¹¹⁰ de foin là-bas et nous allons nous rassasier.

— Je n'seu point capable de manger du foin.

— Tu vas voir, quand on a grand faim on mange de tout. Puis le foin n'est pas si mauvais que tu penses. Ta bourrique en mange bien.

Arrivé près de la barge de paille, le tailleur s'en approcha mais mordit à belles dents dans son pain tandis que son compagnon rouchait le foin comme une vraie bête.

— À tout coup ! s'écria-t-il, j'ai beau faire, je n'peux l'avaler.

— Poursuivons notre chemin, lui dit son compagnon, qui avait l'estomac plein, nous allons arriver tout à l'heure, et j'espère bien qu'on va nous offrir à manger. Seulement ne fait pas le goulu ou bien tu n'auras pas la fille. Je vas d'ailleurs, à table, me mettre à côté de toi, et lorsque tu auras assez mangé je te toucherai le pied.

— C'est cela. Je cesserai de manger dès que tu me préviendras.

Quand ils arrivèrent chez la bonne femme, celle-ci venait de cuire une bassinée de nocés, qui est comme

¹¹⁰ Meule de foin de paille ou de fagots, en gallo. Le sens de *barque* semble réservé au roman d'Île de France (bas latin : *barica*, *barsica*) ; mais le grec (*bareô* : charger) laisse soupçonner une racine indo-européenne ou gauloise.

vous le savez, de la bouillie de blé noir. Elle posa le bassin par terre, fit un trou dans le mitan dans lequel elle mit du beurre, donna une écuelle de bois à chaque personne et invita les gars à pêcher au plat.

Tous les quatre s'installèrent autour du bassin et armés d'une cuillère prenaient de la bouillie qu'ils trempaient dans le beurre.

L'amoureux n'avait pas avalé trois cuillerées qu'un chat lui passa entre les jambes. Il crut que c'était son camarade qui l'avertissait et aussitôt il cessa de manger.

— Mangez donc, lui disait la bonne femme.

— Mangez donc, répétait la fille.

Mais elles eurent beau dire, le prétendant déclara qu'il n'avait plus faim.

La nuit étant venue, la bonne femme invita les voyageurs à coucher. Il y avait justement trois lits dans la pièce, un pour la mère, un pour la fille et le troisième pour l'amoureux et son compagnon.

Lorsque tout le monde fut couché, l'innocent qui mourait de faim, et qui avait vu la bonne femme ranger le bassin de noces dans un coin dit au tailleur :

— Je sais ben où sont les noces, je vas aller en manger.

— C'est bien, dit l'autre ; mais tu vas m'en apporter, car moi aussi j'ai encore faim. Seulement prends garde de te tromper de lit. Tiens, pour plus de sûreté donne-moi le peloton de fil que j'ai vu sur la chaise près de notre lit. Tu tiendras le fil et moi le peloton, et comme cela, tu reviendras tout droit par ici.

— J'ai compris, dit le gars.

Mais pendant que l'innocent mangeait les noces, le malin tailleur jeta le peloton de fil dans le lit de la fille.

Lorsqu'il fut repu, le gars remplit sa main de noces puis il suivit le fil du peloton. Arrivé au lit de la jeune et croyant s'adresser à son camarade :

— Tiens, dit-il, mange donc, elles sont vra bonnes.

La fille qui dormait le derrière en l'air en vint à faire un pet.

— Ce n'est pas la peine de souffler, répondit l'amoureux, elles ne sont plus chaudes.

Et il déposa sa poignée de noces sur le derrière de la fille. Celle-ci se réveilla et dit :

— Ma mère, ma mère ! j'cré ben que j'ai chié dans ma chemise.

— Lève-ta ben vite et va dans la cour te laver le derre à la mare.

La jeune fille se leva et sortit dans la cour.

Le gars s'étant aperçu de son erreur chercha le lit occupé par le tailleur et finit par le trouver.

— J'ai les mains couvertes de noces, dit-il. Où faut-il les laver ?

— Dans la buie¹¹¹ qui est là près de la fenêtre.

L'imbécile enfonça les deux mains à la fois dans le goulot du vase en grès qui était très étroit et ne put les retirer.

¹¹¹ Cruche en terre pour aller chercher de l'eau à la fontaine.

—Comment faire ? dit-il au tailleur, j'ai les mains prises dans la buie.

—Va dans la cour et casse le vase contre une roche.

Le gars sortit et voyant quelque chose de blanc, près de la mare, crut que c'était une pierre. Il frappa la buie de toutes ses forces sur le cul de la fille qui poussa un cri et tomba dans l'eau.

La mère accourut, le tailleur aussi, mais le prétendant, lui se sauva à toutes jambes, n'osant plus, comme bien vous le pensez, faire sa demande en mariage après une pareille équipée.

Le barrage de l'étang de Combourg

Une fille de Combourg s'en alla à confesse au curé qui lui dit après l'avoir écoutée attentivement :

— Vous me reviendrez dans quinze jours, ma fille, et je vous donnerai l'absolution. Allez, et ne péchez plus.

La fille qui avait l'oreille un peu paresseuse crut avoir entendu : « Allez, et ne pissez plus. »

— Singulière pénitence qu'il m'a donnée là ! se disait-elle. Rester quinze jours sans pisser me paraît bien difficile. Je ne sais pas si je pourrai attendre. Enfin j'essaierai tout de même.

La malheureuse resta douze jours sans satisfaire ses petits besoins ; mais, n'y tenant plus, elle courut au presbytère et dit au curé :

— M. le curé, ce n'est pas possible, je ne pourrai jamais rester quinze jours sans pisser, je souffre trop ; malgré moi ça m'échappe...

— Ma fille, que dites-vous là ? Jamais je ne vous ai donné pareille pénitence. Je vous ai dit : « Allez, et ne péchez plus. »

— Ah ! mon Dieu, si j'avais su ! Oh ciel ! quel bonheur !

Et la fille s'en alla s'accroupir au pied du château de Combourg. Elle pissa pendant cinq heures et toutes les pierres qui se trouvaient sur le coteau dévalèrent dans l'étang, et formèrent le barrage qu'on voit encore aujourd'hui.

La chèvre menteuse

Il y avait une fois un bonhomme qui vivait dans une petite maison. Il avait sept garçons et une chèvre qu'il préférait à ses garçons. Un jour il dit à l'aîné :

— Tu vas conduire biquette aux champs, soigne-la bien et aies soin de la ramener bien contente et satisfaite de son repas.

Le garçon partit. Il mit biquette dans un gras pâturage et quand la nuit vint, il lui demanda :

— Biquine, biquine, as-tu bien mangé ?

— Je suis contente et satisfaite.

J'ai du lait dans ma grande hoûle¹¹²,

Et des crottés dans mon panier.

Je ne saurais donc m'en aller ;

Il va falloir que tu me portes.

Quand ils furent arrivés, le bonhomme demanda :

— Biquine, Biquine, as-tu bien mangé ?

¹¹² La *hoûle* est une grotte, en gallo. Elle indique ici le pis de la chèvre.

— Nenni, répondit la chèvre. Je mangerais bien encore.

Le bonhomme dit à son fils :

— Tu n'as pas soigné cette bête-là, ni fait comme je te l'avais dit ; ton heure est venue.

Il prit son grand couteau, lui coupa les couilles et le jeta dans le puits.

Le second jour, il envoya son second fils, qui dit à Biquine :

— Tu as fait tuer mon frère,

Je vais t'attacher ;

Tu ne pourras pas manger.

Le soir, il la ramena à la maison. Le bonhomme interrogea Biquine qui dit qu'elle n'avait pas mangé. Le bonhomme tua son deuxième fils et il en fut de même jusqu'au septième.

Quand ils furent tous morts, le bonhomme conduisit lui-même Biquine au champ. Il la soigna bien, bien, toute la journée, et le soir, il lui demanda :

— Biquine, Biquine, as-tu bien mangé ?

— Je suis contente et satisfaite.

J'ai du lait dans ma grande hoûle,

Et des crotttes dans mon panier.

Je ne saurais donc m'en aller ;

Il va falloir que tu me portes.

Arrivée à la maison, la chèvre lui dit :

— Hé ! Hé !

Je mangerais bien encore.

Alors le bonhomme furieux, comprit que Biquine

avait menti et lui avait fait tuer tous ses fils. Il lui coupa les couilles et la jeta dans le puits. Aussitôt les sept garçons du bonhomme reparurent à la surface. Ils pardonnèrent à leur père et ils vécurent tous très heureux.

Le seigneur de Betton et son valet

Un jour de juin que Jehan de Saint-Gilles, seigneur de Betton était à surveiller ses vassaux occupés à faucher le foin des prairies sur le bord de l'Ille au pied de son château, il remarqua que l'un d'eux travaillait mollement.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, Jacques Cheminet, lui dit-il, pour faire le paresseux ?

— Monseigneur, répondit l'ouvrier, je travaille autant qu'un autre, si je vais plus doucement, je ne m'arrête jamais.

— Voilà bien des paroles.

— Si vous vouliez me permettre de dire encore un mot, je vous proposerais un pari.

— Quel pari ?

— De me donner le foin de la prée du Val-Richer, si je la fauche à moi seul dans un jour, et si je n'y parviens pas, je perdrai mon temps et ma peine.

— Quant à cela, j'y consens : mais je crois que tu deviens fou, mon pauvre Jacques. Enfin, puisque tu désires essayer ta force et ton courage, quand commenceras-tu ?

— Demain matin, Monseigneur.

— C'est convenu.

Dès deux heures du matin, Jacques Cheminet était à la besogne. Aussi, quand vers neuf heures, Jehan de Saint-Gilles ouvrit la fenêtre de sa chambre, fut-il surpris de voir une grande partie du foin de sa prairie du Val-Richer, étendu en veilloches.

— Peste ! comme il y va, pensa-t-il en lui-même, il est capable de gagner son pari.

Le seigneur de Betton avait eu, la veille, la visite de son médecin qui, l'ayant trouvé indisposé, lui avait prescrit une purgation pour le lendemain matin.

Jehan de Saint-Gilles, se sentant mieux, ne jugea pas à propos de se conformer à la prescription du docteur, et imagina de jouer un tour au faucheur.

Il versa la médecine qu'il devait prendre dans un verre de vin, appela un domestique et lui dit d'aller immédiatement porter ce vin à Jean Cheminet.

Celui-ci, ne se doutant de rien, avala d'un trait la boisson qu'on lui offrait, et continua son travail.

Le malheureux sentit bientôt des douleurs de ventre, et fut, à chaque instant, obligé de cesser sa besogne. Il comprit que son maître lui avait joué un tour de sa façon ; mais, comme il était dur au mal, malgré le malaise et la faiblesse qu'il ressentait, il ne cessa de faucher que lorsque tout le foin de la prairie fut par terre.

Le soir, Jehan de Saint-Gilles reconnut avoir perdu et son foin et sa purgation.

Mon Dieu, mon Dieu, quand j'irons-ti
dans le paradis ?

Une vieille bigote de la paroisse de Bruz s'en allait tous les soirs à l'église, se prosternant la face contre terre, et terminait chaque fois sa prière en répétant à haute voix :

« Mon Dieu, Mon Dieu, quand j'irons-ti dans le paradis ? »

Le bedeau chargé de fermer les portes du Saint-Lieu fut obligé à plusieurs reprises d'inviter la fille à s'en aller ; mais elle y mettait tant de mauvaise volonté que le pauvre homme trouvait souvent sa soupe froide en rentrant au logis.

Pour se venger, il résolut de jouer un tour à la vieille, et pour cela il se concerta avec le sonneur de cloches.

Un soir que la bonne femme répétait encore : « Mon Dieu, Mon Dieu, quand j'irons-ti dans le paradis ? » les hommes qui étaient montés dans le clocher répondirent : « Demain, ma fille ».

La vieille se leva, rayonnante de joie, et courut bien

vite dans le village annoncer la bonne nouvelle à ses voisines.

— Venez demain matin chez moi, leur dit-elle, pour vous partager tout mon mobilier.

Le lendemain soir, elle se rendit à l'église où le bedeau et les sonneurs avaient attaché à l'extrémité d'une corde traversant la nef, un callebasson¹¹³ dans lequel on l'invita à monter.

— Faut-il garder mes sabots ? cria-t-elle.

— Oui, gardez tout, répondit le bon Dieu.

Elle s'installa commodément dans son panier et cria : « Tirez à vous ! »

L'ascension s'opéra aussitôt ; mais une fois que la vieille fut arrivée à la nef, ils lâchèrent la corde et la fille descendit plus vite qu'elle n'était montée.

Furieuse, elle sortit de son panier en disant : « Je ne l'aurais jamais cru, mais il y a des mauvaises gens dans le ciel comme sur la terre. » Et elle s'en retourna dans son village réclamer tout ce qu'elle avait donné le matin à ses voisines. Celles-ci lui répondirent : « Ma fille, fallait rester dans le paradis ; tout ce que tu nous as donné est ben à nous. »

Conté par Fine Daniel, fermière à Bruz

¹¹³ Sorte de grand panier profond.

La demande en mariage

Les gars d'autrefois étaient plus timides que de nos jours. Jamais un jeune homme n'aurait osé aller, seul, demander une fille en mariage. Il se faisait accompagner d'un homme âgé, ayant la langue bien déliée, et qui savait faire valoir les qualités du galant. Cet individu qui, le plus souvent, exerçait la profession de couturier, était désigné sous le nom de Chaussenaire.

La mère Gefflot, du bourg de Saint-Erblon, avait un gars, appelé Jean, point trop fin, qu'elle désirait marier. La vieille songea à Perrine Jambu, du village de Teslé, qui lui semblait posséder tout ce qu'il faut pour rendre un homme heureux.

Un petit tailleur à la journée fut chargé d'accompagner le fils pour la demande en mariage, et la bonne femme leur fit, à tous les deux, la leçon sur ce qu'ils devaient dire. Lorsqu'ils furent en présence de la fille, le jeune homme, après avoir fait connaître le but de sa visite, énuméra, comme ça se fait toujours, ce qu'il possédait.

— La belle préee, qui est à l'entrée du bourg de Saint-Erblon, est à ma¹¹⁴.

¹¹⁴ À moi.

— Oh ! ajouta Chaussenaire, tu pourrais ben dire les deux.

— J'ai huit vaches dans mon étable.

— Tu pourrais ben dire seize.

— Deux belles juments dans mon écurie.

— Tu pourrais ben dire quatre.

— Trois cochons dans ma soue.

— Tu pourrais ben dire six.

Tout cela est bel et bon, répondit la fille ; mais j'aime mieux être franche, et vous dire que je ne peux pas vous épouser, parce qu'on m'a dit que vous aviez une jambe pourrie.

Le couturier, tout entier à son rôle, et ne remarquant pas que c'était la fille qui parlait, ajouta :

— Oh ! vous pourriez ben dire les deux.

En entendant cette réponse, Perrine Jambu se sauva et laissa les deux hommes seuls, qui comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à s'en aller.

De retour chez lui, Gefflot raconta à sa mère ce qui leur était arrivé.

— Le couturier et toi vous êtes aussi bêtes l'un que l'autre. Je parlerai à Perrine et lui ferai comprendre qu'on t'a desservi près d'elle.

En effet, la bonne femme rencontra, le dimanche suivant, la fille au bourg de Saint-Erblon, et lui offrit un micamot¹¹⁵ dans un cabaret. Elle lui affirma que son Jean n'avait ren aux jambes, qu'il était sain

¹¹⁵ Un café. Ne se prenait pas autrefois sans être allongé de goutte. Aujourd'hui, on dit un *mic*.

comme un petit gardon, et qu'elle pourrait s'en assurer de ses propres yeux.

— Va à Teslé, dit la mère à son gars, et cette fois, tâche de bien t'y prendre. Si tu veux savoir si Perrine t'aime, jette-lui des petits brochons¹¹⁶ à la figure, et si elle te les renvoie, c'est qu'elle est bien disposée pour toi.

L'innocent, comme on l'appelait à Saint-Erblon, arracha tout le long du chemin, les planches des barrières des champs et, en arrivant chez la fille, il lui lança à la figure des morceaux de bois capables de la tuer.

Celle-ci se sauva et il ne la revit plus.

La mère de l'idiot eut toutes les peines du monde à faire comprendre à celle qu'elle voulait pour bru que son fils n'était point méchant, que c'était par timidité qu'il agissait ainsi ; qu'une fois marié, elle le façonnerait à son bada¹¹⁷, comme elle voudrait.

Elle offrit un nouveau café à la fille. Ayant appris que Perrine Jambu était avare, au point d'écorcher un pou pour en avoir la peau, elle lui dit : « Votre fiancé ira dans la semaine vous faire voir son bien, et j'espère que vous serez satisfaite ! »

La bonne femme dit à son fils :

— Prends ta hanne¹¹⁸ qui a des pièces aux genoux, et à chaque beau champ que tu feras voir à ta future, tu frapperas sur tes genoux à l'endroit des pièces,

¹¹⁶ Brindilles de bois fleuries.

¹¹⁷ À sa volonté.

¹¹⁸ Culotte.

en disant : « Cette pièce-là est à ma. » De cette façon tu ne mentiras pas, et plus tard on n'aura point de reproches à te faire.

Jean retourna chez la fille et lui proposa une promenade dans les champs. Elle accepta.

Quand l'innocent apercevait une grande prairie ou un champ de blé, il s'écriait en se frappant sur le genou : « Cette pièce-là est à ma. »

En le voyant si riche, la jeune fille qui, comme nous l'avons dit, était avare, consentit à l'épouser.

Le lendemain de la noce, la nouvelle mariée dit à son époux : « Allons voir nos terres. »

— Quelles terres ? répondit Gefflot.

— Les beaux champs que tu m'as fait voir en disant : « Cette pièce-là est à ma. »

— Je ne parlais pas de la terre, mais bien des pièces cousues aux genoux de mon pantalon.

La jeune femme se mit à pleurer en pensant qu'elle avait épousé un idiot pauvre, lorsqu'elle avait cru être la femme d'un riche imbécile.

Conté par Juhel, aubergiste à la
Mine de Pont-Péan près Rennes.

Celui de Jean

C'était la fête patronale de la supérieure du couvent de Rillé, et les sœurs avaient décidé de lui offrir, à cette occasion, un tableau représentant l'enfant Jésus.

La sœur Jeanne, une des plus jeunes et aussi une des plus ingénues du couvent, savait bien peindre ; elle fut donc chargée du travail.

Le tableau achevé, sœur Jeanne invita toutes les sœurs à venir voir, dans l'espoir que son travail aurait l'approbation unanime.

Mais elle fut vite désillusionnée, car à la vue du tableau toutes les sœurs éclatèrent de rire. Grand fut l'étonnement de la bonne Jeanne. « Pourquoi riez-vous donc ? » demanda-t-elle, toute déconcertée.

— Que manque-t-il au tableau ? Dites-le moi.

Pour toute réponse, il y eut de nouveaux rires.

Et elle eut beau répéter ses questions et insister pour obtenir une réponse, aucune sœur ne voulait dire pourquoi elle riait.

Cela intrigua tellement la pauvre artiste qu'elle s'en alla enfin trouver Jean, le jardinier du couvent,

l'invitant à venir voir la peinture. Jean ne se fit pas prier. Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur l'enfant Jésus qu'il se prit à rire à son tour. « Allons, Jean, dites-moi maintenant, pourquoi vous riez », dit sœur Jeanne.

— Ne savez-vous donc pas, ma sœur, répondit-il, que l'enfant Jésus était un garçon, et vous en avez fait une fille !

— Ah, mon Dieu, c'est vrai aussi ! s'exclama la sœur. Que faire maintenant ?

Voyant la perplexité de la bonne fille, Jean eut pitié d'elle et dit :

— Je m'en vais vous tirer d'embarras ; d'ailleurs, c'est simple comme bonjour. Remettez-vous de suite à l'ouvrage, je servirai moi-même de modèle vivant.

Et Jean posa effectivement devant elle ; et sœur Jeanne travailla, et peignit avec tant d'ardeur que la sueur lui dégouttait du front... Enfin, tout était bien fini ; et dans sa naïveté d'enfant sœur Jeanne courut auprès des autres religieuses pour les inviter de nouveau à venir voir sa peinture.

Cette fois-ci elle était sûre du triomphe ; on ne pourrait plus dire maintenant que son enfant Jésus était une fille. Mais à peine les sœurs eurent-elles aperçu le membre du petit Jésus, qu'un rire général éclata, et toutes à la fois s'écrièrent : « C'est celui de Jean ! C'est celui de Jean ! »

Le bénitier

La Soizic de Lesneven alla un jour à confesse, et dit à son confesseur qu'elle avait pris le biniou¹¹⁹ de son amoureux une fois dans sa main.

— Oh ! s'écria le recteur, quel péché ! Pour ta pénitence, tu vas mettre ta main qui a péché pendant une heure dans le bénitier.

La jeune fille, toute honteuse va se poster à l'entrée de l'église près du grand bénitier.

Arrive une de ses amies, qui est bien étonnée de la trouver là.

— Quelle idée, lui dit-elle ! On est en hiver et te voilà qui trempe ta main dans l'eau... Qu'est-ce que cela signifie, donc ? N'es-tu pas devenue folle, la Soizic ?

— Dame, qu'est-ce que j'y puis ? C'est pour ma pénitence.

— Pour ta pénitence ? Et qu'as-tu fait, donc, pour être ainsi punie ?

¹¹⁹ *Biniou* : outils, parties. *Hennez eo ramp i vinvio* : ses outils sont glissants. C'est un débauché. « *Koach da vinvioù, poezon !* ». Cache tes outils, salaud ! ».

— Oh mon Dieu, pas grand-chose. J'ai pris le biniou de mon Jean dans ma main. Et c'est pour cela que Monsieur le recteur m'a donné cette pénitence afin de purifier ma main.

— Oui, dit l'autre. Si c'est ainsi, je me garderai bien d'aller à confesse. Et je remercie bien Monsieur le recteur. Je devrais me mettre dans le bénitier avec tout autre chose que toi Soizic, car ce n'est pas dans ma main que mon Pierrot a mis le sien.

Le pet de l'âne

Un promeneur, à travers la campagne, aperçut un paysan en train d'émonder un chêne. Remarquant qu'il était assis sur la branche qu'il coupait, il lui dit :

— Mon ami, avant cinq minutes, tu tomberas par terre.

— L'homme se contenta de hausser les épaules, et continua de frapper le bois de sa cognée.

Lorsque la branche se détacha de l'arbre, le paysan la suivit dans sa chute, mais heureusement ne se fit pas de blessures graves.

« Comment, pensa-t-il en lui-même, voilà un étranger qui m'a prévenu que j'allais tomber de cet arbre, avant que cinq minutes ne se soient écoulées et, en effet, me voilà par terre. À coup sûr, c'est un devin ! »

Il se releva aussitôt, courut après le promeneur, et, du plus loin qu'il le vit, lui cria :

— Monsieur ! Monsieur ! Vous avez dit vrai, je suis tombé, donc vous êtes un devin ! Dites-moi, je vous prie, quand je mourrai ?

L'habitant de la ville ne douta pas qu'il eût affaire à un pauvre d'esprit et, pour s'en amuser, il répondit :

— Tu mourras quand ton âne aura pété trois fois.

— O ciel ! dit le villageois, qui connaissait les défauts de sa bourrique, je n'ai plus grand temps à vivre.

À partir de ce moment, il fit tout ce qui dépendait de lui pour ne pas échauffer sa bête, il la mit à la diète, et évita de lui donner des aliments qui auraient pu provoquer ce qu'il redoutait, maintenant, le plus au monde.

Malgré cela, l'âne fit un bruit qui désespéra son maître.

Celui-ci redoubla de soins, mais il eut beau faire, la bête fit une seconde incongruité plus éclatante que la première.

— C'est par trop fort, s'écria l'homme : on dirait que l'animal le fait exprès. Aussi nous allons bien voir.

Il prit son eustache¹²⁰, aiguisa un morceau de bois et l'enfonça à coups de maillet dans l'orifice de ses frayeurs.

Cela fait, il mit une charge de bois sur le dos de l'âne, et se dirigea vers sa demeure.

Soudain, la bête fit un tel effort que la bonde sortit de son corps, comme le boulet d'un canon, et avec un bruit formidable alla frapper son conducteur en pleine poitrine.

Celui-ci tomba à la renverse en murmurant : « C'en est fait de moi, je suis mort ! » Et il s'allongea commodément dans un fossé.

Quand sa femme et ses enfants virent l'âne revenir

¹²⁰ Son couteau.

seul à la maison, ils craignirent d'avoir un accident à déplorer, et tous partirent à la recherche de l'absent.

Arrivés à la bifurcation de deux chemins, ils se demandèrent lequel ils devaient prendre. Comme ils n'étaient pas d'accord sur la route à suivre, ils entendirent une voix, partant d'un fossé, qui disait :

— Moi, de mon vivant, je prenais toujours le chemin qui est à droite.

Les bonnes gens s'empressèrent d'aller voir qui parlait ainsi, et reconnurent celui qu'ils cherchaient. Ils eurent toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il n'était pas mort, car, disait le bonhomme : « Un devin ne peut pas se tromper. »

Le curé gourmand

Un curé, d'un petit bourg de l'Ille-et-Vilaine, était extrêmement gourmand et aimait par-dessus tout l'oie grasse.

Un jour il dit à sa bonne :

— Il faudra que nous mangions une oie à nous deux. Chaque fois que tu en mets une à la broche, il nous arrive cinq à six convives, et c'est à peine si chacun de nous peut y goûter.

— C'est une affaire convenue, répondit la bonne, et pour qu'on ne voie pas l'oie à la cuisine, je la ferai rôtir dans votre chambre.

Le jour où l'oie fut servie sur la table, pour être mangée par le curé et sa bonne, ils aperçurent, venant de la campagne, toute une bande d'ecclésiastiques qui s'invitaient, sans façon, comme cela se pratique d'habitude dans les presbytères.

Le curé, les apercevant le premier, s'écria :

— Cache l'oie, ma fille, voici de la compagnie qui nous arrive.

En allant ouvrir la porte à ses confrères, l'infortuné prêtre prit un air souriant et leur dit :

— Oh ! mes amis, comme vous arrivez mal aujourd'hui ! Je suis malade, très malade même, incapable de vous recevoir, et, d'ailleurs, je n'ai rien à vous donner à déjeuner.

— Nous le regrettons, répondirent les prêtres en faisant la grimace, ce sera pour une autre fois ; nous allons aller demander l'hospitalité dans un autre presbytère où nous serons peut-être plus heureux.

— C'est cela, mes amis.

Aussitôt qu'ils furent partis, le curé dit à sa bonne.

— Où as-tu mis l'oie ?

— Vous ne devineriez jamais où je l'ai cachée !

— Dans le cellier ?

— Non.

— Sous ton lit ?

— Non, non, vous ne la trouveriez jamais.

— Enfin, où est-elle ?

— Sous la nappe de l'autel, dans l'église.

Le presbytère était contigu à l'église et une porte y donnait accès. Des couvreurs, occupés à réparer le toit de l'église, avaient senti l'odeur de l'oie, et étaient descendus voir d'où venait ce parfum alléchant. Trouvant la bête cuite à point, ils l'avaient dévorée à belles dents, et placé les os dans les mains des saints de l'autel.

Le curé dit à sa servante :

— Va vite chercher l'oie que nous nous régaliions.

La fille y alla et revint aussitôt en criant au miracle !

— Les saints, dit-elle ont mangé l'oie !

Le prêtre se rendit à son tour dans l'église, et lorsqu'il vit les saints brandissant les tibias de l'oie, il se prosterna la face contre terre, demandant à Dieu pardon de sa gourmandise, ne doutant pas que c'était une punition du ciel.

Guyon l'avisé

Il y avait une fois deux frères, dont l'aîné, simple et naïf, et le cadet, avisé et intelligent. Le premier s'appelait Job, et le second, Guyon.

Job veut voyager pour chercher fortune.

Il part, sert quelque temps dans un château et revient, tondu et malade, ayant eu un ruban de peau enlevé, de la nuque au talon¹²¹.

Guyon part, à son tour, décidé à venger son frère. Il offre ses services au même château que lui.

On lui demande son nom, et il dit au châtelain qu'il s'appelle Ma Reor¹²²; à la cuisinière, le Chat; à la châtelaine, le Tapis; à leur fille, Bouillon-Gras, et au portier, Moi-Même.

¹²¹ Voir note 56.

¹²² Mon cul, en breton. « *Reor*, *revr*, *refr*, *rer*: cul; quelquefois *cunnus*, con. *Rer brein*: cul pourri, injure à un péteur. On prononce à Trévère *rer* et quelquefois *reor*. Dérivés: *rerad*, plein le cul; *rerad koc'h*, le cul plein de merde (Trégor); *reoraich*, merde (burlesque, d'après le père Grégoire); adjectif: *reorek*, de cul, du cul. »

On l'envoie d'abord garder les pourceaux, dans le bois qui entoure le château.

Mais bientôt, comme il était intelligent, adroit et assez beau garçon, il devint valet de chambre du seigneur.

Il fait la cour à la demoiselle, qui le rebute.

Un soir, il se cacha sous son lit. La cuisinière s'en aperçut et dit au seigneur, secrètement :

— Monseigneur, Le Chat s'est caché sous le lit de votre fille.

— Qu'est-ce que cela me fait ? répondit-il.

— Je vous dis, reprit-elle, que Le Chat est sous le lit de votre fille.

— J'entends bien ; et quel mal fait-il donc là ? Laissez-le.

Elle parut fort étonnée, et s'en alla en grommelant.

On avait mangé à souper du bouillon gras, avec du lard cuit dedans, et la mère avait dit à sa fille :

— Je crains que tu n'aies encore des coliques, cette nuit, ma fille.

La demoiselle se couche, à son heure accoutumée, sans se douter de rien. Guyon sort alors de sa cachette et se couche à ses côtés, dans le lit.

Elle crie :

— Au secours ! Au secours !

— Qu'as-tu donc à crier de la sorte, ma fille ? lui demanda sa mère, qui couchait dans une chambre contiguë.

— Bouillon-Gras ! C'est Bouillon-Gras ! criait-elle.

— Je t'avais bien dit que tu éprouverais quelque dérangement, cette nuit, tu as trop mangé de soupe grasse et de lard.

— Venez l'empêcher ! Venez vite ! criait-elle toujours.

Lève-toi et va voir ce qu'elle a, dit la dame à son mari.

— Ma foi ! non, il fait trop froid ; elle est dérangée, parbleu ! ça lui passera.

Mais, comme la fille criait toujours, sa dame se leva, alluma la chandelle, et passa dans la chambre à côté.

Et la voilà de crier, à son tour :

— Le Tapis ! c'est le Tapis qui est sur ma fille, dans son lit ! Venez, vite ! vite !

— Eh bien ! Si le tapis la gêne, ôtez-le, parbleu ! et me laissez dormir tranquille ! dit le seigneur, impatienté.

Cependant, comme la mère et la fille criaient toujours, de plus belle, il se leva aussi, et, ayant vu ce qui se passait, il ouvrit la fenêtre et se mit à crier :

— Holà ! hé ! valets et servantes, accourez, vite, avec des bâtons ! vite ! vite !...

Et valets et servantes se précipitèrent dans la chambre, armés de bâtons et de balais.

— *Ma Reor ! leur cria-t-il, frappez sur Ma Reor !*

Et les voilà de frapper sur la partie de sa personne que leur indiquait leur maître.

— Que faites-vous donc, imbéciles ? hurlait-il ; je vous dis Ma Reor ! frappez sur Ma Reor, et fort !...

Et ils continuaient de frapper au même endroit.

Guyon profita de tout ce vacarme et de ce désordre pour s'esquiver.

Le portier essaya de lui barrer le passage.

D'un coup d'épaule, il le jeta dans la douve du château, où il s'enfonça dans la vase, sans pouvoir s'en dépêtrer.

Les valets accoururent à ses cris de détresse.

— Qui est-ce qui vous a jeté là ? lui demanda-t-on.

— Moi-Même, répondit-il.

— Vous-même, vieil imbécile ! Eh bien ! tâchez de vous en retirer aussi vous-même.

Et ils le laissèrent patauger, dans la mare, pour poursuivre Guyon.

Mais Guyon était déjà loin, et il rentra chez lui, sans encombre, et conta à son frère comment il l'avait vengé.

Luzel

La chèvre d'argent

Un roi, en parcourant son royaume, aperçut un jour ces mots tracés au-dessus de la porte d'une maison :

Avec de l'argent on va partout,

Avec de l'argent on fait tout¹²³.

C'était la demeure d'un marchand enrichi par son travail et son industrie, et qui, avec son argent, croyait que rien ne lui était impossible.

Le roi entra dans sa maison et lui demanda :

— Pensez-vous que ce soit bien vrai, ce qu'on lit au-dessus de votre porte ?

— Oui, sire, répondit-il, je l'ai éprouvé, maintes fois.

— Eh bien ! voulez-vous accepter ce marché ? Si, avec votre argent, vous parvenez à coucher avec ma fille, je vous la donne en mariage, et si vous n'y réussissez pas, vous serez pendu.

— J'accepte, sire, répondit-il, sans hésiter.

¹²³ *Gant arc'hant hec'h cer dre-holl,
Gant arc'hant a reer holl.*

— Alors, c'est entendu, et vous pouvez, dès à présent, aviser aux moyens d'arriver à votre but.

Et le roi s'en alla là-dessus.

Notre homme, qui se nommait Marzin, construisit une chèvre en argent, de forte dimension, qui marchait, bêlait et dansait au moyen d'un ressort intérieur qu'il faisait mouvoir.

Il s'enferma dans le ventre de sa chèvre, et alla se placer, conduit par un ami, qui était dans la confidence de son secret, sur le passage de la princesse, dans un jardin, où elle venait tous les jours se promener avec son père. Quand ils vinrent à passer, la chèvre se mit à cabrioler, à danser et à bêler. La princesse la vit, l'admira et voulut l'avoir, à toute force.

Le roi la lui acheta, et elle la fit porter dans sa chambre à coucher.

Le soir, une fois la princesse couchée, Marzin sortit de sa cachette, et parla à la jeune fille avec tant d'amabilité, qu'il la séduisit et obtint ses faveurs.

Il ne sortait que la nuit, quelquefois, par un escalier dérobé, pour se promener dans les jardins du palais.

La femme de chambre de la princesse, qui était dans la confidence, lui servait secrètement ses repas.

La princesse devint grosse.

Le roi, fort en colère, l'interrogea et lui demanda qui était le père.

— C'est la chèvre d'argent, répondit-elle.

Et comme il n'obtenait que cette réponse, il se rendit à la chambre à coucher de sa fille, pour examiner la chèvre.

Il y trouva Marzin, qu'il reconnut bien et qui lui dit :

— Vous voyez que j'ai gagné, sire.

— Comment, coquin, c'est toi ? s'écria-t-il, étonné.

— C'est vous qui l'avez voulu, sire, en me portant un défi, et, comme je tenais à n'être pas pendu, j'ai fait de mon mieux pour éviter votre corde.

Le roi était confondu, et n'en pouvait croire ses yeux.

— Il n'y a pas à dire, sire, reprit Marzin, vous avez perdu et j'ai gagné. Souvenez-vous de votre promesse.

— Un roi ne doit avoir qu'une parole, répondit le vieux monarque ; j'ai donné la mienne et je la tiendrai.

Et le mariage de Marzin avec la princesse fut célébré, dans la quinzaine, et il y eut, à cette occasion, de grands festins et de grandes fêtes.

Morlaix, 1877

Peg-Azé¹²⁴ !

Deux pauvres gens, Jean et Jeanne, mari et femme, demeuraient près du manoir d'un riche seigneur.

Un des valets du seigneur était l'amant de Jeanne, et comme Jean contrariait leurs amours, il voulut se débarrasser de lui.

Il dit un jour à son maître :

— Jean a dit, mon maître, qu'il était capable de couper votre taillis et d'en faire des fagots, en trois jours.

— Vraiment ? Eh bien ! dites-lui de venir me parler.

Jean se rendit auprès du seigneur.

— Comment, Jean, lui dit celui-ci, tu t'es vanté de pouvoir couper mon taillis et en faire des fagots, en trois jours ?

— Jamais je n'ai rien dit de semblable, Monseigneur, s'écria Jean, en levant les mains au ciel, et il faudrait être complètement fou pour parler de la sorte.

— Si, tu l'as dit, répliqua le seigneur, et il faut que tu le fasses, ou il n'y a que la mort pour toi.

Jean s'en retourne à la maison en pleurant et va

¹²⁴ Colle-là !

raconter la chose à Jeanne. Celle-ci fait mine de se désoler et dit à son homme :

— Il faudra te mettre à la besogne, demain matin, de bonne heure, et travailler ferme.

Dès le lever du soleil, le lendemain, Jean se dirigea vers le bois, sa cognée sur l'épaule, et tout triste. Il rencontra en son chemin une petite vieille qui lui demanda :

— Pourquoi es-tu si triste, Jean ?

— Ce n'est pas sans raison, grand-mère : le seigneur m'a dit qu'il me faut couper son taillis et en faire des fagots, dans trois jours, ou il n'y a que la mort pour moi.

— Ce n'est que cela ? Console-toi, mon garçon, ce sera fait, sois tranquille. Tiens, prends cette cognée (et elle lui présenta une petite cognée bien affilée), frappes-en le bois avec confiance, et ne t'inquiète pas du reste.

Jean prit la cognée et se rendit au bois, peu rassuré, malgré les paroles de la vieille. Il en frappa un pied de chêne, qui tomba aussitôt sur un autre, lequel tomba sur un troisième, qui tomba sur un quatrième, et ainsi de suite, si bien qu'en très peu de temps, tout le bois taillis fut couché par terre.

Quand Jeanne vint, à midi, apporter son dîner à Jean, elle le trouva qui fumait tranquillement sa pipe, assis sur un tronc d'arbre.

Le second jour, tout le bois fut mis en fagots, et le troisième, il fut transporté dans la cour du manoir, et

mis en un tas qui s'élevait plus haut que le toit de la maison.

Le seigneur était absent. Quand il rentra et vit cet énorme tas de bois :

— Que signifie ceci ? demanda-t-il, en colère.

— Eh bien ! lui dit tranquillement Jean, j'ai fait ce que vous m'aviez commandé ; j'ai coupé votre tail-lis, je l'ai mis en fagots et transporté et entassé dans votre cour, et tout cela, en trois jours ; j'ai bien travaillé, n'est-ce pas ?

Le seigneur était furieux ; mais, comme il pensait qu'il y avait de la sorcellerie dans l'affaire, il n'osa trop rudoyer Jean, et se contenta de lui dire :

— C'est bien ; retourne chez toi.

Cela ne faisait pas l'affaire de Jeanne et de son amoureux, et celui-ci dit encore à son maître, quelques jours après :

— Jean a dit, mon maître, qu'il était capable de fabriquer un Wignavaou¹²⁵ pour divertir et faire rire à gorge déployée les invités du grand dîner que vous donnez, dimanche prochain.

— C'est bien ; dites-lui de venir me parler.

¹²⁵ Mot inventé arbitrairement, qui n'a aucune signification précise, et qui doit s'entendre de quelque épouvantail ou invention plaisante propre à égayer et amuser les invités de seigneur. Note de François-Marie Luzel. Nous avons suivi, pour cette histoire, la version donnée par Françoise Morvan dans son édition des œuvres complètes de Luzel (Presses Universitaires de Rennes 2/Terre de Brume).

Et voilà Jean de nouveau en présence de son seigneur, qui lui dit :

— Vous vous êtes vanté, Jean, de pouvoir fabriquer un Wignavaou, qui amusera et fera rire tous mes invités du grand dîner que je donne dimanche ?

— Est-il Dieu possible ! s'écria Jean ; je ne sais seulement pas, mon bon seigneur, ce que c'est qu'un Wignavaou.

— Vous l'avez dit, Jean, et il faut que vous le fassiez, ou il n'y a que la mort pour vous. Allez et songez-y.

Et Jean s'en retourna, bien triste et bien embarrassé. Heureusement que la petite vieille vint encore à son secours et lui dit, en lui présentant une baguette blanche :

— Prends cette baguette. Tu n'auras qu'à dire : « Par la vertu de ma baguette blanche, colle là ! » et aussitôt les personnes et les objets, quels qu'ils soient, se colleront les uns aux autres, comme tu le souhaiteras, et tu pourras ainsi faire un Wignavaou, à la vue duquel personne ne pourra s'empêcher de rire.

Jean prit la baguette et se rendit à la maison. Jeanne était sortie, quand il arriva ; mais il remarqua certains préparatifs qui lui parurent suspects, et il se cacha sur le grenier, pour l'observer. Elle rentra, un moment après, se regarda dans son miroir et mit une coiffe fraîche. Bientôt son amoureux vint aussi. Elle lui servit des œufs frits, et ils les mangèrent en buvant une bouteille de vieux vin, que le valet avait apportée de la cave de son maître. Puis, ils s'embrassèrent...

— Par la vertu de ma baguette blanche, colle-là ! dit Jean.

Et leurs figures se collèrent l'une contre l'autre, et si étroitement et si fort, qu'ils ne pouvaient se détacher.

Jean sortit alors de sa cachette, et se mit à rire, à gorge déployée, en disant :

— Ah ! je vous y prends ! Nous allons faire avec vous un joli Wignavaou !

Les deux amoureux sortirent, en cet état, de crainte que Jean ne prît son bâton. Jean les suivit, en criant :

— Venez voir, venez voir le Wignavaou !

On accourait de tous côtés, et l'on riait et l'on criait sur les deux amoureux. Jeanne avait sa chemise percée sur le derrière, et l'on voyait son paysage...

Un homme prit une motte de terre gazonnée, et la lui jeta à l'endroit :

— Peg-Azé ! colle-là ! dit Jean, et la motte s'y colla.

Une vache vint à passer, allant aux champs, et se mit à paître l'herbe de la motte :

— Peg-Azé ! dit encore Jean, et la vache adhéra aussi à la motte.

Un taureau sauta sur la vache :

— Peg-Azé ! dit Jean, et il adhéra aussi et suivit les autres.

Comme ils passaient devant le four d'un boulanger, le fournier courut après eux, avec son long balai, et en frappa le tau reau :

— Peg-Azé ! dit Jean, et le balai et le fournier adhérèrent et suivirent aussi.

La femme du fournier courut après son mari, essaya

de le ramener, en tirant sur le pan de son habit, et adhéra aussi.

Et voilà le Wignavaou fait.

Jean précédait, en criant :

—Voilà le Wignavaou ! Venez voir le Wignavaou !

Et l'on accourait en foule, et l'on criait et l'on riait à gorge déployée.

Jean conduisit son Wignavaou dans la cour du seigneur. C'était le jour du grand dîner, et l'on était à table.

Il cria :

—Voilà le Wignavaou qui arrive. Venez voir, messeigneurs et dames ! rien de plus curieux ; venez voir le Wignavaou !...

Et les convives quittèrent la table du festin et coururent aux fenêtres. Et des rires et des cris, vous pouvez croire.

—Qu'on leur rende la liberté, à présent, dit le seigneur, au bout de quelque temps.

Et Jean dit :

—Par la vertu de ma baguette blanche, que le Wignavaou se défasse !

Et chacun recouvra sa liberté, gens et bêtes, et partit.

Il fallait voir la honte et la confusion de Jeanne et de son amoureux !

—Ton four est-il chaud, fournier ? demanda le seigneur.

— Oui, monseigneur, il est chaud, répondit le fournier.

— Eh bien ! qu'on y jette les deux coupables !

— Pas Jeanne, s'écria Jean, je lui pardonne.

Le valet seul fut donc jeté dans le four, et Jean ramena Jeanne, qui promit d'être plus sage, et ils vécurent heureux ensemble, dit-on.

Conté par Marie Le Manac'h
de Plougaznou en mars 1875.

Les « oreilles » du curé

Au temps jadis, un riche fermier de la paroisse de Bâzouges-du-Désert, ayant tué deux perdrix, invita son curé à venir les manger avec lui. Le prêtre accepta.

Au jour fixé, le paysan dit à sa femme :

— J'ai invité notre recteur à dîner, et voici deux perdrix que tu vas mettre à la broche.

La fermière, aussitôt, alluma un bon feu, retroussa ses manches jusqu'aux coudes, et se mit à la besogne ; c'était une bonne cuisinière ; mais, comme gourmande, elle n'avait pas sa pareille à dix lieues à la ronde.

Lorsque les perdrix furent cuites à point, elles dégagèrent un parfum qui vint agréablement chatouiller les narines de la bonne femme. Or, bientôt elle n'y tint plus. « Faut bien que je les goûte après tout », pensait-elle ; et, ma foi, elle détacha une cuisse de l'une des perdrix, qu'elle savoura avec délices. Une fois que son palais fut imprégné du jus de l'oiseau, ce fut fini : elle mangea l'autre cuisse puis les deux ailes, et enfin la carcasse.

Au même instant, elle aperçut le curé qui arrivait

tranquillement, en lisant son bréviaire. Elle courut à lui en disant :

— Oh ! Monsieur le curé, quel malheur ! mon pauvre homme est devenu fou, mais fou à lier, puisqu'il veut, dit-il, vous couper les deux « oreilles ». Sauvez-vous bien vite, ou il va mettre son projet à exécution.

Le prêtre, bien que surpris de cette réception, s'empressa de retourner à son presbytère, ne voulant, pour rien au monde, faire le sacrifice de ses « oreilles ».

La gourmande, en rentrant dans la cour de la ferme, rencontra son mari qui sortait d'une étable.

— Cours vite, lui dit-elle, après monsieur le curé, le voilà là-bas qui emporte nos deux perdrix.

— Ah ! par exemple, c'est tout de même trop fort, répondit le fermier, qui prit son élan et courut après le curé.

— Arrêtez, arrêtez, répétait-il, donnez-m'en une seulement, et je m'en contenterai.

— Non, non, non, répondait le prêtre en se sauvant, même pas une, et il se couvrait les « oreilles » de ses mains en fuyant à toutes jambes.

Désespérant de le rattraper, le paysan rentra chez lui où sa femme, pendant son absence, avait mangé la seconde perdrix.

Saint Court-en-Bruyère,
saint Tire-au-joug, et saint Bêlant

Au temps jadis, vivait dans une petite bourgade située sur les bords de la Vilaine un brave homme de curé qui était toujours à court d'argent, parce qu'il donnait beaucoup aux pauvres.

Les notables de la paroisse vinrent un jour le trouver à son presbytère et lui dirent :

— Monsieur le recteur, les lieux de pèlerinage sont une cause de richesse pour les pays où ils se trouvent, et nous avons songé que, si nous possédions des reliques de saints en renom, nous pourrions attirer chez nous de nombreux étrangers qui nous apporteraient leur argent.

— Bien pensé, mes amis, répondit le curé ; mais les reliques de saints sont rares et coûtent cher.

— Nous nous en doutions, Monsieur le Recteur ; aussi avons-nous fait une collecte qui a réussi au-delà de toute espérance. Nous vous apportons le montant de cette quête, en vous priant de faire diligence pour nous procurer au plus vite les reliques que nous désirons. Nous annoncerons leur arrivée en grande pompe, ainsi que la cérémonie à laquelle elles donneront lieu et les brillantes fêtes qui suivront.

Le bon curé prit le magot avec la ferme résolution de se mettre en campagne pour découvrir les saintes reliques. Mais il ne tarda pas à avoir besoin d'argent pour ses pauvres. Bientôt, hélas le produit de la quête fut englouti.

Des mois et des mois s'écoulèrent et tous les jours les bonnes gens disaient à leur pasteur :

— Eh bien ! Monsieur le Recteur, aurons-nous bientôt nos reliques ?

— Oui, mes enfants, je suis en pourparlers avec des moines qui doivent me les procurer, et j'espère qu'ils me les apporteront prochainement.

Malgré cela les reliques n'arrivaient point, et les ouailles du curé commençaient à murmurer.

Ne pouvant plus différer davantage, le pauvre pasteur qui se voyait dans l'impossibilité de rendre l'argent qu'il avait reçu annonça à ses paroissiens que les reliques tant désirées étaient arrivées, et fixa au dimanche suivant la date de la cérémonie.

Les braves gens ne se possédaient pas de joie et colportèrent la nouvelle dans tout le pays.

Le curé, pour se tirer d'embarras, prit des os de lièvre, de bœuf et de mouton, les fit bouillir, nettoyer, blanchir, les entoura de bandelettes et, finalement, les plaça séparément, dans trois vieux reliquaires qu'il avait pu se procurer d'un colporteur, en échange de calices et de ciboires hors de service.

Au jour dit, les cloches sonnèrent à toute volée, les femmes parées de leurs plus belles toilettes, les hommes en habits de fête, arrivent en foule à l'église,

se pressent, se heurtent pour approcher de l'autel sur lequel sont déposés les trois reliquaires.

La messe d'actions de grâces est célébrée, l'église retentit de chants d'allégresse, puis enfin le curé monte en chaire et s'exprime ainsi :

« Mes chers frères, j'ai sans doute bien tardé à vous procurer les reliques que vous attendiez avec tant d'impatience ; mais c'est qu'aussi je voulais avoir, pour notre paroisse les restes des plus saints martyrs de la foi chrétienne, de ceux-là, qui, ayant le plus souffert ici-bas, sont à même, là-haut, de nous attirer les célestes bénédictions de Dieu.

« J'y suis arrivé, non sans peine, mes chers frères, et les reliques sacrées que vous avez sous les yeux sont celles que j'ai cru devoir choisir.

« Le premier reliquaire renferme un fragment de tibia du bienheureux saint Court-en-Bruyère. Toute sa vie, mes frères, ce saint a été en butte aux méchancetés des hommes. Il a été chassé et pourchassé partout où il est allé. Bien que réfugié au milieu des champs et des bois, où il ne vivait que de légumes et de racines sauvages, il a été traqué de buissons en buissons comme une bête fauve. Toute son existence n'a été qu'un long supplice, et il est mort lâchement fusillé. Priez-le donc souvent, mes frères, car ce fut un grand saint.

« Le second reliquaire contient les restes mortels du bienheureux saint Tire-au-Joug.

« Celui-ci, mes frères, fut la bonté même, la mansuétude incarnée. Il n'est pas de service qu'il n'ait rendu au genre humain. Aidant le laboureur, dès

l'aube matinale, à creuser le sillon large et profond qui devait contenir les richesses de la vie, il a travaillé jour et nuit comme un pauvre mercenaire. En récompense de ces durs labeurs, il a été battu, fouetté, aiguillonné jusqu'au sang, et cruellement assommé ! Honorez, honorez, mes frères, ses restes vénérés que vous devez être fiers de posséder.

« Dans le dernier reliquaire sont les côtes du bienheureux saint Bêlant. Oh ! celui-là, mes frères, invoquez-le souvent et vous en serez récompensés. Doux comme l'agneau du Sauveur, il a toute sa vie pratiqué le symbole de la charité chrétienne, il s'est dépouillé de tout ce qu'il possédait pour vêtir les hommes et les préserver de la froidure. Et vous croyez sans doute, mes frères, qu'ils ont été reconnaissants envers lui du bien qu'il leur a fait. Erreur ! Oh ! ingratitude humaine ! ils l'ont traîné au supplice comme un vil scélérat, ils l'ont conduit à la boucherie, et là il a été ignominieusement égorgé !

« Oh ! mes chers frères, bénissons Dieu ; remercions-le d'avoir permis que nous fussions sous la protection de pareils saints, et chantez avec moi les cantiques les plus beaux. »

Après cette allocution, le digne Pasteur descendit de la chaire, acheva la cérémonie au milieu de la joie la plus complète, et depuis ce temps on célèbre tous les ans, à pareille époque, les fêtes des trois illustres martyrs, saint Court-en-Bruyère, saint Tire-au-Joug et saint Bêlant.

Saint-Hilaire des Landes

Jacques Robert à la porte du Paradis

Il est d'usage, dans nos campagnes, de faire dire une messe le jour du premier anniversaire de la mort d'un parent. Cette cérémonie s'appelle : Service de bout de l'an.

Or, un an après le décès de Jacques Robert, du village de la Faroulais en Guichen, on célébrait en cette commune, pour le repos de l'âme du défunt, la messe en question.

Jacques avait laissé, en mourant, une veuve et un fils. Ce dernier, du nom de Jean-Pierre Robert, vicaire à Noyal-sur-Seiche, était arrivé la veille au soir chez sa mère, et tous les deux assistaient à l'office.

La messe terminée, les Messieurs prêtres — comme on dit chez nous — firent bon accueil au jeune abbé, et le curé l'invita même à dîner au presbytère. M. Robert accepta et laissa sa mère s'en retourner seule au village.

C'était en Novembre, c'est-à-dire à l'époque des jours tristes et sombres ; la bonne femme tout impressionnée de la cérémonie religieuse s'en allait en songeant au passé, à son enfance sitôt écoulée, à

sa jeunesse, à son mariage avec Jacques si tendre et si bon. Elle se voyait encore fraîche et parée au bras de son époux. Que de fois n'avait-elle pas parcouru gaiement ce même chemin qui lui semblait si désolé aujourd'hui ! En comparant son isolement aux joyeux propos d'alors de grosses larmes coulaient le long de ses joues creuses et tombaient sur sa piécette¹²⁶.

Lorsqu'elle fut arrivée dans sa chaumière, elle se laissa choir sur une chaise et se mit à sangloter en regardant, dans un coin de la cheminée, le petit banc de bois sur lequel son pauvre homme passait les soirées d'hiver à fumer sa pipe.

La vieille était ainsi depuis quelques instants plongée dans sa douleur, lorsqu'un étranger entrouvrit la porte et entra tout doucement.

C'était un petit homme à l'air doux et poli, vêtu comme un bourgeois ; il s'approcha de la veuve et lui demanda d'une voix onctueuse quel pouvait être le sujet d'un aussi grand chagrin.

— Ah ! Monsieur, dit-elle en gémissant plus fort, je pense à mon cher défunt homme Jacques Robert, que le bon Dieu m'a enlevé l'an passé. Je ne puis me consoler d'un pareil malheur. Si, au moins, j'étais sûre qu'il fût dans le Paradis, je serais moins affligée. Il devrait bien y être, car, de son vivant, il était tellement bon qu'il n'aurait pas voulu faire de mal à une mouche.

— Brave femme ! reprit l'étranger, je puis vous don-

¹²⁶ La piécette est le haut du tablier que les paysannes attachaient sur leur poitrine.

ner des nouvelles de votre mari. J'arrive du Paradis où j'ai obtenu à grand'peine une permission de quelques jours pour venir dire à ma mère, qui habite les environs de Redon, que je suis dans le ciel au nombre des élus. Comme je sortais du Paradis, j'ai aperçu à la porte de ce lieu de délices un pauvre homme qui m'a paru bien à plaindre, et qui suppliait saint Pierre de le laisser entrer. Le grand portier ne s'est point laissé attendrir et lui a déclaré nettement qu'il ne l'admettrait que lorsqu'il serait décentement habillé. Saint Pierre, qui semble le connaître depuis longtemps déjà, l'appelait Jacques Robert, et je vois à présent que c'est votre homme qui est là bien désolé d'être exclu du séjour des bienheureux.

— Mon Dieu ! qu'a-t-il donc fait ?

— Rien, répondit le saint. Seulement Jacques est dans un bien triste état : il n'a pour se couvrir le corps qu'un méchant drap de lit percé en maint endroit, et un pareil costume est prohibé dans le Paradis. L'hiver commence à se faire sentir là-bas comme ici, et le pauvre diable grelotte de froid. Il a les mains et les pieds couverts d'engelures.

— O ciel ! s'écria la bonne femme, que mon Jacques doit souffrir, lui qui était si frileux¹²⁷. Quand je l'avions à la maison, il était toujours gelé et se fourrait dans la cheminée pour se chauffer à son aise. Malgré cela, ses mains et ses pieds étaient crevés par le froid. Il n'avait pas moins un pouillement ben cossu¹²⁸, un bon bonnet de laine pour se garantir les oreilles, un

¹²⁷ Frileux.

¹²⁸ Habillement bien confortable.

gros gilet de tricot, un caleçon et des bas bien chauds, ce qui ne l'empêchait point d'être gueroué¹²⁹. La nuit il me fallait lui envelopper les jambes dans mon tablier de demi-laine pour les dégourdir. Mais vous, mon bon monsieur, reprit la veuve Robert, vous aviez donc d'z'habits comme il en faut dans la société des saints ?

— Mais oui, ma bonne femme, sans cela je n'aurais pas été reçu dans le ciel. Quand on m'enterra, l'on eut soin de mettre dans ma bière un habillement complet, de l'argent, du tabac, en un mot tout ce qui m'était indispensable.

— Ah ! mon doux Jésus ! qui aurait su cela ? J'aurions si ben mis toutes ses galicelles¹³⁰ les plus propres pour que notre Jacques ne soit pas arrêté en chemin. S'il avait encore sa pipe et son tabac, ça le réchaufferait toujours un brin.

— Estimable femme, dit l'inconnu, je veux vous être agréable : si vous avez quelque chose à faire parvenir à votre mari, je m'en chargerai volontiers. Je retourne dans quelques jours au Paradis, et je lui porterai tout ce que vous voudrez.

— Cher saint homme du bon Dieu, répondit la vieille, que vous me faites donc plaisir. Comme je suis aise de pouvoir profiter de l'occasion qui m'est offerte de soulager mon époux. Je cours vous chercher un petit paquet.

La vieille revint un instant après avec une veste de

¹²⁹ Glacé.

¹³⁰ Vêtements.

belinge¹³¹ toute neuve, que son mari avait fait faire peu de temps avant sa mort.

— Tenez, dit-elle, en la présentant à l'étranger, v'là qui sera chaud et qui permettra à mon défunt Jacques de passer la mauvaise saison sans trop souffrir du froid.

— Il n'y a qu'un malheur, répondit l'inconnu, c'est qu'on ne porte point d'étoffe comme cela dans le Paradis. Il faut du drap et de bonne qualité.

— Mon Dieu ! dit la veuve Robert, comment faire ? j'ai bien dans une armoire un habit de drap fin, mais il est à mon fils prêtre ! Ma foi, tant pis, je vas vous le donner tout de même. Le gars aimait tant son père qu'il ne m'en voudra pas de vous l'avoir remis pour lui.

— Ce vêtement peut aller, répondit le saint, en l'examinant avec soin ; mais il faudra des chemises, — une douzaine au moins — et en toile fine, une douzaine de mouchoirs de poche, une paire de souliers, une douzaine de paires de bas de laine, et des bonnets de nuit.

— J'ai tout cela, dit la bonne femme, et je vas vous le bailler¹³². C'est pourtant à mon fils prêtre !

Et la veuve Robert présenta à l'étranger d'excellentes chemises, une douzaine de grands mouchoirs de poche à carreaux, une paire de souliers, à boucles d'argent, des bas en laine de brebis, etc.

— C'est très bien, reprit le voyageur, mais ça ne suf-

¹³¹ Grosse étoffe, sorte de bure fabriquée dans le pays.

¹³² Vous le donner. Ce verbe, totalement inusité aujourd'hui en français, est conservé en créole. *Balli coups* !, tape dessus.

fit pas, voyez-vous, j'aime autant vous le dire tout de suite, car vous ne trouverez probablement jamais une pareille occasion de faire le bien à votre époux.

— Que faut-il donc encore saint homme de Dieu ?

— Avec les effets que vous me confiez pour lui remettre, Jacques Robert sera à coup sûr admis dans le Paradis. Mais c'est que dans ce pays la vie est très chère depuis quelque temps. Ainsi le tabac, par exemple, vaut le double de ce qu'il coûte ici. Puis les vêtements ne sont pas non plus bon marché parce que nous n'avons qu'un marchand d'habits pour tout le monde, et le gaillard abuse de la situation. Il faudrait donc, continua-t-il, que votre mari ait à sa disposition une petite somme d'argent pour acheter son tabac et renouveler ses vêtements quand ils viendront à s'user.

— C'est vrai, dit la bonne femme, je n'y pensais pas ; et je ne veux cependant point qu'il soit à plaindre dans l'autre monde, lui qui était si bon pour moi.

Elle se dirigea vers son armoire, et tira d'un vieux bas trois cents francs qu'elle remit à l'inconnu.

— C'est bien peu, dit-il, en comptant l'argent. Il en faudrait au moins le double, tout est si cher dans le Paradis.

— Jésus ! s'écria la veuve Robert en soupirant, j'ai bien encore dans un coin de mon armoire de petites éliges¹³³ que je conservais pour payer ma ferme. Il y a six cents francs environ, je vas vous les bailler. Quand mon fils prêtre saura que j'ai tout donné ce que je

¹³³ Économies.

possédais pour soulager son père, il ne m'en voudra pas, je l'espère bien, et il me dédommagera des sacrifices que je fais.

Le Saint dit, en serrant la bourse que lui offrait la veuve :

— Jacques Robert sera au comble de la joie lorsqu'il recevra cela. Je vous assure, continua-t-il, que quand saint Pierre le verra tout de neuf habillé il s'empressera de le faire entrer dans le royaume des cieux.

Le messager céleste fit un ballot des effets de l'abbé et après une foule de signes de croix, prit congé de la vieille qui le conduisit jusqu'à la porte, en le comblant de bénédictions et en lui recommandant d'embrasser et de dire mille choses de Sa part à son pauvre défunt.

Le déjeuner commencé à midi au presbytère de Guichen s'était prolongé assez tard dans la soirée, ces messieurs aiment tant à causer lorsqu'ils sont à table et qu'ils ont le temps. Aussi quand le jeune vicaire rentra à la brune dans sa chaumière il y avait environ une heure que le voyageur était parti.

L'abbé fut étrangement surpris de voir sa mère toute rayonnante de joie, lui qui appréhendait de la trouver dans les larmes.

— Qu'avez-vous donc ? mère, dit-il en entrant, vous semblez bien joyeuse !

— Ah ! notre gars, répondit la vieille, que n'arrivais-tu plus tôt, tu aurais rencontré un saint qui est venu me donner des nouvelles de ton défunt père.

Figure-toi que Jacques est à la porte du Paradis et ne peut y entrer parce qu'il n'a qu'un drap pour le cou-

vrir ; Saint Pierre exige un habillement complet. Pour sûr, mon gars si tu avais entendu comme moi raconter les misères de Jacques là-haut, tu aurais pleuré, ça fendait le cœur ! Quand je pense qu'il souffre ainsi depuis un an ! Pas seulement une hanne¹³⁴ à mettre quand il fait froid ! Et tu sais comme moi s'il était fri-lou, ton pauvre défunt père.

— Mais quel est donc ce saint, ma mère, dit le jeune prêtre, qui vous a donné de pareilles nouvelles ?

— Ah ! mon fils, c'est un grand saint, je t'assure. Si au moins tu l'avais ouï prêcher. Il va jusqu'à Redon pour retourner ensuite dans le Paradis. Il a bien voulu se charger d'un paquet pour mon homme ; aussi je lui ai baillé tes chemises, tes bas, tes mouchoirs et ton habit. J'ai pensé, mon gars, que tu avais trop bon cœur pour laisser notre pauvre Jacques guerouer à la porte du bon Dieu.

— Certainement, ma mère, vous avez bien fait mais n'avez-vous rien donné d'autre ?

— Si, mon Jean, ne me gronde pas. Tout est si cher dans le ciel, m'a dit le saint, que je lui ai remis cent écus que j'avais dans mon armoire depuis longtemps et aussi les six cents francs que j'avais éligés pour payer notre ferme. Que veux-tu, ton défunt père pourra fumer au moins sa pipe lui qui aimait tant cela, et acheter des habits neufs quand ceux que je lui envoie seront usés.

— J'aurais été bien aise de voir votre saint, ma

¹³⁴ Un pantalon.

mère, reprit l'abbé, pour le remercier de vouloir bien se charger d'une pareille commission pour mon père.

— Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est parti, répondit la bonne femme. Je l'ai vu prendre le chemin de Redon. Ton cheval est défatigué, et, si tu veux le rattraper, il en est encore temps, chargé comme il est, je suis certaine qu'il n'est point rendu au pont du Canut.

Jean-Pierre Robert n'écoutait plus sa mère et galopait déjà de toute la vitesse de Sa bête sur la route de Redon.

La vieille l'admirait, et s'écriait :

— Pauvre gas, comme il est content d'entendre parler de son père !

À une lieue de Guichen, Jean aperçut le fripon qui cheminait péniblement avec son fardeau sur les épaules.

Au bruit des pas du cheval de l'abbé, notre homme se détourna et, comprenant l'imminence du danger, franchit d'un bond un fossé qui le séparait d'un grand champ d'ajoncs où il se cacha.

Le prêtre qui l'avait suivi des yeux se disait en lui-même :

— Je te tiens, coquin, tu vas me rendre ce que tu as volé à ma mère.

Et il lança sa monture jusqu'au bord du landier¹³⁵.

Descendre de cheval, attacher la bête à la barrière du champ et retrousser sa soutane, fut l'affaire d'un

¹³⁵ La lande.

instant. Il fureta ensuite de tous côtés dans la lande pour découvrir le voleur.

Tandis qu'il était occupé à scruter minutieusement chaque touffe d'ajoncs, le fin voleur avait réussi à se glisser jusqu'à l'endroit où était attaché le cheval, et, dénouant le licol, plaçant son ballot sur le devant de la selle, il enfourcha l'animal qui, cravaché jusqu'au sang, se sauva comme s'il avait le feu au derrière.

L'abbé, las de parcourir inutilement le landier qui lui écorchait les jambes, regagna la barrière ; mais resta bien déconfit en ne voyant plus de cheval. Il comprit malheureusement trop tard qu'il était encore dupe de cet effronté fripon. Tout penaud, le jeune prêtre revint à la Faroulais où, sa mère qui l'attendait sur le seuil de la porte lui demanda s'il avait rattrapé le saint.

— Oui, dit-il, et comme il était très chargé, je lui ai offert mon cheval pour lui permettre de retourner plus vite en Paradis.

Bain.

CONTES LICENCIIEUX DES FLAMANDS

Pourquoi les singes ont-ils les fesses dénudées ?

Au commencement le derrière des singes était aussi bien couvert de poils que les autres parties de leur corps.

Il arriva un jour qu'un certain singe, se suspendant à une branche d'arbre et regardant en bas, vit une jeune fille couchée dans l'herbe. Comme le vent soufflait assez fort, il avait relevé les jupons de la fille, à telle enseigne que les petits mystères de son corps allaient se révéler aux yeux du passant.

Le singe, la voyant en cet état, se dit en lui-même : « Ça n'est pas permis. » Et d'un seul bond, il fut auprès de la dormeuse. Et le dos tourné vers elle, il s'assit sur son derrière entre les jambes de la jeune fille, cachant ainsi ce qui ne devait pas être vu.

Mais voilà que la fille se réveille, et remarquant le hideux animal, elle le repousse avec force. Malheureusement les poils du derrière du singe se détachent et restent collés au pubis de la jeune fille.

Depuis lors la femme porte des poils au con et le singe a les fesses dénudées.

Le doigt sans ongles

Il y avait une fois une pauvre femme aveugle et le petit garçon qui lui servait de guide venait de l'aban-

donner. Se trouvant devant un pont qu'elle devait traverser, elle n'osa pas s'y aventurer.

Arrive un curé.

— Monsieur, dit-elle, je dois passer ce pont, et comme je suis aveugle, je n'ose pas. Voulez-vous m'aider, s'il vous plaît, ne fût-ce qu'en me laissant prendre un de vos doigts ?

Le curé, n'apercevant là personne, releva sa robe et mit son *charel*¹³⁶ dans la main de la femme. À l'aide de ce doigt, l'aveugle traversa heureusement le pont.

Arrivée à l'autre bout, elle remercia le brave curé, en ajoutant :

— Si vous n'êtes pas aussi malheureux que moi, vous êtes cependant aussi à plaindre, car en tenant votre doigt, j'ai senti qu'il n'avait pas d'ongle.

Entré avec une canne et sorti avec un parapluie

Une jeune fille qui s'était beaucoup amusée avec les garçons et pour qui le monde n'avait plus de secrets, allait enfin contracter mariage. Mais comme elle avait perdu son pucelage, cela ne laissa pas de l'inquiéter un peu. Elle s'en ouvrit à sa mère qui lui conseillait de tenir, la première nuit du mariage, une feuille de chou entre les jambes.

— Ton homme, dit-elle, en la perforant avec son membre, entendra un léger craquement, ce qui lui

¹³⁶ *Charles*, un des noms populaires du membre viril.

fera croire qu'il a percé l'hymen et que tu avais encore ton pucelage.

La fille trouva le conseil très bon, et la première nuit des nocés étant arrivée, elle fut sur ses gardes. Aussitôt que le mari prépara son fusil pour tirer un coup, elle sortit la feuille de chou de sa cachette et se l'appliqua prudemment sur le trou. L'homme s'étant mis à la besogne sentit une petite résistance qu'il eut vite vaincue et alors les choses marchèrent à souhait. La besogne finie, il constata avec un certain étonnement que son *charel* était maintenant couronné.

— Tiens, dit-il, voilà qui est drôle : je suis entré ici avec une canne, et j'en sors avec un parapluie.

Le pucelage et la tabatière

Une jeune fille qui avait toujours été fort amoureuse de l'autre sexe et s'était bien amusée avec lui allait enfin se marier.

Mais maintenant la perte de son pucelage l'inquiétait et son inquiétude allait en augmentant à mesure que le jour des nocés approchait.

Elle résolut enfin d'en parler à sa mère, et dit :

— Mère, contracter mariage n'est rien du tout, mais ce maudit pucelage, tu sais bien que je l'ai perdu. Comment faire maintenant pour que mon homme ne s'en aperçoive pas ? Jean m'a souvent demandé, si j'ai encore mon pucelage et j'ai toujours dit que oui. Comment lui ferai-je croire que j'ai dit vrai ?

— Si ce n'est que ça, répondit la mère, ne t'inquiète pas de si peu. Voici comment il faut t'y prendre. En

allant te coucher le jour des noces, tu prends avec toi une petite tabatière et tu la places, tout ouverte, entre tes jambes. Aussitôt que Jean se met au travail, tu rapproches vivement les jambes et la tabatière se fermera d'un coup, en produisant un petit crac ! Au même instant tu te mets à crier : « Aïe, mon pucelage ! Aïe, mon pucelage ! »

Bon. Le jour des noces arriva, et le soir, tous les invités étant partis, Jean manifesta le désir d'aller au lit. La mariée fut du même avis et tous deux se rendirent à la chambre à coucher. Elle sauta la première au lit et mit la tabatière à l'endroit indiqué. À peine Jean a-t-il enfoncé son *stek*¹³⁷ dans son trou, que la mariée, se tortillant comme une anguille, se mit à crier : « Aïe, Jean, mon pucelage ! Aïe, Jean, mon pucelage ! »

— *Da's niks, Godverdomme*, dit Jean, *maar mijn klooten steken er in*¹³⁸ !

Et, si elle n'a pas ouvert la tabatière, elles peuvent y être encore.

Les deux bouches

Trois sœurs, jeunes paysannes flamandes, se trouvèrent un jour à la kermesse d'Ostende. Comme elles n'avaient encore jamais été dans une grande ville, elles y virent tant de magasins, de boutiques et d'échoppes avec tant de choses rares et belles, que, tout éblouies,

¹³⁷ *Stek*, litt. *petit pion*. Un des noms populaires du membre viril.

¹³⁸ « Ça n'est rien, Dieu me damne, mais mes couilles y sont prises ! »

elles achetèrent des bibelots à droite et à gauche. Cela fit que leur petite bourse fut vite dégarnie, d'autant plus qu'à Ostende tout se vend très cher.

L'heure n'étant pas encore assez avancée pour retourner à la maison les jeunes paysannes se promènèrent bras dessus bras dessous par les rues de la ville et arrivèrent à la place de la foire. Ici elles trouvèrent du plaisir à regarder les bouffonneries des forains, à voir les gracieux mouvements des danseuses de baraques avec leurs beaux atours. Les quolibets et les mots salés, partis d'une de ces baraques, les firent éclater de rire. Le directeur, un rusé renard, remarquant dans la foule les trois gaies paysannes, les invita à plusieurs reprises à entrer dans sa baraque, mais les filles s'étant approchées davantage, lui dirent qu'elles n'avaient plus de sous.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il, entrez seulement. Comme vous m'avez l'air de filles éveillées, je vous poserai deux petites questions ; si vous répondez bien, vous pouvez voir le spectacle sans payer un rouge liard.

La proposition fut acceptée avec plaisir, et l'aînée étant entrée la première, le forain lui dit :

— Voici, ma fille, la première question. Vous avez deux bouches, n'est-ce pas ? Une en haut, et une en bas. Eh bien, laquelle de ces deux bouches est la plus âgée ?

— Ah, Monsieur, répondit la rusée paysanne, en riant ; ça n'est pas difficile à deviner ; la plus âgée, c'est celle d'en haut.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ma bouche d'en haut a déjà toutes ses dents, et celle d'en bas n'en a encore aucune.

— Bien répondu, mon enfant ; vous pouvez rester dans ma baraque.

Le forain appela la seconde sœur et lui posa la même question.

Et elle répondit sans la moindre hésitation :

— Ah, Monsieur, la plus âgée, c'est ma bouche d'en bas...

— Pourquoi ?

— Parce que celle-là porte déjà la barbe, tandis que celle d'en haut n'a pas encore un seul poil...

— Parfaitement bien, dit le forain ; et il appela la troisième.

Celle-ci, la plus jeune des trois, ne lui paraissait pas moins alerte que les deux autres.

— Ma chère enfant, dit l'homme, vos sœurs ont très bien répondu, et je suis sûr que votre réponse ne sera pas moins bonne. Dites-moi donc, laquelle de vos deux bouches est la plus jeune ?

— Ah, Monsieur, dit-elle, sans hésiter une seconde, si ce n'est que ça, c'est facile à dire. Ma bouche d'en bas est, pour sûr, la plus jeune.

— Et pourquoi cela ?

— Tout simplement parce qu'elle prend encore le biberon, et ce matin même, elle en a encore eu un de notre domestique.

— Bravo ! Bravo ! Voilà qui est bien parlé, dit le monsieur. Une telle réponse mériterait une récompense particulière, si j'avais le moyen de vous en donner.

La grosse dent

Il y avait une fois une femme qui se plaignait d'un affreux mal de dents. Se tenant la tête entre les mains, elle courut à droite et à gauche, disant et répétant sans cesse :

— Aïe, mes dents, aïe, mes dents !

Comme ce refrain menaçait de durer encore longtemps, le mari s'impatienta à la fin et dit en grommelant :

— Écoute, va chez le médecin, et laisse arracher la mauvaise dent, pour que ça finisse.

— Oh non, gémit-elle, le médecin n'y peut rien. Monsieur le curé seul sait me guérir.

— Eh bien, va alors chez le curé, dit le paysan.

La femme partit immédiatement, mais le rusé paysan envoya son jeune fils après elle, lui recommandant bien de venir rapporter tout ce qu'il aurait vu et entendu.

Le garçon arriva devant la cure, au moment même où sa mère y entrait. Comme les fenêtres étaient trop élevées, il ne put rien voir ; mais devant la cure se trouvait un grand noyer d'où l'on pouvait épier tout ce qui se passait à l'intérieur. Le garçon grimpa au haut de l'arbre avec l'agilité d'un chat et se plaçant à un endroit favorable, il tenait l'œil ouvert.

Après être resté une petite demi-heure à cet observatoire, il redescendit rapidement, et tout d'une haleine il courut à la maison.

— Père, père, dit-il, haletant, Monsieur le curé a retiré du trou de mère une si longue dent !

Un malentendu

Un mariage avait eu lieu, et le soir, quand toute la noce fut partie, le jeune couple se retira dans sa chambre à coucher. Le mari, trouvant sur son oreiller un bonnet de nuit, essaya de le mettre, mais impossible d'y fourrer la tête : le bonnet était beaucoup trop petit.

— Marie, dit-il, qu'est-ce que c'est donc, je ne sais pas y entrer, je ne sais pas y entrer.

La mère qui écoutait à la porte, l'oreille contre le trou de la serrure, et qui avait entendu, cela, cria d'une voix étouffée :

— Marie, écarte tes jambes ! Marie, écarte tes jambes !

Une leçon de monsieur le Curé

Le fermier Janssens avait épousé une robuste paysanne qui cependant ne lui donnait pas d'enfants. L'homme ne s'en souciait guère, mais la fermière était tout autre. Elle raffolait des petits enfants, et désirait vivement être mère.

Un jour que l'occasion s'en présentait, ils en parlèrent à monsieur le curé.

— Je suis un peu pressé maintenant, dit le saint homme, mais je reviendrai une autre fois, et pour

vous faire plaisir, je veux bien vous montrer comment il faut vous y prendre.

Monsieur le curé tint parole. Quelques jours après il revint et la fermière, seule à la maison, lui parla tout de suite de l'affaire qui la préoccupait tant.

— Si vous y tenez, dit le curé, je suis à votre disposition. Appelez alors le fermier, cela ne durera pas longtemps.

Le fermier arriva bientôt, salua Monsieur le curé, et après avoir échangé quelques paroles, ils s'en furent à eux trois dans la chambre à coucher.

Sur l'ordre du curé, la femme se coucha sur le dos.

Et vous, Janssens, dit-il au paysan, tenez-vous par derrière, regardez bien et jouez un peu avec mes couilles. Sur ce, notre saint homme entra dans le *stadhuis*¹³⁹ de la fermière, et chacun faisant de son mieux, l'affaire marchait à souhait. Quand le curé repartit, le fermier et sa femme lui présentèrent leurs meilleurs vœux et leurs sincères remerciements.

— Il n'y a pas de quoi, vraiment, il n'y a pas de quoi, dit-il.

Quand le paysan se retrouva seul avec sa femme, il lui dit :

— Eh bien, ma femme, je vais aussi une fois faire ça maintenant.

— Je ne demande pas mieux, mon homme, dit-elle, et deux secondes après, elle fut au lit.

¹³⁹ Hôtel de ville.

Le mari entama aussitôt la conversation. Tout à coup une idée lui traversa la tête et il s'arrêta.

— Ah, ma femme, c'est vrai, dit-il, nous avons oublié quelque chose. Qui jouera maintenant avec mes couilles ?

Il réfléchit un instant et dit :

— Si j'enfonçais un clou dans cette solive, je pourrais y attacher une ficelle, et si je nouais alors la ficelle autour de mon *tros*¹⁴⁰, ne penses-tu pas que ça fasse aussi notre affaire ?

La femme fit un signe de tête affirmatif, et le mari, sautant à bas de son lit, eut en un tour de main bâclé l'affaire telle qu'il l'entendait. Et aussitôt il reprit la conversation interrompue. Notre paysan poussa, se remua, poussa toujours avec une ardeur croissante. Mais soudain, un grand craquement se fit entendre : les barres de bois du fond du lit venaient de céder, entraînant dans leur chute la paillasse, le matelas, la femme et tout le bataclan. Seul, notre homme, ayant les couilles solidement prises dans un double nœud de la ficelle, resta suspendu à la solive, se balançant dans les airs.

Et, si sa femme ne l'a pas délivré, il peut s'y trouver encore.

Cette histoire éclaire d'un jour nouveau cette formule énigmatique publiée dans les Petits contes

¹⁴⁰ Littér. grappe. Un des noms populaires pour les bourses, le scrotum.

licencieux des Bretons, *Tome I*, p 141 (*Terre de Brume*, 1996):

*Les couilles de mon grand-père
Sont pendues au plancher.
Ma grand-mère
Est marrie de les voir à sécher.*

Il faut craindre que l'exercice tenté par le paysan de ce conte ait eu quelquefois de ces conséquences fâcheuses...

Ceux qui ont un oiseau doivent sortir

C'était un dimanche, pendant la grand'messe, Le curé, monté dans la chaire, avait commencé un sermon furibond gesticulant comme un forcené, et criant avec de tels éclats de voix qu'on pouvait l'entendre à l'autre bout du village. L'auditoire était tout oreilles. Tout à coup on entendit vers la porte de sortie un léger cri d'oiseau — le pépiement d'un jeune moineau — ce qui eut pour effet de faire perdre au curé le fil de ses idées.

Il y eut un moment de silence, suivi de rires étouffés. Cela acheva de dérouter le curé, ce qui le rendit furieux.

Frappant la chaire d'un coup de poing, il s'écria d'une voix tonnante :

— Tous ceux qui ont un oiseau doivent sortir.
Personne ne bougea.

Le curé reprit tant bien que mal son sermon, mais quelques minutes après, le même cri d'oiseau : *piep !*

piep ! se fit entendre, et le saint homme, de plus en plus irrité, cria si fort que son auditoire en sursauta :

— Tous ceux qui ont un oiseau doivent sortir.

Quelques personnes quittèrent l'église.

Il y eut encore un petit silence, mais à peine le curé eut-il repris son texte, que de nouveau l'oiseau se mit à pépier, et le curé, rouge de colère, hurla :

— Pour la troisième et la dernière fois, je vous dis que tous ceux qui ont un oiseau doivent sortir.

Cette fois-ci tous les hommes se levèrent et quittèrent l'église ; seul, un petit vieillard, devenu faible d'esprit, faisait exception. Mais sa vieille femme, à l'esprit encore lucide, avait mieux compris. Voyant non sans étonnement, que de tous les hommes son mari seul restait en place, elle s'approcha de lui et le prenant par la main, elle lui dit :

— Viens, Tiste, sors aussi, car monsieur le curé pourrait bien croire que tu n'as pas d'oiseau¹⁴¹, toi.

Celui de Jan¹⁴²

¹⁴¹ Il y a ici un jeu de mots : le flamand *vogel* désigne non seulement un oiseau réel, mais aussi le membre viril. Le mot flamand le plus usité par le vulgaire pour indiquer le coït, c'est *vogelen*, litt. *oiseler*. Le mot *vogelaar* (oiseleur) a aussi la signification d'« amateur de coït ».

¹⁴² Dans les *Cent nouvelles nouvelles*, Philippe Pot, seigneur de la Roche-Nolay conte l'histoire d'une nonnaine si savante qu'elle reconnaît un moine voisin, les yeux fermés, à la seule conformation de son membre. Cette histoire peut d'autant plus facilement être considérée comme la source littéraire de ce conte populaire que Philippe Pot en situe l'action « au gentil pays de Brabant », près d'un monastère de moynes blancs.

C'était la fête patronale de la supérieure du couvent, et les sœurs avaient décidé de lui offrir, à cette occasion, un tableau représentant l'enfant Jésus. La sœur Clara, une des plus jeunes et aussi une des plus ingénues du couvent, savait bien peindre ; elle fut donc chargée du travail.

Le tableau achevé, sœur Clara invita toutes les sœurs à venir voir, dans l'espoir que son travail rencontrerait une approbation unanime. Mais elle fut vite désillusionnée, car à la vue du tableau toutes les sœurs éclatèrent de rire. Grand fut l'étonnement de la bonne Clara.

— Pourquoi riez-vous donc ? demanda-t-elle, toute déconcertée.

— Que manque-t-il au tableau ? Dites-le moi.

Pour toute réponse, il y eut de nouveaux rires. Et elle eut beau répéter ses questions et insister pour obtenir une réponse, aucune ne voulait dire pourquoi elle riait.

Cela intrigua tellement la pauvre artiste qu'elle s'en alla enfin trouver Jan, le jardinier du couvent l'invitant à venir voir la peinture.

Jan ne se fit pas prier. Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur l'enfant Jésus qu'il se prit à rire à son tour.

— Allons, Jan, dites-moi maintenant, pourquoi vous riez, dit sœur Clara.

— Ne savez-vous donc pas, ma sœur, répondit-il, que l'enfant Jésus était un garçon, et vous en avez fait une fille !

— Ah, bon Dieu, c'est vrai aussi ! s'exclama la sœur, que faire maintenant ?

Voyant la perplexité de la bonne fille, Jan eut pitié d'elle et dit :

— Je m'en vais vous tirer d'embarras ; d'ailleurs, c'est simple comme bonjour. Remettez-vous de suite à l'ouvrage, je servirai moi-même de modèle vivant.

Et Jan posa effectivement devant elle ; et sœur Clara travailla, et peignit avec tant d'ardeur que la sueur lui dégouttait du front.

Enfin, tout était bien fini ; et dans sa naïveté d'enfant sœur Clara courut auprès des autres religieuses pour les inviter de nouveau à venir voir sa peinture. Cette fois-ci elle était sûre du triomphe ; on ne pourrait plus dire maintenant que son enfant Jésus était une fille. Mais à peine les sœurs eurent-elles aperçu le membre génital du petit Jésus, qu'un rire général éclata, et toutes à la fois s'écrièrent :

— C'est celui de Jan ! C'est celui de Jan !

La laitière est là !

*Nieversgem*¹⁴³ est un très petit et très pauvre village, et par conséquent aussi une très mauvaise cure. On comprendra facilement que le digne curé y vit dans la misère ; aussi, pour épargner les frais d'un second lit, couche-t-il avec sa servante. Mais pour qu'il n'y

¹⁴³ Village imaginaire. Le mot flamand signifie : « village qui n'est nulle part ».

ait rien à redire à cela, il a placé au milieu du lit une solide planche.

Or, il arriva que l'évêque, faisant sa ronde pastorale pour donner la confirmation aux enfants, choisit la cure de Nieversgem pour y passer la nuit. Ce fut un coup de foudre pour notre pauvre curé. Que faire ? Ne posséder qu'un seul lit et devoir loger Monseigneur ! C'était un cas bien difficile ! Après avoir beaucoup réfléchi et avoir longtemps délibéré avec la servante sur l'affaire en question, il fut convenu que Monseigneur coucherait avec le curé et que la servante se contenterait pour cette nuit d'une simple pailleasse par terre.

Ainsi dit, ainsi fait. Le grand jour était arrivé. L'évêque et le curé couchaient dans le même lit et ronflaient bientôt comme des hannetons.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le curé s'éveilla en sursaut par suite d'un violent coup de sonnette

En un moment d'irréflexion et se frottant encore les yeux, le curé découvrit le derrière de son compagnon de lit, y donna deux tapes retentissantes, en criant :

— Lève-toi, Marie, la laitière est là !

Le devin

Il y avait une fois un paysan avec une fille unique qu'il aimait tendrement. Il la surveillait du matin au soir pour la préserver de la souillure des mauvaises compagnies et des jeunes gens de mœurs dépravées.

Or, il arriva que notre paysan perdit son domestique ; lui trouver un bon successeur fut maintenant pour lui une affaire très sérieuse. Plusieurs avaient déjà offert leurs services au paysan, mais tous furent refusés, parce qu'il leur trouva l'air trop éveillé. Le brave homme craignait pour son trésor, sa sainte fille.

Ricus (Henri) qui avait entendu raconter cela, se dit en lui-même : je vais, moi aussi, essayer ; nous verrons un peu si le paysan ne me prendra pas à son service.

Ricus savait si bien faire l'enfant et le niais, donnant des réponses bêtement naïves, que le paysan eut pleine confiance en lui et l'admit à son service à titre d'essai.

— Ce n'est tout de même pas d'un pareil imbécile qu'il y a quelque chose à craindre, se dit-il, en se frottant les mains.

— *Ricus*, mon garçon, dit le paysan, peu de jours après, ma vache est en chaleur ; nous allons trouver le taureau, et il faudra m'accompagner.

— Oh, je veux bien, fermier, répondit-il ; je n'y risque rien.

Quand le taureau saillit la vache, le paysan demanda :

— *Ricus*, mon garçon, dit donc, pourquoi le taureau fait-il cela ?

— Ah ! fermier, c'est pour voir plus loin.

— Oui, justement, pour voir plus loin, répéta le paysan, se réjouissant de la simplicité du garçon.

De retour à la maison, le paysan raconta le fait à sa

femme, et après quelques minutes de délibération, il fut décidé que Ricus serait admis à titre définitif.

Ricus était un domestique exemplaire. Le dimanche il allait régulièrement à la messe et aux vêpres ; il ne fréquentait pas les cabarets, et s'amusait avec les enfants à jouer aux billes, sachant pour le reste si bien se faire passer pour un innocent qu'il ne donnait plus le moindre soupçon au paysan.

Or, un jour, Ricus dut garder la vache et dans l'après-midi la fille lui apporta sa tartine. Lorsqu'il la vit arriver de loin, il baissa la tête et se mit à sangloter comme un enfant.

La fille, le trouvant en cet état, fut émue de pitié, et lui demanda la cause de sa tristesse. Il ne répondit pas d'abord, pleurant de plus belle...

À la fin, il lui dit, avec des larmes dans la voix :

— Oh ! ma chère enfant, c'est pour vous que je pleure ainsi ; je n'ose pas vous dire le motif, et je le devrais cependant.

Sa curiosité étant encore plus excitée maintenant, la jeune fille supplia le garçon avec tant d'insistance de lui dire la chose, qu'à la fin il ne décida à parler.

— Eh bien, ma chère enfant, puisque vous ne permettez pas que je garde ce secret pour moi écoutez donc. Je possède un devin, et celui-là m'a dit qu'il y a un œuf devant votre cul et que vous en mourrez si vous ne me laissez pas l'éloigner.

Maintenant c'était à la fille d'éclater en sanglots.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! gémit-elle ; être encore si jeune et déjà devoir mourir !

Ricus, à son tour, eut pitié d'elle et se mit à la consoler.

— Ma chère enfant, dit-il, c'est un bonheur pour vous, que moi je sois ici pour vous venir en aide. Je suis sûr que quelques bons coups de mon devin suffiraient pour chasser l'œuf et vous guérir à jamais. Je serais heureux de pouvoir vous rendre ce service.

— Oh, Ricus, mon garçon, faites-le et dépêchez-vous, s'il vous plaît, car j'ai si peur de mourir.

Le garçon ne se le fit pas dire deux fois. En un clin d'œil le fameux devin s'était introduit dans la brèche et attaqua l'ennemi, poussant, reculant, et revenant à la charge pour chasser l'œuf fatal.

— C'est fini, et pour de bon, dit Ricus, en se levant. Vous n'avez plu rien à craindre.

La fille qui avait goûté un plaisir sensuel inconnu jusque-là et se savait en outre délivrée de l'œuf, en était doublement heureuse. Sans dire un mot, elle prit ses jambes à son cou et courut à la maison.

— Mère, mère, cria-t-elle de loin, oh, quel brave domestique nous avons ! Il a un devin, et ce devin lui avait dit qu'un œuf se trouvait devant mon cul, et que je mourrais sûrement, si l'œuf n'était pas chassé de là. Avec son devin il l'a fait disparaître, et maintenant je ne mourrai pas, mère.

Et, embrassant sa mère, elle pleura de joie.

Mais la paysanne qui savait quelle heure il était, devint toute rouge de colère et se mit à taper sur sa

filles « *als de duivel op Geeraard*¹⁴⁴ ». Et voyant arriver Ricus, elle le menaça de loin, en criant :

— Ah, devin, es-tu là avec ton devin ! Viens un peu ici et je t'apprendrai à deviner...

Mais Ricus qui savait bien d'où venait le vent montra les talons et court peut-être encore.

La petite Marie qui s'est faite homme

Mieken et *Janneken*¹⁴⁵ montaient toujours à cheval sur leur chien. *Mieken* était beaucoup plus âgée que *Janneken*, et quand celui-ci ne préparait encore pour sa première communion, *Mieken* était déjà une grande fille, bien développée.

Depuis plus d'un an, la mère avait défendu à *Mieken* de jouer encore le jeu favori de son petit frère, d'abord parce qu'elle devenait trop grande fille, ensuite parce que les poils du chien s'attachaient à ses belles robes. Et s'il arrivait encore une fois à la fille d'enfourcher le chien, *Janneken* allait de suite le rapporter à sa mère.

Un jour *Mieken* monta sur une échelle et *Janneken* se trouva en dessous. Or, en redescendant, la fille oublia de faire attention à ses jupons qui, à un moment donné, restaient accrochés à l'un des échelons.

Et *Janneken* qui ne la quittait pas des yeux, se

¹⁴⁴ Litt.: *comme le diable sur Gérard* ; expression flamande, signifiant « battre quelqu'un comme plâtre ».

¹⁴⁵ La petite Marie et le petit Jean.

moqua d'elle parce qu'il vit ses cuisses et son bas-ventre tout nus. Mais tout à coup il remarque quelque chose de louche : une tache noire, produite par des poils. Sans attendre une seconde, il court dans la cuisine.

— Mère, mère, crie-t-il. Mieken a encore une fois enfourché le chien, car elle a de nouveau beaucoup de poils à son cul. Je l'ai vu, quand elle était sur l'échelle.

— Bien, bien, Janneken, tais-toi seulement, ce n'est rien, dit la mère. Mieken ne fait plus ça, et ces poils, c'est seulement parce qu'elle s'est faite homme¹⁴⁶.

Quelques jours après, Janneken assista à l'église à la leçon de catéchisme, et il y était justement question du mystère de l'incarnation.

— Qui s'est fait homme pour nous ? demanda le curé.

Janneken leva le doigt et fut autorisé à répondre. Et le garçon, élevant la voix parce qu'il était sûr de son fait, se hâta de dire :

— Ma sœur, Mieken, s'est aussi faite homme, Monsieur le curé.

— Pourquoi cela, Janneken, demanda le curé, surpris.

— Parce qu'elle a déjà des poils au cul.

— Vous connaissez bien votre leçon, Janneken, dit le curé ; vous pourrez faire votre première communion.

¹⁴⁶ Le flamand *mensch worden* (se faire homme), est mis pour *groote mensch worden* (devenir une grande personne, un adulte).

Variante

La mère dit à Janneken :

— Tous les chrétiens ont ça (ces poils entre les jambes).

À la leçon de catéchisme, le curé demande :

— Qu'est-ce qu'un chrétien ?

Réponse de Janneken :

— Quelqu'un qui a des poils entre ses jambes.

Le garçon et sa grand'mère

*Selmus*¹⁴⁷ était un jeune homme encore adolescent, mais vigoureux et ami des plaisirs. Digne fils de son père qui avait toujours fort recherché l'autre sexe, il se passionnait pour la femme et ses voluptés. Un de ses amis reçut chaque semaine un franc de pourboire et avec cet argent Il s'en alla le dimanche à la ville pour y *coudre* une fois.

Maintenant qu'il avait tiré au sort et qu'il croyait être devenu d'égal des grands, il importunait toujours son père par cette question :

— Père, si je travaille bien cette semaine-ci, aurai-je alors un franc dimanche prochain ?

À la fin le père lui demanda :

— Et que feras-tu de ce franc ?

— Oh, père, j'irai avec ça à la ville pour y coudre une fois.

¹⁴⁷ Anselme.

— Eh bien, oui, mon garçon, travaille avec zèle, et tu auras ton franc.

Cette semaine-là, du matin au soir, Selmus se mit tout en eau à force de travailler, et le dimanche il reçut son franc. Alors il partit pour la ville. En chemin, il rencontra sa grand'mère, qui lui demanda :

— Dis donc, Selmus, mon garçon, où vas-tu comme ça ?

— À la ville, grand'mère, dit-il, pour y coudre une fois.

— Ah ça, Selmus, dit la vieille, laisse-moi gagner moi-même ce franc ; tu peux bien me *coudre* aussi. Je ne refuse pas ça non plus, moi, bien au contraire.

— Ça m'est bien égal, dit Selmus, toi ou une autre ; pourvu que j'aie cousu une fois.

Selmus entra de plain-pied dans la vieille *doos*¹⁴⁸ tout ouverte de la grand'mère et son affaire fut vite bâclée.

Son père, étonné de le voir revenir si vite à la maison, lui dit :

— Déjà de retour, Selmus ! Comment ça se fait-il ?

— Oui, père, je n'ai pas été à la ville, puisque j'ai trouvé mon affaire en chemin. J'ai fait la rencontre de grand'mère qui m'a proposé de la coudre elle-même, au lieu d'aller chercher ça dans la ville.

— Mais tu n'as tout de même pas fait ça sans doute ?

— Et pourquoi pas, père ? dit Selmus. Toi, tu couds bien ma mère.

¹⁴⁸ Boîte.

La meunière et le curé

Le curé d'un certain village flamand ne se servait jamais, dans la conversation, que du français. Il venait souvent chez le meunier pour causer un peu avec lui. Malheureusement, la jolie meunière qui ne savait pas un traître mot de français ne comprenait rien de la conversation et devait rester muette comme une carpe. Elle en était bien triste, car le curé était toujours si aimable, si charmant, surtout avec elle.

Le hasard voulut qu'un jour un soldat, un déserteur, parlant très bien le français, vînt à passer par là. Sur les instances de la meunière son mari le prit à son service. Le soldat lui enseignerait le français, dit-elle. Et la meunière se mettant courageusement à l'étude fit des progrès rapides, d'autant plus que le curé, multipliant maintenant ses visites, se mit de la partie en continuant les leçons du soldat.

Un jour ce dernier, trouvant le couple ensemble, resta aux écoutes sans être remarqué, et apprit ainsi à connaître le caractère trop intime de leurs relations.

—Viens me trouver dans la grange cet après-midi à trois heures, dit la meunière en mauvais français, car mon mari est parti et rentrera assez tôt.

—Je serai à mon poste, répondit le curé, tu peux y compter.

Mais le domestique qui était un fin matois, résolut de jouer un vilain tour au curé. Il avait manœuvré de telle façon que la femme ne pût pas être à son poste à trois heures, et lui-même s'était caché dans la grange. Le curé qui arriva deux ou trois minutes avant l'heure

fixée, se dirigea tout droit vers la grange, mais trouva porte close. Il frappa doucement, et le soldat, imitant le timbre de voix de la meunière, répondit de l'intérieur qu'il n'osait pas ouvrir, parce que son mari était déjà de retour. Mais le curé qui bandait, fit connaître son ardent désir de la *coudre* une fois.

— Eh bien, passe ta *fluit*¹⁴⁹ par ce trou de la porte, je la mettrai dans ma *sooze*¹⁵⁰, pour autant que faire se pourra. Vite alors !

Le curé, faisant de nécessité vertu, mit son *charel* dans le trou, mais au même instant il sentit qu'on le lui coupait¹⁵¹ avec un couteau...

Le lendemain on se raconta dans le village que le curé était malade, gravement malade, mais tout le monde ignorait ce qu'il avait. Seulement on ajoutait que probablement il succomberait à son mal.

La meunière en fut très alarmée et brûlait du désir d'aller rendre visite à monsieur le curé. Le brave meunier y consentit volontiers et comme on avait tué le porc, il fit même préparer un *zende*¹⁵² pour le malade. Le soldat étant aux aguets, avait enveloppé le bout de la verge du curé dans du papier et glissé ça furtivement dans le paquet qui lui était destiné.

¹⁴⁹ Flûte.

¹⁵⁰ Corruption du français *chose*.

¹⁵¹ Le phantasme de la castration est très rare dans les contes « secrets » ; il n'affecte, apparemment pas plus d'un conte sur cent. Cf. cependant « La charité, ma bonne dame ! » dans le présent ouvrage.

¹⁵² Cadeau, surtout de viande de porc, qu'on envoie à quelqu'un. Beaucoup de paysans flamands, quand ils tuent un porc, envoient un *zende* à leur curé.

Quand la meunière se trouva près du curé, ce fut une kyrielle de plaintes et de lamentations :

— Ah ! Monsieur le curé, comme ça me peine que tu es devenu malade. Que de chagrin j'ai déjà eu depuis ! Ce n'est vraiment pas toi seul qui en souffres. Être privée du grand plaisir que nous eûmes ensemble, voilà surtout ce qui me tourmente ! Mais Monsieur le curé, es-tu réellement aussi malade qu'on le dit ? Et quelle maladie as-tu donc ?

— Faut-il venir demander ce que j'ai ? grogna le curé. Ne le sais-tu pas aussi bien que moi ? Et crois-moi, je n'en guérirai plus. Avant donc de nous quitter pour toujours, il faudrait bien me rendre encore un petit service, le dernier que je te demande.

— Oh, Monsieur le curé, je ferai tout ce que tu diras, dussé-je te donner ma dernière goutte de sang.

— Eh bien, mets encore une fois la langue dans ma bouche, je t'en serai bien reconnaissant.

À peine le curé eut-il exprimé ce désir, que déjà la langue de la femme lui entra dans la bouche. *Happe !* fit le curé, et il lui emporta avec la moitié de la langue.

La meunière sortit de la chambre en courant, et prononçant des *houbele, boubele* incompréhensibles. De retour au moulin, elle ne fit encore entendre que des *houbele, boubele*, s'escrimant des pieds et des mains pour bien articuler les mots.

Le meunier qui, au coin du feu, fumait tranquillement sa pipe, n'y entendit goutte et fit appeler le soldat.

Celui-ci devina de suite ce qui s'était passé à la cure, mais il dit au mari :

— Oui, oui, meunier, elle commence déjà à bien parler français, seulement la prononciation est encore un peu vicieuse.

Après cela il sortit et jugeant qu'il devenait temps pour lui de décamper, il fit son paquet et prit le large.

Le jeune boucher et la supérieure du couvent

La kermesse approchait et le boucher du village, un jeune homme de vingt-cinq ans, ayant besoin d'une bonne bête de boucherie, s'en alla droit au couvent, où l'on avait une étable de gros bétail bien gras.

La révérende mère le reçut et ayant appris le but de sa visite, elle le conduisit à l'étable. Le bétail fut examiné, palpé, jaugé et mis à prix. Mais le prix exigé étant trop élevé, on ne tomba pas d'accord. Seulement la supérieure, avec ses formes arrondies et sa chair appétissante, avait excité les désirs charnels de notre jeune boucher.

— Révérende mère, dit-il, j'ai une proposition à vous faire. Si vous permettez que je vous prenne une fois par le genou, rien que par le genou, remarquez bien, je vous donne tout l'argent que j'ai sur moi, et c'est une somme assez rondelette.

— Au genou seulement, ça n'est tout de même pas grave, se dit la supérieure, à part soi... et elle laissa

faire. Le boucher paya et parti lui promettant de revenir sous peu.

Quelques jours après il renouvela sa visite ; et tout se passa comme la première fois. Seulement le boucher ne se contenta pas de si peu :

— Si vous me permettez, dit-il à la supérieure, de vous prendre une fois par la cuisse, je vous donne tout ce que j'ai en poche.

— Bah ! ça ne peut être mal, se dit encore la supérieure, et elle lui accorda sa demande.

Peu de jours après, il retourna une troisième fois au couvent, mais la supérieure tenant mordicus au prix fixé, il n'y eut pas encore moyen de s'entendre.

— Écoutez, révérende mère, dit-il alors ; nous ne sommes plus des enfants et nous avons tous deux assez de bon sens pour savoir ce que nous faisons. Eh bien, si vous me permettez de vous frotter le ventre avec mon *zot*¹⁵³, je vous donne tout l'argent que j'ai sur moi.

— Frotter mon ventre avec son *zot*, ça ne peut pas faire mal en tout cas, se dit encore la supérieure à part soi, et elle l'autorisa à le faire.

Elle se coucha sur le dos et en un clin d'œil le jeune boucher était étendu sur elle.

Se bornant d'abord au bas ventre, il descendit ensuite plus bas et promena son *lul*¹⁵⁴ sur la *pruim*¹⁵⁵ de la supérieure et aux alentours. Bientôt la révé-

¹⁵³ Fou.

¹⁵⁴ Biberon.

¹⁵⁵ Prune.

rende mère eut de fortes démangeaisons qui allaient en augmentant, à mesure que le « fou » manœuvrait. À la fin, sa *muis*¹⁵⁶ s'échauffait tant, que ça devenait presque insupportable.

— Allons, mettez-le dedans, dit-elle enfin au boucher. Mais celui-ci ne voulut pas entendre et frottait toujours, toujours.

— Pour l'amour de Dieu, mettez-le dedans, supplia-t-elle, et je vous rendrai tout votre argent. Mais le boucher fit encore la sourde oreille et continuait toujours à lui chauffer le *viool*¹⁵⁷.

— Mais je vous en prie, mettez-le dedans, mettez-le dedans, supplia-t-elle encore, et je vous donnerai mes bêtes par-dessus le marché.

C'était là où le boucher voulait l'amener.

Il fourra aussitôt son *piezewie*¹⁵⁸ dans son *minne*¹⁵⁹, et s'il ne l'en a pas retiré, il peut y être encore.

« Halt, minne, vaders bimbom. »

*Jefken*¹⁶⁰ savait déjà un peu marcher et commençait à bégayer quelques mots. Le père, assis par terre, les jambes étendues, s'amusait à jouer avec son jeune fils. Il le plaça à une petite distance, et l'appela alors vers lui, en étendant les bras pour le recueillir.

¹⁵⁶ Souris.

¹⁵⁷ Violon.

¹⁵⁸ Nom populaire (intraduisible) pour la verge.

¹⁵⁹ *Minne* ou *katteminne* : Minet. En réalité une tautologie, car *kat* et *minne* = chat : le cul de la femme.

¹⁶⁰ Petit Joseph.

Tout à coup le fond de son pantalon se déchira, livrant passage aux parties génitales. L'homme ne s'en aperçut sans doute pas, car il continua son jeu comme avant.

En ce moment le chat s'avança doucement vers lui et se glissa entre ses jambes pour être caressé.

Mais Jefken qui lui prêtait d'autres intentions, cria :
— Halt, Minne, vaders bimbom¹⁶¹ !

Chair ou poisson ?

Certain vicaire était grand amateur de poisson et son curé encore davantage. En été, pendant que le curé disait la première messe, le vicaire faisait toujours une petite promenade. Il allait surtout vers une rivière qui coulait à proximité et où il rencontrait souvent un pêcheur jetant ses filets. Cet homme l'avait pris en affection et, de temps à autre, il lui faisait cadeau d'un beau poisson. Mais, chaque fois que le vicaire arrivait avec ce poisson dans la sacristie — notamment quand le temps ne lui permettait pas de le porter d'abord à la maison — le curé lui disait sans détour que le poisson était son plat favori et qu'un tel cadeau lui serait particulièrement agréable. Et comme le vicaire était bon entendeur à qui demi-mot suffit, il avait le chagrin de voir paner son poisson dans la poêle du curé.

¹⁶¹ « Halte-là, minet, c'est le bimbom de père ! ». *Bimbom*, c'est le mot — l'onomatopée — par lequel on désigne aux petits enfants la cloche du village : *De bimbom luidt* = la cloche sonne.

Or, un jour le vicaire avait reçu un magnifique brochet que le pêcheur venait de prendre dans ses rets. Comme le temps lui manquait de nouveau pour aller encore à la maison, et que cette fois-ci il voulait absolument garder la belle bête pour lui, il leva sa soutane, et au moyen d'une petite ficelle il attacha le brochet aux boutons de son pantalon. Et avec le poisson sur son ventre, il se rendit à l'église.

Mais qu'arriva-t-il ? Quand le vicaire se trouva maintenant devant l'autel et qu'il dut se retourner la première fois, pour son *Dominus vobiscum*¹⁶², le brochet sursauta soudain, soulevant d'un coup énergique de sa queue la soutane et le surplis du célébrant. Quelques-uns des fidèles réunis à l'église remarquèrent ce mouvement insolite au bas-ventre du prêtre et se mirent à rire, assez haut pour être entendus ; d'autres le chuchotèrent à l'oreille du voisin ou de la voisine. Le vicaire entendit les rires, sans savoir à quoi les attribuer. Inutile d'ajouter que, quand il se retourna la seconde fois vers le peuple, tous les yeux étaient fixés sur lui. Et voilà qu'au même instant, le brochet sursauta encore ; tout le monde commença de rire naturellement. Mais cette fois-ci le vicaire, avait compris ; il se rappela son brochet, attaché vivant à son pantalon et avait même ressenti un petit coup au bas-ventre. Lorsqu'il se retourna enfin pour donner la dernière bénédiction, le brochet fit encore un bond, ce qui provoqua de nouveau un rire général parmi les fidèles, mais cette fois-ci le vicaire resta dans la même

¹⁶² « Le seigneur soit avec vous ».

attitude jusqu'à ce que les rires eussent cessé. Alors il dit à haute voix :

« *Beminde parochianen, gij zijt mis,
Gij meent dat't vleesch is, en't is visch*¹⁶³. »

Prototype littéraire :

***Du curé de Brou et de la carpe qu'il acheta
pour son dîner***

Pour revenir à notre curé de Brou, un dimanche matin jour de fête, se promenant autour de ses courtils, il vit venir un homme qui portait une belle carpe. Il pensa que le lendemain était jour de poisson, puisque c'étaient les Rogations ; il marchanda cette carpe et la paya.

Étant seul, il prend cette carpe et l'attache à l'aiguillette de son sayon, la couvre de sa robe, et en ce point s'en va à l'église, où ses paroissiens l'attendaient pour dire la messe.

Quand ce fut à l'offerte, ledit curé se tourne devers son peuple avec la platine pour recevoir les offrandes. La carpe, qui était toute vive, démenait la queue fois à fois, et faisait lever l'amict¹⁶⁴ de monsieur le curé, de quoi il ne s'apercevait point. Mais les femmes le voyaient bien, qui s'entre-regardaient et se cachaient les yeux à doigts entrouverts. Elles riaient, elles faisaient mille contenance nouvelles. Et cependant le

¹⁶³ « Chers paroissiens, vous êtes dans l'erreur,
Vous croyez que c'est de la chair, et c'est du poisson ».

¹⁶⁴ L'aube.

curé était là à les attendre. Mais il n'y en avait aucune qui osât venir la première : car elles pensaient de cette carpe que c'était la très douce chose que Dieu fit croître.

Le curé et son assistant avaient beau crier : « À l'offrande, femmes, qui aura dévotion ! » elles ne venaient point. Quand il vit qu'elles riaient ainsi, et qu'elles faisaient tant de mines, il comprit bien qu'il y avait quelque chose, tant qu'à la fin il se vint aviser de cette carpe qui remuait ainsi la queue.

— Ha ! ha ! dit-il, mes paroissiennes, j'étais bien ébahi de ce qui vous faisait ainsi rire : non, non, ce n'est pas cela que vous pensez ; c'est une carpe que j'ai ce matin achetée pour demain à dîner. Et en disant cela, il retroussa sa chasuble et son amict et sa robe, pour leur montrer cette carpe : autrement elles ne fussent jamais venues à l'offrande.

Il se souciait du lendemain, le bon homme de curé, nonobstant le mot de l'Évangile : *Nolite solliciti esse de crastino*¹⁶⁵. Lequel pourtant il interprétait gentiment à son avantage. Car, quand quelqu'un lui dit :

— Comment, Monsieur le curé ! Dieu vous a défendu de vous soucier du lendemain, et toutefois vous achetez une carpe pour votre provision.

— C'est, dit-il, pour accomplir le précepte de l'Évangile : car, quand je suis bien pourvu, je ne me soucie pas du lendemain.

Des Périers,

¹⁶⁵ « N'ayez point souci du lendemain ».

Le diable qui veut aller en enfer

Un jeune homme se présenta au confessionnal et ne s'accusa que de petits péchés. Le curé sachant bien qu'il courtisait une appétissante jeune fille de mœurs assez légères, lui demanda s'il n'avait rien à se reprocher sous ce rapport-là. Le garçon secoua la tête, mais mis au pied du mur par les questions insidieuses du confesseur, il avoua avoir péché un jour, mais pas gravement.

— En quoi consistait votre péché ? demanda le curé.

— Eh bien, mon amoureuse devait pisser, et pendant quelle s'accroupit comme ça, en relevant un peu ses jupons, l'envie me prit de regarder en dessous.

— Et qu'est-ce que vous voyiez alors ?

— Une tache noire, Monsieur, et rien d'autre.

— Dieu, Dieu, c'était l'enfer ! dit le curé.

— Je le crois fort bien, répondit le garçon, car j'avais le diable dans mon pantalon, et il voulut absolument y entrer.

Un curé endetté

Certain curé, très dissipateur, était criblé de dettes. Chez son boucher, ayant nom David, comme chez nombre d'autres fournisseurs d'ailleurs, il avait à payer une assez jolie somme, à telle enseigne que cet homme ne voulait plus lui livrer de viande.

Un dimanche avant la grand'messe le curé envoya de nouveau sa servante chez David, dans l'espoir que, en lui faisant un tas de promesses, il se laisserait entraîner à fournir encore de la viande. Mais c'était de la peine perdue.

Sur ces entrefaites le curé célébra la messe, et il avait déjà entamé son sermon sur le prophète David.

Au moment où il posa la question :

— Et qu'est-ce que David a répondu ? la servante, revenant de chez le boucher, entra dans l'église. Et entendant la demande du curé, elle répondit à haute voix :

— Que le curé, s'il n'a pas de viande, peut manger ses couilles !

La garde-robe du curé

Un curé possédait une garde-robe antique, fort curieuse. Comme elle était devenue assez caduque, il l'avait fait retaper et bien arranger ; depuis lors elle lui était devenue d'un emploi journalier et il aimait à la montrer à tout le monde.

Un jour qu'il reçut la visite du doyen. il lui parla aussi de son beau meuble et désirant le lui montrer, il conduisit son hôte à l'une des chambres. Or, dans cette même pièce, la servante était occupée en ce moment à mettre une nouvelle chemise et elle se trouvait toute nue quand le curé mit la main au loquet de la porte. En un clin d'œil, elle s'était réfugiée dans

la garde-robe. Sur ce, le curé entra avec le doyen dans la chambre.

— Voici mon plus beau meuble, dit-il, et dont je fais maintenant un usage journalier.

Disant cela, il ouvrit toute large la porte de la garde-robe, et devant leurs yeux étonnés apparut la servante, en costume d'Eve.

Le chien qui savait parler

Un curé avait un joli petit chien, très intelligent.

— Vraiment, il ne lui manque rien que la parole, dit-il au sacristain. Celui-ci était un finaud de première classe.

— Je connais un établissement, dit-il au curé, où l'on apprend à parler aux chiens.

Le curé, un grand niais, le crut sur parole et s'informa du prix de la pension.

— 400 francs par trimestre, dit le sacristain, payables par anticipation. C'est cher, mais les progrès sont tels, qu'en un an votre chien saura bien parler.

— Accepté, dit le curé ; dès demain vous porterez mon chien au dit établissement.

Le lendemain, en effet, le sacristain partit avec le petit chien et les 400 francs du premier trimestre. Il empocha l'argent et alla noyer le chien dans un village voisin. L'argent des trois autres trimestres que le curé remit chaque fois au sacristain reçut la même destination.

Après le second trimestre, il vint raconter au curé

que son chien savait déjà dire « kot », au lieu de « koster¹⁶⁶ » et qu'il faisait des progrès rapides. Au quatrième trimestre il parlait déjà très, très bien.

À la fin de l'année, le sacristain écrivit une lettre au curé, au nom du directeur de l'école des chiens pour lui annoncer qu'il pouvait venir reprendre sa bête dont l'instruction était complètement finie. Le curé envoya encore le sacristain, mais il l'attendit en vain ce jour-là.

Le lendemain, en le revoyant à l'église, il lui demanda :

— Où donc êtes-vous resté hier avec mon petit chien ?

— Oh, Monsieur le curé, gémit-il, je n'ose pas le dire.

— Quoi, un malheur ? s'écria le curé, allons, parlez.

— Hélas, je n'ose pas, Monsieur le curé.

— Il le faut, et de suite, car je deviens impatient.

— Ne serez-vous pas fâché alors, dites ?

— Non, je vous le promets, mais à condition que vous ne cachiez rien.

— Eh bien, lorsque, au sortir de la ville, je voulais passer le pont, votre chien refusa d'aller plus loin. Il se tourna vers moi et me dit : « Sacristain, avant que je fasse un pas de plus, il faut me dire, si le curé couche encore toujours avec sa servante, oui ou non... » Vous comprenez bien que j'en étais tout bouleversé. Dans mon indignation je saisis le méchant animal par les

¹⁶⁶ Sacristain.

pattes et le jetai sous le pont dans l'eau, où il s'est noyé. N'ai-je pas bien fait ?

— Oui, oui, très bien, répondit le curé, et il lui fit encore un cadeau de cent francs, lui recommandant de garder absolument le silence là-dessus.

Le gibier inconnu

Un chasseur n'avait rien tiré de toute la journée, et le soir il s'en retournait à la maison, la rage dans le cœur. Mais voilà qu'il rencontre un étranger qui lui adresse la parole :

— Pendant cinq ans, lui dit-il, je vous procurerai autant de gibier que vous désirez ; vous ne manquerez pas un seul coup, à condition qu'après ce laps de temps vous me cédiez votre âme. Seulement, il vous restera, encore une chance pour m'échapper : vous me montrerez une pièce de gibier, n'importe laquelle, et si je n'en sais pas dire le nom, votre âme ne m'appartiendra pas.

Le chasseur accepta la proposition, et dès ce jour il eut tant de gibier qu'il en aurait pu approvisionner tout le village.

Les cinq années touchèrent à leur fin et le chasseur en était devenu si morose et si malade qu'il ne pouvait plus ni boire ni manger.

Sur les instances de sa femme, il raconta enfin ce qui lui était arrivé. Celle-ci, beaucoup plus rusée que lui, le consola et lui promit de jouer un joli tour au diable. Le lendemain expirait le terme fixé par

le pacte, mais le chasseur, plus rassuré maintenant, passa une assez bonne nuit.

Le matin la femme défit le lit de plumes, se mit toute nue, s'enduisit tout le corps de sirop et se roula ensuite dans les plumes. Quand le diable parut, elle se tint sur ses quatre pattes comme un animal.

—Voilà le gibier dont il faut m'indiquer le nom, dit le chasseur.

Le diable l'examina attentivement et trouva le cas bien étrange.

—Deux trous par derrière et les couilles par-devant ce gibier-là m'est inconnu, s'écria-t-il.

Et jetant sa langue aux chiens, il disparut en proférant un juron formidable.

Le soldat et la fille du roi

Du temps que les bêtes parlaient, il était une fois un roi qui possédait un ours indomptable. Tous ceux qui avaient osé attaquer le terrible animal y avaient laissé leur peau. Un jour le roi fit écrire en grosses lettres sur sa porte : « Celui qui vaincra l'ours du roi, recevra la princesse, ma fille, en mariage. »

Un soldat, aussi brave qu'intelligent, lisant cette annonce, se présenta devant le roi pour tenter l'aventure ; il demanda seulement un sachet de noisettes et de cailloux, un crampon et une corde. Tout cela lui fut donné. Entrant ensuite dans la cage de l'ours, il fut assez mal reçu, mais il n'y fit pas attention, et, parlant d'un ton amical à son ami, l'ours, il cassa une noisette devant lui et lui donna l'amande à manger.

L'ours la trouva délicieuse et en obtint une seconde ; mais voyant comment le soldat s'y prit, il voulut aussi avoir des noisettes à casser. Le soldat lui jeta son sachet de cailloux.

— En voilà toute une poignée, dit-il ; c'est un peu dur à croquer, mais avec tes dents d'ours, ça ira bien.

Pendant que l'ours s'essayait à casser des cailloux, sans autre résultat que de casser ça et là une dent, le soldat lui dit :

— Attends, je vais t'apprendre autre chose.

Et fixant un crampon au plafond de la cage, il y glissa sa corde ; la prenant alors par les deux bouts, il se fit balancer comme un enfant. L'ours trouva le jeu très amusant et voulut avoir son tour de balançoire.

Le soldat lui lia les quatre pattes, et, lui imprimant alors un mouvement de va-et-vient, l'animal y prit tant de plaisir qu'il rit à gorge déployée. Mais tout à coup le soldat tira la corde par l'autre bout et l'ours fut lancé au plafond. Fixant alors solidement la corde, le soldat quitta la cage et alla annoncer sa victoire au roi. Celui-ci le félicita, lui promit la main de sa fille et l'autorisa à avoir une entrevue avec elle.

Le brave soldat plut beaucoup à la jeune princesse qui en devint éperdument amoureuse. Comme elle craignait que son père ne rétractât sa parole, et qu'elle fit part de ses craintes à son fiancé, celui-ci lui proposa de s'enfuir ensemble, ce qu'elle accepta aussitôt.

Les amoureux quittèrent le palais, inaperçus, et après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent dans un bois.

Là ils rencontrèrent un éléphant occupé à fendre avec une hache le bas bout d'un tronc d'arbre. Remarquant sa maladresse, le soldat veut lui donner une leçon, si l'animal y consent ; et, prenant la hache, il perfore de toute la force de ses bras dans le tronc. Puis, tirant et poussant, il réussit à pratiquer une large fente.

— Mets-y la patte, dit-il à l'éléphant, pour que je puisse retirer la hache.

La bête, sans défiance, y met la patte, et le soldat retirant aussitôt la hache, la fente se resserre tellement que la patte y reste prise comme dans un étau.

Continuant maintenant leur chemin, les amoureux remarquèrent un singe qui se balançait sur une branche d'arbre. Il essayait vainement d'atteindre quelques noisettes que portait un petit rameau. Le soldat se moque de lui :

— Comment est-il possible qu'un singe n'entende pas mieux son métier ? Attends, je te l'apprendrai.

Et saisissant une longue et solide perche, il la tend au singe, l'engageant à se mettre dessus. Comme l'animal avance le derrière, le soldat en profite pour lui enfoncer la perche dans l'anus. Puis, il plante la perche en terre, et, s'éloignant avec son amie, il dit en riant :

— Maintenant, tu sauras bien y atteindre, hein ?

À une petite distance de là, le couple heureux trouva dans une clairière un endroit très favorable pour s'asseoir et s'amuser. Ils s'embrassèrent longuement et s'étendirent bientôt dans l'herbe dans une étreinte amoureuse.

Sur ces entrefaites, le roi voyant sa fille et le soldat partis, alla demander à l'ours quelle direction ils avaient prise.

— Si vous déliez mes liens, je saurai bien les rattraper, dit l'ours.

En un tour de main l'animal était rendu libre et se mit à la poursuite des fugitifs.

Il retrouva d'abord l'éléphant, encore retenu prisonnier dans la fente du tronc d'arbre, et il apprit de lui qu'un soldat, accompagné d'une belle fille, lui avait joué ce vilain tour. L'ours délivra son confrère et tous deux s'en allèrent à la recherche de leur ennemi commun.

Plus loin ils remarquèrent le singe au haut d'une perche et le délivrèrent également. Les trois victimes du soldat, maintenant réunies, jurèrent de se venger du vaurien et continuèrent la poursuite. Ils le retrouvèrent bientôt, couché par terre, dans une clairière.

À la vue de leur ennemi, qu'ils ont appris à connaître comme un très rusé compère, le cœur leur devient foie et ils s'arrêtent pour délibérer ensemble.

On tire la courte-paille pour savoir qui attaquera le premier. Le sort tombe sur l'ours. Celui-ci, marchant avec précaution, s'approche du soldat par derrière, mais il revient sans avoir rien fait, disant pour son excuse :

— Non, je n'ose pas. Il est là couché sur le ventre et presque entièrement nu. Le malheur, c'est qu'il porte son sachet de noisettes entre les jambes, et je sais par expérience ce que c'est que de casser des noisettes.

L'éléphant, voulant se poser en brave, déclare qu'il ira lui-même, mais il s'en revient aussi honteux :

— J'ai remarqué quelque chose, dit-il, qui m'a fait peur. J'ai vu notamment que sa patte était engagée dans une fente, et j'ai appris à mes dépens ce que ça signifie que d'être pris dans une fente.

— Il me payera cependant pour ce qu'il m'a fait, déclare le singe et il s'en va à son tour ; mais quelques minutes après, il revient, la queue entre les jambes.

— Ça ne vaut rien pour moi, dit-il ; car j'ai vu là quelqu'un, dans le trou duquel le soldat avait fiché une perche, et je sais trop bien hélas ! ce que c'est que de vous enfoncer une perche dans le cul.

Et les trois amis s'éloignèrent, renonçant à leur vengeance.

Les trois frères

Il était une fois trois frères qui n'héritèrent de leurs parents qu'un chat, un coq et une échelle, et ils se les partagèrent entre eux.

Ils ne savaient pas de quel bois faire flèche, mais un jour l'aîné des frères, le propriétaire du coq, dit aux autres :

— Je ne reste pas ici. Je vais courir le monde, pour voir s'il n'y a rien à attraper là.

Et il partit avec son coq.

Après avoir marché longtemps, il arriva dans un pays, où il n'y avait pas d'horloges, où l'heure et le temps étaient des idées inconnues. Tout le monde se

plaignait de cet état de choses. Quand notre voyageur entendit cela, il haussa les épaules, en disant :

— Cessez vos plaintes. J'ai ici une petite bête qui annonce le jour.

Personne n'ajouta foi à ses paroles, mais le lendemain, de grand matin, le chant du coq éveilla tous les habitants, et lorsqu'ils virent peu après le soleil poindre à l'horizon, ils durent bien reconnaître que l'étranger avait dit la vérité. Tout le monde voulut voir et posséder le merveilleux animal ; à la fin il le vendit vingt mille francs et, très heureux, il s'en retourna à la maison paternelle.

Quand ses frères entendirent ce qui lui était arrivé, le second d'entre eux prit son chat et partit à son tour pour aller courir le monde.

Après avoir longtemps marché, il arriva dans un pays dévasté par les rats. Le chat y était inconnu, et pour ne pas être dévoré par les rats, la nuit, on devait chaque soir cuire de grandes marmites de pommes de terre, et les éparpiller dans toutes les pièces de la maison.

Notre homme se moqua de ces gens, et leur dit :

— Répandez ici autant de pommes de terre que vous voudrez, mais il les faut bien compter, et je parie ma tête que demain matin il n'en manquera aucune.

Le chat fut enfermé dans la pièce aux pommes de terre cuites, et le lendemain, en effet, il n'en manqua pas une seule. La nouvelle s'en répandit, comme une traînée de poudre, aux quatre coins du pays et de tous côtés on accourut pour voir ce miraculeux animal. On lui en offrit des sommes folles, mais il fut tenace et

à la fin il le vendit pour la bagatelle de trente mille francs !

Tout heureux. il retourna dans son pays, auprès de ses frères.

Quand le plus jeune apprit ses aventures, il mit son échelle sur ses épaules et partit à son tour pour courir le monde.

Après avoir longtemps, longtemps marché, il vit un jour de loin, de très loin, un château aux fenêtres ouvertes. S'étant approché, il entendit distinctement des pleurs et des lamentations. Curieux de sa nature, il appliqua son échelle contre le mur et entra dans le château. Il trouva là une dame, laide comme les sept péchés capitaux, un vrai remède d'amour. Il lui demanda la cause de son chagrin et il apprit d'elle que, délaissée par son mari à cause de son affreuse laideur, elle ne pouvait jamais l'accompagner dans ses voyages, condamnée pour toujours à rester enfermée dans ce château ; qu'en ce moment son mari avait de nouveau entrepris un voyage de plaisir sans la prendre avec lui, et qu'elle avait donc assez de motifs de ne plaindre et se désoler.

« Quelle bonne aubaine ! » pensa notre homme.

— Madame, dit-il, j'entends que j'arrive ici fort à point. Il faut savoir que je suis *schoonmaker* (embellisseur ; qui rend beau) de mon métier et si vous y consentez je vous rendrai si belle que monsieur ne voudra plus sortir sans vous.

Madame accepta des deux mains, comme bien on pense, et elle lui remit d'avance une somme de qua-

rante mille francs, lui promettant le double si l'affaire réussissait très bien.

Là-dessus il se fit remettre un litre de sirop et un œuf. La dame s'étant mise au lit, nue comme un ver, il l'enduisit de sirop de la tête aux pieds, et lui fourra l'œuf entre les cuisses, avec la pointe dans la vulve.

— Voilà, Madame, dit-il alors. Vous resterez comme ça pendant deux jours, sans bouger et sans dire un mot à personne. Si vous n'observez pas ponctuellement ce qui est prescrit, je ne réponds de rien.

Quand la servante — déjà une vieille peau, au visage ratatiné — entendit tout cela, elle désira aussi se soumettre à cette cure, et, rassemblant toutes ses économies — un millier de francs elle les remit à « l'embellisseur ».

Elle subit la même opération, mais au lieu d'un œuf, notre homme lui fourra une chandelle dans le cul.

Après ça il sortit du château et s'éloigna à grands pas.

Peu après le seigneur du château fut de retour.

Étonné du silence de mort qui régnait partout, il se mit à crier, mais n'obtint pas de réponse. Mais le domestique qui était monté et avait trouvé les deux femmes dans cette étrange posture, descendit l'escalier quatre à quatre, comme si le diable était à ses trousses.

Hors d'haleine, il cria :

— Monsieur, Monsieur, madame est occupée à pondre et la servante à agneler.

En un clin d'œil, le seigneur fut en haut, et cria d'une voix de tonnerre :

— Qu'est-ce, que c'est que cela ? Qui a été ici ? Que signifie cela ?

N'obtenant pas de réponse, il saisit sa femme par le bras et la secoua si rudement qu'elle poussa un cri et, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle dit :

— Maintenant, c'est ta faute si je redeviens laide. L'embellisseur a été ici et il nous avait bien recommandé de ne pas bouger et de ne pas parler.

Comprenant ce qui s'était passé, le seigneur sauta à cheval et, au grand galop, il se mit à la poursuite de l'imposteur. Celui-ci s'y attendait et avait l'œil au guet. Et voilà qu'un trépignement de cheval lui frappe l'oreille. Il comprend de suite qu'on est à ses trousses, et voyant là une vieille femme occupée à rassembler des feuilles mortes, il l'aborde en disant :

— Ma petite mère, si vous voulez vous glisser sous cet amas de feuilles et permettre en même temps que je fourre le doigt dans votre cul, je vous donne une pièce de vingt francs.

La vieille qui en avait vu bien d'autres, y consent volontiers et se glisse aussitôt dans les feuilles. Dans l'intervalle, le cavalier s'est approché, et, arrêtant son cheval, il demande à notre homme :

— Dites donc, l'ami, n'avez-vous pu vu passer ici, il y a quelques instants, un jeune homme bien fait et à l'air intelligent ?

— Oui, Monsieur, en effet, dit l'autre. Il me semble

le voir encore, et si j'allais à sa recherche il ne courrait pas bien loin ou je l'attraperais.

— Eh bien, dit le seigneur, prenez mon cheval et poursuivez-le ; vous aurez une riche récompense.

— Tout ça est bel et bon, répond notre homme, mais j'ai ici une barrique de genièvre dont le bondon a sauté et j'y mets mon doigt pour boucher le trou. Si je le retire, tout le liquide s'écoule. Voulez-vous y mettre le doigt à ma place, je veux bien accepter.

Le seigneur y consent, et l'autre, monté à cheval et piquant des deux, s'éloigne avec la rapidité de l'éclair.

Mais à la longue la vieille, cachée sous les feuilles, commence à s'ennuyer et elle crie :

— Eh bien, est-ce que ça va être bientôt fini ?

Le seigneur, tout effrayé, fait un bond ; maintenant il comprend dans quelle drôle de barrique il avait fourré le doigt et combien il s'était laissé mystifier.

Et s'il est resté là, il y peut attendre encore.

Le Mercredi des cendres

On sait que le Mercredi des cendres, dans toutes les églises catholiques les cendres sont bénites et que le curé, au moyen de ces cendres et d'un tampon, met sur le front des fidèles accourus de partout une petite croix de Saint-André¹⁶⁷. On appelle cela : « *om een*

¹⁶⁷ Aujourd'hui, dans beaucoup d'églises, cette croix de cendres a disparu, parce que les curés, pour accélérer les choses, ont remplacé le coup de tampon par un coup de pouce. On porte donc une simple tache noire au front. (*Note du collecteur*).

*kruisken gaan*¹⁶⁸ » et l'enfant qui gardera cette croix au front jusqu'aux Pâques, recevra, du curé un habit tout neuf.

Or, certain curé qui avait un sacristain fort niais, dut absolument s'absenter le Mercredi des cendres et il demanda à son sacristain s'il ne saurait pas lui-même mettre une croix aux paroissiens.

— Oui, sans doute, dit le sacristain ; tiens, comme ça, et il mit une croix sur le front du curé.

— Oui mais ça ne suffit pas, dit le curé, il faut ajouter le texte prescrit : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*¹⁶⁹. Mais comme il fut absolument impossible de faire répéter cela par le sacristain, le curé lui dit qu'il pouvait remplacer le texte latin par ces mots : « Vous avez été fait de poussière et de cendres et vous y retournerez. »

Cela allait mieux, mais à la prière du sacristain, le curé écrivit ces quelques mots sur un morceau de papier que le sacristain mit dans la poche de son pantalon.

Le grand jour arrivé, le sacristain mit ses habits de dimanche sans penser encore au morceau de papier.

Quand il se trouva maintenant devant le banc de communion, le tampon à la main, tout prêt à commencer les opérations, et qu'un fidèle avançà déjà le front pour recevoir la sainte croix, le sacristain se rappela tout à coup qu'il fallait ajouter une formule,

¹⁶⁸ Aller chercher une croix.

¹⁶⁹ « Souviens-toi, homme que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ».

et la mémoire lui faisant défaut, il porta la main à la poche du pantalon.

Hélas, le fatal billet n'y était pas, oublié dans son pantalon de tous les jours ! Que faire ? En ce moment il croit se rappeler une partie du texte et il commence :

— Ce de quoi vous avez été fait...

Le reste ne venant pas, il ajoute, en rougissant un peu :

— Il se trouve dans un autre pantalon.

Mais, continuant à distribuer des croix, et répétant toujours machinalement le même texte, celui-ci se modifia bientôt comme suit :

— Ce de quoi vous avez été fait se trouve dans mon pantalon.

Le bossu et la fille du roi

Il était une fois un roi qui avait une belle fille. Comme il se faisait vieux, il désirait vivement que la princesse se mariât, mais elle se sentait médiocrement attirée vers l'autre sexe et refusait obstinément. Enfin, cédant aux instances de son père, elle consentit à laisser publier partout qu'elle accepterait pour mari celui d'entre les prétendants qui la satisferait pleinement.

Plusieurs princes se présentèrent bientôt, mais ils la satisfirent si peu, qu'elle les condamna tous au cachot.

Or, le roi d'un pays voisin avait trois fils.

L'aîné, un prince accompli, aussi beau que brave, dit un jour à son père :

— Je vais me présenter devant la belle princesse, notre voisine ; je réussirai peut-être à lui plaire.

Son père le vit partir à regret, mais ne voulut pas l'en empêcher.

Pas plus que les autres il ne trouva grâce devant les yeux de la fière princesse qui l'envoya également au cachot.

Le père ne voyant pas revenir son fils, en fut inconsolable, mais sa douleur augmentait encore quand le cadet lui fit connaître son intention d'aller à son tour tenter l'aventure.

En vain le père essayait de retenir le second fils qui ne le cédait en rien à son aîné. Le prince partit, mais il eut le même sort que son frère.

Il restait un troisième frère, le plus jeune, mais celui-là était un petit bossu, et avait en outre une *ezelsfluit*¹⁷⁰ ; d'un autre côté je dois dire qu'il était rusé comme quatre.

Quand le père apprit que le bossu allait à son tour essayer de gagner le cœur de la belle princesse, il ne s'y opposa aucunement : à ses yeux celui-là n'était tout de même bon à rien !

Le bossu se met donc en voyage. Vers le soir il entre dans une auberge pour y passer la nuit. Il y cause si agréablement avec la fille de la maison, et sait si bien l'amadouer qu'elle en est tout amourachée. La même

¹⁷⁰ Il avait la verge d'un âne.

nuit il couche avec elle et lui fait sentir la force et la saveur de sa flûte d'âne.

Le matin, avant le départ, elle lui dit :

— Parce que vous m'avez fait cette nuit un plaisir inexprimable, je veux vous en récompenser. Voici des ciseaux merveilleux : chaque fois que vous vous en servirez pour couper, vous obtiendrez un magnifique costume tout neuf.

Le prince la remercie et continue son chemin. Le second soir il entre de nouveau dans une auberge pour y loger et y trouve également une charmante jeune fille.

Les manières et les propos du prince lui plaisent tant qu'elle se laisse séduire aussi. Et quand elle goûta, la nuit, de la flûte d'âne, cela lui fut encore plus agréable que le reste.

Le lendemain matin, au départ, elle lui dit :

— Parce que vous m'avez rendue, cette nuit, infiniment heureuse, je veux à mon tour vous faire un plaisir. Voici une serviette précieuse¹⁷¹ : chaque fois que vous l'étendrez, tous les mets que vous aurez souhaités vous seront servis.

Le bossu la remercie de sa bonté et continue son voyage.

Le soir il arrive à une troisième auberge, où il va demander un gîte pour la nuit. Il y trouve de même une appétissante jeune fille qu'il sut si bien enjôler qu'elle

¹⁷¹ Le conteur disait : *handdock*, essuie-mains. (Note du collecteur).

lui accorda également ses faveurs. La flûte d'âne ne lui paraît pas moins savoureuse qu'aux deux autres.

Le matin, au moment du départ, elle lui dit :

— Parce que vous m'avez procuré des jouissances impayables, je veux à mon tour vous faire un cadeau. Voici un robinet curieux : chaque fois que vous l'ouvrez, il vous donnera une bière aussi délicieuse et aussi abondante que vous la souhaitez.

Le bossu remercie la fille et repart pour aller plus loin.

Le quatrième soir il arrive dans la capitale du royaume, et le palais du roi s'ouvre aussitôt pour lui. Mais à peine la princesse a-t-elle jeté les yeux sur lui qu'elle l'envoie rejoindre ses deux frères.

Quand les autres condamnés — tous princes bien tournés — voient entrer ce vilain petit bossu, ils l'accueillent par un éclat de rire général.

« Quelle outrecuidance pour un bout d'homme aussi contrefait, se dit-on, que d'oser prétendre à la main de la princesse ! »

— Ne riez pas trop haut, dit le bossu, d'un air calme, car je sais vous rendre tous heureux.

Nouvelle explosion d'hilarité, ce qui n'empêche que plusieurs deviennent curieux et ouvrent les oreilles.

— Beaucoup d'entre vous, continue le bossu, ont sans doute faim ? Eh bien, je m'en vais vous servir un dîner tel que vous n'en avez jamais eu de meilleur !

Disant cela, il étend sa serviette et aussitôt elle se couvre de mets si délicieux qu'un roi s'en serait léché

les doigts. Et il y en a tant que tout le monde peut s'en donner à cœur joie.

La fille du roi qui, par l'ouverture d'une porte secrète a tout entendu, fait comparaître le bossu devant elle et lui demande :

— Par quel moyen avez-vous pu nourrir tant de personnes ?

— Par la vertu de ma serviette magique.

— Et par quel moyen vous êtes-vous procuré cette serviette ?

— Par ma flûte d'âne.

— Est-ce que cette serviette n'est pas à vendre ?

— Non, mais on peut la mériter.

— Et de quelle façon ?

— En me laissant coucher avec vous.

La princesse accepta, mais quand ils furent au lit, une garde particulière les surveillait, de sorte que le bossu ne put pas mettre son plan à exécution.

Délesté de sa serviette, il fut renvoyé au cachot.

— Amis, dit-il à ses compagnons d'infortune, vous avez probablement tous le gosier sec ? Eh bien, je vais étancher votre soif.

Et ouvrant son robinet il sert à tous un rafraîchissement qu'on est unanime à trouver délicieux.

De nouveau la fille du roi a tout vu et entendu. Elle fait encore appeler le bossu, lui pose les mêmes questions et obtient les mêmes réponses. Il veut une seconde fois coucher avec elle, mais avec le même résultat négatif.

Rentré au cachot, il dit :

— Amis, plusieurs d'entre vous portent une redingote défraîchie, d'autres un pantalon usé. Eh bien, je vais vous donner, tous, un costume tout battant neuf.

Et, prenant ses ciseaux, il se met à couper : autant d'hommes, autant de coups de ciseaux. Et cinq minutes après tout le monde porte des habits neufs, merveilleusement beaux.

La princesse qui, par le trou de la porte, a vu toute la scène, fait pour la troisième fois comparaître le bossu devant elle.

— Par quel moyen, lui demande-t-elle, avez-vous pu habiller de neuf toutes ces personnes ?

— Par la vertu de mes ciseaux magiques.

— Et par quel moyen vous êtes-vous procuré ces ciseaux ?

— Par ma flûte d'âne.

— Ces ciseaux ne sont-ils pas à vendre ?

— Non, mais on peut les mériter.

— Et de quelle façon ?

— En me laissant cette nuit coucher avec vous.

Mais cette fois-ci il fut entendu qu'il n'y aura pas de garde dans la chambre. La princesse refusa d'abord, mais tenant particulièrement à ces ciseaux qui lui permettraient de renouveler sa garde-robe quand ça lui plairait, elle accepta la nouvelle condition du bossu. La garde qui se présenta devant eux comme d'habitude fut donc renvoyée. Sur ce, on se mit au lit et la flûte d'âne ne tarda pas à faire des merveilles. Elle entra triomphalement dans *l'hôtel de ville* de la

princesse, la soulevant presque jusqu'au plafond et la caressant si voluptueusement que, oubliant cette fois sa fierté, la princesse dit tout heureuse :

— Cessez, je suis pleinement satisfaite.

Le bossu fut donc le premier qui put la satisfaire ; elle se maria avec lui, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Un paysan à la table d'hôte

Un jour un paysan se trouvait à une table d'hôte¹⁷². Tout le monde avait une serviette, lui seul excepté. Désirant faire comme les autres, il hésite un instant, puis, ouvrant son pantalon, il en retire son pan de chemise et l'étend sur ses genoux.

Après le dîner, le paysan reprend sa serviette et la remet à sa première place. Malheureusement pour lui, un des garçons voyant disparaître ce linge dans le pantalon du paysan, alla signaler le vol à madame qui accourut aussitôt.

— Monsieur, dit-elle, je ne vois plus de serviette à votre place, et on en a cependant remis une à chaque personne ici présente. Où est donc la vôtre ?

— Madame, je n'en ai pas reçu, moi.

— Si, si, Monsieur, autant de couverts, autant de serviettes.

— Je vous jure que je n'en ai pas eu.

¹⁷² D'après le conteur, le héros de l'aventure était le paysan Van Brussel, député démocrate flamand pour la circonscription de Saint-Nicolas. (*Note du collecteur*).

— Allons, pas tant de façons. Vous l'avez cachée dans votre pantalon, mais je la trouverai bien. Garçons, empoignez-le, pour que je le fouille.

Là-dessus deux, trois garçons empoignèrent solidement notre paysan qui se débattait en vain. Pendant qu'ils le tenaient, la dame lui déboutonna hardiment le pantalon ; puis, soulevant sa chemise, elle lui fouilla le bas-ventre et les cuisses ; Tout à coup, elle s'écria, indignée :

— Ah, le coquin ! Il n'a pas seulement, volé la serviette, mais il a encore pris une saucisse et deux boulettes.

Le bénitier

Une jeune fille, qui vient se confesser, dit à son confesseur qu'elle a pris le *baptiste* de son amoureux une fois dans sa main.

— Oh ! s'écrie le recteur, quel péché ! Pour ta pénitence, tu vas mettre la main qui a péché pendant une heure dans le bénitier.

La jeune fille, toute honteuse va se poster à l'entrée de l'église près du bénitier.

Arrive une de ses amies, qui fait les grands yeux de l'y trouver.

— Quelle idée ! lui dit-elle. Au cœur de l'hiver tu te mets avec la main dans l'eau froide comme glace ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ah oui ! mais qu'est-ce que j'y puis ? C'est pour ma pénitence !

— Pour ta pénitence ? Et qu'as-tu fait ?

— Oh mon Dieu ! presque rien. Songe un peu, j'ai pris le baptême de mon amoureux une fois dans la main ! Et à cause de cela le curé m'a donné cette pénitence pour purifier la main.

— Oui, dit l'autre. Si cela va ainsi, je me garderai bien d'aller à confesse. Je remercie cordialement le curé. Je devrais me mettre dans le bénitier avec tout autre chose, car mon amoureux a mis le sien dans mon con !

Le charbonnier qui avait grimpé son chat

Le charbonnier va à confesse, et dit au curé entre autres choses qu'il a grimpé son chat.

— Oh ! quel gros péché contre la nature ! dit le curé. Quel plaisir pourrait-on bien trouver en cela ?

— Monsieur le curé, on ne peut savoir cela que quand on l'éprouve ; cela fait beaucoup plus de bien qu'avec une femme.

— Enfin c'est toujours un grand mal, et pourquoi ne pas aller près d'une femme, si vous ne pouvez maîtriser vos passions ?

— Tout cela est bel et bien, Monsieur le curé, mais une femme coûte de l'argent, et de cette façon je l'ai pour rien.

— Et puis, il me semble qu'il n'est pas bien possible d'employer un chat ; comment avez-vous fait cela ?

— Oh ! ce n'est pas difficile : je prends le chat par les pattes de devant et je le fourre dans mes bottes ; et en tenant ses pattes de derrière, cela va très facilement.

Le curé lui donne l'absolution, après lui avoir indiqué une pénitence assez forte ; mais l'année suivante, l'homme arrive encore une fois et s'accuse du même péché. « Il avait toujours continué à grimper son chat. »

Mais à peine a-t-il prononcé ces mots, que le curé s'écrie avec colère :

— Ce que vous dites là est un grand mensonge, C'est impossible ; car je l'ai essayé aussi, et le chat m'a griffé les couilles jusqu'au sang.

Et là-dessus il ferme bruyamment la planchette devant le nez du charbonnier.

Dedans ou contre c'est la même chose

Un jeune homme va à confesse et s'accuse d'avoir fait des cochonneries avec une jeune fille, mais pour son excuse il ajoute qu'il *l'a mis contre* tout simplement.

— Cela n'y fait rien. dit le curé, dedans ou contre c'est la même chose.

Pour sa pénitence il lui ordonne de réciter certaines prières, et de mettre une pièce de cinq francs dans le tronc des pauvres.

Un moment après le curé sort de son confessionnal et la première chose qu'il voit, c'est le jeune homme

de tantôt occupé à mettre une pièce de cinq francs contre le tronc en la retirant chaque fois de nouveau.

— Que fais-tu là ? demande le curé ; tu sais bien que j'ai dit qu'il fallait mettre cinq francs dans le tronc.

— Très bien, Monsieur le curé, mais avez-vous oublié ce que vous avez ajouté : « Dedans ou contre, c'est la même chose. »

Le pommier

Une jeune fille va à confesse et comme elle en avait pas mal sur la conscience et qu'elle l'avouait en outre sans se gêner, le curé bandait.

— Oh mon enfant, de si gros péchés ne peuvent pas être pardonnés au confessionnal, dit le curé, cela doit se faire sous le ciel bleu.

— Où donc quelque part, Monsieur le curé ?

— Eh bien, mon enfant, viens ce soir dans mon jardin sous le grand pommier, tu trouveras la grille ouverte et je verrai si je puis te donner l'absolution.

De l'autre côté du confessionnal se trouvait un paysan qui avait tout entendu. En partant il se dit à lui-même : « Attendez un peu, Monsieur le curé, je vais vous *couillonner* de la belle façon. »

Rentré chez lui, il appelle son domestique.

— Pierre, dit-il, voici une pièce de deux francs ; vous irez ce soir quand il fera obscur au jardin du curé ; vous trouverez la grille ouverte, vous monterez sur le grand pommier, et reviendrez me dire tout ce que vous aurez vu et entendu.

Le soir, le domestique monte sur l'arbre et un moment après arrive le curé et puis la jeune fille.

Le curé lui représente encore la grosseur de ses péchés et finit par ajouter qu'il ne peut lui accorder l'absolution qu'à la condition, qu'il lui permette de la coudre une fois.

— Mais, Monsieur le curé, dit la jeune fille, ce que vous me demandez !... Et s'il en vient quelque chose (s'il y a des suites) ?

Le curé lève la main vers le ciel et s'écrie :

— Mon enfant, celui d'en haut ne laisse pas mourir les orphelins de faim !

En entendant ces paroles, voilà que le domestique montre tout à coup la tête au milieu des feuilles et crie :

— Oui, *baisez un peu finement mes couilles*¹⁷³, Monsieur le curé ! Croyez-vous que je vais élever vos enfants pour une pièce de deux francs ?

Le curé, le sacristain et la servante

Le sacristain, le curé et sa servante allèrent un jour en voyage. Le soir ils descendirent dans une auberge pour y passer la nuit, mais il ne restait qu'une seule chambre à deux lits. Il fallut bien s'en contenter ; le sacristain et le curé se mirent dans un lit, et la servante dans l'autre.

Le curé eut volontiers couché avec la jeune fille, mais il n'osait pas s'afficher devant le sacristain. Il trouva cependant moyen de s'aboucher avec la ser-

¹⁷³ « Allez au diable ! »

vante, et lui dit qu'il irait la trouver pendant la nuit, dès que le sacristain se serait endormi. Aussitôt qu'il se mit au lit, il se tourna donc sur le côté et se montra très pressé de dormir ; mais le sacristain se douta de la chose et pour voir ce qui arriverait, il se mit à ronfler comme s'il dormait profondément. En entendant cela, le curé crut le moment favorable pour mettre son projet à exécution.

— Mie (Marie), dit-il doucement à la servante, il dort, je vais venir.

— Non, Monsieur le curé, répondit Mie. Attendez encore un moment, il pourrait l'entendre.

— Non, non, reprit le curé, il dort profondément, et écoutez comme le vent siffle, il n'entendra rien !

— Assurez-vous cependant bien s'il dort. Arrachez un poil de ses couilles !

C'est ce que le curé fit, mais le sacristain n'eut garde de bouger ; le curé en arracha encore un, puis un troisième, et voyant que le sacristain ne fit aucun mouvement, il alla se glisser près de Mie.

Le lendemain matin :

— Hein, sacristain, dit-il à celui-ci, comme il a fait du vent et de la pluie cette nuit !

— Je le crois bien, Monsieur le curé, répond le sacristain, s'il faisait encore cette nuit autant de vent et de pluie, je n'aurais certainement plus aucun poil sur mes couilles !

Le curé qui avait perdu une couille

C'est un fait bien connu que les ecclésiastiques, pour occuper une position doivent prouver qu'ils sont homme dans toute l'étendue du terme.

Il y avait un jour un curé qui, en tombant, s'était fait mal entre les jambes, avec la conséquence malheureuse, qu'on dut enlever une de ses couilles. Comme il n'était plus homme maintenant jusqu'au bout, il se rendit près de l'évêque pour lui soumettre le cas et pour demander, s'il était obligé de donner sa démission.

— Qu'avez-vous fait de la couille qu'on a coupée ? demanda l'évêque, l'avez-vous conservée ?

— Oh oui, Monseigneur, elle est bien conservée dans ma chambre.

— S'il en est ainsi, continua l'évêque, je ne vois pas de motif pour que vous donniez votre démission ; tout ce que vous avez à faire c'est de prendre toujours la deuxième couille avec vous, chaque fois que vous officiez.

Depuis ce moment le curé prenait toujours le précieux objet avec lui ; mais un jour qu'il est sur le point de dire la messe, il s'aperçoit qu'il a oublié sa couille :

— Attendez un instant, dit-il à ses paroissiens. J'ai oublié quelque chose.

Il rentre vite chez lui et court à sa chambre où il cherche partout mais sans rien trouver. Il appelle donc la servante :

— Treze (Thérèse), dit-il, n'as-tu rien trouvé dans ma chambre ?

— Non, Monsieur le curé.

— Tu n'as pas trouvé comme cela une petite boule ronde ? Je suis pourtant sûr que je l'ai laissée ici.

— Ah, si ! Monsieur le curé, maintenant je sais ce que vous voulez dire. J'ai bien trouvé quelque chose comme cela, mais je l'ai mangé, croyant que c'était une amande...

— Ah ! damnée chienne que tu es ! s'écria le curé hors de lui-même de colère, ce n'est pas encore assez que tu sucas ma queue, tu dois encore manger ma couille !

Le curé qui avait mangé un mâle de lapin

Un curé avait été chez les femmes publiques et y avait attrapé une chaudépisse. Il va trouver le docteur, et lui explique ce qu'il a.

— Comment avez-vous attrapé cela ? demande le docteur.

— Je n'en sais trop rien, dit le curé, mais il y a quelque temps j'ai mangé un mâle de lapin, et il me semble qu'il avait quelque chose de pareil à son *machin* ; je l'aurai sans doute attrapé de lui.

— Bien, dit le docteur, je vous guérirai, mais, à l'avenir, si vous mangez encore un mâle de lapin, vous aurez soin de mettre d'abord une capote anglaise !

Encore beaucoup plus que ça

Une jeune fille, sur le point de se marier, va à confesse et après avoir avoué pendant assez long-

temps tout le mal qu'elle a commis, le curé lui demande :

— Eh bien, ma chère enfant, est-ce tout maintenant ? Et n'as-tu rien fait d'autre ? Tu sais que tu ne peux rien me cacher, car ce serait un gros péché.

— Si, Monsieur le curé, je devrais bien encore dire quelque chose, mais je n'ose vraiment pas.

Le curé, devenu curieux, insiste pour qu'elle le lui raconte, mais en vain, À la fin il dit :

— Si tu n'oses me le raconter ici, mon enfant, viens avec moi à la sacristie, peut-être que là tu t'y décideras plus vite.

Elle suit le curé à la sacristie, et là le curé la fait asseoir à côté de lui et commence à lui faire la leçon, mais comme elle semble encore toujours timide, il rapproche un peu sa chaise.

— Puisque tu n'oses me le dire, dit alors le curé, il faudra bien que je t'interroge un peu plus en détail. Il est bien certainement question de ton amoureux, continue-t-il, et en prenant les seins de la jeune fille :

— A-t-il fait ceci ?

— Oh oui, Monsieur le curé, et beaucoup plus que cela !

Le curé lève le jupon de la jeune fille :

— A-t-il peut-être fait ceci ?

— Oh oui, Monsieur le curé, et beaucoup plus que cela.

— Alors il t'a sans doute mis une chose comme celle-ci, comme je fais maintenant ?

—Oui, Monsieur le curé, mais encore plus que ça.

—Mais, diable ! s'écrie le curé impatienté, qu'est-ce qu'il a donc encore fait ?

—Il m'a en outre donné la vérole, Monsieur le curé !

L'homme qui avait épousé un pucelage

Un riche paysan d'un certain âge avait envie de se marier, mais il ne voulait prendre pour femme qu'une jeune fille qui eût encore son pucelage. Pour trouver cela facilement, il lui semble préférable d'en charger son curé, comme celui-ci, à son avis, doit le mieux de tous connaître les jeunes filles modestes du village.

Le paysan fait donc connaître son désir au curé, qui aussitôt se montre prêt à lui être agréable, et lui répond qu'il lui choisira quelque chose de délicieux. Et en effet, le soir, lorsque les jeunes filles du village viennent à la congrégation pour y recevoir l'éducation morale, il fait choix d'une jeune fille à l'air très avenant, qu'il présente déjà le lendemain au paysan. Celui-ci se reposant entièrement sur le curé, ne doute aucunement que la jeune fille n'ait encore son pucelage, et le mariage a donc lieu.

Mais la jeune femme remarque, chaque fois que son mari fait une *boîte*, qu'il met une pièce de cinq francs dans un petit tiroir spécial de l'armoire.

—C'est curieux, dit-elle un jour à son mari, que tu mets toujours une pièce de cinq francs dans ce tiroir ! Pourquoi fais-tu cela ?

—Oh, c'est bien simple, répond le mari, je veux voir combien d'argent j'ai épargné en me mariant Aupara-

vant quand je voulais une fois coudre, cela me coûtait cinq francs.

— Cinq francs ! dit sa femme. Le curé n'était pas si généreux, quand il faisait quelque chose avec nous. Tout ce qu'il nous donnait c'était une image.

L'autre se mord les lèvres.

— Tiens ! continue-t-il, un instant après, as-tu conservé de ces images ?

— Oh oui, dit-elle, et allant au salon, elle va en prendre quelques centaines dans une armoire.

— Voici, ici j'en ai encore quelques-unes, mais les plus belles je les ai déjà données.

La servante qui ne s'essuyait pas le cul

Le curé fut appelé un jour près d'un moribond pour lui administrer les derniers sacrements. Il s'apprête en toute hâte, mais au moment de partir, il ne trouve plus le sacristain. Le curé ne peut cependant pas y aller seul, et ne voulant pas non plus laisser mourir ainsi le fidèle qui l'a fait appeler, il ordonne à servante de l'accompagner pour porter le viatique.

Ils se mettent donc en route ; mais en chemin, la servante est prise d'un besoin violent et comme on est en plein champ, elle s'accroupit aussitôt sous les yeux du curé et se soulage à son aise. Les droits de la nature étant satisfaits, elle se relève pour poursuivre sa route.

— Tiens Marie, dit le curé alors, est-ce que tu ne t'essuies pas le cul quand tu as fait ta grande commission ?

— Non, Monsieur le curé.

— Ah ! s'écrie celui-ci, je sais maintenant, pourquoi mes couilles sont toujours si pleines de merde.

Variante du Doubs

Un curé se promenant sans son jardin aperçoit, au milieu du chemin, un étron.

Indigné, il interpelle le jardinier :

— C'est toi, lui dit-il, qui as fait cette saleté ?

— Non, Monsieur le curé, c'est votre servante et la preuve, c'est qu'il n'y a pas de papier à côté et je sais qu'elle ne s'en sert jamais.

— Ah ! voilà pourquoi j'ai toujours les couilles pleines de merde !

La servante du curé et l'anguille

Une jeune fille qui était servante chez un curé, était habituée à coucher avec lui. Un jour le curé devint malade, et Marie, qui s'était faite à ce régime, trouva le jeûne assez dur. Elle avait entendu dire qu'une anguille faisait à la femme le même effet qu'une queue, et dans sa détresse elle résolut de l'essayer.

À la première occasion elle acheta des anguilles, les jeta dans un seau, et s'assit dessus. En effet, après quelques instants, l'une des anguilles s'introduisit dans sa fente ; quoique la belle en éprouvât quelque plaisir, elle était d'avis qu'une pine de curé était préférable.

Mais le plus beau du jeu, c'est que l'anguille une fois entrée, ne fit plus mine de vouloir sortir. La pauvre fille était plus embarrassée qu'une poule qui doit pondre, et cela pendant un ou deux jours déjà, lorsque le curé, s'étant rétabli, sentit renaître toute sa vigueur. Marie se rendit volontiers à son désir.

Voilà que le curé se met tout à coup à crier :

— Aïe ! aïe ! ma queue ! ma queue !

Il la retire aussitôt. C'était l'anguille qui avait mordu la tête de son membre, auquel elle restait encore attachée et avec lequel elle sortit maintenant du corps de la servante.

— Sacré nom ! dit le curé, en voyant le poisson, que tu fasses de ton con un vivier pour les poissons, peu m'importe, mais que tu prennes ma pine pour une canne à pêche, je m'y oppose formellement !

La béguine et le garçon boucher

Un garçon boucher doit un jour porter la viande chez une jeune béguine, et quand il voit ses petites mains, il dit :

— Eh, ma sœur Béguine, que vous avez de belles mains blanches !

— Oui, mon garçon, cela n'est pas étonnant, tu dois savoir qu'elles ne voient presque jamais le jour.

— La belle raison ! reprend le jeune homme. Vous vous trompez joliment, ma sœur Béguine, si vous croyez que cela, provient de là. Mes couilles non plus ne voient presque jamais le jour, et elles sont aussi brunes qu'une baie.

La béguine se bouche les oreilles pour ne pas entendre ces sales propos :

— Garçon mal élevé ! dit-elle, j'irai aussitôt le dire à ton père !

Elle va effectivement trouver le père et lui raconte, quelle réponse scandaleuse elle a reçue de son fils.

— Hélas oui ! dit le père, je le lui ai déjà défendu si souvent ; mais cette fois il saura pourquoi ; qu'il entre, et avec mon, grand couteau je lui ferai une blessure (*kap*) aussi grande que le con de ma femme !

Ma sœur Béguine était maintenant encore plus honteuse ; elle court auprès de la femme de la maison, et se plaint à elle de la conduite du mari.

— Eh ! ma sœur Béguine, dit celle-ci, il ne faut pas faire attention aux propos de mon homme, car :

De woorden vallen uit zijnen mond

Net als zljnen lul uit mijn kont.

Les paroles lui tombent hors de la bouche,
tout à fait comme sa queue hors de mon con.

La queue d'étalon

Il y avait une fois un soldat qui, ayant dû aller à la guerre, eut le malheur de perdre dans une bataille un membre dont l'homme ne sait pas se passer. Après sa guérison il rentre au village natal, et va se présenter comme domestique chez un riche paysan, qui l'accepte.

Le paysan avait une jeune-fille, et comme le malheureux domestique était bien fait sous tous les

autres rapports, la fille devint bientôt amoureuse de lui et pria instamment son père, de lui permettre de se marier avec le jeune homme.

Lorsque le paysan parlait de cette affaire à son domestique, celui-ci n'avait qu'une objection, c'est qu'il « n'avait rien ». Le père apprit cette réponse à sa fille, mais ils trouvaient tous deux que cela était de peu d'importance, vu qu'eux-mêmes avaient d'autant plus.

Le domestique se rend donc aux instances du père et le mariage a lieu. En vain la jeune fille, la première nuit, s'attend à recevoir des marques d'amour de son mari, et la même chose arrive la deuxième nuit et encore la troisième. Ce jeu l'ennuie vite et elle apprend cette manière d'agir à son père, en le priant de s'enquérir auprès du jeune mari des raisons de cette abstinence. Le domestique lui rappelle, qu'il les a avertis « qu'il n'avait rien, » et que ce n'est donc pas de sa faute, si sa femme n'est pas contente.

Somme toute, c'était la vérité, et après mûre réflexion avec sa fille, il se décide à proposer à son gendre de quitter le village, moyennant une certaine somme d'argent et l'un des trois étalons qu'il avait à l'écurie : il pourrait tenter la fortune ailleurs. Le domestique accepte cette proposition, reçoit de son beau-père une bonne somme d'argent et l'étalon de taille moyenne, et s'en va. En chemin l'étalon se met à pisser, et notre homme devient tout triste, lorsqu'il voit le cheval étaler son long *machin*, en pensant quelle énorme différence existe sous ce rapport entre eux deux.

— Ah ! soupire-t-il découragé, si j'en avais aussi un pareil dans ma culotte !

Et, ô miracle ! ce vœu est exaucé ; car aussitôt il sent croître sous son ventre quelque chose qui n'est pas de la petite bière. Hors de lui de joie, il s'empresse de retourner auprès de son beau-père et lui demande de pouvoir coucher encore une seule nuit avec sa femme.

Pour éviter tout esclandre, le père y consent, et à peine l'homme est-il au lit à côté de sa femme, qu'il commence à lui donner de sa queue d'étalon, au point de la compenser amplement de son jeûne des jours précédents. Ce jeu est répété pendant la nuit encore deux ou trois fois ; la femme n'est pas peu satisfaite de cela, et non moins curieuse de savoir comment il a gagné un tel membre ; sur quoi le mari lui raconte tout.

Le lendemain la jeune femme va trouver son père et lui demande de laisser son mari « pour-de-bon » avec elle.

— Et es-tu maintenant plus contente de lui qu'auparavant ?

— Sans doute, père ; je suis certaine qu'à l'avenir je n'aurai plus à me plaindre de lui ; mais si cela arrive encore tu feras beaucoup mieux de lui donner le plus grand des étalons !

La grosse gueule

Un étudiant occupait un appartement dans une maison bourgeoise ; il était ennuyé de ce que la pay-

sanne qui apportait le lait, l'éveillait tous les matins de très bonne heure. Il résolut donc de lui jouer une bonne farce.

En effet, un matin qu'elle vient de nouveau sonner quand il fait encore à moitié noir, il ouvre vite la fenêtre, prend son pot de nuit et verse le contenu sur la tête de la paysanne.

Aussitôt après il met son cul hors de la fenêtre.

La paysanne, furieuse, lève les yeux vers la fenêtre, et en montrant le poing :

— Coquin ! crie-t-elle d'un ton menaçant, avec ta grosse gueule, et ton long nez et tes sales moustaches, je te connais ! Je te trouverai !

L'homme qui en avait trois

Une jeune fille qui désirait vivement se marier, avait, malgré cela, déjà refusé plusieurs jeunes gens qui s'étaient présentés.

C'est qu'elle avait grand'peur de la première nuit, pensant que cela ferait bien mal, et elle demandait régulièrement au jeune homme, quelle était la grosseur de sa queue.

Tous croyaient évidemment qu'elle en recherchait une grosse, et tous répondaient invariablement dans ce sens, l'un disant qu'il l'avait grosse comme le bras, l'autre prétendant qu'il était encore mieux monté.

Elle répondait chaque fois :

— Non, cela ne fait pas mon affaire.

Un jour cependant un malin se présente, et lorsque la jeune fille lui pose la question habituelle, il répond :

— Moi, j'en ai trois ; une comme le doigt ; la seconde comme le pouce ; la troisième un peu plus grosse.

Cette réponse apaise les inquiétudes de la jeune fille et le mariage a lieu.

Le soir donc, quand les jeunes mariés sont au lit, l'homme met son index dans *l'histoire* de sa femme, qui n'est pas trop mal satisfaite de voir que cela ne lui fait aucun mal, au contraire. Voyant que tout marche bien, l'homme introduit son pouce, et la jeune femme est de plus en plus contente. Alors il n'hésite plus, et sans tarder, il met cette fois sa queue. La femme était au septième ciel.

Quand le premier moment de bien-être est passé :

— Mon ami, dit-elle avec un soupir, liez-les maintenant toutes les trois ensemble.

La parade également

Une jeune fille vient de se marier. La première nuit, quand elle est au lit avec son mari, elle admire attentivement le membre de celui-ci, et voyant la petite bourse en-dessous, lui demande naïvement :

— Jean, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, dit-il, c'est la *parade* !

Le mari commence sa besogne, à la grande satisfaction de sa femme, et revient à la charge encore plusieurs fois après.

— Mon cher ami, reprend la femme, pendant que

Jean travaille ferme, nous sommes de simples bourgeois, et peu habitués à la parade ; mettez-y la parade également !

Variante jurassienne : Le bouquet

Une villageoise, novice en l'art d'amour, est en train de coïter avec un garçon. Elle sent entre ses jambes quelque chose qui n'est pas entré dans le trou, elle tâte et empoigne à pleines mains les deux couilles.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

— C'est un bouquet pour toi.

— Ah ! un bouquet n'est pas fait pour une pauvre fille comme moi ! mets-y tout !

La jeune fille qui avait deux pucelages

Un jour le domestique d'un riche paysan se trouve seul dans le grenier au foin avec la fille de son maître. Il l'asticote un peu, et usant de hardiesse, il la jette sur un tas de foin et la *coud*.

— Maintenant, dit-il à la jeune fille, je t'ai donné mon pucelage.

La jeune fille qui est naïve, retient ces paroles.

Quelques jours après, arrive chez son père le fils d'un voisin, pour la demander en mariage.

Le père aussitôt se met à faire l'éloge de sa fille, et après avoir énuméré toutes ses qualités, ajoute en présence de son enfant :

— Et vous pouvez être sûr qu'elle a encore son pucelage.

— Comment ! père, interrompit la jeune fille. Mais j'en ai deux ! Il n'y a pas quinze jours que Guillaume le domestique m'a donné le sien au grenier !

Le souper réchauffé

Un jeune couple, qui venait de se marier, était dans la gêne ; l'homme ne gagnait que fort peu, et était souvent sans travail, et il arrivait souvent qu'ils devaient aller se coucher sans souper.

Un soir l'homme rentre et trouve sa femme assise près du feu, avec le poêle entre les jambes et les jupes retroussées jusqu'au ventre. Il lui donne un baiser, la prend une fois par la *souris* et lui demande, pourquoi elle est assise près du poêle d'une façon si singulière.

— Mon cher mari, répond-elle, que te dirai-je ? Faute de mieux je suis en train de te réchauffer pour ton souper un bifteck troué !

Le pucelage cousu

Une jeune fille était courtisée par un jeune homme. Un jour elle a envie d'aller au bal et ne cesse de prier sa mère, qui n'aime pas d'y consentir, craignant que sa fille ne se laisse tromper ; mais comme celle-ci insiste tellement, la mère lui accorde enfin la permission.

Avant son départ, la mère fait encore une fois la leçon à son enfant et essaie de bien lui faire com-

prendre à quel danger les jeunes filles s'exposent en sortant avec leur amoureux.

— Retiens surtout bien, ma fille, dit-elle pour finir, que ce serait le plus grand malheur si tu venais à perdre ton pucelage.

— Oh mère, si ce n'est que cela, tu peux être sûre que je le garderai bien : j'y tiendrai la main.

La jeune fille va donc au bal, danse comme il faut et, la fête finie, reprend le chemin de la maison en société de son amoureux.

Celui-ci s'était tenu coi jusqu'ici ; mais après la satisfaction qu'il a procurée à sa bonne amie en la faisant danser, il se montre un peu plus familier et plus hardi que d'habitude. Il l'embrasse coup sur coup, lui presse les seins ; la jeune fille ne s'en défend pas trop, mais dès qu'il veut aller plus loin, elle se rappelle les paroles de sa mère et couvre sa *ligne* de sa main.

— Mais, ma chère amie, dit le jeune homme, pourquoi tiens-tu la main si obstinément là-dessus ? Qu'est-ce que tu crains ?

— Oui, ma mère m'a avertie, que je fasse bien attention de ne pas perdre mon pucelage.

— Oh, ce n'est que cela ! Laisse-moi faire, je le coudrai ferme, de manière que tu ne pourras plus jamais le perdre.

— Sais-tu faire cela, coudre des pucelages ?

— Comment, si je le sais ! ce ne sera pas le premier que j'aurai attaché de cette façon.

Et la jeune fille, rassurée, se laisse faire.

Là-dessus elle rentre.

Le lendemain la mère vient la trouver :

— Eh bien, ma fille, as-tu observé mon conseil, et as-tu bien fait attention à ton pucelage ?

— Oh, certes, Mère ; maintenant je ne dois plus en avoir souci, car Pierre me l'a fermement cousu !

— O sotte fille ! il ne sait pas coudre des pucelages !

— Tu te trompes joliment, mère, reprend la fille, ce n'est pas le premier qu'il a cousu et il en coudra encore beaucoup, car quand il avait fini, il avait encore deux grosses boules de fil qui pendaient à son cul !

Variantes

1. La jeune fille va au bal avec son oncle et comme elle tient toujours la main sur son pucelage, d'après le conseil de sa mère, son oncle lui dit qu'il fera en sorte, qu'elle ne puisse plus le perdre. Il coud sa nièce pour pousser le pucelage plus avant, de sorte qu'elle ne doit plus rien craindre.

2. L'amoureux de la jeune fille est tailleur. Plusieurs fois de suite il coud le pucelage, mais à la fin il n'en peut plus. Quand il dit à la jeune fille, qu'il ne sait plus la coudre, elle répond : « Tu mens, car j'ai senti que tu as encore deux boules de fil ! »

La jeune fille qui était devenue un chat

Une jeune fille de quatorze à quinze ans s'étant accroupie, un jour, regarda par hasard entre ses jambes et vit avec frayeur qu'elle y avait des poils.

En toute hâte elle court auprès de sa mère, et commence à crier :

— Mère, mère ! quel malheur, je suis devenue un chat !

— Allons, allons, sotte fille, répond celle-ci, pourquoi serais-tu devenue un chat ?

— Il ne faut point en rire, mère, reprend la fille, c'est la pure vérité, regarde plutôt.

Et elle leva son jupon.

— Mais, mon enfant, il ne faut pas t'en effrayer ; nous sommes toutes des chats ; tiens, regarde aussi.

Là-dessus, la mère lève son jupon également.

— Ah oui ! mère, c'est la vérité, je le vois bien ; mais dis-moi, mère, pourquoi la gueule de ton chat est-elle si ouverte ?

— Mon enfant, voilà une autre question. Quand ton chat aura attrapé autant de souris que le mien, sa gueule sera ouverte également.

Au ciel

Un jeune homme qui n'avait aucune expérience du monde, venait de se marier. Le soir il se met au lit avec sa femme. Celle-ci s'attend évidemment à recevoir quelque chose de son mari, mais son espoir est déçu ; le mari ne parle de rien et s'endort tranquillement. La femme peu contente de cette manière d'agir, va se plaindre le lendemain près de sa mère de ce que son mari n'a rien fait.

— Ah, dit celle-ci, est-ce un sot pareil ? S'il ne

connaît pas son métier, il faudra qu'on lui montre ce qu'il a à faire ; mais tu conçois bien, que la chose est trop délicate pour que moi je lui en parle. J'en chargerai ton père.

Le père le prend donc à part, et lui dit que sa femme n'est pas contente de lui parce qu'il ne fait rien.

— Mais, père, comment cela est-il possible ; ne rien faire, et j'ai couché avec elle.

— Mon garçon, cela n'est pas assez, tu dois mettre ton *Kobe Janssens*¹⁷⁴ dans son trou.

— Comment, père, dans son trou ? Tu veux dire dans sa bouche ?

— Non, non, ce n'est pas ça. Voici, je vais te l'expliquer. Tu mets ton doigt sur son front, et de là tu descends sur son nez, et en continuant tu arrives à sa bouche, tu y mets ton doigt et tu dis : *Un !* Maintenant tu continues toujours dans la même direction ; d'abord tu arrives entre ses seins, après à son nombril, et en descendant encore plus bas, entre ses jambes ; ici tu trouves son véritable trou et tu dis : *deux !* pendant que tu y mets le doigt. Maintenant tu lui demandes qu'elle prenne ton *Kobe Janssens* dans la main et qu'elle t'aide un peu à l'y mettre. Et, quand il sera bien dedans, tu le pousseras et le retireras, et je puis t'assurer que tu n'auras jamais rien goûté de meilleur ; tu seras véritablement *au ciel !*

Le jeune mari promet à son père de suivre son conseil, et curieux de voir si tout va bien il persuade

¹⁷⁴ Intraduisible. C'est un nom propre pour désigner le membre viril.

à sa femme d'aller au lit de très bonne heure. Maintenant il essaye le moyen : il arrive au front, le nez et la bouche ; il y met le doigt et dit : *Un !* Ensuite il descend entre les seins, arrive au nombril et entre les jambes ; ici il cherche et trouve aussi le trou, y met également le doigt et dit : *deux !* Suivant le conseil de son père jusque dans les moindres détails, il trouve avec satisfaction que tout va selon son désir et qu'effectivement il n'a jamais goûté plus grand plaisir.

Tandis qu'il est encore occupé, arrive quelqu'un en bas dans le magasin, et le père ayant besoin de lui, crie dans l'escalier :

— Jean, descends un peu pour un moment.

— Père, crie le fils, je ne saurais absolument pas descendre, car je suis *au ciel !*

Vivé lé Hangleterre !

Un Anglais entre un jour dans une maison publique où il allait souvent et remarquant une nouvelle fille, il témoigne le désir de monter avec elle. Quand la patronne voit cela, elle dit à la fille :

— Aie bien soin de faire tout ce que cet Anglais te demandera, car c'est un de mes meilleurs clients, et je ne voudrais pas qu'il ait à se plaindre de toi.

La fille monte avec lui mais peu de temps après, l'Anglais descend en jurant et rouge comme une crête de coq.

La patronne alors commence à gronder la pensionnaire :

— Ne t'avais-je pas dit, que tu aies soin de faire tout ce qu'il te demanderait et de t'arranger de façon à ce qu'il soit content de toi.

— Voici, Madame, ce qu'il y a eu. Il est très facile de dire : « fais en sorte qu'il soit content de toi », mais un si drôle de diable je n'ai jamais vu. Quand nous étions au lit, il a d'abord mis sa pine dans ma bouche, puis ses deux couilles, et alors il a dit : « Criez maintenant : Vivé lé Hangleterre » et vous pouvez bien supposer qu'il ne m'a pas été possible de faire tout cela à la fois !

Un exemple de sensibilité

Un commis-voyageur entre à Anvers dans un petit cabaret. Comme il fait obscur, la patronne monte sur une chaise pour allumer le gaz. Le commis-voyageur met la main sous ses jupes et à bientôt enfoncé la moitié du bras dans son con.

— Coquin, dit alors la femme en se retournant sur lui, je crois que tu voudrais bien me prendre par le cul !

— Et j'étais déjà, ajouta le commis-voyageur qui raconta ce fait, occupé à lui retourner l'estomac !

La grenouille et le grillon

Dans le temps où les animaux parlaient, il y avait une fois une Grenouille qui commençait à s'en-nuyer dans son pays. Elle résolut d'aller en voyage, mais trouvant qu'il était plus agréable de voyager en

société, elle demanda au Grillon s'il voulait aller avec elle.

— Il n'y a plus moyen de rester ici, dit-elle, c'est tous les jours la même chose ; rendons-nous dans un pays étranger, là nous aurons bien quelque chose de nouveau à voir.

Le Grillon ne se laisse pas longtemps prier et se donnant la patte, ils se mettent en route. Ils voyagent toute la journée et le soir ils arrivent dans un bois, où le Grillon propose de passer la nuit.

— Très bien, Grillon, dit la Grenouille, mais nous ne pouvons pas coucher à la belle étoile ; n'y aurait-il pas une place où nous serions à l'abri du vent et de la pluie ?

Le Grillon s'avance donc un peu plus loin dans le bois et trouve, couchée à terre, une vieille femme, qui dormait à moitié nue sur le dos.

— Ah, dit-il, après avoir examiné un moment, voici précisément ce qu'il nous faut ; et il s'empresse d'aller appeler sa compagne.

— Tu vois, dit-il, qu'il y a ici deux chambres, l'une au dessus de l'autre ; tu prends celle d'en dessous, moi, qui sais sauter un peu plus loin que toi, je prendrai celle d'au-dessus.

La Grenouille entre dans son logement ; elle trouve à la vérité qu'elle y est un peu à l'étroit, et qu'il y a une forte odeur quoique la porte reste ouverte ; cependant elle se contente de ce qu'elle a.

Le Grillon de son côté fait un saut, dépasse la porte de la Grenouille et ouf ! le voilà dedans. Pendant qu'ils

essaient de réparer leurs forces par le sommeil, arrive un soldat qui voit la femme et dit :

— Ah ah ! il y a déjà bien longtemps que je n'ai plus tiré de lièvre. Ceci est bien déjà un peu vieux, mais n'importe. Cela goûtera aussi !

Il baise la femme et s'en va.

Le matin, les deux voyageurs sortent de leurs chambres respectives, et la Grenouille demande au Grillon :

— Eh bien, camarade. comment as-tu dormi ?

— Oh, mal, mal, très mal, répond l'autre. Il ne faut plus me parler maintenant de voyager, c'est fini pour de bon. Il doit y avoir guerre dans ce pays, car pendant la nuit il est venu un soldat, qui a essayé de m'atteindre avec sa lance, et de colère, de ce qu'il ne pouvait arriver à moi, il m'a craché en pleine figure !

— Eh bien, mon ami, répond la Grenouille, je croirais bien que tu as raison ; il m'a semblé aussi que c'était un soldat, car j'ai vu son havresac qui balançait devant ma porte !

Le paysan et son domestique

Un paysan engage un domestique, avec qui il convient, qu'il aura chaque jour autant de travail à faire que lui-même, et s'il satisfait à cette condition, il aura droit à la même nourriture que lui-même et sa fille *Griet* (Marguerite).

Celle-ci était un agneau, qui ne fréquentait pas les gens et ne connaissait rien de ce qui se passe dans le monde.

Conrad, au contraire, était un rusé compère, et il ne tarda pas à éprouver l'envie d'éteindre sa soif amoureuse auprès de Griet

Un jour à midi, ils sont à table et le maître mange une omelette qui lui goûte parfaitement, tandis que Conrad doit se contenter de nourriture très ordinaire. Après le dîner, ils vont dans la grange battre le blé, mais Conrad ne travaille pas avec le même zèle que le patron. Celui-ci lui fait observer qu'il rompt l'accord qu'ils ont fait en présence de Griet.

— C'est toi, patron, dit le domestique, qui ne suis pas cet accord. Tu as mangé à midi une omelette dont je n'ai pas eu le moindre morceau.

— Ah ! mon garçon, si ce n'est que cela, ne soyons pas en mauvais terme pour autant. Cours vite à la maison et dis à Griet qu'elle te cuise des œufs ; des œufs cuits ou une omelette, ce sera bien pour toi la même chose, n'est ce pas ?

Conrad n'a garde de faire le difficile.

— Oh oui, patron, dit-il, je n'y regarde pas de si près.

Et il rentre dans la maison auprès de Griet.

— Griet, dit-il. ton père m'a donné la permission de te *coudre* une fois.

Griet ne veut pas le croire, mais Conrad persiste, en disant qu'elle n'a qu'à le demander à son père.

— Père, crie-t-elle alors, est-ce que je dois faire ce que Conrad me demande ?

— Mais certainement, mon enfant, sinon je ne puis rien tirer de lui, après dîner.

Conrad ne trouve plus de résistance maintenant ; il couche Griet sur la table et il la baise. Quand il a bien joué son jeu il retourne à la grange et maintenant il travaille avec son agilité habituelle. Un peu après le maître doit rentrer pour aller chercher un outil, et, il s'approche de la table où Conrad a sauté Griet.

— Tiens, Griet, dit-il, qu'est-ce que je vois ? ce Conrad est un grand sot ; on voit bien qu'il n'a pas l'habitude de manger des œufs. Il a laissé le blanc sur la table, et c'est le meilleur !

Là dessus il y plonge le doigt et lèche tout ce qu'il y a. Peu après le maître s'aperçut que sa fille s'arrondissait, et était content d'avoir Conrad pour gendre.

Pour cause de changements par-devant l'entrée est par derrière

Une béguine entre dans un magasin où l'on faisait des changements à la façade. Sur une chaise se trouvait cette affiche, retournée, toute prête à être sur la porte. Sans faire attention, la béguine s'assied sur cette chaise et sort en portant sur son derrière l'affiche avec ces mots :

« Pour cause de changements par-devant, l'entrée est par derrière. »

Les grains du chapelet

Monsieur et Madame sont au lit. Monsieur a envie de jouer.

— Laissez-moi tranquille, dit Madame, je fais ma prière.

Monsieur reste tranquille et devient aussi sage qu'une image. Madame, après avoir fini sa prière, commence à jouer avec les couilles de Monsieur.

— Ah ça ! Madame, dit celui-ci, prenez-vous mes couilles pour les grains de votre chapelet ?

Violée

Une paysanne fait comparaître son amoureux devant le juge, prétendant qu'il l'a violée. On allait condamner le pauvre homme lorsque le juge demande :

— Mais, ma bonne femme, dites-moi comment cela est-il arrivé, debout ou couchée ?

— Debout, Monsieur le Juge.

— Eh, continue le juge, vous êtes bien grande et l'accusé est bien petit. Comment a-t-il pu y atteindre ?

— À vrai dire, Monsieur le Juge, je me suis un peu courbée.

Dix-huit aunes du même

C'était auparavant la coutume dans notre pays que les hommes ne portaient pas la culotte avant de courtoiser. Jusqu'alors ils portaient un long vêtement ressemblant à la soutane des curés.

Un jeune homme s'était mis à courtoiser une jeune fille, et son père devait donc lui procurer une culotte.

Il va au magasin et afin d'en avoir pour un certain temps, il achète vingt aunes d'une certaine étoffe. Il fait faire la culotte pour son fils, et met le reste de côté.

Le jeune homme était très fier de sa culotte ; mais n'étant pas habitué à ce vêtement, il l'oublie un jour quand il va trouver sa bonne amie.

Dès son arrivée, il dit d'un ton réjoui, en levant un peu sa soutane :

— Eh bien, Marie, ne vois-tu aucun changement ?

— Non, répond la jeune fille.

— Comment ?... Et maintenant ? en soulevant un peu plus haut.

— Non.

— Et maintenant, pas encore ?

— Mais non, rien du tout.

— Et maintenant ? poursuit-il, en soulevant sa soutane si haut que la jeune fille voit son petit garçon.

— Ne vois-tu rien maintenant ?

— Maintenant je vois quelque chose.

— Eh bien, mon père a encore dix-huit aunes du même.

L'histoire du pierrot mort

Rosalie, la veuve de Kwajustan Mestdag demeurait au « Frutmeulentje¹⁷⁵ » et dirigeait toute seule l'affaire. C'était une femme encore assez avenante et elle

¹⁷⁵ Nom d'un moulin.

avait assez d'envie de se remarier. Plusieurs gars du village avaient déjà été la trouver, mais ça ne prenait pas.

C'était, je vous assure, une fine mouche, et elle disait qu'elle voulait bien se remarier. mais que ce serait avec quelqu'un qui lui poserait des questions auxquelles elle ne saurait pas répondre.

Un dimanche après dîner, après vêpres, les garçons du sacristain se mirent en route à trois.

Warten (Edouard) était l'aîné, Vicken (Victor) le second; et Stanten (Constant) le cadet, était une espèce d'idiot, et il parlait avec une «double langue¹⁷⁶».

En chemin il trouva un pierrot mort; il le ramassa et le mit dans la poche de son gilet.

—O sot diable, dit Warten, que vas-tu faire avec cela?

—On ne peut pas savoir, dit Stanten, cela pourrait peut-être bien servir.

Un peu plus loin il trouva un vilain bouchon, et il le ramassa aussi.

—O stupide «couillon» que tu es! dit Vicken, laisse cela là.

—Cela servira bien, répliqua Stanten, on ne peut quelque fois pas savoir¹⁷⁷.

Et il le mit également dans la poche de son gilet.

¹⁷⁶ C-à-d. : il mettait la langue entre les dents en parlant.

¹⁷⁷ Le narrateur imite autant que possible la manière de parler du héros de l'histoire.

Un peu plus loin il trouva encore un petit cerceau, il le ramassa également et il le mit sur sa poitrine, sous son gilet.

— Laisse-le toujours faire, dit Warten à Vicken, et attendez vous deux ici un moment, j'entrerai le premier.

Warten entra et il dit à Rosalie :

— Ah ! bonjour, Rosalie ! et comment va-t-il ?

— Ah ! très bien, Warten, assieds-toi.

— Il fait chaud aujourd'hui, n'est-ce pas, Rosalie ?

— Oui, répondit Rosalie, mais il fait plus chaud dans mon cul.

— Ah ! répliqua Warten et il ne savait plus que dire, tellement il était étonné, et il sortit.

Vicken entra aussi, et il dit :

— Ah, bonjour, Rosalie, et comment va la vie ?

— Extra bien, dit Rosalie.

— Il fait chaud, n'est-ce pas ? reprit Vicken.

— Oui, mais il fait bien plus chaud dans mon cul.

— Ah ! dit Vicken, et il ne savait plus que dire non plus et il sortit également.

Et le plus jeune, Stanten entra à son tour, et il dit :

— Ah, bonjour Rosalie, je viens allumer ma pipe.

— Entre toujours, mon garçon, dit Rosalie. et allume à ton aise.

— Ah ! il fait chaud aujourd'hui, eh Rosalie ? dit Stanten.

— Oui, répondit Rosalie, mais il fait encore plus chaud dans mon cul.

— S'il en est ainsi, dit Stanten, j'y cuirais bien mon pierrot et il prit son pierrot mort dans la poche de son gilet.

— Mais, dit Rosalie, il pourrait en être chassé par le vent.

— Non, j'y mettrai mon bouchon, et il prit son bouchon dans la poche de son gilet.

— Oui mais, reprit Rosalie, tout pourrait bien sauter !

— Oh, alors je mettrai mon cerceau autour.

— Ah !.... dit Rosalie, et elle restait muette et ne savait plus que dire.

Trois semaines après on publiait les bans à l'église et c'est ainsi que Stanten, l'idiot du sacristain, a épousé la veuve du Frutmeulentje.

Pourquoi l'homme a des couilles

À l'origine, Adam était seul au paradis. Il était ennuyé de voir que l'étalon avait sa cavale, le taureau sa vache, tandis que lui n'avait aucun être de son espèce. Il alla donc trouver Dieu le Père et se plaignit amèrement de cette situation.

— Vois un peu, Dieu le Père, dit-il, tu as donné une femme à tous les animaux, et à moi seul tu n'en as pas donné. Vois, jusqu'au coq lui même a sa poule.

— Bien, dit Dieu le Père, nous ferons notre possible pour te contenter. Seulement, tu feras comme les poules : tu vas couvrir toi-même la compagne que tu demandes. Voici deux œufs. Tu vas t'asseoir là-des-

sus, et tu auras soin de ne pas les quitter avant vingt-quatre heures.

— Pourquoi deux ? demanda Adam.

— Pour le cas où tu viendrais à en casser un, ou que l'un pour une cause quelconque ne réussirait pas.

Adam dut bien se soumettre à ce petit travail. Il se mit donc à couvrir, mais cela lui paraissait dur de rester sur les œufs, et bientôt il vint ennuyer Dieu le Père.

— C'est si fatigant, dit-il, mais Dieu le fit retourner, et lui rappela qu'il ne pouvait plus les quitter. Après deux heures cependant, Adam devint fatigué dans les jarrets, et retourna auprès de Dieu le Père avec la même plainte.

— Veux-tu bien retourner ! dit Dieu le Père. Prends garde à toi, si tu quittes tes œufs encore une fois, je te donnerai une punition dont tu te souviendras.

Mais le pauvre Adam n'y tenait bientôt plus. Après un petit temps il se releva encore.

— Eh bien, dit Dieu le Père en colère, pour ton châ-timent les œufs pendront éternellement à ton cul.

C'est depuis ce temps que les hommes ont des couilles.

La création de l'homme et de la femme

C'était à l'origine du monde. Dieu était occupé à créer l'homme et la femme et devait encore achever son œuvre. Les deux premiers hommes étaient façonnés, il ne restait plus qu'à fermer le ventre. Dieu le

Père prit donc une aiguille et un fil, et se mit à coudre le ventre d'Eve. Mais il s'aperçut, un peu tard, qu'il avait pris le fil trop court.

— Ça ne fait rien, dit-il, un petit espace peut bien rester ouvert. Seulement, je prendrai mieux mes mesures cette fois.

Il prit donc le fil plus long pour coudre le ventre d'Adam. Mais quand il eut fini avec celui-ci, il restait encore tout un bout de fil.

— Tant mieux, dit-il, ce sera d'autant plus solide.

Il fit deux nœuds, et laissa pendre le petit bout.

Pourquoi l'homme a toujours froid aux genoux et la femme au derrière

Adam conduisit un jour Ève sur la glace.

Or il se fit qu'il eut envie de la baiser, et Ève se coucha sur la glace et se laissa faire. Mais depuis ce temps elle eut toujours froid au derrière, et Adam, qui s'était trouvé entre ses jambes, aux genoux.

Il paraît que nous avons hérité cela de nos parents primitifs.

Comment l'homme a appris à baiser la femme

Un jour Ève avait fait la lessive pour Adam. Elle cherchait en vain quelque chose pour suspendre son linge, lorsqu'elle remarqua au cul d'Adam quelque

chose qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Adam bandait justement.

— Tiens, dit Ève, voilà mon affaire. Je cherchais un clou, et celui-ci me viendra à point.

Et elle y mit aussitôt différentes pièces qu'elle voulait faire sécher.

Seulement le clou d'Adam n'était pas assez fort pour supporter un poids pareil, et Ève voyait son linge en danger de tomber dans la boue.

— Si nous pouvions mettre ce clou dans quelque chose, dit Ève, nous serions tirés d'embarras.

— C'est alors qu'Adam avisa au bas-ventre d'Ève un petit trou qu'il n'avait jamais vu auparavant.

— Voilà notre affaire, dit-il, et il enfonça son clou.

Mais il paraît que plus il enfonça le clou, plus il éprouva du plaisir, et c'est ainsi que l'homme a appris à baiser la femme et que nous avons conservé cette habitude.

BIBLIOGRAPHIE

Anonyme

- Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^e et XIII^e siècles, Édition critique, traduction, introduction et notes par Luciano Rossi. L.G.E, Greimas, Algirdas Julien,
- Dictionnaire de l'ancien français, Larousse, Paris, 1979.
- Kryptadia, recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires, Henninger frères éditeurs, Heilbronn, 1884-1911.

Bédier, Joseph,

- *Les Fabliaux*. Études de littérature et d'histoire littéraire du Moyen-Âge, Paris, 1895.

Camby, Philippe,

- *Proverbes et dictons des Bretons*, Le Félin, Paris, 1994.
- *Petits contes licencieux des Bretons*, (deux tomes) Terre de Brume, 1996-1997.
- *Petit dictionnaire licencieux des Bretons*, Terre de Brume, 1996.
- *Petites devinettes licencieuses des Bretons*, Terre de Brume, 1997.

- *Petit florilège des insultes et satires des Bretons*, Terre de Brume, 1999.

Eudes, Olivier,

- *Contes et comptines pour petits Bretons sages*, Terre de Brume, 1997.
- *Devinettes et formulettes pour petits Bretons sages*, Terre de Brume, 1998.
- *Contes du diable*, Terre de Brume, 1998.

Lorcin, Marie-Thérèse

- *Façons de sentir et de penser: les fabliaux français*, Champion, Paris, 1979.

Luzel, François-Marie,

- *Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1971.
- *Contes inédits*. Texte établi et présenté par Françoise Morvan. Rennes, PUR/Terre de Brume, 1996.
- *Contes populaires de la Basse-Bretagne*. Texte établi et présenté par Françoise Morvan. Rennes, PUR/Terre de Brume, 1996.
- *L'île de Bréhat en 1873*. Traditions populaires, lutins, conjurés, revenants. Vannes, Lafolye, 1893.
- *Nouvelles veillées Bretonnes*. Texte établi et présenté par Françoise Morvan. Rennes, PUR/Terre de Brume, 1996.

Montaiglon, A. de –; Raynaud, G.,

- *Recueil général et complet des fabliaux*, Paris, 1872/1890.

Muscatine, Charles,

- *The old french Fabliaux*, New Haven, Yale University Press, 1986.

Orain, Adolphe,

- *Contes de l'Ille-et-Vilaine*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1968.
- *Glossaire du pâtois du département d'Ille-et-Vilaine*, Maisonneuve, Paris, 1886 et Janzé, Salmon, 1980.

Sauvé, Louis-François,

- Contributions diverses à la *Revue Celtique* (Tomes I à IV)

Sébillot, Paul,

- *Contes comiques des Bretons*. Paris, Éditions Philippe Camby, 1982.
- *Contes de terre et de mer*. Paris, 1883 ; Marseille, Laffitte, 1981.
- *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1967.

Table des matières

Introduction	4
--------------------	---

CONTES

Jean Quatorze-Coups.....	7
Le curé faiseur d'oreilles	13
La bague merveilleuse.....	16
Confession dans un <i>gueurnieu</i>	25
Le cochon du curé	31
Les poires du curé	34
La femme couveuse	36
L'étron parlant.....	38
Le Pape dans Rome.....	46
Le mendiant marchand d'esprit	48
La vengeance de la fermière	51
<i>Variante du Jura: La punition</i>	52
La princesse qui pisse par-dessus les meules	54
Jean Catornoix.....	59
La pêche aux anguilles	67
Le chariot dans le ventre du curé.....	69
<i>Variante bretonne</i>	71
Le pari du domestique.....	74
<i>Variante corrézienne: Le pari de l'âne</i>	75
Le niais	77
Une histoire de chasse	79
L'esprit conjuré.....	84
Le curé péteur	86
<i>Variante lorraine</i>	87
Le chat gourmand	88
Le voyageur embourbé	90

<i>Variante</i>	91
Les deux frères et leurs femmes	92
L'oiseau Frouc Frouc	95
Le porte-chapelet	97
Les filles à confesse	99
Le diable dupé	101
<i>Variante corrézienne: Le diable châtré</i>	102
Le petit rat	104
Le pari du tailleur	106
Le planton du colonel	108
<i>Variante</i>	110
La fille attrapée	112
<i>Variante corrézienne</i>	113
Les écrevisses du curé	115
<i>Variante vosgienne: Temps de cuisson</i>	116
<i>Variante corrézienne: Les écrevisses</i>	117
Par derrière	118
Le jeune homme qui ne voulait pas se marier	123
<i>Variante</i>	124
Un bon Carme	126
Les louis d'or	128
<i>Variante corrézienne: « Cagui »</i>	131
La grenouille et le crapaud	132
<i>Variante du Doubs</i>	132
Baise-Trois	134
Le lavement	136
<i>Variante: « Dilemme »</i>	137
Pour le prix d'une vache	138
Les trois noms du domestique	140
Le coup de cornes de la vache	142

HISTORIETTES

La barbe d'Ève	144
<i>Variante</i>	145

Vert et dur ?	145
Blanc d'œufs	146
Le lièvre à six francs	147
Honoraires libres	147
La tête dans le sac	148
Guérison	148
Criminelle	149
Question d'âge	150
Le curé et le sacristain	150
Les vieilles charitables	151
Drôle de chose que la vie !	152
Un bon paroissien	152
Les trois poètes	153
Chandelle ou boudin ?	154
La belle tissandière	155
La servante	155
Bien avant Bill	157
Les gens bien élevés	157
O tempora, o mores	158
Un bon coup !	159
Mode binaire	159
Garantie	159
Saute, mouton !	160
Au demi près	160
Hygiène champêtre	161
Bucolique	161
Prude homme	162
<i>Variante patronale</i>	162
Le son du tambour	162
Baptiste	163
Poulet vivant	164
Lieu certain	165
Doux Doubs	165
Bon nageur	165

Sur le marché.....	166
L'haleine	166
Le bouquet.....	167
Remords	167
La charité, ma bonne dame !	168
Le déchargement	169
<i>Variante</i>	170
Poule de halle.....	170
Alors, vannée ?	171
Au tribunal.....	171
La veuve inconsolable	171
Tour de langue.....	172
Yin, yang.....	173

DEVINETTES

Les neiges du Paradis.....	175
Flagrant	175
Rotondité	175
Maîtresse.....	176
Ustensiles.....	176
Philanthropie	176
Au gré de ces dames.....	177
Pause.....	177
Serviteur	177
Pendreloque	178
Plus on le remue.....	178
Truie ?	178
Vase	179
Je sors en coulant.....	179
La demoiselle qui crotte.....	180
Goutte à goutte	180
Aristocratiquement.....	180
Rond.....	180
Sans os	181

Acrobatique	181
Au choix.....	181
Jeu collectif	182
Vapeur	182
Entre les jambes	182
Piège à boudin	183
Rebiribi	183
Trois demi pans.....	183
Vigne fleurie	184
Calibre	184
Espéranto	184
Unité de compte	185
A contrario.....	185
Horticulture ou menuiserie ?	185
Vent prophétique.....	186
Petit oiseau	186
Baillement	186
Pour un liard.....	187
Musicien	187
Capulet.....	187
Mal élevé.....	188
Œil de lynx.....	188
Pâté sans croûte	188
Doigt	189
Calotte ?.....	189
Aisance et virtuosité.....	189
Au moulin.....	190
Boulangé.....	190
Pétrin.....	191
À son pied.....	192
Monsieur, Monsieur.....	192
Contenant.....	192
Pointure.....	192
Bonne besogne.....	193

C'est l'heure	193
Voir	193
Résignation	194
Zig-zag	194
Tableau	195
Petit Jésus	195
Chevile ou trou	195
Tout le monde descend	196
Poulet de plein air	196
Rarissime	197
Ostensible	197

PROVERBES

Jeune et jolie	199
Pas de Q sans QI	199
Retour à la santé	199
Échine	200
Éclectisme	200
Difficulté technique	200
Un goût de revenez-y	201
Météo	201
Stérilité	201
Cherchez la femme	202
Tel quel	202
Lot unique	202
Odore di femina	202
Accident de chasse	203
Compliment	203
Tartuffe	203
ADN	203
Coco Channelle	204
Vendéen	204
Prévisible	204
Abrahamique	205

Aux objets trouvés ?	205
Pas de cadeau	205
Au débit (comptable)	205
Nouveau	206
Sans queue ni tête	206
Raffiné	206
Pas touche	206
Plume ou plomb ?	207
Rien de trop	207
Printanier	207
Pluripaternité	207
Timide	208
Trinité	208
Privilège de l'âge	208
Tout reste à faire	209
C'est sûr	209
Géné	209
Résignée	209
Évidence	210
Romantisme	210
L'idiot et la putain	210
Preuve d'amour	210
Peine perdue	211
Légalisme	211
Sélection génétique	211
Fatigué ?	211
Visibilité	212
Préférence	212
Entre deux maux	212
Miracle de l'amour	212
Test	213
Avaricieuse	213
Oracle	213
Onction de gratitude	213

Dégustation gratuite	213
Magnificence	214
Le four du saint Esprit	214
Veinard	215
Nourritures terrestres.....	215
Irrévocable.....	215
Égalité, fraternité.....	215
Sainte Mère	216
Cool	216
La sainte et la putain	216
Périgourdine.....	216
Le Mai de l'ajonc.....	217
Grimace	217
Stance plaintive.....	217
Saint Thomas	218
Décadence	218
En vain	218
Jouvence	219
Nerveuse ?	219
Secrets de chambres.....	219
Long.....	219
Sans doutes	220
Les merveilleux mirages	220
Belles, belles, belles....	221
Scoop.....	221

FORMULETTES

Demande en mariage rimée.....	223
Admonestation au péteur.....	223
Admonestation au chieur de plein vent	223
Fragment de chanson	224
La belle Marion	224
La Catherine	224
L'amour au village.....	225

Dialogue.....	226
Expéditif	226
Quel choix ?.....	227
Propos de couturière à marier	227
Va te faire foutre !	227

FACÉTIES..... 228

Curieux.....	229
Précision Vendéenne	229
Nostrafoirus	229
Vœux.....	229
Belliqueux ?	230
Privilégié.....	230
Génie	230
Bijou précieux	231
Pour voir le diable	231
Arithmétique galante.....	231
Danger	232
Tchèrimande.....	232
Va au diable.....	232

CONTES LICENCIÉUX DES BRETONS

La frênolle	235
La fille bien gardée	239
La chercheuse d'esprit	242
Jeanne et le couturier	246
Les pucelages	248
La fermière et son domestique	252
La chandelle qui fond	254
Le bossu.....	256
Le couvre-sot	263
Le chaumier.....	265
<i>Variante angevine</i>	269

Jean le Matelot	271
Le gardeur de lièvres	280
La chique.....	287
La sauce.....	291
Comme vous	293
Le Mahi-Maha	295
Le beurre à bon marché	299
Le cocu en Enfer.....	301
L'évêque et le recteur	303
La redevance.....	305
Le pet pris à la course	309
Le péché d'adultère.....	310
La bonne femme et son drôle.....	312
Propos équivoques	315
<i>Variante</i>	315
Le recteur en mal d'enfant.....	317
<i>Variante</i>	322
La cane	324
La bonne recette.....	327
La veuve et le recteur	328
Le navet.....	330
La fille aux deux galants	331
Le chasseur et la bonne femme sourde.....	332
Le tour de lit	333
Le Guérissou et la malade.....	335
La coquette et ses bons amis.....	338
L'Extrême-Onction.....	342
Les Jaguens à l'auberge	344
L'avare	348
Les trois dons.....	350
La fille possédée du démon	355
Jean Cupi.....	357
Les pommes cuites	358
Le repas du seigneur	360

Pourquoi les femmes ne vont pas à la guerre	362
La femme de Gargantua et le Grand-Chasse-Foutre	363
Les gâchettes et la fée	364
Les enfants dans le parc	366
Demande en mariage	370
Le barrage de l'étang de Combourg	375
La chèvre menteuse	377
Le seigneur de Betton et son valet	380
Mon Dieu, mon Dieu, quand j'irons-ti dans le paradis ? ...	382
La demande en mariage	384
Celui de Jean	388
Le bénitier	390
Le pet de l'âne	392
Le curé gourmand	395
Guyon l'avisé	398
La chèvre d'argent	402
Peg-Azé !	405
Les « oreilles » du curé	412
Saint Court-en-Bruyère, saint Tire-au-joug, et saint Bêlant	414
Jacques Robert à la porte du Paradis	418

CONTES LICENCIEUX DES FLAMANDS

Pourquoi les singes ont-ils les fesses dénudées ?	429
Le doigt sans ongles	429
Entré avec une canne et sorti avec un parapluie	430
Le pucelage et la tabatière	431
Les deux bouches	432
La grosse dent	435
Un malentendu	436
Une leçon de monsieur le Curé	436
Ceux qui ont un oiseau doivent sortir	439
Celui de Jan	440
La laitière est là !	442

Le devin	443
La petite Marie qui s'est faite homme.....	447
<i>Variante</i>	449
Le garçon et sa grand'mère	449
La meunière et le curé	451
Le jeune boucher et la supérieure du couvent.....	454
« Halt, minne, vaders bimbom. ».....	456
Chair ou poisson ?	457
<i>Prototype littéraire :</i>	
<i>Du curé de Brou et de la carpe qu'il acheta pour son dîner</i>	459
Le diable qui veut aller en enfer	461
Un curé endetté	461
La garde-robe du curé.....	462
Le chien qui savait parler	463
Le gibier inconnu.....	465
Le soldat et la fille du roi.....	466
Les trois frères.....	470
Le Mercredi des cendres	475
Le bossu et la fille du roi	477
Un paysan à la table d'hôte	483
Le bénitier	484
Le charbonnier qui avait grimpé son chat	485
Dedans ou contre c'est la même chose.....	486
Le pommier	487
Le curé, le sacristain et la servante.....	488
Le curé qui avait perdu une couille.....	489
Le curé qui avait mangé un mâle de lapin.....	491
Encore beaucoup plus que ça.....	491
La servante qui ne s'essuyait pas le cul.....	494
<i>Variante du Doubs</i>	495
La servante du curé et l'anguille.....	495
La béguine et le garçon boucher.....	496
La queue d'étalon.....	497
La grosse gueule	499

L'homme qui en avait trois	500
La parade également	501
<i>Variante jurassienne: Le bouquet</i>	502
La jeune fille qui avait deux pucelages	502
Le souper réchauffé	503
Le pucelage cousu	503
<i>Variantes</i>	505
La jeune fille qui était devenue un chat	505
Au ciel	506
Vivé lé Hangleterre !	508
Un exemple de sensibilité	509
La grenouille et le grillon	509
Le paysan et son domestique	511
Pour cause de changements par-devant l'entrée est par derrière	513
Les grains du chapelet	513
Violée	514
Dix-huit aunes du même	514
L'histoire du pierrot mort	515
Pourquoi l'homme a des couilles	518
La création de l'homme et de la femme	519
Pourquoi l'homme a toujours froid aux genoux et la femme au derrière	520
Comment l'homme a appris à baiser la femme	520
 BIBLIOGRAPHIE	 522

Table alphabétique des contes

Abrahamique	205
Accident de chasse	203
A contrario	185
Acrobatique	181
Admonestation au chieur de plein vent	223
Admonestation au péteur	223
ADN	203
Aisance et virtuosité	189
Alors, vannée ?	171
Aristocratiquement	180
Arithmétique galante	231
À son pied	192
Au choix	181
Au ciel	506
Au débit (comptable)	205
Au demi près	160
Au gré de ces dames	177
Au moulin	190
Au tribunal	171
Aux objets trouvés ?	205
Avaricieuse	213
Baillement	186
Baise-Trois	134
Baptiste	163
Belles, belles, belles... ..	221
Belliqueux ?	230
Bien avant Bill	157
Bijou précieux	231
Blanc d'œufs	146

Bon nageur.....	165
Bonne besogne.....	193
Boulangé	190
Bucolique	161
Calibre	184
Calotte ?.....	189
Capulet.....	187
Celui de Jan.....	440
Celui de Jean.....	388
C'est l'heure	193
C'est sûr.....	209
Ceux qui ont un oiseau doivent sortir.....	439
Chair ou poisson ?	457
Chandelle ou boudin ?.....	154
Cherchez la femme	202
Cheville ou trou.....	195
Coco Channelle	204
Comment l'homme a appris à baiser la femme	520
Comme vous	293
Compliment.....	203
Confession dans un <i>gueurnieu</i>	25
Contenant.....	192
Cool	216
Criminelle.....	149
Curieux.....	229
Danger	232
Décadence	218
Dedans ou contre c'est la même chose.....	486
Dégustation gratuite	213
Demande en mariage.....	370
Demande en mariage rimée.....	223
Dialogue.....	226
Difficulté technique.....	200
Dix-huit aunes du même.....	514

Doigt	189
Doux Doubs	165
Drôle de chose que la vie !	152
Échine	200
Éclectisme	200
Égalité, fraternité	215
Encore beaucoup plus que ça	491
Entré avec une canne et sorti avec un parapluie	430
Entre deux maux	212
Entre les jambes	182
En vain	218
Espéranto	184
Évidence	210
Expéditif	226
Fatigué ?	211
Flagrant	175
Fragment de chanson	224
Garantie	159
Géné	209
Génie	230
Goutte à goutte	180
Grimace	217
Guérison	148
Guyon l'avisé	398
« Halt, minne, vaders bimbom. »	456
Honoraires libres	147
Horticulture ou menuiserie ?	185
Hygiène champêtre	161
Introduction	4
Irrévocable	215
Jacques Robert à la porte du Paradis	418
Jean Catornoix	59
Jean Cupi	357
Jean le Matelot	271

Jeanne et le couturier	246
Jean Quatorze-Coups.....	7
Je sors en coulant.....	179
Jeu collectif	182
Jeune et jolie.....	199
Jouvence	219
La bague merveilleuse.....	16
La barbe d'Ève	144
La béguine et le garçon boucher.....	496
La belle Marion	224
La belle tissandière	155
La bonne femme et son drôle	312
La bonne recette.....	327
La cane	324
La Catherine	224
La chandelle qui fond	254
La charité, ma bonne dame !	168
La chercheuse d'esprit	242
La chèvre d'argent.....	402
La chèvre menteuse	377
La chique.....	287
La coquette et ses bons amis.....	338
La création de l'homme et de la femme	519
La demande en mariage	384
La demoiselle qui crotte	180
La femme couveuse	36
La femme de Gargantua et le Grand-Chasse-Foutre	363
La fermière et son domestique	252
La fille attrapée	112
La fille aux deux galants	331
La fille bien gardée	239
La fille possédée du démon	355
La frénolle	235
La garde-robe du curé.....	462

La grenouille et le crapaud.....	132
La grenouille et le grillon	509
La grosse dent	435
La grosse gueule.....	499
La jeune fille qui avait deux pucelages.....	502
La jeune fille qui était devenue un chat.....	505
La laitière est là !.....	442
La meunière et le curé	451
L'amour au village.....	225
La parade également	501
La pêche aux anguilles	67
La petite Marie qui s'est faite homme.....	447
La princesse qui pisse par-dessus les meules	54
La queue d'étalon.....	497
La redevance.....	305
La sainte et la putain	216
La sauce	291
La servante.....	155
La servante du curé et l'anguille.....	495
La servante qui ne s'essuyait pas le cul.....	494
La tête dans le sac	148
L'avare	348
La vengeance de la fermière	51
La veuve et le recteur	328
La veuve inconsolable	171
Le barrage de l'étang de Combourg	375
Le bénitier	390
Le bénitier	484
Le beurre à bon marché	299
Le bossu.....	256
Le bossu et la fille du roi	477
Le bouquet.....	167
Le charbonnier qui avait grimpé son chat	485
Le chariot dans le ventre du curé.....	69

Le chasseur et la bonne femme sourde.....	332
Le chat gourmand	88
Le chaumier.....	265
Le chien qui savait parler	463
Le cochon du curé.....	31
Le cocu en Enfer.....	301
Le coup de cornes de la vache	142
Le couvre-sot	263
Le curé et le sacristain	150
Le curé faiseur d'oreilles	13
Le curé gourmand	395
Le curé, le sacristain et la servante.....	488
Le curé péteur	86
Le curé qui avait mangé un mâle de lapin.....	491
Le curé qui avait perdu une couille.....	489
Le déchargement	169
Le devin	443
Le diable dupé	101
Le diable qui veut aller en enfer	461
Le doigt sans ongles	429
Le four du saint Esprit	214
Légalisme	211
Le garçon et sa grand'mère	449
Le gardeur de lièvres	280
Le gibier inconnu.....	465
Le Guérissou et la malade.....	335
Le jeune boucher et la supérieure du couvent.....	454
Le jeune homme qui ne voulait pas se marier	123
Le lavement	136
Le lièvre à six francs.....	147
Le Mahi-Maha	295
Le Mai de l'ajonc.....	217
Le mendiant marchand d'esprit	48
Le Mercredi des cendres	475

Le navet	330
Le niais	77
Le Pape dans Rome	46
Le pari du domestique	74
Le pari du tailleur	106
Le paysan et son domestique	511
Le péché d'adultère	310
Le pet de l'âne	392
Le petit rat	104
Le pet pris à la course	309
Le planton du colonel	108
Le pommier	487
Le porte-chapelet	97
Le pucelage cousu	503
Le pucelage et la tabatière	431
Le recteur en mal d'enfant	317
Le repas du seigneur	360
Les deux bouches	432
Les deux frères et leurs femmes	92
Les écrevisses du curé	115
Le seigneur de Betton et son valet	380
Les enfants dans le parc	366
Les filles à confesse	99
Les gâchettes et la fée	364
Les gens bien élevés	157
Les grains du chapelet	513
Les Jaguens à l'auberge	344
Les louis d'or	128
Les merveilleux mirages	220
Les neiges du Paradis	175
Le soldat et la fille du roi	466
Le son du tambour	162
Les « oreilles » du curé	412
Le souper réchauffé	503

Les poires du curé	34
Les pommes cuites	358
L'esprit conjuré	84
Les pucelages	248
Les trois dons	350
Les trois frères	470
Les trois noms du domestique	140
Les trois poètes	153
Les vieilles charitables	151
Le tour de lit	333
L'étron parlant	38
L'évêque et le recteur	303
Le voyageur embourbé	90
L'Extrême-Onction	342
L'haleine	166
L'histoire du pierrot mort	515
L'homme qui en avait trois	500
L'idiot et la putain	210
Lieu certain	165
L'oiseau Frouc Frouc	95
Long	219
Lot unique	202
Magnificence	214
Maîtresse	176
Mal élevé	188
Météo	201
Miracle de l'amour	212
Mode binaire	159
Mon Dieu, mon Dieu, quand j'irons-ti dans le paradis ? ...	382
Monsieur, Monsieur	192
Musicien	187
Nerveuse ?	219
Nostrafoirus	229
Nourritures terrestres	215

Nouveau	206
Odore di femina	202
Œil de lynx	188
Onction de gratitude	213
Oracle	213
Ostensible	197
O tempora, o mores	158
Par derrière	118
Pas de cadeau	205
Pas de Q sans QI	199
Pas touche	206
Pâté sans croûte	188
Pause	177
Peg-Azé!	405
Peine perdue	211
Pendreloque	178
Périgourdine	216
Petit Jésus	195
Petit oiseau	186
Pétrin	191
Philanthropie	176
Piège à boudin	183
Plume ou plomb?	207
Pluripaternité	207
Plus on le remue	178
Pointure	192
Poule de halle	170
Poulet de plein air	196
Poulet vivant	164
Pour cause de changements par-devant l'entrée est par derrière	513
Pour le prix d'une vache	138
Pourquoi les femmes ne vont pas à la guerre	362
Pourquoi les singes ont-ils les fesses dénudées?	429

Pourquoi l'homme a des couilles	518
Pourquoi l'homme a toujours froid aux genoux et la femme au derrière.....	520
Pour un liard.....	187
Pour voir le diable.....	231
Précision Vendéenne.....	229
Préférence	212
Preuve d'amour.....	210
Prévisible.....	204
Printanier	207
Privilège de l'âge.....	208
Privilegié.....	230
Propos de couturière à marier	227
Propos équivoques	315
Prude homme.....	162
Quel choix ?.....	227
Question d'âge.....	150
Raffiné	206
Rarissime	197
Rebiribi	183
Remords	167
Résignation	194
Résignée	209
Retour à la santé.....	199
Rien de trop.....	207
Romantisme	210
Rond.....	180
Rotondité	175
Saint Court-en-Bruyère, saint Tire-au-joug,et saint Bêlant	414
Sainte Mère	216
Saint Thomas	218
Sans doutes	220
Sans os	181

Sans queue ni tête	206
Saute, mouton !	160
Scoop	221
Secrets de chambres	219
Sélection génétique	211
Serviteur	177
Stance plaintive	217
Stérilité	201
Sur le marché	166
Tableau	195
Tartuffe	203
Tchèrimande	232
Tel quel	202
Test	213
Timide	208
Tour de langue	172
Tout le monde descend	196
Tout reste à faire	209
Trinité	208
Trois demi pans	183
Truie ?	178
Un bon Carme	126
Un bon coup !	159
Un bon paroissien	152
Un curé endetté	461
Une histoire de chasse	79
Une leçon de monsieur le Curé	436
Un exemple de sensibilité	509
Un goût de revenez-y	201
Unité de compte	185
Un malentendu	436
Un paysan à la table d'hôte	483
Ustensiles	176
Va au diable	232

Vapeur	182
Vase	179
Va te faire foutre !	227
Veinard	215
Vendéen	204
Vent prophétique	186
Vert et dur ?	145
Vigne fleurie	184
Violée	514
Visibilité	212
Vivé lé Hangleterre !	508
Vœux	229
Voir	193
Yin, yang	173
Zig-zag	194



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS